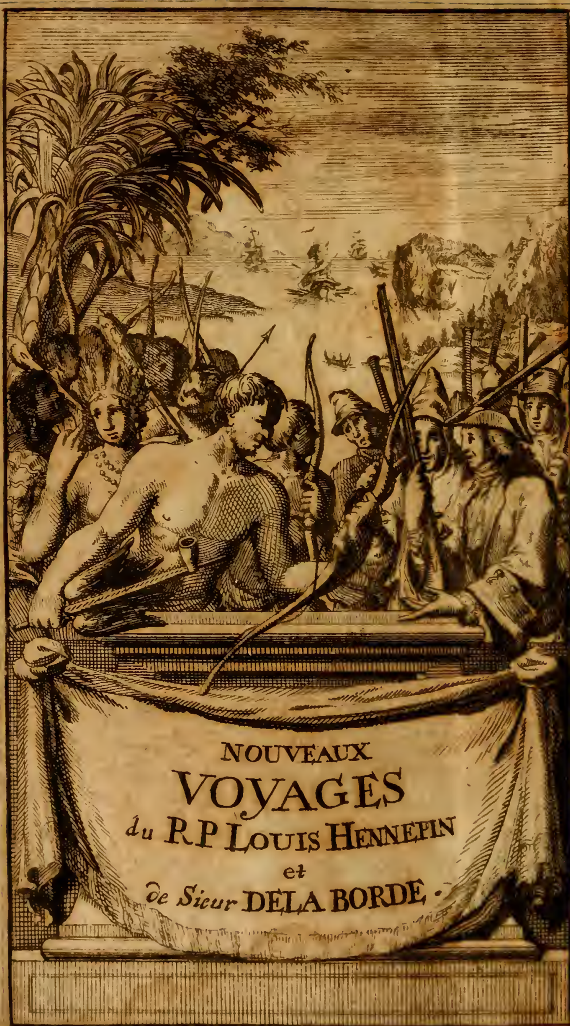



NOUVEAUX
VOYAGES
du R.P. LOUIS HENNEPIN
et
de Sieur DE LA BORDE.

VOYAGE CURIEUX

DU R. P. LOUIS HENNEPIN, 17th century

Missionaire Recollect, & Notaire Apostolique,

Qui contient une

NOUVELLE DECOUVERTE

D'UN TRES-GRAND PAYS,

Situé dans l'AMERIQUE,

Entre le Nouveau Mexique, & la Mer Glaciale,

AVEC

Toutes les particularités de ce Pays, & les avantages qu'on en peut tirer par l'établissement des Colonies, enrichi de Cartes & augmenté de quelques figures en taille douce necessaires.

Outre cela on a aussi ajoûté ici un

VOYAGE

Qui contient une

Relation exacte de l'Origine, Mœurs, Coûtumes, Religion, Guerres & Voyages

DES CARAIBES,

Sauvages des Isles Antilles de L'AMERIQUE,

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

Employé à la Conversion des Caraïbes,

Et tirée du Cabinet de Monsr. Blondel.



A LEIDE;

Chez PIERRE VANDER AA; 1704.

AU

ROY

DE LA GRANDE BRETAGNE.

SIRE,



OICI *la Rélation de la plus grande, & de la plus belle Découverte, qui ait été faite dans ce Siécle, de plusieurs vastes Pays situez entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, laquelle je prens la liberté d'offrir à Vôtre Majesté. Onze ans de séjour, que j'ai fait dans l'Amerique, m'ont fourni le moyen d'y pénétrer*

beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore fait. J'y ai découvert de nouvelles Contrées, qu'on peut appeller avec justice les délices de ce nouveau Monde, & qui sont plus grandes que l'Europe entiere. On les voit dans l'espace de plus de huit cens lieuës arrosées d'un grand Fleuve, sur les bords duquel on pourroit former un des plus puissans Empires de l'Univers.

Que je recueillerois un glorieux fruit de mes pénibles voyages, SIRE, *s'ils pouvoient contribuer à faire connoître un jour ces vastes Pays sous l'Auguste nom de Vôtre Majesté: Je m'estimerois même fort hûreux, si sous vôtre Royale protection, & par les secours de vôtre Souverain pouvoir, je pouvois servir de guide à quelques-uns de vos sujets pour y aller porter la lumiere de l'Evangile de Jesus-Christ, & en même temps la connoissance de vos rares vertus, & la douceur de vôtre Domination.*

Ma memoire seroit sans doute en bénédiction parmi tous les Peuples, qui habitent dans ce grand Pays. Ils ne demeurent apparemment dans les tenébres, &

ne

ne vivent ſans Foi, ſans Loix, & ſans Réligion, que parce que perſonne ne travaille à les amener à la lumiere de la vérité. Ils célébreroient donc ſans doute avec une joye inconçevable le ſalut, qui leur auroit été revélé, & en même temps ils auroient le bonheur de voir leurs mœurs addoucies par le commerce d'une Nation polie & genereuſe, qui eſt conduite par l'un des plus vaillans & des plus magnanimes Rois du Monde.

Cette entrepriſe, Sire, *eſt digne de vôtre Majeſté, qui n'en fait jamais que de grandes, qui les conduit toûjours avec une prudence admirable, & qui les pouſſe avec tant de force, qu'elle ne manque jamais de les faire réüſſir. Auſſi les voit-on toûjours couronnées d'un hûreux & d'un glorieux ſuccès.*

Je n'entreprendrai pas, Sire, *de faire ici le détail de tout ce que vôtre rare prudence, & vôtre invincible valeur ont fait pour le bonheur des Provinces Unies, & pour celui de l'Angleterre, de l'Ecoſſe, & de l'Irlande. La felicité de ces trois Royaumes, la douceur & l'equité,*

avec laquelle ils ſont gouvernez, en diſent plus que je n'en ſaurois dire: Et la tranquillité, dont joüiſſent les Provinces Unies au milieu d'une Guerre effroyable qui deſole preſque toute l'Europe, auſſi bien que l'éloignement d'un redoutable Ennemi, qui avoit autrefois penetré juſque dans leur ſein, & qui vouloit y penetrer encore, n'en diſent pas moins à toute la Terre.

L'obligation, SIRE, *que ces hûreuſes Provinces en ont à vôtre Majeſté, leur eſt commune avec tous les Hauts Alliez. Et en effet n'eſt-ce pas Vôtre Majeſté, qui à la tête de ſes Armées & des leurs s'expoſe tous les jours aux fatigues & aux perils de la Guerre pour la conſervation de leur Pays, & de la liberté de leurs Peuples? N'eſt-ce pas Vôtre Majeſté, qui fait le Lien de leur Union, & qui conſerve cette hûreuſe intelligence par la ſageſſe de ſes conſeils, par la douceur de ſa conduite Royale, par la moderation de toutes ſes actions, dont la gloire eſt ſans bornes, & par l'extréme conſidération, que tant de grands Princes ont pour les vertus heroïques de Vôtre Majeſté.*

Non.

Non, Sire, *je ne craindrai point de le dire ici, parce qu'un principe de Réligion, aussi-bien que de reconnoissance & de sincerité, m'engage à rendre ce témoignage à toute la Terre. C'est, que j'ai vû moi-même Vôtre Majesté prendre soin de conserver nos Eglises dans les Pays-Bas, & d'en défendre le pillage, pendant que ceux, que leur conscience obligeoit à les proteger, violoient hautement & à la face du Soleil le respect, qui leur est du.*

C'est par cette sage & parfaite conduite, Sire, *que Vôtre Majesté s'est attiré l'estime & les cœurs de presque tous les Potentats Chrétiens. C'est cette droiture de Cœur, aussi bien que les grands exploits de Vôtre Majesté, qui ont engagé la plus ancienne République du Christianisme, je veux dire celle de Venise, le grand Duc de Toscane, & l'Etat libre de la République de Génes à lui envoyer témoigner par de celebres Ambassades, avec quel respect & avec quelle admiration ces puissans Etats regardent Vôtre Personne Royale, & vos rares & éminentes vertus. Ce sont ces mêmes vertus, qui sont toutes rassemblées*

en vous, SIRE, *sans être mélées d'aucune injuste passion, qui en ternisse l'éclat. C'est sur tout cette parole, & cette foi Royale, sur laquelle on peut s'assûrer, qui ont porté mon Roi, le plus Catholique Roi du Monde, à s'unir à Vôtre Majesté par une étroite Alliance.*

Il y a déja long temps, SIRE, *que ce grand Roi, trop éloigné de nos Pays-Bas pour pouvoir défendre les Etats, qu'il y posséde, a trouvé en Vôtre Majesté un vaillant & fidéle Defenseur, qui étant secondé par l'invincible Electeur Duc de Baviere, conserve ces pauvres Pays à mon Souverain, pendant qu'un autre Monarque, qui lui est si proche par le Sang, & qui professe la même Religion que lui, a employé toutes sortes de moyens pour l'en dépouiller.*

Ce qui se passe tous les jours dans nos Pays-Bas est une preuve éclatante de ce que j'avance touchant les sentimens de mon Roi. Mais, SIRE, *ce qui s'est passé à mon égard, n'en est peut-être pas une marque moins assûrée. Car c'est par l'autorité de mon Souverain, & avec l'agréement de Sa Ma-*

Majesté, de son Altesse Electorale de Baviere, & de ses Ministres, qui m'a éé donné, & en même temps avec le consentement par écrit des Superieurs de mon Ordre, que je me suis entierement dévoüé au service de Vôtre Majesté.

Je ne doute point, Sire, *qu'il ne se trouve des gens prévenus de passion contre moi, ou jaloux de mon bonheur, qui censureront ce que je fais en cette rencontre. Mais pour moi j'en fais toute ma gloire. J'ai de bons garands de la droiture de mes intentions. C'est l'integrité de ma Foi, & l'observance réguliere de mes vœux. J'adorerai toûjours mon Dieu. Je demeurerai toûjours attaché au grand Monarque, qui a daigné me recevoir sous sa protection. Et de plus je consacrerai mes soins, ma plume & tous mes travaux au genereux Défenseur de ma Patrie, & de nos Autels, qui m'a fait la grace de me donner un favorable accès à sa Cour en un temps, auquel selon toutes les apparences d'autres Potentats m'auroient negligé, ou peut-être même m'auroient interdit la leur.*

Il est bien juste, Sire, *que j'employe au*

ſervice de Vôtre Majeſté, ce que j'ai acquis d'experience, & que je communique à vos ſujets la connoiſſance, que j'ai de nos grandes Découvertes. On pourra travailler par ce moyen à rendre tant de peuples aveuglez, ſuſceptibles des lumieres du Chriſtianiſme. Et en même temps le public en pourra tirer de grands avantages par le puiſſant commerce, qu'on y établira. Les Anglois, qui ſont les plus grands Navigateurs de l'Ocean, formeront de grandes Colonies dans ce Nouveau monde. On y cultivera des terres vierges, qui fourniront deux récoltes par An; & par là ces vaſtes Contrées auront droit de prétendre à l'honneur de vôtre protection Royale, & à la gloire d'appartenir à Vôtre Majeſté.

J'avois commencé cette grande Découverte, SIRE, *avec un homme, qui auroit pu contribuer beaucoup à l'avancement de ce grand ouvrage: mais il me quitta, parce qu'il me voyoit trop de panchant pour mon Souverain. Pendant même que j'ai voyagé avec lui, il m'a ſouvent expoſé au danger de perdre la vie,*

comme cela est arrivé à l'un de mes Compagnons, qui a été massacré par les Barbares. Mais lui-même a été enfin tué de dessein prémedité, par ceux qu'il commandoit, dans une embuscade qu'ils lui avoient dressé pour s'en défaire, parce qu'il les avoit trop exposez. C'est ainsi qu'on a vû échoüer les grands desseins, qu'on avoit sur les mines de Sainte Barbe dans le nouveau Mexique.

Tout cela m'avoit donné quelque aversion pour les voyages de cette nature, & j'avois presque perdu l'envie de continuer, ce que j'avois si bien commencé : mais la Providence Divine, dont les ressorts sont impénétrables, & qui se sert de nos propres mouvemens pour nous conduire à son but, n'a pas permis, que j'executasse ce que j'avois resolu à cet égard. Elle m'a amené comme par la main à la Cour de Vôtre Majesté pour y contempler les merveilles de Vôtre Regne. J'ai vû de près & j'y ai connu le merite & la generosité de la Nation Angloise, à la vertu de laquelle rien ne peut résister, & qui est capable de tout entreprendre, & de joüir

hûreusement de nos Découvertes à l'exclusion de ses Ennemis.

Ayant donc obtenu la permission de mon Roi, & le congé de mes Superieurs, je me suis abandonné, Sire, *aux inspirations secretes du Souverain Directeur de l'Univers, lesquelles me conduisoient au service de Vôtre Majesté selon le panchant de mon cœur. Et en cela je suis persuadé, que la divine bonté de mon Sauveur n'a rien fait que pour mon bien, & qu'il veut, que je me rende aux ordres de Vôtre Majesté.*

C'est dans cete persuasion, Sire, *qu'après avoir fait des vœux ardens pour la conservation de Vôtre Personne Sacrée & pour la prosperité de Vôtre auguste Regne, j'ose me dire ici avec ut très-profond respect, & avec une soumission entiere*

Sire,

De Vôtre Majesté

Le très-humble, très-fidele & très-obéissant Serviteur
F. LOUIS HENNEPIN,
Missionaire Recollect,
& Notaire Apostolique.

A V I S
AU
LECTEUR.

N ne doit pas s'étonner, de ce que les hommes ſont diviſez entr'eux par leurs paſſions, & par leur interêt. On les a vûs ainſi dès le commencement du Monde ſeparez les uns des autres vivre dans la mesintelligence, & s'embarraſſer dans de malhûreuſes diſſenſions, qui n'ont ſervi pour l'ordinaire qu'à empécher les loüables deſſeins de ceux, qui vouloient contribuer au bien public, ou qu'à en retarder l'effet par leurs injuſtes oppoſitions.

Ne ſoyez donc pas ſurpris, mon cher Lecteur, ſi cette Rélation de mon Voyage eſt publiée ſi tard. Certaines gens, qui ne m'étoient pas favorables, ſont cauſe par leur intrigues ſecretes, que je n'ai pas fait imprimer plûtôt le Voyage curieux, que je publie ici en deux Tomes. Je l'ai fait dans l'Amerique ſeptentrionale depuis l'an 1679. juſques en 1682. que je revins à Quebec après y avoir employé près de quatre ans. J'y ai découvert de grands & de vaſtes Pays, qui étoient inconnus à l'Europe avant moi. J'avois fait deſſein d'enrichir le pu-

blic de cette Découverte. Mais plusieurs incidens m'en ont ôté le moyen, que je n'ai trouvé que dans cette Ville d'Utrecht.

J'avois publié une partie de mon Voyage à Paris en l'An 1684. dans la description de la Loüisiane, qui fut imprimée alors par l'ordre du Roi de France. Cependant je n'y donnai point la connoissance du grand Fleuve Meschasipi dans toute son étendue. Je fus obligé d'en supprimer une partie pour des raisons, que j'expliquerai tout à l'heure, & que je touche encore à la fin de ce Tome, parce que je crus, que mon silence previendroit certaines choses, que je n'ai pourtant pu éviter, quelque précaution que j'aye prise pour cela. Je me vois aujourd'hui en liberté de la donner toute entiere. C'est ce que je fais aussi dans cet ouvrage avec toute l'exactitude, & toute la fidelité possible.

Je fus envoyé en Canada en qualité de Missionaire l'An 1676. Cet emploi m'obligea un jour, pendant que nous étions en Mer, de censurer plusieurs filles; qui étoient sur le vaisseau avec nous, & que l'on envoyoit en Canada. Elles faisoient beaucoup de bruit par leurs danses, & empêchoient ainsi les matelots de prendre leur repos pendant la nuit. De sorte que je me vis forcé de les reprimender un peu sévérement afin de les obliger de s'arrêter, & de se tenir dans la modestie, & dans la tranquillité.

Ce

Ce fut là l'occasion de la colere du Sieur Robert Cavelier de la Salle contre moi, dont il n'est point revenu. Il faisoit semblant de vouloir proteger ces filles dans leurs divertissemens. Il ne put donc s'empêcher de me dire un peu en colere, que j'en usois en *Pedant* à son égard, & à l'egard de tous les Officiers, & des personnes de qualité, qui étoient dans le vaisseau, & qui se divertissoient à voir danser ces filles, puis que je les critiquois sur des bagatelles. Mais le Seigneur François de Laval, créé premier Evéque de Quebec, qui faisoit alors le traject avec nous, m'ayant donné la direction de ces filles, je crus être en droit de répondre au Sieur de la Salle, que je n'avois jamais été *Pedant*; terme qui, comme tout le monde sait, signifie un homme d'un caractere d'esprit sot & impertinent, & qui affecte de faire paroître en toutes occasions une science mal digerée. J'ajoûtai à cela, que ces filles étoient sous ma direction, & qu'ainsi j'avois droit de les reprendre, & de les censurer, puis qu'elles se donnoient trop de liberté.

Cette réponse, que je fis sans avoir d'autre dessein que celui de faire connoître au dit Sieur de la Salle, que je faisois mon devoir, le fit pâlir de colere, & en effet il s'emporta étrangement contre moi. Je me contentai de lui dire, le voyant dans cette disposition à mon égard, qu'il prenoit mal les

cho-

choſes, & que je n'avois eu aucune intention de l'offenſer, comme en effet ce n'étoit pas mon deſſein. Monſieur de Barrois, qui avoit autrefois été Secretaire de l'Ambaſſadeur de France en Turquie, & qui faiſoit pour lors la même fonction auprès de Monſieur le Comte de Frontenac, voyant ce bruit me tira à l'écart, & me dit, que ſans y penſer j'avois mis le Sieur de la Salle en groſſe colere, lors que j'avois dit, que je n'avois jamais été *Pedant*, parce qu'il en avoit fait le métier pendant dix ou onze ans, qu'il avoit été parmi les Jeſuites, & qu'en effet il avoit été Regent d'une Claſſe parmi ces Religieux.

Je repliquai au Sieur de Barrois, que j'avois dit cela fort innocemment: que je n'avois jamais ſû, que le Sieur de la Salle eût vécu dans cet Ordre celebre: que ſi j'en euſſe eu connoiſſance, je me ſerois ſans doute empéché de proferer ce mot de *Pedant* en parlant à lui: que je ſavois, que c'étoit un terme injurieux: qu'en effet on exprimoit ordinairement par là un ſavant mal poli, ſelon l'expreſſion Françoiſe de Meſſieurs de Port Royal: qu'ainſi je n'aurois eu garde de me ſervir de ce terme, ſi j'euſſe été mieux inſtruit, que je ne l'étois, de l'Hiſtoire du dit Sieur de la Salle.

Quoi qu'il en ſoit, la faute, que je fis fort innocemment en cette occaſion, a été ſans remede, comme mon Hiſtoire le fera

voir.

voir. Le Sieur de la Salle, dont Dieu ſait que je regrette la mort funeſte & inopinée, a toûjours eu cette affaire ſur le cœur contre moi. Non ſeulement donc il m'a ſouvent exposé à de grands dangers; mais même étant de retour en France, où ma Deſcription de la Louïſiane lui fut fort utile pour lui faire obtenir de grands privileges de la Cour, bien loin de reconnoître mes travaux pour ſon ſervice, il me rendit de très-méchans offices auprès du R. Pere Hyacinthe le Fevre Commiſſaire Provincial des Recollects de Paris, qui ſe donnoit la qualité de Commiſſaire Royal de tous les Recollects des Pays-Bas conquis par la France. Le dit Sieur de la Salle lui fit connoître, comme je l'ai ſû depuis, qu'il étoit fort mal-ſatisfait, de ce que je l'avois prévenu dans la Découverte du Fleuve Meſchaſipi depuis ſa ſource juſques au Golphe de Mexique dans le voyage, que j'y avois fait en l'an 1680. deux ans avant celui du dit Sieur de la Salle, qui l'entreprit avec le Pere Zénobe Mambré Recollect, que j'avois laiſſé aux Illinois, lors que je m'embarquai pour Meſchaſipi.

Le Pere Hyacinthe diſſimula l'entretien, qu'il avoit eu avec le dit Sieur de la Salle, dans lequel il avoit fait paroître toute ſon animoſité contre moi. Pendant que j'étois Gardien des Recollects de Renti en Artois, où j'ai fait bâtir preſque tout le Couvent de fond en comble durant mes trois ans, il me

pria

pria de retourner en Canada feulement pour un an, difant, que Monfieur le Comte de Frontenac, qui en eft le Vice-Roi, le fouhaitoit.

Je lui répondis, que j'avois effuyé affez de fatigues, & de dangers pendant onze ans, que j'avois demeuré dans l'Amerique. Mais parce qu'il me preffoit fort inftamment de faire ce voyage, je lui repliquai, que les Loix particulieres de nôtre Ordre ne nous obligeoient point d'aller aux Miffions d'Outre Mer contre nôtre fentiment, & qu'ainfi je le priois de me laiffer dans ma liberté, puis que j'avois déja paflé tant d'années dans le nouveau Monde.

Depuis ce refus le Pere Hyacinthe m'a toûjours été oppofé en toutes chofes. Il m'empécha d'accompagner le R. Pere Alexandre Voile Prominiftre des Recollects d'Artois au Chapitre General tenu à Rome. Il me fit enfuite retourner à nôtre Couvent de Saint Omer, & du depuis il me fit donner une Obéiffance par un ordre prétendu, & non écrit, de Monfieur de Louvois premier Miniftre d'Etat, qu'on a fait même parler aprés fa mort, par lequel il m'étoit commandé de me rendre fur les terres du Roi d'Efpagne mon Souverain, à quoi j'obéis ponctuellement.

Depuis que le dit Pere Hyacinthe le Fevre m'eût ainfi fait fortir de la Province des Recollects de St. Antoine en Artois, je préfen-

ſentai un placet touchant mes griefs au Roi Louis 14. qui campoit alors à la Chapelle de Harlemont. Sa Majeſté le fit mettre entre les mains du Grand Prevôt de la Cour. Mais parce que ce Prince, qui n'a jamais refuſé ſa juſtice ni ſa protection aux perſonnes injuſtement opprimées, étoit alors extrémement occupé à la conduite de ſon Armée, qui étoit fort nombreuſe, à cauſe que Guillaume III. Roi d'Angleterre s'étoit avantageuſement poſté à Louvain, je ne ſai, comment il arriva, que mon placet fut oublié entre les mains de celui, à qui je l'avois remis par ordre du Roi. Ainſi je n'ai point eu de ſatisfaction ſur les juſtes plaintes, que je faiſois contre ceux, qui m'avoient fait tort.

Du depuis j'ai été pour un temps Confeſſeur des Penitentes Recollectines de Goſſelies. Pendant le ſéjour que j'ai fait dans leur Maiſon, qui a été de près de cinq ans, j'ai fait bâtir une très-belle Egliſe, doublement voutée, un Parloir fort commode, & pluſieurs autres édifices conſiderables. C'eſt ce que je puis prouver par l'acte de réconnoiſſance, que ces Réligieuſes m'en ont donné en bonne forme ſigné de leurs mains & ſéellé de leur Cachet conventuel, & par un autre Acte anterieur, que ces Réligieuſes en ont envoyé au Chapitre Provincial. Mais par je ne ſai quelle fatalité le Pére Louis le Févre Provincial des Récol-

collets de la Province de Paris, dont je ſuis Profés, Frére du dit Pére Hyacinthe le Févre, qui ſe donne la qualité de Commiſſaire Royal, comme je l'ai dit, n'étant pas content, de ce que ſon Frére m'avoit renvoyé ſur les terres du Roi d'Eſpagne, entreprit de me faire ſortir de l'emploi, que j'éxerçois auprès de ces Réligieuſes de Goſſelies, diſant, que Goſſelies, qui eſt du Brabant, étoit de la dépendance de la France, ce qui n'étoit pas veritable.

La perſecution, qu'on me faiſoit, s'accrut encore par l'intelligence ſecréte, qui étoit entre le dit R. P. Louis le Févre & quelques Récollets de la Province de Flandres. Je me trouvois pour lors en ce pays-là en vertu d'une lettre de Cachet du Roi d'Eſpagne mon Souverain. Voyant donc qu'on m'accabloit de toutes parts, je me ſentis obligé de declarer devant toute la Communauté des Récollets de nôtre Ville d'Ath, que je proteſtois contre le deſſein, qu'on avoit, de m'incorporer dans la Province de Flandre, puis que je n'y pouvois point trouver d'azile: que l'on me ſacrifioit à la paſſion du dit Pére Louis le Févre, qui étoit l'ennemi juré de ſujets du Roi d'Eſpagne, & que je ne ſavois, où me croire en ſureté, quelque ſervice que j'euſſe rendu dans tous les lieux où j'avois demeuré juſque là.

Dieu, qui a toûjours eu ſoin de proteger les innocens opprimez, m'a ſuſcité Monſieur

de

de Blathuayt premier Secretaire des Guerres de Guillaume III. Roi d'Angleterre. Il m'a obtenu du Roi son Maître une Sauvegarde par écrit en faveur du dit Couvent des Réligieuses de Gosselies, où je demeurois alors. Et je puis dire, que sans cela & sans la protection du généreux Comte d'Athlonne, ce Couvent eût été pillé bien des fois par les gens de guerre. Mais le dit Sieur de Blathuäyt a bien voulu prendre soin de conserver ces pauvres Réligieuses : & du depuis même il a joint ses sollicitations à celles de l'illustre Duc d'Ormond, & du brave Comte d'Athlonne en faveur du célébre Monastere de Cambron. Si bien que la Maison en a été conservée avec tous les grains, qui lui appartenoient, quoi que tout cela se trouvât au milieu de la puissante & formidable armée des Alliez.

Par dessus tout cela mon dit Sieur de Blathuayt a eu encore la bonté d'écrire au nom du Roi son Maître, & par son ordre exprès, au R. Pére Revére de Payez Commissaire Général de nôtre Ordre à Louvain pour le prier de me donner une Obéïssance pour les Missions de l'Amerique, & le temps, qui seroit necessaire pour demeurer dans telle des Provinces Unies, où je trouverois à propos de me rendre pour travailler aux memoires de ma Découverte. Mais le dit Pére Commissaire Général ayant tardé à m'envoyer mes patentes, je pris la bénédiction

dans

dans nôtre Ville d'Ath de Monseigneur l'Internonce à Bruxelles en présence de Monsieur l'Abbé de Scarlati, qui partoit pour la Diéte de Pologne, & je me rendis à Louvain avec une Lettre du R. Pére Bonaventure Poërius Généralissime de nôtre Ordre, qui m'avoit fait l'honneur de m'écrire de Rome en datte du 31. Mars 1696. & qui m'assûroit, que son Commissaire Général m'accorderoit assûrément tout ce que je lui demanderois de sa part.

Le dit Commissaire prit copie de la Lettre de nôtre Généralissime, & cependant il écrivit à Monsieur le Baron de Malqueneck favori de son Altesse Electorale de Bayiére, & à Monsieur Coxis Chef Président pour Sa Majesté Catholique le Roi d'Espagne mon Souverain, desquels j'avois obtenu la permission étant au dernier camp de Grandmont de me rendre auprès du dit Seigneur Roi d'Angleterre pour recevoir ses ordres. Il m'envoya donc à nôtre Couvent des Recollects d'Anvers pour y faire faire des habits seculiers de l'argent, qui me fut fourni pour cela par Monsieur Hul Envoyé extraordinaire de Sa Majesté Britannique par ordre de mon dit Sieur de Blathuayt. Là je reçus tous les ordres, qui m'étoient necessaires pour partir.

Etant muni de toutes mes patentes je me mis en chemin pour me rendre à Amsterdam avec un Capitaine de Navire Venitien. Mais


Angeles
S. Juan
Ilua
ILLE
Gueuc
I. S
D E
NO
CA
C M
Rox
Par
C.
15
10
5
0
245
250
275

NOUVEAU VOYAGE D'UN PAYS NOUVELLEMENT DÉCOUVERT,

Plus grand que L'EUROPE, Situé dans L'AMERIQUE Entre le *Nouveau Mexique & la Mer glaciale.*

AVANT PROPOS.



ES Hommes ne ſe laſſent jamais de contempler les objets, qu'ils ont devant les yeux, parce qu'ils y découvrent toûjours mille beautez raviſſantes, capables de les ſatisfaire & de les inſtruire. Ils ſont même ſouvent ſurpris & comme en-


Amerique Septentrionalis
CARTE
d'un tres grand
PAYS
entre le
NOUVEAU MEXIQUE
et la
Dedié a
GULLIAUME III.
Par le R. P.
Chez PIERRE vander AA
a. Leiden 1704
Terres Arctiques.
Cercle de Pole Arctique
TARTARIE
PARTIE DE ASIE
TERRE DE JESSO.
MER DE JESSO.
JAPON
Cali fornia
NOUVEAU DANEMARCK
BAYE DE HUDSON.
Detroit de Hudson
ESTOTILANDE ou TERRE de LABORADOR ou NOUVELLE BRETAGNE.
GROENLAND
C. Farwel
MER DE NORT.
I. BRITANNIQUES.
Island
Ecosse
I. de Island
NOUVELLE FRANCE.
CANADA
GASPESIES
Golfe de St. Laurent
Anticostie
I. de TERRE NEUVE
Belle Isle
Lac Superieur
Lac Illinois
Pays des Iroquois
VIRGINIE
Isles Acores
TERRE de JESSO.
CALIFORNIE.
MAR VERMEILLE ou MER ROUGE
APACHES DE NAVAJO
APACHES DE XILA
LOUISIANE
NOUVEAU MEXIQUE
St. Fe N. Mexico
FLORIDE.
Route pour Retourner
MER DE CANADA ou de NOUVELLE FRANCE.
Isle Barmudes
N. BISCAYE
GOLFE DE MEXIQUE.
Cercle de Tropique du Cancer
ISLES LUCAYES
HISPANIOLA
Jamaica I.
Porto Rico
ISLES CARIBES.
Martinique
I. a Trinidad
MER DE NORT.
I. SOTTAVENTO
AUDIENCE DE GUADALAJARA
NOUVELLE ESPAGNE
AUDIENCE DE GUATIMALA
Cartagena
Venezuela.
MER DE SUD ou PACIFIQUE
AMERIQUE MERIDIONALE.
GUIANA
Lac de Parime
C. Equateur ou Linie Equinoctiale
PERU.
Riviere de Amasone
BRASILIA.
Lieues Communes de France
Lieues Communes d'Allemagne
Lieues d'Une heure de Chemin
Aux Anglois

NOUVEAU VOYAGE D'UN PAYS NOUVELLEMENT DÉCOUVERT,

Plus grand que

L'EUROPE,

Situé dans

L'AMERIQUE

Entre le

Nouveau Mexique & la Mer glaciale.

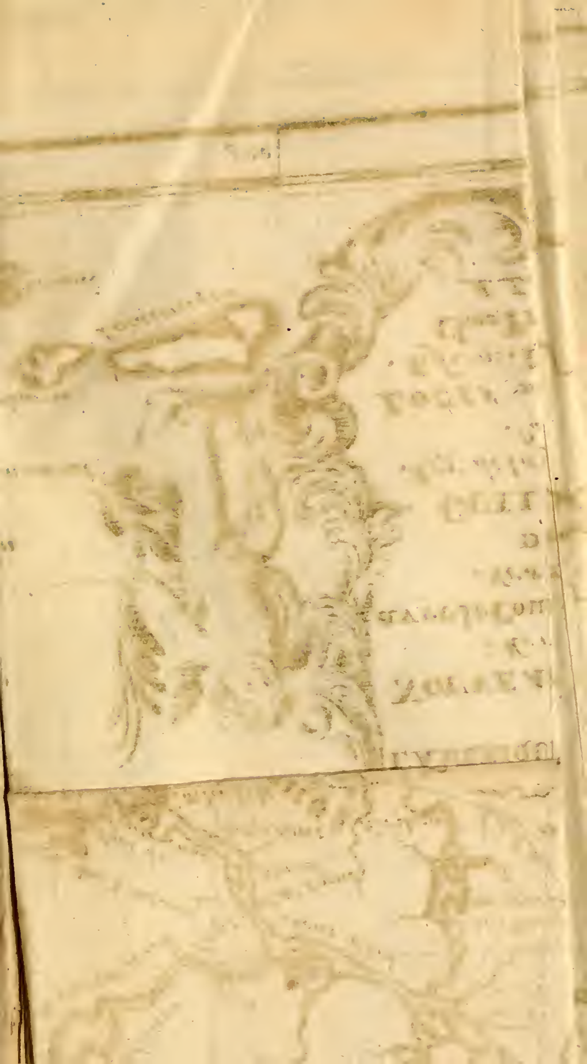
AVANT PROPOS.



ES Hommes ne se lassent jamais de contempler les objets, qu'ils ont devant les yeux, parce qu'ils y découvrent toûjours mille beautez ravissantes, capables de les satisfaire & de les instruire. Ils sont même souvent surpris & comme en-

chantez des merveilles, qu'ils y rencontrent, & c'eſt par là qu'ils ſont fortement engagez à les conſiderer avec toute l'exactitude poſſible, dans le deſſein de contenter leur curioſité naturelle, & de nourrir leur eſprit.

Il en eſt à peu près de même des Voyageurs. Ils ne ſont jamais las de faire des Découvertes; ils cherchent toûjours des Pays inconnus, & des Nations étrangeres, dont les Hiſtoires ne parlent point, parce qu'ils ſe propoſent d'enrichir le Public de pluſieurs beautez nouvelles, dont on n'avoit point eu d'idées juſques là. Il eſt vrai, que leurs entrepriſes les expoſent à de grandes peines, & à des perils preſque infinis: mais ils s'en conſolent, & ſouffrent tout avec plaiſir, ſans s'en rebuter, parce qu'ils eſpérent de contribuer par là au bien public, & même à la gloire de Dieu en contentant leurs propres déſirs. Et c'eſt par là qu'ils ſont invinciblement portez à faire ces Découvertes, & à chercher de nouvelles Terres, & des Peuples inconnus



chantez des merveilles, qu'ils y rencontrent, & c'est par là qu'ils sont fortement engagez à les considerer avec toute l'exactitude possible, dans le dessein de contenter leur curiosité naturelle, & de nourrir leur esprit.

Il en est à peu près de même des Voyageurs. Ils ne sont jamais las de faire des Découvertes; ils cherchent toûjours des Pays inconnus, & des Nations étrangeres, dont les Histoires ne parlent point, parce qu'ils se proposent d'enrichir le Public de plusieurs beautez nouvelles, dont on n'avoit point eu d'idées jusques là. Il est vrai, que leurs entreprises les exposent à de grandes peines, & à des perils presque infinis: mais ils s'en consolent, & souffrent tout avec plaisir, sans s'en rebuter, parce qu'ils espérent de contribuer par là au bien public, & même à la gloire de Dieu en contentant leurs propres désirs. Et c'est par là qu'ils sont invinciblement portez à faire ces Découvertes, & à chercher de nouvelles Terres, & des Peuples in-

con-



CARTE
d'un tres grand PAIS
Nouvellement découvert
dans
L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE
entre le
NOUVEAU MEXIQUE et la
Mer Glaciale
avec le Cours du Grand Fleuve
Meschasipi
Dediée a
GUILIAUME III
Roy de la Grand Brettagne
Par le R.P.
LOUIS DE HENNEPIN
Mission. Recoll. et Not. Apost.
Chez PIERRE van AA.
A Leiden
Lieues Communes de France
Lieues d' Allemagne
Lieues d'une Heure de Chemin
BAYE DE HUDSON.
La Brador
Lac des Poux
Port Nelson
Lac des Assenipoils
Oua de Batous
Outoulibis
Fort pour Empecher les Assenipoils
Lac St. Ioseph
NOUVELLE
Lac Piscoutagamy
Lac des Tabatibis
Lac Superieur
FRANCE ou CANADA
Gaspesie
Quebec
Lac St. Jan
LAC HURON ou KAREGNONDI
Baye de Puans
Lac des Illinois
LAC D'ERIE OU DU CHAT
Lac Ontario ou de Frontenac
Grands Villages des Iroquois
NOUVELLE ANGLETERRE
NOUVEAU PAIS BAS
Boston
Hollandia
Philadelphia
MER DE NORT.
VIRGINIE
Les Illinois
Riviere Ouisconsing
Fort de Crevecoeur
R. des Illinois
Fort des Miamis
Riviere Ouabache
FLORIDE.
Apalache
Caroline
C. de Trafalga
Tasculuca
Edelano
St. Augustin
Cap d'Canaveral
Bahama
Lucayoneque
Bimini
Cap Carlos
C. d' Aguada
Baye de Spirito Sancto
GOLFE DE MEXIQUE.
Embouchure de Meschasipi
Akansa
Quinipissa
Sablonniere R.
Mines de Ste. Barbe
NOUVEAU MEXIQUE
PARTIE DE NOUVELLE ESPAGNE.

connus, dont on n'avoit jamais oui parler.

Ceux, qui n'ont pour but dans leurs voyages, que d'étendre le Royaume de Jesus-Christ, ne se proposent en cela que de travailler pour la gloire de Dieu. Dans cette vûë ils exposent courageusement leur vie, qu'ils content pour rien. Ils essuyent les plus grandes fatigues; & s'engagent dans des chemins impraticables & dans mille précipices affreux pour l'execution de leurs desseins. Ils franchissent néantmoins toutes ces effroyables difficultez, afin de contribuer par ce moyen à la gloire de celui, qui les a créez, & sous la conduite duquel ils entreprennent ces pénibles voyages.

Il est assez ordinaire de voir des hommes intrepides, qui affrontent hardiment la mort la plus effroyable dans les combats, & dans les voyages les plus dangereux. Ils ne se rebutent point des hazards, ausquels ils s'exposent par mer, ou par terre. Rien n'est à l'épreuve de leur courage, qui les rend

capables d'entreprendre tout. Auſſi les voit-on ſouvent réuſſir dans leurs deſſeins, & venir à bout des entrepriſes les plus difficiles. Il faut avouer cependant, que s'ils enviſageoient mûrement & de ſang froid les perils, qu'ils ont à eſſuyer, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y reſoudre, & ne formeroient pas leurs deſſeins avec tant de hardieſſe & d'intrepidité. Mais ils ne conſiderent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une vûë légére. Et quand une fois ils ont mis la main à l'œuvre, l'occaſion les engage inſenſiblement, & les meine plus loin, qu'ils n'avoient crû d'abord. Ce qui fait, que bien ſouvent les grandes Découvertes, qui ſe font dans les voyages, ſont plûtôt l'ouvrage du hazard que d'un deſſein bien formé.

Il m'eſt arrivé quelque choſe de ſemblable dans le voyage, dont je veux donner ici la Rélation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voyager, & ma curioſité naturelle m'a porté à viſiter ſucceſſivement pluſieurs parties de l'Eu-

rope. Mais n'étant pas satisfait à cet égard, j'ai porté mes vûës plus loin, & j'ai souhaité de voir les Pays les plus éloignez, & les Nations les plus inconnûes. C'est ce qui m'a fait découvrir ce grand & vaste Pays, où aucun Européen n'avoit été avant moi.

J'avoüe que je n'avois pas prévû les embarras, que j'ai trouvez dans ce grand & pénible voyage, ni les dangers, ausquels j'ai été exposé en le faisant. Peut-être que j'en eusse été effrayé en les considerant, & que cela m'eût rebuté d'un dessein si laborieux, & environné d'un si grand nombre d'affreuses difficultez. Cependant j'ai franchi enfin toutes ces difficultez, & je suis ainsi venu à bout d'une entreprise capable d'épouvanter tout autre que moi. En quoi j'ai satisfait mes désirs tant à l'égard de l'envie que j'ai de voir des Pays nouveaux, & des Nations inconnûes, qu'à l'égard du dessein que j'ai de m'employer au salut des Ames, & à la gloire de Dieu.

C'est ainsi, que j'ai découvert un Pays admirable, dont on n'avoit point eu de con-

connoiſſance juſques à préſent. J'en donne ici la deſcription aſſez ample, & à mon avis aſſez bien circonſtantiée. Je la diſtingue par petis chapitres pour la commodité du Lecteur. J'eſpére que le Public me ſaura quelque gré de mon travail, parce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son approbation au reſte me récompenſera abondamment de toutes les peines, que j'ai ſouffertes, & des grands dangers, que j'ai courus dans mon voyage.

Cette deſcription de ma Découverte paſſera peut-être pour fauſſe & pour incroyable dans l'eſprit de ceux, ou qui n'ont jamais voyagé, ou qui n'ont jamais lû les Hiſtoires de ces Hommes hardis & curieux, qui nous ont donné les Rélations des Pays inconnûs, qu'ils ont viſitez. Mais je ne m'arrêterai pas à ce que des gens de cette trempe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu aſſez de courage pour entreprendre quelque action éclatante, capable de leur acquerir de la reputation dans le Monde. Ils ſe ſont renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien

fait,

fait, qui les distingue avantageusement parmi les hommes. Ils feroient donc bien mieux d'admirer ce qu'ils ne comprennent pas, & de demeurer dans un sage silence, que de blâmer ce qu'ils ne connoissent point.

On accuse ordinairement les Voyageurs de debiter quantité de mensonges & d'impostures. Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime se mettent au dessus de ces fades railleries. Après tout en effet ils auront toûjours pour eux l'estime & l'approbation des gens d'honneur, qui ayant de grandes lumieres & de la pénétration, sont capables de juger sainement des travaux, & du merite de ceux, qui ont ainsi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Cela récompensera hûreusement les Voyageurs courageux, qui se sont ainsi volontairement exposez à toutes sortes de fatigues & de dangers pour se rendre utiles au genre humain.



CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Découverte à entreprendre le voyage, dont il donne ici la Rélation.

JE me ſuis toûjours ſenti un grand panchant à fuyr le monde, & à vivre dans les régles d'une vertu pure & ſevére. Ce fut dans cette vûë, que j'entrai dans l'Ordre de ſaint François, afin de paſſer mes jours dans une vie auſtere. J'en pris donc l'habit avec pluſieurs de mes Compagnons d'étude, à qui j'inſpirai le même deſſein. Je ſentois une joye extrême, quand je liſois l'hiſtoire des travaux, & des voyages des Réligieux de mon Ordre, leſquels ont été les premiers, qui ont en-

entrepris des Miſſions. Je me repréſentois ſouvent, qu'il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus glorieux que d'inſtruire des peuples barbares & ignorans, & de les amener à la lumiere de l'Evangile. Et comme je remarquois, que les Réligieux de mon Ordre avoient travaillé avec beaucoup de zele & de ſuccès à ce grand ouvrage, je ſentois naître en mon cœur le déſir de marcher ſur leurs traces, & de me conſacrer ainſi à la gloire de Dieu, & au ſalut des Ames.

J'obſervai en liſant l'hiſtoire de nôtre Ordre, que dans un Chapitre général, qui fut aſſemblé en l'an 1621. depuis que le Pére Martin de Valence, l'un de nos premiers Réformateurs, fût paſſé dans l'Amerique, on conta, qu'il y avoit cinq cens Convens de Récollets établis dans ce nouveau Monde, & diſtribuez en vint-deux Provinces. A meſure que j'avançois en âge, cette inclination pour les voyages d'Outre-Mer ſe fortifioit dans mon cœur. Il eſt vrai, qu'une de mes Sœurs

mariée à Gand, laquelle j'aime avec une extréme tendreſſe, me détournoit de ce deſſein, autant qu'elle pouvoit, lors que j'étois auprès d'elle dans cette grande ville, où je m'étois tranſporté pour y apprendre la langue Flamande. Mais j'étois ſollicité d'ailleurs par pluſieurs de mes Amis d'Amſterdam d'aller aux Indes Orientales, & mon panchant naturel pour les voyages, joint à leurs prieres, m'ébranloit fortement, & me déterminoit preſque à me mettre en mer pour contenter mon déſir.

Ainſi toutes les remontrances de ma Sœur ne purent me détourner de mon premier deſſein. Je me mis donc en chemin pour voir l'Italie, & je viſitai par l'ordre de mon Général les plus grandes Egliſes, & les Convens les plus conſiderables de nôtre Ordre en ce Pays-là, & en Allemagne. En quoi je commençai à ſatisfaire ma curioſité naturelle. Revenant enfin dans nos Pays-Bas, le R. P. Guillaume Herinx Récollet, mort depuis peu Evêque d'Ipres,

d'Ipres, s'oppoſa au deſſein, que j'avois de continuer mes voyages. Il m'arrêta donc dans le Convent de Halles en Hainaut, où je fis l'office de Prédicateur pendant un an. Après quoi je me rendis du conſentement de mon Superieur au Pays d'Artois, & de là je fus envoyé à Calais pour y faire la quête, pendant qu'on y travailloit à ſaler les harengs.

Etant là ma plus forte paſſion étoit d'entendre les Rélations, que les Capitaines de Vaiſſeaux faiſoient de leurs longs voyages. Je retournai enſuite à nôtre Convent du Biez par Dunkerken. Mais je me cachois ſouvent derriere les portes des Cabarets, pendant que les Matelots parloient de leurs navigations. La fumée du tabac me cauſoit de grands maux d'eſtomach en m'attachant ainſi à les écouter. Cependant j'étois fort attentif à tout ce que ces gens-là racontoient des rencontres, qu'ils avoient eues ſur mer, des hazards, qu'ils avoient courus, & des divers accidens de leurs voyages

dans les Pays éloignez. J'aurois passé des jours & des nuits entieres sans manger dans cette occupation, qui m'étoit si agréable, parce que j'y apprenois toûjours quelque chose de nouveau touchant les meurs & les manieres de vivre des Nations étrangeres, & touchant la beauté, la fertilité, & les richesses des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le dessein de la contenter davantage j'allai en Mission dans la plûpart des villes de Hollande, & je m'arrêtai enfin à Mastricht, où je demeurai environ huit mois. J'y administrai les Sacremens à plus de trois mille blessez. Etant là dans cette occupation je courus plusieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même attaqué du Pourpre & de la Dysenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere santé par les soins & par les secours d'un très-habile Medecin Hollandois.

L'an-

L'année d'après je m'engageai encore par un effet de mon zele à travailler au salut des Ames. Je me trouvai donc au Combat sanglant de Seneff, où tant de gens perirent par le fer & par le feu. J'y eus beaucoup d'occupation à soulager & à consoler les pauvres blessez. Et enfin après avoir essuyé de grandes fatigues, & après avoir couru des dangers extrêmes dans les Sieges de ville, à la Tranchée, & dans des Batailles, où je m'exposois beaucoup pour le salut du prochain, pendant que les gens de guerre ne respiroient que le carnage & le sang, je me vis en état de satisfaire mes premieres inclinations.

Je reçûs donc ordre de mes Superieurs de me rendre à la Rochelle pour m'y embarquer en qualité de Missionnaire dans le Canada. Je fis les fonctions de Curé pendant deux mois à deux lieuës de cette ville, parce que j'en avois été prié par le Pasteur du lieu, qui étoit absent. Mais enfin je m'abandonnai entierement à la Provi-

dence, & j'entrepris ce grand trajet de mer de douze ou tréze cens lieuës, le plus grand peut-être & le plus long, qui se fasse dans l'Ocean.

Je m'embarquai donc avec Messire François de Laval, créé pour lors Evêque de Petrée *in partibus infidelium*, & du depuis fait Evêque de Quebec, capitale du Canada. Alors mon désir de voyager s'augmenta de plus en plus. Je restai dans ce Pays pendant quatre ans, & je fus envoyé en Mission, pendant que Monsieur l'Abbé de Fenelon, à présent Archevêque de Cambrai, y demeuroit.

Je ne rapporterai pas ici les diverses avantures de nôtre navigation, ni les combats, que nous eûmes contre des Vaisseaux Turcs, de Tunis, & d'Alger, qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre, & dont nous sortîmes à nôtre avantage. Je crains de grossir par trop ma Rélation. Je ne parlerai point non plus de nôtre approche du Cap Breton, où nous vîmes avec un plaisir incroyable la bataille,

qui s'y fait ordinairement entre ces poiſſons, qu'on appelle Eſpadons, & les Baleines, qui ſont leurs ennemies naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la grande quantité de Morues, que nous prîmes à quarante braſſes d'eau ſur le grand banc de Terre neuve. Nous vîmes en ces lieux un fort grand nombre de vaiſſeaux de Nations differentes, qui s'y rendent tous les ans pour la pêche de ces poiſſons, qui y eſt toûjours fort abondante. Cette vûë donna beaucoup de plaiſir à nôtre équipage, qui étoit d'environ cent hommes, aux trois quarts deſquels j'adminiſtrois les Sacremens, parce qu'ils étoient Catholiques. Je faiſois l'Office divin tous les jours de calme, & nous chantions enſuite l'Itineraire des Clercs en Muſique, traduit en vers François, après que nous avions fait nos priéres du ſoir.

C'eſt ainſi que nous paſſions doucement nôtre temps dans le vaiſſeau, en attendant que nous puſſions arriver

en

en Canada à Quebec, qui en eſt la ville Capitale, où nous nous rendîmes à la fin.

CHAPITRE II.

Moyens, par leſquels l'Auteur de ce pénible voyage s'accoûtuma à ſouffrir les travaux de la Miſſion.

LE Seigneur François de Laval Evêque de Petrée ayant pris poſſeſſion de l'Evêché de Quebec par la création, qui en avoit été faite par le Pape Clement X. & cela contre le ſentiment de quelques perſonnes de qualité, qui ſe virent fruſtrez par là de leurs prétentions, ce Prélat conſiderant, que pendant le voyage j'avois fait paroître beaucoup de zele dans mes Prédications, & dans mon aſſiduité à faire le ſervice divin, que d'ailleurs j'avois empêché, que pluſieurs femmes & filles,

les, que l'on faifoit paffer avec nous, ne priffent trop de liberté avec de jeunes gens de nôtre équipage, dont j'eus fouvent à effuyer la mauvaife humeur pour cela. Ces raifons & plufieurs autres m'attirérent les éloges & la bienveillance de cet illuftre Evêque. Il m'obligea donc de prêcher l'Avent & le Carême au Cloître des Réligieufes de St. Auguftin de l'Hôpital du dit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne fe fatisfaifoit point de tout cela. J'allois donc fouvent à 20. & 30. lieuës de nôtre habitation pour vifiter le Pays. Je portois fur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, fans quoi je ferois fouvent tombé dans des précipices affreux, où je me ferois perdu. Quelquefois afin de me foulager je faifois tirer mon petit équipage par un gros chien, que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre plûtôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de Levi,

Levi, & dans l'Isle de St. Laurent. Là j'assemblois dans une des plus grandes cabannes de ces lieux tout autant de gens, que je pouvois. Ensuite je les admettois à la Confession, & à la Sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un manteau pour me couvrir. La gélée me perçoit souvent jusques aux os. J'étois obligé d'allumer du feu cinq ou six fois pendant la nuit, de peur de mourir de froid; & je n'avois que très-modiquement, ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empécher de perir de faim pendant le voyage.

Durant l'Eté je fus obligé de canoter pour continuer ma Mission. C'est-à-dire, que je fus reduit à voyager sur les Lacs, & sur les Rivieres dans ces petis bâtimens d'écorce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manége se faisoit aisément dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois pieds d'eau: mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui est rond par dessous, étoit

en

en danger de tourner, & je me ferois fans doute perdu dans les eaux, fi je n'euffe pris garde à moi de fort près.

Au refte j'étois alors obligé de voyager de cette maniére, parce qu'il n'y a point de chemins pratiquables dans ce Pays-là. Il étoit donc impoffible d'aller par terre dans ces nouvelles Colonies. Il faut bien du temps pour couper, & pour brûler ce grand nombre d'arbres, qui croiffent de tous côtez, & pour y faire de grands chemins. Il falloit donc y aller par eau, & fe fervir pour cela de ces petis bateaux ronds, dont je viens de parler.

CHAPITRE III.

Defcription des Canots, dont on fe fert pour voyager dans l'Amerique pendant l'Eté.

CES Canots font ronds par deffous, comme je viens de le dire, & poin-

& pointus par les deux bouts. Ils sont assez semblables aux Gondoles de Venise. On ne sauroit voyager dans l'Amerique sans Canots. On y trouve par tout de grandes & vastes forêts. Les vents impetueux en arrachent souvent les arbres. Le temps en renverse un grand nombre, qui tombans de vieillesse s'entassent les uns sur les autres. Tout cela embarrasse les terres, & rend les chemins absolument impraticables.

Les Sauvages construisent fort ingénieusement ces Canots. Ils les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlevent adroitement cette écorce de dessus cette espece d'arbres, qui sont d'une grosseur plus considérable, que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbares y travaillent ordinairement à la fin de l'hyver dans de grandes forêts humides, qui sont vers les terres du Nord.

Pour soûtenir l'écorce de ces Canots ils posent au dedans des varangues, ou pieces de bois blanc, ou de

Ce-

Cedre, de la largeur de quatre doigts ou environ. Ils accommodent cela avec des Maitres ou bâtons applanis, qui font le circuit du Canot. Enfuite avec des bâtons de travers gros d'un poûce, ou d'un poûce & demi, qui font fort polis, ils les attachent enfemble des deux côtez à l'écorce par le moyen de certaines racines d'arbres, qu'ils fendent en deux, à peu près comme des oziers, dont on fait des paniers en Europe.

Ces Canots n'ont point de gouvernail comme les groffes Chaloupes. On les conduit à force de bras avec des avirons ou rames légéres. On les tourne d'une fort grande vîteffe pour les faire aller, où on veut. Quand on y eft habitué, on fait avancer ces Canots d'une maniére admirable, lorsqu'il fait calme. Mais quand on a le vent favorable, ces petis bâtimens font une diligence furprenante. Les Sauvages fe fervent en ce cas-là de petites voiles faites de la même écorce, mais plus mince que celle des Canots. Pour

les

les Européens, ſtilez de longue main à ces manœuvres, ils ſe ſervent d'environ quatre aûnes de toile, qu'ils élevent ſur un petit mât, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois quarré fort leger, arrêté entre les varangues, & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petis bâtimens, quand on y eſt façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente-cinq lieuës en deſcendant les Rivieres, & quelquefois davantage ſur les Lacs, quand le vent eſt favorable. Il y a de ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres péſant, quelques-uns douze cens, & les plus grands juſques à quinze cens livres. Les plus petis portent juſques à trois ou quatre cens péſant avec deux hommes ou femmes, qui les pouſſent. Les plus grands Canots ſont conduis par trois ou quatre hommes, & quelquefois il y a ſept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voyages ſont preſſez.

CHA-

CHAPITRE IV.

Autres motifs, qui excitérent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'AVOIS un fort grand désir, suivant en cela l'exemple de plusieurs Religieux de mon Ordre, d'étendre les bornes du Christianisme, & de convertir à la foi de l'Evangile les peuples barbares de l'Amerique. Je considerois donc l'emploi de Missionnaire, comme un emploi glorieux pour moi. Ainsi dès que je vis jour à m'engager dans la Mission, je l'entrepris, quoi que cela dût m'éloigner de plus de douze cens lieuës du Canada. Je disposai plusieurs personnes à faire le voyage avec moi.

Dans la suite je n'ai rien negligé pour l'execution de mon dessein. Je fus envoyé comme pour m'éprouver à une Mission de plus de six vingts lieuës au

au delà de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint Laurent, & j'arrivai enfin ſur le bord d'un Lac, que les Iroqùois appellent Ontario, & que nous décrirons ci-après. Etant là j'attirai à moi pluſieurs Sauvages Iroquois pour cultiver des terres, & pour défricher des bois, afin de bâtir nôtre Demeure. J'y fis dreſſèr une Croix d'une hauteur, & d'une groſſeur extraordinaire. Je fis conſtruire une Chapelle près du Lac, & je m'établis là avec un Réligieux de mon Ordre, nommé le Pére Luc Buiſſet, que j'avois attiré avec moi, & qui eſt mort du depuis dans nôtre Convent de St. François ſur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la ſuite, parce que nous avons vécu longtemps enſemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à nôtre établiſſèment à Catarockoüy.

C'eſt là le lieu, où nous avons ſouvent penſé à cette Nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la deſcription. J'étois excité à cela par la

Le-

Lecture de plusieurs voyages. Je me fortifiois dans ce dessein par les lumieres, que nous tirions de plusieurs Sauvages. Je voyois en effet; par ce que me disoient plusieurs particuliers de diverses Nations, que l'on pourroit faire des établissemens considérables du côté du Sud-Oüest au delà des grands Lacs, & que même par le moyen d'une grande Riviere, nommée Hoio, qui passe chez les Iroquois, on pourroit pénétrer jusques à la mer vers le Cap Floride.

Je fis plusieurs voyages differens, tantôt avec les habitans du Canada, que nous avions attirez pour demeurer à nôtre Fort de Catarockoüy, tantôt avec des Sauvages, avec qui j'avois fait habitude. Comme je prévoyois, qu'on rendroit nos Découvertes suspectes aux Iroquois, je voulus voir les Sauvages de leur cinq Cantons. Je me rendis donc parmi eux avec un de nos soldats du dit Fort, faisant environ soixante & dix lieuës de chemin, & ayant tous deux de larges raquettes aux pieds, à

cauſe des neiges, qui ſont abondantes en ce pays-là pendant l'hyver.

J'avois déja quelque petite connoiſſance de la langue Iroquoiſe. Ces Barbares furent ſurpris de me voir marcher comme eux dans les neiges, & cabanner dans ces vaſtes forêts, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions juſques à quatre pieds de neige pour faire du feu ſur le ſoir, après avoir marché pendant dix ou douze lieuës tous les jours. Nous avions des ſouliers à la mode des Sauvages, leſquels étoient bien-tôt pénétrez de cette neige, qui ſe fondoit en touchant nos pieds, échauffez du mouvement, que nous faiſions en marchant. Nous nous ſervions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligez d'entretenir avec un extrême ſoin à cauſe du grand froid. Nous paſſions ainſi toutes les nuits en attendant le retour du ſoleil, pour continuer nôtre chemin. Au reſte nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde réduit

réduit en farine, que nous détrempions avec de l'eau pour l'avaler plus facilement.

Nous paſſâmes ainſi chès les Iroquois Honnehiouts, & chez les Honnontagez, qui nous reçûrent très-bien. Cette nation eſt la plus belliqueuſe de tous les Iroquois. Quand ils nous virent, ils mirent les quatre doigts ſur la bouche pour marquer l'étonnement, où ils étoient du penible voyage, que nous avions fait pendant l'hyver. Mais nous regardans enſuite vêtus d'un gros & rude habit de St. François, ils s'écrierent en ces termes, *Hotchitagon*, c'eſt-à-dire, *pieds nuds*, & prononcerent ce mot, qu'ils faiſoient ſortir du creux de l'eſtomach, *Gannoron*, pour me dire, qu'il falloit, que nôtre voyage fût de grande importance, puis que nous l'entreprenions dans un temps ſi fâcheux.

Ces Sauvages nous préſenterent de l'Elan, & du Chevreuil, préparé à leur mode, dont nous mangeâmes, après quoi nous prîmes congé d'eux pour aller plus loin. Nous partîmes donc avec

nos couvertes ſur le dos, & nous prîmes une petite marmite avec nous pour y faire de la *Sagamitée*, c'eſt-à-dire, de la boüillie de blé d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & abſolument impraticables aux Européens. Nous étions ſouvent obligez de paſſer ſur des arbres de larges marais, & de grands ruiſſeaux. Enfin nous arrivâmes aux Ganniekez, ou Agniez. C'eſt l'un des cinq Cantons des Iroquois, ſitué à une bonne journée du voiſinage de la Nouvelle Hollande, nommée à préſent la Nouvelle Jork. Etant là, nous fûmes obligez d'aſſaiſonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenoüilles, que les Sauvages ramaſſent dans les prés, lors que les neiges ſont fonduës vers les Fêtes de Pâques.

Nous demeurâmes quelque temps parmi cette derniere Nation, & nous logeâmes chez un Pére Jeſuite, Lionnois de naiſſance, pour y tranſcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps s'étant

s'étant mis au beau, nous y vîmes un jour trois Hollandois à cheval, qui venoient en Ambaſſade vers les Iroquois pour la traite des Caſtors. Ils s'étoient rendus là par ordre du Major Andris. C'eſt celui, qui a ſoûmis Baſton, & la Nouvelle Jorck au Roi d'Angleterre, & qui eſt préſentement Gouverneur de la Virginie.

Ces Meſſieurs décendirent de leurs chevaux pour nous y faire monter, & nous emmener avec eux à la Nouvelle Orange, afin de m'y régaler. Lors qu'ils m'entendirent parler Flamand, ils me témoignerent beaucoup d'amitié. Ils me dirent, qu'ils avoient lû pluſieurs Hiſtoires des Découvertes, que nos Réligieux de St. François avoient faites dans l'Amerique Meridionale, mais qu'ils n'en avoient jam[illegible]û avec l'habit de nôtre Ordre. Ils me témoignerent enſuite, qu'ils auroient été fort aiſes de me voir demeurer parmi eux pour la conſolation Spirituelle de pluſieurs Catholiques de nos Pays-Bas, qui étoient dans leurs habitations. Je

l'aurois fait très-volontiers, puisqu'ils m'en prioient : mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jeſuites, qui m'avoient bien reçû, & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Caſtor, & des pelleteries avec les Sauvages, que je connoiſſois. Nous remerciâmes donc ces honnêtes Hollandois, & nous nous rendîmes à nôtre ſéjour ordinaire de Catarockoüy avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne ſervit qu'à augmenter l'envie, que j'avois de découvrir des Nations plus éloignées.

CHAPITRE V.

Deſcription du Fort de Catarockoüy, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort eſt ſitué à cent lieuës de Quebec, Capitale du Canada, en re-

remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il eſt bâti près de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoiſe, *Beau Lac.* Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de gros pieux, de grandes paliſſades, & de quatre baſtions par les ordres du Comte de Fontenac, Gouverneur Général du Canada. On trouva qu'il étoit neceſſaire de le bâtir pour s'oppoſer aux courſes des Iroquois, & pour détourner le commerce des pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la Nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui ont formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fourniſſent des marchandiſes aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

L'Iroquois eſt une Nation inſolente & barbare, qui a fait perir plus de deux millions d'ames dans ces vaſtes Pays. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laiſſent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes à feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par

le besoin, qu'ils ont de leurs marchandises, & des armes, qu'ils achétent, & dont ils se sont servis pour détruire ce grand nombre d'ennemis circonvoisins, qu'ils ont fait perir. Ils les ont employées en effet à porter le fer & le feu à cinq & six cens lieuës de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations, qu'ils haïssent.

Ce Fort, qui n'étoit entouré au commencement que de pieux, de palissades & de gazons, a été construit pendant ma Mission de trois cens & soixante toises de circuit. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux sur le bord de ce Lac Ontario, ou Fontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fut mis dans sa perfection dans l'espace de deux ans par les soins du Sieur Cavallier de la Salle, qui étoit un homme habile, & grand politique, Normand de Nation. Il m'a dit plusieurs fois, qu'il étoit né à Paris, afin que le Pére Luc Buisset, dont j'ai parlé, & moi, prissions plus de confian-

ce en lui, parce qu'il avoit remarqué dans nos converſations ordinaires, que les Flamands, & pluſieurs autres peuples, ſe défient aiſément des Normands. Je ſai, qu'il y a des gens d'honneur & de probité en Normandie comme ailleurs; mais enfin il eſt certain, que les autres Nations ſont plus franches & moins ruſées que les habitans de cette Province de France.

Le Fort de Frontenac eſt donc ſitué au Nord de ce Lac, près de ſa décharge. Il eſt placé dans une preſqu'Iſle, dont on a fait foſſoyer l'Iſthme. Les autres côtez ſont entourez en partie du bord du dit Lac Ontario, ou Frontenac, & en partie d'un très-beau port naturel, où toutes ſortes de bâtimens peuvent moüiller en ſûreté.

La ſituation de ce Fort eſt ſi avantageuſe, qu'il eſt aiſé par ſon moyen de couper la ſortie & le retour des Iroquois, & de leur porter même la guerre chès eux en vingt-quatre heures, lors qu'ils ſont en courſe. Cela ſe peut faire aiſément par le moyen des barques.

J'y en laiſſai trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut ſe rendre avec ces barques en très-peu de temps à la côte meridionale de ce Lac, pour y ravager en cas de beſoin les Tſonnontoüans, qui ſont les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y ſemer du blé d'Inde, qu'ils y recueillent ordinairement pour deux ans. Enſuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creuſent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre, qui borde ce Fort, eſt extrémement fertile. On en a fait cultiver plus de cent arpens pendant deux ans & demi, que j'y ai été en Miſſion. Le blé d'Inde, le blé d'Europe, les legumes, les herbes potageres, les citroüilles & les melons d'eau y ont très-bien réüſſi. Il eſt vrai, que dans l'abord ces blez y étoient fort gâtez par les ſauterelles. C'eſt ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada, à cauſe de

la grande humidité du Pays. Les premiers habitans, que nous y attirâmes, y ont fait nourrir des volailles.

On y a aussi transporté des bêtes à cornes, qui y ont multiplié. Il y en avoit déja environ soixante de mon temps. Les arbres y sont très-beaux, propres à y bâtir des maisons & des barques. L'hyver y est près de trois mois plus court qu'en Canada. Il y a lieu de croire, qu'il s'y formera une Colonie considérable. J'y laissai avant mon grand voyage quinze ou séze familles avec le Pére Luc Buisset Récollet, avec lequel j'administrois les Sacremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac étoit gelé, je me rendis sur les glaces avec des grapins attachez à mes souliers à un village des Iroquois, nommé Ganneousse vers Keuté à neuf lieuës du Fort, avec le Sieur de la Salle, dont j'ai parlé. Les Sauvages du lieu nous présenterent de la chair d'Elan, & de porc-épic à manger. Après les avoir haranguez nous attirâmes à nôtre Fort un assez

grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarante Cabannes, que ces gens habiterent entre nôtre Maiſon de Miſſion, & le dit Fort. Ces Barbares y défricherent des terres pour y ſemer du blé d'Inde, & des legumes, dont nous leur donnâmes des graines pour leurs jardins. Nous leur apprîmes même contre leur coûtume à manger, comme nous, de la ſoupe avec des legumes & des herbes.

Le Pére Luc & moi remarquâmes, que les Iroquois, dans la prononciation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apôtres, l'Oraiſon Dominicale, & nos autres priéres ordinaires, traduites en langue Iroquoiſe. Nous les faiſions apprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages. A force de leur inculquer ces labiales, nous les façonnions à prononcer toutes les lettres comme nous Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous étoient chers, parce qu'ils étoient nez

Chrê-

Chrêtiens; converſans ainſi avec ces petis Iroquois, ils s'entr'apprenoient leurs langues maternelles. Cela ſervoit à entretenir une bonne correſpondance avec les Iroquois. Ces Barbares demeuroient aſſidûment avec nous hors le temps de leur chaſſe.

Mais ce qui nous étoit ſenſible, c'eſt, que ces peuples allant à cette chaſſe pendant cinq ou ſix mois dans la profondeur des vaſtes forêts, & ſouvent à plus de deux cens lieuës de leur demeure ordinaire, ils y menent toutes leurs familles avec eux. Et là ils vivent enſemble de la chair de tous les animaux ſauvages, qu'ils y tuent avec les armes, qu'ils ont troquées avec les Européens contre des pelleteries. Un Miſſionnaire ne peut pas ſuivre ces peuples dans des lieux ſi écartez. Ainſi les enfans des Sauvages oublioient pendant le temps de leur chaſſe, tout ce que nous avions tâché de leur apprendre dans le Fort de Frontenac.

Les habitans du Canada fatiguez de ſix mois d'hyver vers Quebec, les trois

Rivieres, & l'Isle de Monréal, voyant que des Réligieux de Saint François s'étoient habituez au dit Fort de Catarockoüy, ou de Frontenac, où l'hyver est de trois mois plus court que chès eux, plusieurs d'entr'eux prirent la resolution d'y transporter leurs familles, & de s'y habituer. Ils se représentoient, que nous leurs administrerions les Sacremens, & que leurs enfans y recevroient une bonne éducation, sans qu'il leur en coutât rien, parce qu'en effet nous les instruisions ordinairement sans en tirer aucun salaire.

Il y a eu des gens, qui ont toûjours voulu se rendre les maîtres en Canada, & les arbitres de tous les établissemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moyens possibles. Ils ont donc tâché de s'attribuer la gloire de tous les bons succès. Ils ont poussé leurs créatures par tout, & ont tâché de détruire nos desseins dans ce Fort. Ils ont même enfin fait sortir nos Récollets par le moyen du Marquis de Denonville, qui s'est laissé surprendre aux artifices de ces

gens-

gens-là. Ce Seigneur étoit alors Gouverneur du Canada. Ils l'avoient attiré dans leurs interêts.

J'efpére, que Dieu y rétablira quelque jour nos pauvres Réligieux, parce que leurs deffeins ont toûjours été purs & innocens, & qu'on n'a pû les faire fortir de ce Fort fans injuftice. Dieu ne laiffe rien impuni. Il vangera quelque jour le tort, qu'on leur a fait en cela. J'ai appris depuis quelque temps, que les Iroquois, qui font toûjours en guerre avec les François de Canada, fe font faifis de ce Fort de Catarockoüy. On m'a même dit, que de rage ces Barbares ont fumé dans leurs pipes quelques doigts de ceux, qui ont fait fortir nos pauvres Récollets de ce Fort, & que les habitans modernes du Canada en ont fait des reproches à ceux, qui en ont été les auteurs.

CHAPITRE VI.

Description des Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers.

J'ENTREPRENS ici la Description des choses les plus remarquables de cette grande Découverte, afin que le Lecteur puisse entrer plus aisément en connoissance de nôtre voyage par le moyen de la Carte, que nous en avons fait dresser.

Le Lac Ontario a été nommé le Lac de Frontenac, à cause de l'illustre Comte de Frontenac, Gouverneur Général du Canada. Tout le monde sait, quel est le merite & la vertu de ce Seigneur. On sait aussi, quelle est l'antiquité de sa Maison, & qu'il est sorti d'une longue suite d'illustres Ancêtres, qui ont été employez dans les plus grandes Charges de la Robbe & de l'Epée. On a toûjours vû sa Famille inviolablement attachée aux interêts du Souverain

dans

dans les temps même les plus difficiles. Je puis dire ici sans offenser les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont précedé & suivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de sagesse, de moderation, & d'équité que par le Comte de Frontenac.

Je sai bien que des gens, qui veulent être les maîtres par tout, ont tâché de noircir sa réputation, afin d'affoiblir sa gloire, & de le rendre suspect: mais je dois dire à la loüange de cet illustre Seigneur, que pendant dix ans, qu'il a vêcu dant ce Pays-là, il a été le pére des pauvres, le protecteur de ceux, que l'on vouloit injustement opprimer, & un parfait modèle de vertu & de pieté. Ceux de sa Nation, qui s'étoient élévez contre lui par un effet de leur légéreté naturelle, ont eu le déplaisir de le voir rétabli dans son Gouvernement, dont leurs calomnies & leurs malignes intrigues l'avoient fait deposseder. Ils avoient engagé dans leur complot l'Intendant du Chesneau, qu'ils avoient surpris par leurs artifices.

Ce-

Cependant on regrete fort cet illuſtre Comte, comme je l'ai appris depuis.

C'eſt donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer ſa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingts lieuës de longueur, & vingt-cinq ou trente de largeur. Il eſt abondant en poiſſons, profond, & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plûpart au midi de ce Lac, ſavoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voiſins de la Nouvelle Hollande ou Jorck: les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onneïouts, & les Tſonnontoüans les plus nombreux vers la côte meridionale de ce même Lac. On y trouve auſſi les villages Iroquois, ſavoir Téiaiagon, Keuté, & Ganneouſſe, qui n'eſt qu'à neuf lieuës du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire ſon origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent auſſi dans leur langue Skanadario, c'eſt-à-dire, *fort beau*

Lac.

Lac. Il ſort auſſi en partie des Lacs ſuperieurs, comme nous le verrons dans la ſuite.

Ce Lac Ontario eſt de figure ovale. Il s'étend de l'Orient à l'Occident. Il eſt d'eau douce auſſi-bien que les autres. Cette eau eſt très-bonne à boire, & il eſt entouré de terres fertiles. La navigation y eſt aiſée, même à de grands vaiſſeaux : mais elle eſt plus difficile en hyver, à cauſe des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario, ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens, juſqu'au pied d'un gros rocher, qui eſt à deux lieuës du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.

CHA-

CHAPITRE VII.

Deſcription du Saut, ou chûte d'eau de Niagara, qui ſe voit entre le Lac Ontario & le Lac Erié.

ENTRE le Lac Ontario & le Lac Erié il y a un grand & prodigieux Saut, dont la chûte d'eau eſt tout-à-fait ſurprenante. Il n'a pas ſon pareil dans tout l'Univers. On en voit quelques-uns en Italie; il s'en trouve même encore dans le Royaume de Suede: mais on peut dire, que ce ne ſont que de fort foibles échantillons de celui, dont nous parlons ici.

Au pied de cet affreux Saut on voit la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un demi-quart de lieuë de largeur. Mais elle eſt fort profonde en de certains endroits. Elle eſt même ſi rapide au deſſus du grand Saut, qu'elle entraîne violemment toutes les bêtes ſauvages, qui la veulent traverſer pour aller pâturer dans



CHAPITRE VII.

Description du Saut, ou chûte d'eau de Niagara, qui se voit entre le Lac Ontario & le Lac Erié.

ENTRE le Lac Ontario & le Lac Erié il y a un grand & prodigieux Saut, dont la chûte d'eau est tout-à-fait surprenante. Il n'a pas son pareil dans tout l'Univers. On en voit quelques-uns en Italie; il s'en trouve même encore dans le Royaume de Suede: mais on peut dire, que ce ne sont que de fort foibles échantillons de celui, dont nous parlons ici.

Au pied de cet affreux Saut on voit la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un demi-quart de lieuë de largeur. Mais elle est fort profonde en de certains endroits. Elle est même si rapide au dessus du grand Saut, qu'elle entraîne violemment toutes les bêtes sauvages, qui la veulent traverser pour aller pâturer

dans



dans les terres, qui ſont au delà, ſans qu'elles puiſſent reſiſter à la force de ſon cours. Alors elles ſont précipitées de plus de ſix cens pieds de haut.

La chûte de cet incomparable Saut eſt composée de deux grandes nappes d'eau, & de deux caſcades avec une Iſle en talus au milieu. Les eaux, qui tombent de cette grande hauteur, écument & boüillonnent de la maniere du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible, plus fort que le tonnerre. Quand le vent ſouffle au Sud, on entend cet effroyable mugiſſement à plus de quinze lieuës.

Depuis ce grand Saut, ou chûte d'eau, la Riviere de Niagara ſe jette, ſur-tout pendant deux lieuës juſques au gros Rocher, avec une rapidité tout-à-fait extraordinaire : mais pendant deux autres lieuës juſqu'au Lac Ontario, ou Frontenac, l'impetuoſité de ce grand courant ſe ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut aller en barque, ou ſur de grands bâtimens juſqu'au pied de ce gros Rocher, dont

dont nous avons parlé. Ce Rocher eſt à l'Oüeſt, détaché de la terre par la Riviere de Niagara à deux lieuës du grand Saut. C'eſt dans ces deux lieuës, qu'on eſt obligé de faire le portage, c'eſt-à-dire, le tranſport des marchandiſes. Mais le chemin y eſt très-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce ſont preſque toutes prairies, dans leſquelles on trouve d'eſpace en eſpace des chênes & des ſapins.

Depuis le grand Saut juſques au Rocher, qui eſt à l'Oüeſt de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere ſont d'une hauteur ſi prodigieuſe, qu'on fremit en regardant fixement la rapidité, avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec de grandes barques, & même avec des navires, plus de quatre cens cinquante lieuës en traverſant le Lac des Hurons juſqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce ſont de petites mers d'eau douce.

A l'em-

A l'embouchure de la Riviere de Niagara le Sieur de la Salle avoit dessein d'y commencer un Fort. Il en seroit venu aisément à bout, s'il avoit sû se borner, & s'arrêter là pendant une année. Son dessein étoit de tenir en bride les Iroquois, & sur-tout les Tsonnontoüans, qui sont les plus nombreux & les plus aguerris de toute cette Nation. Et en effet ce Fort lui auroit donné le moyen d'empêcher facilement le commerce, que ces peuples font avec les Anglois & les Hollandois de la Nouvelle Jorck. Ils ont accoûtumé d'y porter des peaux d'Elans, de Castors, & plusieurs sortes de pelleteries, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieuës de leurs habitations. Ces Barbares étant donc obligés necessairement de passer & de repasser près de ce Fort de Niagara, on auroit pû les arrêter à l'amiable en temps de paix, ou par force en temps de guerre, & les obliger ainsi à faire leur commerce avec les Canadiens.

Mais parce que nous remarquions, que les Iroquois étoient poussez à nous em-

empêcher l'exécution de ce deſſein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont pluſieurs tâchoient de traverſer nôtre Découverte, on ſe contenta d'y bâtir une maiſon à l'Eſt, dans l'embouchure de la Riviere de Niagara, où l'endroit eſt naturellement de défenſe. A côté de cette maiſon il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaiſſeaux en aſſûrance. On les peut aiſément tirer à terre par le moyen d'un Cabeſtan. Au reſte on pêche en cet endroit une quantité prodigieuſe de poiſſons blancs, d'éturgeons, & de pluſieurs autres eſpeces, qui ſont d'une ſaveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les ſaiſons propres à la pêche.

CHAPITRE VIII.

Description du Lac Erié.

LES Iroquois ont nommé ce Lac Erié Tejocharontiong. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, & peut avoir environ cent quarante lieuës de longueur. Aucun Européen n'en a fait le tour. Il n'y a que ceux, qui ont travaillé à cette Découverte & moi, qui en avons consideré une grande partie. Nous étions sur un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous avions fait faire exprès à deux lieuës au dessus du grand Saut de Niagara, comme nous le dirons plus au long dans la suite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong, dans sa partie meridionale contient autant d'espace, que le Royaume de France. Par le moyen d'une grande Isle il forme deux Canaux, & par des Isletes il se jette pendant le cours de quatorze lieuës dans le Lac Ontario, ou Fronte-

nac, & c'eſt ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié & le Lac Huron il y a un autre Détroit de trente lieuës de longueur, qui eſt preſque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Détroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui eſt d'une figure circulaire de ſix lieuës de diametre, ſelon l'obſervation de nôtre pilote, nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de Sainte Claire à ce Lac. Les Iroquois, qui y paſſent ſouvent en allant à la guerre, l'ont nommé Otſi Keta. La terre & le pays, qui ſont à l'entour de cet agréable & charmant Détroit, ſont de très-belles campagnes, comme nous le verrons dans la ſuite. Au reſte ces diverſes Rivieres nommées ainſi diverſement ſont la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Ce Lac de Sainte Claire eſt ovale dans le milieu, & eſt formé par ce Fleuve.

CHA-

CHAPITRE IX.

Deſcription du Lac Huron.

LE Lac Huron eſt ainſi nommé par les peuples du Canada, parce que les Sauvages Hurons, qui l'habitoient, avoient leurs cheveux brûlez de telle maniere, que leur tête reſſembloit à une hure de ſanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy. Les Hurons ont autrefois demeuré près de ce Lac: mais ils ont été preſque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir ſept cens lieuës ſur deux cens de longueur: mais ſa largeur eſt inégale. A l'Oüeſt il contient pluſieurs Iſles aſſez grandes du côté de ſon embouchure. Il eſt navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un ſecond Détroit, qui ſe décharge dans celui-ci, & qui a une grande lieuë de large, & trois de long. Il court à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt.

Il y a un troisiéme Détroit ou Canal entre le Lac Superieur, qui se décharge dans celui des Hurons, & ce Canal à cinq lieuës d'ouverture & quinze lieuës de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & il se rétrécit peu à peu jusqu'au Saut de Sainte Marie. C'est un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Superieur, qui sont très-abondantes, se déchargent & se précipitent d'une maniere fort violente. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en Canot, pourvû qu'on perche fortement. Mais il est plus sûr de porter le Canot, & les marchandises, que les Canadiens y menent pour les troquer avec les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac Superieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie Missilimakinak. Il est à l'embouchure du Lac Superieur, & se décharge en partie dans l'embouchure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puans, comme nous le dirons dans la Rélation, que nous ferons de nôtre retour des Issati.

CHA-

CHAPITRE X.

Description du Lac nommé par les Sauvages Illinoüack, & par nous Illinois.

LE Lac des Illinois signifie dans la langue de ces Barbares, le Lac des Hommes. Ce mot Illinois signifie un homme fait, qui est dans la perfection de son âge & de sa vigueur. Il est situé à l'Occident du Lac Huron au Nord & au Sud. Il a six vingts ou cent trente lieuës de longueur, & quarante de largeur. Il contient environ quatre cens lieuës de circuit. Ce Lac des Illinois s'appelle dans la langue des Miamis Mischigonong, c'est-à-dire, *grand Lac*. Il s'étend du Nord au Sud, & se décharge dans le Lac Huron du côté du Midi. Il n'est qu'à quinze ou séze lieuës, on environ, du Lac Superieur. Sa source tend vers une Riviere, que les Iroquois appellent Hohio, & où la Riviere des Mia-

mis se décharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du côté de l'Oüest il y a une fort grande Baye, nommée la Baye des Puans, parce que ces Sauvages, qui s'y sont retirez, ont quitté certaines eaux puantes situées vers la mer, où ils demeuroient, & sont venus habiter près de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Superieur.

Le Lac Superieur s'étend de l'Est à l'Oüest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieuës de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres, dont j'ai parlé jusques à présent: mais nous en avons visité les plus gran-

des hauteurs. Ce Lac paroît semblable à l'Ocean, en ce qu'il n'a ni fonds ni rive.

Je ne parle point ici d'un grand nombre de Rivieres, qui se déchargent dans ce Lac prodigieux. C'est ce Lac avec celui des Illinois, & toutes les Rivieres, qui se déchargent dans l'un & dans l'autre; qui font la source du grand Fleuve de St. Laurent, lequel se rend dans l'Ocean à l'Isle percée vers le grand Banc de Terre-neuve. Nous avons voyagé sur ce grand Fleuve dernier pendant six cens lieuës ou environ, depuis son embouchure jusqu'à sa source.

J'ay déja remarqué, qu'on peut appeller tous ces grands Lacs des Mers douces. Ils abondent extrémement en poissons blancs plus grands que des carpes, qui sont d'une bonté extraordinaire. On y pêche à vingt ou trente brasses d'eau des truites saumonnées de cinquante ou soixante livres pesant. On pourroit bâtir à côté de ces Lacs une infinité de belles villes; qui auroient communication les unes avec

les autres par une navigation de plus de cinq cens lieuës, & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit. Les terres, qu'on y défricheroit, feroient sans doute très-fertiles, si elles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces, pourront comprendre par le moyen de nôtre Carte, quelle est la route, que nous suivions pour faire nôtre grande Découverte.

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

LES Espagnols ont fait la premiere Découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considérable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, *Il Capo di Nada*, c'est-à-dire,

re, *le Cap de rien*, d'où eſt venu par corruption le nom de Canada, qu'on lui donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je ſuis ſorti de ce Pays-là, j'ai appris, que les choſes y ſont à peu près au même état, que quand j'y demeurois. Ceux, qui gouvernent le Canada, y ſont portez d'un eſprit, qui fait gemir en ſecret devant Dieu ceux, qui ne peuvent pas entrer dans leurs vûës. Les perſonnes de probité, qui ont du zéle, & de l'attachement à la Réligion, n'y trouvent rien moins, que ce qu'ils y vont chercher. On y trouve au contraire des rebuts, que la pureté de leurs intentions n'y avoit pas attendus. On y va dans le deſſein d'y ſacrifier ſon repos & ſa vie, au ſecours temporel & ſpirituel d'une Egliſe naiſſante. Mais on n'y trouve que le ſacrifice de ſa réputation, & de ſon honneur. On y croit vivre en paix dans une parfaite concorde. On n'y trouve que des chagrins, des diviſions, & des troubles. On n'y recueille que des Croix & des perſécutions, pour peu

qu'on ne donne pas dans le ſens de deux ou de trois perſonnes, qui ſont les Genies dominans du Pays. On y paroît fort éloigné de nôtre ſincerité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur, qui font le vrai caractére du Chrétien, & que l'on voit regner par tout ailleurs.

Mais ſans décendre ici dans le détail, dont je laiſſe le jugement à Dieu, je dirai, que nous, qui ſommes Flamands de naiſſance, ne nous ſommes rendus dans le Canada, que par un pur eſprit de Sacrifice; ayant renoncé à nôtre Patrie même, après avoir tout quitté pour embraſſer la profeſſion Réligieuſe. Cependant nous avons été bien ſurpris en arrivant dans ce Pays-là, de trouver, que cette franchiſe, & cette droiture de cœur n'y ſont pas bien reçûës. Il y a un petit nombre de gens, à qui tout fait ombrage, & qui ne reviennent jamais des premieres impreſſions, qu'ils ont reçûës.

Quelque docilité, & quelque complaiſance, que l'on ait, on paſſe toûjours

jours dans leur eſprit pour être d'une humeur turbulente, quand on n'eſt pas tout-à-fait de leur avis, & qu'on tâche de leur faire entendre raiſon par de ſages & douces remontrances. Cette conduite eſt peu Chrétienne, & n'a ſans doute point d'autre vûë qu'un interêt purement temporel. C'eſt ce qui m'a ſouvent obligé de dire à trois Réligieux Flamands, que j'avois attirez avec moi en Canada, qu'il valoit mieux pour nous, qui avions quitté tous nos biens pour embraſſer la pauvreté de la vie Réligieuſe, que nous allaſſions dans des Miſſions étrangeres pour y faire pénitence, & pour y travailler parmi des Barbares à la propagation du Regne de nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt.

La Providence ſeconda mes bonnes intentions. Le Revérend Pére Germain Allart Récollet, qui eſt mort depuis Evêque de Vence en Provence, m'envoya des patentes pour me rendre dans la Découverte, que je m'en vais décrire ci-après.

CHAPITRE XIII.

Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada, pour nous rendre au Sud-Oüest de la Nouvelle France, ou Canada.

JE demeurai environ deux ans & demi au Fort de Katarockoüy, ou Frontenac, & j'achevai d'y faire bâtir une Maison de Mission avec le Pére Luc Buisset. Cela nous engagea dans les travaux, qui sont inséparables des nouveaux établissemens.

Nous décendîmes en Canot le Fleuve de St. Laurent, & après une navigation de six vingts lieuës, nous nous rendîmes à Quebec dans nôtre Convent des Récollets de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & me disposer saintement à commencer nos Découvertes.

J'avoüerai franchement ici, que quand je

je confidérois attentivement au pied de la Croix cette importante Miffion par les feules vûës de la raifon naturelle, & que je la mefurois aux forces humaines, elle me paroiffoit terrible, & tout enfemble temeraire & inconfiderée: mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'envifageois comme un effet de fa bonté, qui me choififfoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'addreffoit par la bouche de mes Superieurs, qui font les organes, & les interpretes de fa Volonté à mon égard, je me fentois d'abord interieurement confolé, & encouragé même à entreprendre cette Découverte avec toute la fidèlité, & avec toute la conftance poffible.

Je m'affûrois, que puis que c'étoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, aufquels on m'envoyoit annoncer fon Saint Nom, il lui feroit aifé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moi, de même que par les plus grands perfonnages du Monde.

M'étant ainsi préparé au voyage de ma Mission, & voyant, que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette Découverte, étoient arrivez, que le pilote, les matelots, & les charpentiers de Vaisseaux étoient prêts, que d'ailleurs les armes, les marchandises, & les agretz pour les barques, que l'on vouloit faire construire, étoient préparez, je pris dans nôtre Convent une Chapelle portative toute complette pour moi, & ensuite je reçûs la bénédiction de Monsieur l'Evêque de Quebec avec son agrément par écrit. Je pris aussi le congé par écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Récollets Flamands à cause de leur candeur, & de leur franchise. Il a même souvent donné des loüanges publiques à la générosité de nôtre entreprise, pendant que nous étions à sa table.

Nous nous embarquâmes enfin, selon la remarque, que j'en ai faite dans ma Description de la Loüisiane, dans nôtre petit Canot d'écorce de Bouleau

avec

avec la Chapelle portative, dont j'ai parlé, une couverte, & une natte de joncs, qui devoit nous servir de lit & de matelas. Voilà tout ce qui composoit nôtre équipage. On nous laissa ainsi partir les premiers, afin d'obliger nôtre monde d'expedier leurs affaires. Les habitans du Canada, qui sont des deux côtez du Fleuve de St. Laurent, entre Quebec & Monréal, me priérent de faire l'Office parmi eux, & de leur administrer les Sacremens. Ils ne pouvoient assister au Service divin que cinq ou six fois l'année, parce qu'il n'y avoit que quatre Missionnaires dans l'étenduë de cinquante lieuës de pays.

Je baptisai un enfant au lieu nommé S. Hour, dont je donnai connoissance au Missionnaire, qui étoit absent, après quoi nous continuâmes nôtre route. Nous passâmes à Harpentinie: le Seigneur du lieu, qui est des plus anciennes Familles du Canada, m'auroit donné un de ses fils avec moi pour le voyage: mais le Canot étoit

trop

trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendîmes enſuite aux trois Rivieres, qui eſt une ville fermée ſeulement de paliſſades, à trente lieuës plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Pére Sixte, Miſſionnaire Récollet. Il étoit allé en Miſſion. Les habitans me priérent donc d'y faire la Prédication, & le Service le prémier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet, Lieutenant Général de la Juſtice de cette ville, me vint conduire juſques à une lieuë de là en remontant le Fleuve de Saint Laurent. Au reſte on rencontre ſouvent des obſtacles imprévûs dans les plus louables entrepriſes. En arrivant à Monréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloir de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment. C'eſt ainſi, que ceux, qui portoient envie à nôtre entrepriſe, commençoient déja à s'y oppoſer, & qu'ils tâchoient de traverſer la plus belle, & la plus célébre Découverte,

verte, qui ait été faite dans ce Siécle dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remarquâmes qu'au dessus de l'Isle de Monréal, qui a vingt-cinq lieuës de circuit, en passant le Lac de St. Louïs, le Fleuve de St. Laurent se partage comme en deux branches : l'une conduit à l'ancien Pays des Hurons, aux Outaouats, & aux autres Nations situées vers le Nord : & l'autre meine au Pays des Iroquois. Nous remontâmes par celle-ci pendant près de soixante lieuës, & cela par des rapides & par des courans affreux au travers de plusieurs rochers. Et là le réjaillissement des eaux gronde jour & nuit comme le tonnerre pendant trois ou quatre lieuës. Cependant les Canoteurs ne laissent pas de décendre entre des pierres d'une vîtesse si grande, que ceux, qui font ce chemin en décendant, en sont tout éblouis. Ils portent ordinairement dans leurs Canots des peaux d'Elans, & d'autres pelleteries, qu'ils troquent avec les Sauvages de ces quartiers-là.

Je

Je ne rapporterai pas ici tous les accidens, qui nous arrivérent, & qui sont inséparables des grands voyages. Je dirai seulement, que nous arrivâmes enfin au Fort de Catarockoüy, ou de Frontenac, vers onze heures de nuit le lendemain de la Toussains. Nos Péres Récollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buisset Missionnaires me reçûrent avec beaucoup de joye dans nôtre Maison de Mission, que nous avions fait bâtir avec tant de peine l'année précedente sur le bord du Lac Ontario près du dit Fort de Frontenac. Ce Fort est situé à quarante-quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario est formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il est assez profond pour porter de grands vaisseaux. On n'y trouve point de fonds à plus de soixante & dix brasses d'eau. Les ondes sont agitées par les vents, qui y sont assez fréquens, s'élevent aussi haut que celles de la mer & sont plus dangereuses, parce qu'elles sont plus courtes, & qu'elles

les se précipitent davantage, qu'ainsi le Vaisseau obeït moins à la Lame. Il y a aussi quelques apparences de flux & de reflux assez sensibles. On y remarque en effet, que les eaux montent & décendent par de petites Marées, qui montent contre le vent, & même pendant qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, comme nous l'avons dit des autres Lacs, y est très-abondante en toutes sortes de bons poissons. On y prend sur tout des truites saumonées beaucoup plus grosses que les plus gros saumons. Les terres d'alentour sont extrémement fertiles. C'est ce que l'on a reconnû par experience en plusieurs endroits, qu'on a défrichez. La chasse y fournit tout ce que l'on peut souhaiter de bêtes fauves & de gibier. On y voit les forêts peuplées des plus beaux arbres, que l'on trouve en Europe. Il y a des pins, des cedres, & des épinettes, qui sont une espece de sapins, communes en ce Pays-là. On y rencontre aussi des mines de fer, & on pourroit sans doute

en

en découvrir de tout autre metal.

Pendant le séjour, que nous fîmes dans ce Fort de Catarockoüy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conferer avec nos Réligieux sur les mesures, que nous devions prendre pour convertir au Seigneur Jesus des Nations aussi nombreuses, qui n'ont jamais ouï parler de l'Evangile. Aussi est-il certain, que de pauvres Réligieux de St. François, comme nous, dénuez de tout bien temporel, & de tous moyens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Mission si importante, à cause de la varieté des humeurs de ceux, avec qui nous devions faire ce pénible voyage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des interêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs differentes, sur-tout dans un voyage, comme celui, que nous entreprenions, où les Loix ne peuvent pas être observées dans toute leur rigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter

les

les hommes au bien, & les détourner du mal par l'amour de la vertu, ou par la crainte des châtimens. Mais laissant toute nôtre conduite à la Providence, nous nous abandonnâmes entierement à nôtre devoir, préparez à tout événement.

Les Iroquois, que nous avions attirez près du dit Fort de Frontenac, venoient souvent nous rendre visite, & nous faisoient des présens de chair d'Elans & de Chevreux. En récompense nous leur donnions de petis couteaux, & quelques morceaux de tabac, qui nous avoient été mis en main pour cela. Ces Barbares réfléchissans sur nôtre voyage, mettoient quatre doigts sur la bouche, comme ils font ordinairement, quand ils veulent admirer quelque chose, qu'ils ne comprennent pas. Ils nous disoient en s'écriant, *Otchitagon, Gannoron*, c'est-à-dire, *Pieds nuds, ce que tu vas entreprendre, est d'une extréme importance.* Ils ajoûtoient qu'à peine leurs plus vaillans guerriers peuvent se tirer des mains de ces

Na-

Nations, que j'entreprenois de visiter. Helas, disoient-ils, nous ne te verrons plus. Peut-on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel. Il est certain, que les Iroquois aiment tendrement nos Réligieux de St. François, parce qu'ils les voyent vivre en commun, & qu'ils ne possedent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois sont communs entr'eux. Les plus anciennes femmes de leurs Cabanes en font la distribution selon l'âge des personnes de leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux, qui se trouvent chès eux, quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plûtôt un jour entier sans manger, que de laisser sortir qui que ce soit de chès eux sans leur présenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle se rendit au Fort quelque temps après nous. Dieu l'avoit garenti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande route depuis Quebec jusques à ce Fort au travers du long Saut, dont nous

nous avons parlé, & de plusieurs rapides, qu'il avoit trouvez dans son chemin. Il arriva donc enfin fort extenué. La même année il fit partir quinze de nos Canoteurs, qui nous devancerent. Ils firent semblant d'aller en Canot vers les Illinois, & vers les Nations, qui demeurent près du fleuve, qu'on appelle en langage Illinois, *Meschasipi*, c'est-à-dire, *grande Riviere*. On la voit sous ce nom dans la Carte. Tout cela se faisoit pour nouer une bonne correspondance avec ces Sauvages, & pour nous y préparer les vivres, & les autres choses necessaires pour travailler à nôtre Découverte. Mais parce qu'il y avoit de malhonnêtes gens parmi eux, ils s'arrêterent au Lac Superieur à Missilimakinak, & s'amuserent à se divertir chès les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac. Ils dissiperent le meilleur des marchandises, qu'ils avoient, au lieu de préparer les choses, dont nous avions besoin pour construire le Vaisseau, qui nous étoit necessaire pour aller de Lac en Lac jus-

jusques à cette Riviere de Meschasipi.

CHAPITRE XIV.

Description du second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac, dans un Brigantin, sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.

LE dix-huitiéme Novembre de cette année-là je pris congé de nos Réligieux du dit Fort, & après bien des embrassades avec de grands témoignages de charité Chrétienne & fraternelle, nous entrâmes avec séze hommes dans un Brigantin d'environ dix tonneaux. Les vents & le froid de l'automne étant pour lors assez violens, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un si petit bâtiment. Cela nous obligea avec le Sieur de la Motte, qui commandoit, de tenir nôtre route à la côte du Nord de

de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Oüeſt, qui nous auroit jetté à la côte meridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y eſſuyâmes bien des riſques, & y ſouffrîmes même des pertes en traverſant ce Lac dans une ſaiſon ſi avancée.

Le vingt-ſixiéme nôtre petit bâtiment aſſez bien ponté d'ailleurs ſe trouvant effloqué à deux grandes lieuës de terre, nous fûmes obligez de nous tenir à l'ancre pendant toute la nuit à plus de ſoixante braſſes d'eau. Nous y fûmes en un aſſez grand peril: mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Eſt, nous nous rendîmes hûreuſement au bout du Lac Ontario, ou Skannadario, comme les Iroquois l'appellent. Nous étions aſſez près d'un de leurs villages, nommé Taiaiagon ſitué au Nord à plus de ſoixante & dix lieuës du Fort de Frontenac, ou de Katarockoüy.

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient aſſez nous admirer. Ils nous viſitoient ſou-

vent dans nôtre Brigantin, que nous avions placé dans une Riviére, afin d'y être en aſſûrance. Mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois, & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots, & de jetter même du leſt de nôtre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut même couper à coups de haches les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Riviere, qui ſe jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer nôtre voyage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquiéme de Decembre 1678. Et parce que de la côte du Nord, où nous étions, nous avions quinze ou ſéze lieuës de traverſe à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Riviere de Niagara eſt ſituée, nous ne pûmes en faire que dix lieuës. Nous jettâmes donc l'ancre à quatre ou cinq lieuës de terre, & nous fûmes agitez de gros temps toute la nuit.

Le ſixiéme, jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque pareille

reille à la nôtre n'étoit entrée. Nous chantâmes le *Te Deum*, & les priéres ordinaires en action de graces. Les Iroquois Tsonnontoüans de tout le petit Village, qui est placé à l'entrée de la Riviere, prirent plus de trois cens poissons blancs, plus grands que des carpes, qui est le poisson du meilleur goût, & le moins mal-faisant, qu'il y ait au monde. Ces Barbares nous les donnerent tous, attribuans leur bonne pêche à nôtre arrivée. Ils appelloient nôtre Brigantin le grand Canot de bois.

Le septiéme nous montâmes en Canot à deux lieuës vers le haut de la Riviere pour y chercher un lieu propre à bâtir. Mais ne pouvant pas remonter plus avant en Canot, à cause des rapides trop forts, que nous rencontrions, nous fûmes à la découverte par terre à trois lieuës plus haut, & ne trouvant point de terre propre à cultiver, nous couchâmes près d'une Riviere, qui vient de l'Oüest à une lieuë au dessus du grand Saut de Niagara, qui est, comme nous avons dit, le plus grand qui soit au

Monde. Il y avoit pour lors un pied de neige, que nous enlevâmes pour y faire du feu.

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous apperçûmes en marchant un fort grand nombre de chevreuils & des bandes de coqs d'Inde sauvages. Le 11. Decembre nous dîmes en ce lieu la premiere Messe, qui y ait jamais été dite. On mit en œuvre des charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte, qui les conduisoit, ne pût jamais supporter la rigueur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps, & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieuës aux habitations du Canada.

Le 12. 13. & 14. le vent ne nous fût point assez favorable pour faire monter nôtre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projetté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur nôtre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise jointe à celle du Fort de Frontenac, savoir de bâtir des maisons & un second Fort

Fort dans cet endroit de Niagara, pourroit donner de la jalousie aux Iroquois, & même aux Anglois & aux Hollandois, qui demeurent dans leur voisinage, & qui ont un commerce ordinaire avec ces Barbares. Pour prévenir les mauvais effets que cette entreprise pouvoit causer, nous fûmes en Ambassade chès les Iroquois, comme nous le verrons au Chapitre suivant.

Le 15. on me pria de me mettre au gouvernail de nôtre Brigantin, pendant que trois de nos hommes le tireroient par terre. Nous l'amenâmes donc enfin près du rocher, dont nous avons parlé, & qui est d'une hauteur prodigieuse au bout des rapides de Niagara. C'est dans cet endroit, que nous amarâmes nôtre petit Vaisseau contre terre. Le 17. on fit une Cabanne de pieux pour servir de Magazin. Le 18. & 19. la terre étant extrémement gélée, nous fûmes obligez d'y jetter de l'eau boüillante à plusieurs fois pour y faire entrer les bois. Le 20. 21. 22. & 23. nôtre barque courant risque par la dérive

ve des glaces, qui l'auroient brisée, nos charpentiers firent un Cabestan. Le gros cable rompit par trois fois: mais le nommé Thomas charpentier, natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le cable, nous le tirâmes à terre, & le mîmes ainsi hors du risque des glaces, qui décendoient avec violence du grand Saut de Niagara.

CHAPITRE XV.

Ambassade, que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontoüans.

POUR ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui sont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligez de prévenir en nôtre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoître, que nous n'avions pas dessein de bâtir un Fort sur le bord de leur Riviere de Niagara.

Nous leur dîmes, que nous y ferions dresser seulement un grand Hangar, ou magazin, pour y mettre les marchandises, que nos gens leur avoient apportées pour leur commodité : nous leur fîmes quelques présens pour leur faire entendre, que nous demeurerions auprès d'eux, pendant que six ou sept d'entre nous iroient à leur grand village des Tsonnontoüans pour parler d'affaires avec leurs principaux Capitaines Iroquois.

Il étoit effectivement necessaire d'y aller pour dissiper les ombrages, que les ennemis de nôtre Découverte avoient donnez à ces Sauvages de toutes nos démarches. Comme je travaillois à la construction d'une petite cabanne d'écorce pour y faire le service Divin, le Sieur de la Motte, avant que de retourner en Canada, comme je l'ai marqué ci-dessus, me pria de l'accompagner dans son Ambassade.

Je le conjurai de me laisser avec le plus grand nombre de nos hommes. Il me répondit que de séze il en prenoit sept

avec lui, que j'entendois à peu près leur langue, que ces Barbares m'avoient entretenu plusieurs fois au Conseil, qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac: qu'il y alloit de la gloire de Dieu: qu'il ne pouvoit se fier à ceux, qui l'accompagnoient, & que si nôtre entreprise venoit à échoüer, on s'en prendroit indubitablement à moi. Ces raisons, & d'autres plus secretes me determinérent à le suivre dans son voyage.

Nous marchâmes avec des souliers à la Sauvage faits d'une peau passée toute simple, mais sans semelle, parce que la terre étoit encore couverte de neige. Nous traversâmes des forêts pendant trente-deux lieuës de chemin. Nous portions nos couvertures avec nôtre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques petis sacs de blé d'Inde rôti. Mais nous trouvâmes en faisant nôtre voyage des Iroquois, qui étoient à la chasse, & qui nous donnerent du chevreüil avec quinze ou séze écurueils noirs, qui sont très-bons à manger.

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies, grand village des Iroquois Tſonnontoüans. Nos hommes étoient fort bien équipez d'armes & d'habits, plûtôt pour ſe faire honneur à eux-mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menerent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous conſiderer. Après les cris faits par un Ancien pour avertir le village ſelon la coûtume de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous laverent les pieds, qu'ils nous frotérent enſuite avec de la graiſſe de bêtes fauves, & de l'huile d'ours.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de l'an 1679. je fis la prédication après l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Péres Garnier & Rafeix Jeſuites y étoient préſens. Après le ſervice achevé quarante-deux Vieillards parurent au Conſeil avec nous. Ces Sauvages, qui ſont preſque tous d'une fort belle taille, étoient envelopez dans des ma-

nieres de robbes de Caſtor, ou de loup, & quelqucs-uns en avoient d'écurueils noirs avec une pipe ou Calumet à la main. Les Senateurs de Venise n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut-être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette Nation eſt la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amerique, ſur tout à l'égard de leurs Eſclaves, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieües de leurs Cantons, comme nous le ferons voir dans nôtre ſecond Tome. Je dois pourtant dire, qu'ils ont de très-bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandiſes à prix raiſonnable. Ils haïſſent à mort ceux, qui ſont attachez à leur interêt, & qui veulent s'enrichir de leurs depoüilles de pelleteries de Caſtor. Ils vont les chercher à plus de cent cinquante lieuës de leurs villages pour avoir en échange des marchandiſes des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernieres Nations, que les Canadiens, parce qu'elles ſont plus trai-

traitables, & qu'elles leur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Braſſart, qui ſavoit fort bien l'Iroquois, & qui ſervoit d'Interprete au Sieur de la Motte, dit à cette Aſſemblée, 1. que nous venions les viſiter pour fumer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'eſt une Cérémonie, que nous décrirons ci-après. Après quoi nous jettâmes au milieu du Conſeil, des haches, des couteaux, des capots, & un grand colier de procelaine blanche & blûë. Dans la ſuite nous continuâmes de faire des préſens à tous les points, que nous propoſions à ces Barbares, & ces préſens étoient à peu près de la même valeur, que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute leur Nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un Navire, ou grand Canot de bois au deſſus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandiſes dans l'Europe par un chemin plus commode, que celui qu'on fait au travers des grands rapides du

Fleuve S. Laurent: que moyennant cela nous leur donnerions les choses à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Baston, & de la Nouvelle Jorck. Ce prétexte étoit specieux, & assez bien imaginé pour détruire les Anglois & les Hollandois de l'Amerique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne souffrent les Européens, que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit, qu'ils font avec eux en troquant leurs marchandises à prix raisonnable.

3. Nous leur dîmes, que nous leur fournirions à la Riviere de Niagara un forgeron, & un armurier pour raccommoder leurs haches & leurs fusils, parce qu'ils n'avoient personne parmi eux, qui entendit ce mêtier-là: que pour la commodité de toute la Nation. Nous les placerions sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Nous jettâmes encore au milieu de ces Barbares sept ou huit capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, pour les attirer

tirer

tirer dans nôtre parti, & les empêcher d'écouter ceux, qui voudroient leur parler contre nous, les priant de nous avertir de tout ce qu'on pourroit leur dire à nôtre desavantage avant que d'y ajoûter foi.

Nous ajoûtâmes plusieurs autres raisons, que nous crûmes propres à les persuader, afin de les porter à favoriser nôtre entreprise. On leur donna tant en étoffe qu'en fer plus de quatre cens francs. Nous y joignîmes d'autres marchandises d'Europe, qui sont rares en ce Pays-là. Les meilleures raisons du monde ne sont pas écoutées en ce Pays-là, si elles ne sont accompagnées de présens.

J'oubliois de dire, qu'avant que de commencer nôtre discours au Conseil, le Sieur de la Motte fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au préalable ils n'eussent fait sortir du Conseil le Pére Garnier Jesuite, qui lui étoit suspect. Les Vieillards Iroquois le prierent de se retirer. Mais parce que j'avois beaucoup de considération

pour lui, je ſortis avec lui, afin qu'il n'eût pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aiſe de montrer par là au Sieur de la Motte, qu'il n'avoit pas eu raiſon de me mener au Conſeil, puis qu'il avoit deſſein de faire un affront de cette nature en ma préſence à un Miſſionnaire Jeſuite, qui ne ſe trouvoit parmi ces Barbares, que pour les inſtruire des Véritez de l'Evangile. Je me diſpenſai par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je voyois, que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Réligieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les bevûës, qu'il feroit. Mais je jugeai, qu'il valloit mieux, qu'il fût trompé plûtôt que moi par les perſonnes, qui l'avoient employé. Voilà pourquoi je fus ferme dans la ſuite, & je ne voulus jamais me méler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois, & toutes les autres Nations m'ont

m'ont toûjours aimé à cauſe de cela. Ils m'ont toûjours fourni ma ſubſiſtence, & m'ont ſoûlagé dans le beſoin, parce qu'ils me voyoient deſintereſſé en toutes choſes. Et en effet quand ils me faiſoient quelque préſent après en avoir reçû de moi, je le donnois auſſi-tôt à leurs enfans.

Le jour ſuivant les Iroquois répondirent article par article à nôtre diſcours & à nos préſens. Ils avoient mis de petis morceaux de bois à terre pour ſe ſouvenir de ce qui leur avoit été dit au Conſeil précedent. A chaque réponſe qu'ils faiſoient aux articles de nôtre harangue, celui des Iroquois, qui portoit la parole, tenoit un de ces petis morceaux de bois à la main, & après ſon diſcours, il poſoit au milieu de l'aſſemblée de la porcelaine noire & blanche, qu'ils ont accoûtumé d'enfiler dans de petis nerfs fort minces, qu'ils prenent ſur les animaux, qu'ils tuent, & qu'ils font ſécher. Après avoir répondu à chacun de nos articles l'un après l'autre, dont ces petis morceaux

ceaux de bois les font ſouvenir, auſſi bien que des préſens, que nous leur avions fait, tous ces Vieillards Iroquois, après que le plus ancien d'entr'eux a crié par trois fois à pleine gorge, *Niaoüa*, c'eſt-à-dire, *voilà qui eſt bien*, *je te remercie*, ils crient auſſi tous de même en cadence, & d'un ton haut, qu'ils tirent de l'eſtomach, *Niaoüa*.

Mais il faut remarquer ici, que tous les Sauvages, quoi que les uns ſoient plus ruſez que les autres, penſent tous à leur interêt. Ainſi toutes nos raiſons ne contenterent les Iroquois qu'en apparence ſeulement. Ils voyoient, que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandiſes à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux, que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extréme indifference pour toutes choſes. Cependant on paſſeroit pour malhonnête homme parmi eux, ſi on contrediſoit aux choſes, qui ſe diſent dans leur Con-
ſeil,

ſeil, & ſi on ne convenoit de tout, quand même on diroit les plus grandes abſurditez du monde. Ils répondent donc toûjours à tous, *Niaoüa*, c'eſt-à-dire, *tu as raiſon*, *mon Frere*, *voilà qui eſt bien.*

Cependant ils n'en croyent, que ce qui leur plait en leur particulier. En quoi je puis dire, que tous les Sauvages, que j'ai connûs, font connoître l'extréme indifference qu'ils ont pour toutes choſes, & même pour les grandes Véritez de la Réligion Chrétienne. C'eſt là auſſi le plus grand obſtacle, que j'ai trouvé à leur converſion. Et en effet, à moins qu'on ne ſe rende maître abſolu de ces peuples, & qu'ils ne ſoient ſoûmis dès leur enfance aux maximes de nôtre Sainte Réligion, quelque choſe qu'on leur puiſſe dire, on ne les perſuadera jamais de la vérité. Ils demeureront même toûjours dans leur épouvantable ignorance, ſi Dieu ne travaille interieurement à les convertir.

Pendant les derniers jours de nôtre Am-

Ambaſſade les Guerriers Iroquois amenérent chès eux des Eſclaves, qu'ils avoient faits vers la Virginie. L'un d'entr'eux étoit Houtouägaha, ce qui ſignifie en la langue Iroquoiſe, *Bredoüilleur*, ou *grand parleur*. L'autre étoit de la Nation des Gannieſſinga, auprès deſquels il y avoit des Miſſionnaires Récollets Anglois. Les Iroquois donnerent la vie à ce dernier; mais pour ce qui eſt du premier, je crois, que les Nerons, les Domitiens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de ſi cruel, pour exercer la patience des Martyrs, que ce que les Iroquois lui firent ſouffrir.

Ils ont accoûtumé d'en uſer ainſi à l'égard de tous leurs ennemis, qu'ils prennent en guerre. Ils les traitent de cette maniere fort ſouvent pendant un mois entier. Lorſqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons, ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André. Ils y attachent les bras & les jambes de ces malhûreux, & les expoſent aux maringoüins, ou petites mouches, qui les piquent juſques à la mort.

Quand

Quand ces Efclaves font arrivez chès ces peuples, les enfans leur coupent des morceaux de chair fur leurs cuiffes, ou fur quelque autre endroit du corps, & après les avoir fait cuire fur la braife, ils forcent ces pauvres Efclaves de les manger. Les péres & méres de ces petis Barbares en mangent eux-mêmes de rage. Ainfi ils les traitent avec une extréme cruauté, telle qu'on n'a jamais ouï parler de rien de femblable. Ils donnent à boire à ces petis Anthropophages du fang de ces malhûreux Efclaves dans de petis plats d'écorce, afin de les animer davantage à exterminer leurs ennemis.

Cette horrible cruauté nous obligea de nous retirer de la Cabanne du Chef de ces Barbares, afin de leur marquer l'horreur, que nous avions de leur inhumanité. Nous ne voulûmes plus manger avec eux, & nous retournâmes fur nos pas au travers des forêts à la Riviere de Niagara. Voilà quelle fut cette funefte Ambaffade.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fîmes construire près du Détroit du Lac Erié, pendant l'hyver, & le printemps de l'an 1679.

Le quatorziéme de Janvier nous arrivâmes à nôtre Cabanne de Niagara pour nous délasser des fatigues de nôtre Ambassade. Nous n'avions que du blé d'Inde à manger. Mais hûreusement pour nous la pêche des poissons blancs, dont nous avons parlé ci-devant, étoit alors en saison. Cet agréable poisson nous servit d'assaisonnement à nôtre blé d'Inde. Nous nous servions du boüillon, où ce poisson avoit cuit, au lieu de boüillon de viande. Lors qu'il est refroidi dans la marmite, il se fige, & se reduit en gélée à peu près comme du boüillon de veau.

Le vingtiéme j'entendis du bord, où nous

nous étions, la voix du Sieur de la Salle, qui étoit venu du Fort de Frontenac dans une grande Barque. Il nous apportoit des vivres, & tous les agrets necessaires pour le Vaisseau, que nous avions fait dessein de construire au dessus du grand Saut de Niagara à l'entrée du Lac Erié. Mais par un malheur étrange, cette Barque, qui nous amenoit des marchandises, perit par la faute de deux Pilotes, qui étoient de differens avis sur la route, qu'ils devoient suivre. Cette Barque se brisa donc sur la côte meridionale du Lac Ontario, à dix lieuës de Niagara. Les matelots ont nommé cet endroit le Cap enragé.

On sauva pourtant les ancres & les cables de cette Barque. Mais on y perdit encore des Canots d'écorce avec des marchandises. Ces traverses auroient souvent fait abandonner cette entreprise de la Découverte, à tout autre qu'à ceux, qui en avoient formé le généreux dessein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il avoit

avoit été chès les Iroquois Tſonnontoüans avant la perte de ſa Barque, & qu'il avoit ſi bien ſû les gagner, qu'ils lui avoient parlé avec éloge de nôtre Ambaſſade, que je viens de rapporter, & qu'ils avoient même conſenti à l'execution de toute nôtre entrepriſe. Ce grand concert dura quelque temps.

Cependant parce que certaines gens traverſoient nôtre deſſein de tout leur poſſible, on inſinua encore des ſentimens de jalouſie aux Iroquois. Le Fort que l'on bâtiſſoit à Niagara, commençoit à s'avancer: mais on fit tant en ſecret, que ce Fort devint ſuſpet à ces Barbares. Il fallut donc en arrêter la conſtruction pour un temps, & on ſe contenta d'y faire une habitation entourée de paliſſades.

Le vingt-deuxiéme nous nous rendîmes à deux lieuës au deſſus du grand Saut de Niagara. On y dreſſa un chantier pour la conſtruction du Vaiſſeau, dont nous avions beſoin pour nôtre voyage. Nous ne pouvions bâtir dans un lieu plus commode, qu'auprès d'une Ri-

Riviere, qui décendoit dans le Détroit, qui est entre le Lac Erié & le grand Saut. Dans toutes ces allées & venuës j'avois toûjours ma Chapelle portative sur mes épaules.

Le vingt-sixiéme la quille du Vaisseau, & d'autres piéces étant prêtes, le Sieur de la Salle m'envoya le nommé Maître Moyse charpentier pour me prier d'y mettre la premiere cheville : mais la modestie de ma profession Réligieuse m'obligea de refuser cet honneur. Il promit donc dix Louis d'or pour cette premiere cheville, afin d'animer le maître charpentier à avancer le Bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'est pas de la moitié si rude en ce Pays-là qu'en Canada, nous fîmes bâtir des Cabannes d'écorce d'arbre par l'un des deux Sauvages de la Nation du Loup, qui s'étoient donnez à nous pour la chasse des bêtes fauves. J'avois une Cabanne particuliere pour célébrer le divin Office les jours de Fêtes & de Dimanches. Plusieurs de nos hommes savoient le Chant Grégorien, & les autres en avoient quelque routine. Le

Le Sieur de la Salle laiſſa pour Commandant à nôtre chantier le nommé Tonti, Italien de naiſſance, qui étoit venu en France après la Révolution de Naples, à laquelle ſon pére avoit eu part. Ayant des affaires preſſantes il s'en retourna au Fort de Frontenac, & je le conduiſis juſques ſur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Etant là il fit ſemblant ſeulement de marquer une maiſon pour le Forgeron, qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois. Ainſi ce n'eſt pas ſans ſujet, que ces Barbares ne crurent, que ce qu'ils voulurent, de l'Ambaſſade du Sieur de la Motte.

Au reſte le Sieur de la Salle entreprit ſon voyage à pied au travers des neiges, & fit ainſi plus de quatre vingts lieuës à pied. Il n'avoit pour ſa nourriture qu'un petit ſac de blé rôti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laiſſa pas d'y arriver hûreuſement avec deux hommes & un chien, qui trainoit ſon petit équipage ſur la glace.

En

En retournant à nôtre Chantier nous apprîmes, que la plûpart des Iroquois étoient allez à la guerre au delà du Lac Erié pendant la conſtruction de nôtre Vaiſſeau. Quoi que ceux d'entre ces Barbares, qui étoient reſtez, fuſſent moins inſolens à cauſe de leur petit nombre, ils ne laiſſoient pas de venir ſouvent à nôtre Chantier, & de témoigner le mécontentement, qu'ils avoient, de ce que nous faiſions. Quelque temps après l'un d'entr'eux contrefaiſant l'ivrogne voulut tuer nôtre Forgeron; mais la reſiſtance, que lui fit le Forgeron lui-même, nommé la Forge, tenant une barre de fer toute rouge, l'arrêta; & d'ailleurs la reprimande, que je fis à ce ſeditieux, l'obligea de ſe retirer. Quelques jours après une femme Barbare nous avertit, que les Tſonnontoüans vouloient mettre le feu à nôtre Vaiſſeau ſur le Chantier: & ils l'auroient executé ſans doute, ſi on n'y eût fait une garde fort exacte.

Ces frequentes alarmes, la crainte de manquer de vivres après la perte de

la grande Barque du Fort de Frontenac, & le refus, que les Tſonnontoüans nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient débauchez d'ailleurs par un malhûreux, qui avoit tenté plusieurs fois de deserter par la Nouvelle Jorck dans l'endroit, qui est habité par les Hollandois, lesquels ont succedé aux Suedois. Ce malhonnête homme auroit indubitablement débauché nos Ouvriers, si je ne les eusse rassûrez par les exhortations, que je leur faisois aux jours de Fête & de Dimanche, après le service Divin. Je leur représentois, que nôtre entreprise regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrêtiennes. Ainsi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup, que nous avions engagez à nôtre service, alloient à la chasse, & nous fournissoient du Chevreüil & d'autres bêtes fauves pour nôtre sub-

sisten-

ſiſtence. Cela faiſoit reprendre courage à nos Artiſans, qui s'appliquoient à leur ouvrage avec plus d'aſſiduité. Nôtre Vaiſſeau fût donc bien-tôt en état d'être lancé à l'eau. Ce qui fût fait après l'avoir bénit ſelon l'uſage de nôtre Egliſe Romaine. Nous nous preſſâmes de le mettre à flot, quoi qu'il ne fût pas tout-à-fait achevé, afin que nous puſſions le garantir du feu, dont il étoit menacé.

Ce Vaiſſeau fût nommé le Griffon, par alluſion aux Armes de Monſieur le Comte de Frontenac, qui ont deux Griffons pour appui. De plus le Sieur de la Salle avoit ſouvent dit de ce Vaiſſeau, qu'il vouloit faire voler le Griffon par deſſus les Corbeaux. On tira trois coups de Canon, & nous chantâmes enſuite le *Te Deum*, qui fût ſuivi de pluſieurs cris de joye.

Les Iroquois, qui étoient venus par hazard à cette cérémonie, eurent part à nôtre joye, & furent les têmoins de cette rejouïſſance. On leur donna de l'eau de vie à boire, auſſi-bien qu'à

tous les hommes de nôtre équipage, qui attachérent leurs branles ſous le pont du Vaiſſeau pour y dormir en plus grande ſûreté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des inſultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chaſſe des Caſtors furent extrémement ſurpris de voir nôtre Navire. Ils diſoient, que nous étions des *Otkon*, c'eſt-à-dire, dans leur langage des Eſprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre, que nous euſſions bâti un ſi grand Vaiſſeau en ſi peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de ſoixante tonneaux. On pouvoit le nommer un *Fort ambulant*. Et en effet il faiſoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étenduë de plus de cinq cens lieuës de pays, ſur des Rivieres, & ſur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

Cependant les meilleurs deſſeins des hommes ſont ſouvent traverſez par des accidens imprévûs, & Dieu le permet ainſi



tous les hommes de nôtre équipage, qui attachérent leurs branles ſous le pont du Vaiſſeau pour y dormir en plus grande ſûreté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des inſultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chaſſe des Caſtors furent extrémement ſurpris de voir nôtre Navire. Ils diſoient, que nous étions des *Otkon*, c'eſt-à-dire, dans leur langage des Eſprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre, que nous euſſions bâti un ſi grand Vaiſſeau en ſi peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de ſoixante tonneaux. On pouvoit le nommer un *Fort ambulant*. Et en effet il faiſoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étenduë de plus de cinq cens lieuës de pays, ſur des Rivieres, & ſur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

Cependant les meilleurs deſſeins des hommes ſont ſouvent traverſez par des accidens imprévûs, & Dieu le permet

ainſi





ainſi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en ſecret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage, de ce que je faiſois un journal, de tout ce qui ſe paſſoit de conſidérable, & qu'il avoit deſſein de s'en ſaiſir. Cela m'obligea de me tenir ſur mes gardes, & de prendre toutes les juſtes précautions pour empêcher, qu'on ne me prît mes obſervations. Je ſouhaitois de retenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de la devotion, afin de prévenir le deſordre, & de travailler par là à l'execution de nôtre grand deſſein.

Cependant on répandoit un fâcheux bruit contre nous dans le Canada. On diſoit, que nous nous embarquions dans une entrepriſe temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultez, que nous trouvions de toutes parts, dans le tranſport des agrets, dans le voyage même, que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de pluſieurs Lacs, & de pluſieurs Rivieres, où perſonne n'avoit jamais été, &

dans les oppositions des Iroquois, me causoient une peine extréme. Ces discours soûleverent les Créanciers du Sieur de la Salle, lesquels sans l'avoir oüi, & sans attendre son retour du Fort de Frontenac, où il avoit passé l'hyver, pendant que nous y faisions construire nôtre Vaisseau, firent saisir tous les effets, qu'il avoit en Canada. Cependant le seul Fort de Frontenac, dont il étoit proprietaire, montoit deux fois plus haut que ses détes. Mais voyant ce malheur sans reméde & qu'on n'avoit point d'autre dessein que de nous faire abandonner nôtre entreprise, dont on avoit fait les préparatifs avec tant de peine & de dépense, nous nous affermîmes dans nôtre premiere pensée, resolus d'attendre patiemment les occasions que la Providence nous fourniroit de continuer nôtre grand dessein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chasseurs à l'embouchure du Lac Erié. Je montai deux fois le grand courant à la perche. Je sondai l'entrée du Lac.

Je ne le trouvai pas insurmontable à la voile, comme on me l'avoit faussement assûré. Je vis, qu'à la faveur d'un vent de Nord, ou Nord-Oüest passablement bon, nôtre Vaisseau pourroit entrer dans ce Lac Erié, & voyager ensuite dans toute son étenduë, pourvû qu'on fit force de voiles, & que d'ailleurs on mît quelques hommes à terre pour hâler au col en remontant.

CHAPITRE XVII.

Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.

AVant que de continuer nôtre Découverte je fus obligé de retourner au Fort de Frontenac pour y prendre deux de nos Réligieux, afin qu'ils m'aidassent à faire le service. Je laissai nôtre Vaisseau sur deux ancres à près d'une lieuë & demie du Lac Erié dans le Détroit, qui est entre le grand Saut

& ce Lac. Le Sieur de Charon Canadien ſouhaita de retourner avec moi pour éviter les mauvais traitemens, que le Sieur de Tonti lui faiſoit ſans ceſſe. Cet homme ne pouvoit ſouffrir les Sujets du Roi d'Eſpagne. Il avoit eu part à la revolte de Naples auſſi bien que ſon Pére.

Nous nous embarquâmes le dit Charon & moi avec un Sauvage dans un Canot. Nous décendîmes le Détroit vers le grand Saut, où nous fîmes le portage de nôtre Canot jusques au grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquâmes au pied de ce Rocher, & nous décendîmes juſques à l'embouchure du Lac Ontario. Nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé, que le Sieur de la Foreſt nous avoit amené du Fort de Frontenac.

Après quelques jours, que le dit Sieur de la Foreſt employa dans la traite avec les Sauvages, nous nous embarquâmes ſur le Brigantin, ayant avec nous quinze ou ſéze femmes Sauvages, qui ſe

ſer-

ſervirent de cette occaſion pour éviter de faire quarante lieuës de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoûtumées à voyager de cette maniere, le branle du Vaiſſeau leur cauſa de grands maux d'eſtomach, qui nous apportérent une étrange puanteur dans le Vaiſſeau. Mais enfin nous arrivâmes à la Riviere de Aoüeguen, où le Sieur de la Foreſt troqua de l'eau de vie contre des peaux de Caſtors. Ce commerce de boiſſons fortes ne m'étoit pas fort agréable ; pour peu que les Sauvages en goûtent, ils ſont plus à craindre que des enragez.

Après la traite nous paſſâmes de la côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale, & parce que le vent étoit favorable, nous paſſâmes en fort peu de temps le village, qui eſt à l'autre bord de Keuté, & de Ganneouſſe. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme donc m'obligea de me mettre dans un Canot avec deux petis Sauvages. Nous mîmes pied à terre dans

l'Isle de Goilans. Ce sont de certains oiseaux de mer, qui sont en grand nombre dans cette Isle. Nous y trouvâmes quantité d'œufs de ces oiseaux sur le sable, où le soleil les fait éclorre. J'en emportai quatre paniers avec moi, qui furent trouvez très-bons en aumeletes. Nos Missionnaires Récollets me reçûrent avec joye. Ils étoient quatre, savoir les Péres Gabriel de la Ribourde, Luc Buisset, Zenobe Mambré, & Melithon Watteau, originaires de plusieurs Provinces des Pays-Bas Espagnols.

Ils me firent connoître, qu'ils savoient, que j'avois beaucoup souffert dans ma Mission pendant l'hyver, sur tout de la part de cet Italien, qui avoit secoüé le joug, & qui avoit deserté du service de son Prince naturel. Je dissimulai une partie de ce qui s'étoit passé, parce que je voulois attirer avec moi les Péres Gabriel, & Zenobe dans nôtre Découverte. D'ailleurs je savois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoissois la conduite par experience, se

ser-

ſervoit volontiers de cette fameuſe maxime, *Divide & impera*, & qu'il ſouhaitoit de l'inſinuer entre ſes gens pour en diſpoſer plus aiſément ſelon ſes deſſeins. J'étois perſuadé, qui ſi je lui faiſois mes plaintes ſur ces mauvais traitemens, il ne les auroit pas ſoufferts. Mais j'avois autant d'envie que lui de faire la Découverte de ce Nouveau Pays, & c'eſt ce que le dit Sieur de la Salle reconnût en termes fort obligeans.

Le dit Sieur de la Salle, qui étoit d'un genie fort étendu, brûloit du déſir de ſe rendre recommandable dans le monde par les Découvertes. Il m'avoit dit pluſieurs fois, qu'il ne connoiſſoit point de Réligieux plus propres que nos Récollets pour contribuer aux progrès des Nouvelles Colonies. Il avoit paſſé neuf ou dix ans dans un autre Ordre, dont il étoit ſorti depuis avec la permiſſion de ſon Général, qui dans le congé, qu'il lui avoit donné par écrit pour cela, lui rend témoignage, qu'il avoit vécu parmi les Réligieux de ſon Ordre ſans donner le moindre ſoupçon de pé-

E 6 ché

ché Veniel. Ce ſont les termes de l'Acte, que j'ay lû.

Il me dit donc, qu'étant perſuadé, que nous pouvions l'aider très-utilement dans ſon deſſein, il avoit reſolu de faire quelque choſe en faveur de nôtre Ordre. Il nous aſſembla donc tous quatre le 27. de Mai 1679. & nous fit connoître, qu'étant Gouverneur & proprietaire du Fort de Frontenac, il mettroit ordre par ſon Teſtament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir près du dit Fort. Il marqua des bornes près de la maiſon, que j'avois fait bâtir. Il planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Métérie, qui a été le premier, qui a dreſſé un Contract au dit Fort de Frontenac, & cet homme dreſſa un acte, par lequel le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la proprieté de dix-huit Arpens de terre près du dit Fort ſur le bord du Lac Ontario, & quatre vingts ou cent Arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain ; ce que nous accep-

ptâ-

ptâmes pour nôtre Ordre, & en signâmes l'Acte quatre que nous étions.

Cela étant fait, il pria nos Réligieux, qui devoient venir avec moi, de se tenir prêts, & en attendant le temps favorable pour partir, parce qu'il nous falloit un vent Nord-Oüest, nous eûmes le loisir de conferer entre nous des mesures, qu'il nous falloit prendre pour cette Mission étrangere, que nous étions sur le point de commencer. Nous rendîmes plusieurs visites aux Sauvages, que nous avions attirez près du Fort. Leurs enfans, à qui nous avions donné quelque teinture des lettres pour apprendre à lire & à écrire, nous témoignoient le déplaisir, que leurs parens & eux avoient de nous voir partir pour nôtre voyage, & nous assûroient, que si nous revenions bien-tôt, le reste du Village de Ganneousse viendroit s'établir auprès de nous.

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEU de temps après, le vent étant favorable, nous entrâmes dans le Brigantin le Pére Gabriel, le Pére Zenobe & moi. Nous arrivâmes en peu de temps à la Riviere des Tſonnontoüans, qui ſe décharge dans le Lac Ontario. Pendant que nôtre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dreſſâmes une petite Cabanne d'écorce à demilieuë dans le bois pour y faire le ſervice Divin plus commodément. Par ce moyen nous nous retirâmes du tracas des Sauvages, qui venoient ſans ceſſe, non pas tant pour viſiter nôtre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandiſes, comme des couteaux, des fuſils, de la poudre, du plomb, & ſur tout de l'eau de vie, dont ils ſont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura

huit

huit jours, le Sieur de la Salle, qui étoit venu en Canot par la côte Meridionale du Lac pour se rendre aux Villages des Tsonnontoüans, leur fit quelques présens pour les attirer toûjours davantage dans nos interêts, & pour leur ôter les ombrages, que nos Ennemis secrets leur avoient donnez de nôtre entreprise. Cela nous fit perdre du temps à cause du commerce de nos gens avec les Sauvages. Et cela fut cause, que nous ne pûmes arriver à la Riviere de Niagara que le trentiéme Juillet.

Le 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergent nommé la Fleur, & nous arrivâmes à nôtre Chantier, qui étoit à six lieuës du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaisseau, qu'on y avoit construit. Deux petis Sauvages nous déroberent subtilement quelque peu de biscuit, qui nous restoit pour nôtre subsistence. Mais nous trouvâmes un Canot d'écorce à demi pourri & sans aviron, que nous racommodâmes du mieux

que nous pûmes, & ayant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voyage dans ce foible bâtiment, & nous arrivâmes enfin à bord de nôtre Vaisseau, qui étoit à l'ancre à une lieuë du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arrivez. Nous trouvâmes, que le Vaisseau étoit parfaitement bien équipé de voiles, de mâts, & de toutes les autres choses necessaires à la navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de canon, dont deux étoient de fonte, & deux ou trois arquebuses à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au dessus. On voyoit de plus, tous les ornemensordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnissent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Esclaves, qu'ils avoient faits sur leurs Ennemis, furent extrémement surpris de voir un Vaisseau de la grandeur du nôtre, semblable à un Fort ambulant au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord.

Ils étoient ſurpris entr'autres choſes, de ce que l'on avoit pû amener d'auſſi groſſes ancres au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire ſouvent dans leur langue le mot de *Gannoron*, qui ſignifie, *voilà qui eſt admirable.* Ces Barbares s'étonnoient ſur tout, de ce que n'ayant point vû d'apparence de Vaiſſeau en allant à la guerre, ils le voyoient tout achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais vû à deux cens cinquante lieuës des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilote de ne plus tenter de remonter les grands courans, qui ſont à l'embouchure du Lac Erié, juſqu'à nouvel ordre. Nous redécendîmes le 16. & le 17. ſur le bord du Lac Ontario, & nous fîmes monter la Barque, que nous avions amenée du Fort de Frontenac, juſques à la groſſe Roche de la Riviere de Niagara. Nous y moüillâmes l'ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cauſe du grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, comme nous avons dit.

Le Pére Gabriel, qui étoit âgé de soixante-quatre ans, soûtint les travaux de ce voyage, & monta & décendit par trois fois ces trois montagnes, qui sont assez hautes, & assez escarpées dans cet endroit du portage. Nôtre Monde fît plusieurs voyages pour porter les munitions de guerre & de bouche, & les autres agrets du Navire. Ce voyage fût assez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieuës de chemin à faire à châque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus grosse de nos ancres. Mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager; & cela étant achevé nous nous rendîmes tous ensemble à l'embouchure du Lac Erié.

Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ses hommes, que j'avois blâmé l'intrigue de quelques Ecclesiastiques du Canada avec les Iroquois, & leurs voisins de la Nouvelle Jorck près de la Nouvelle Orange. Je me tournai vers nos Réligieux, à qui je dis, que le dit

Sieur

Sieur de la Salle vouloit me surprendre, en m'obligeant d'invectiver contre des gens, qu'il vouloit faire passer pour des negotians: après quoi baissant mon ton de voix, je finis le discours en disant, que les faux rapports, qu'on lui avoit faits, ne m'empécheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je voyageois, qu'il avoit dessein de me broüiller, & que j'abandonnerois plûtôt nôtre entreprise, que de souffrir, qu'on m'en imposât davantage.

Cette réponse obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit persuadé, que ceux, qui lui avoient fait ces rapports, étoient de malhonnêtes gens, & qu'il auroit soin de moi dans nôtre voyage, qu'il prendroit même mes interêts par tout. A dire le vrai il craignoit, que je ne le quittasse. Il avoit même attiré le Pére Gabriel avec nous sans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commissaire Provincial du Canada, nommé le Pére Valentin le Roux, avoit écrit au dit Sieur de la

Salle,

Salle, & par laquelle il lui disoit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crût, que ce Réligieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac : mais il n'y trouva plus le Pére Gabriel, qui étoit déja parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Du depuis le Pére Commissaire a envoyé une obedience à ce bon Réligieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il craignoit avec raison, qu'on ne lui reprochât d'avoir exposé un homme de cet âge à une entreprise aussi pénible & aussi dangereuse, comme l'évenement aussi l'a fait voir, selon que nous le dirons ci-après.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'étois allé avec le dit Pére Gabriel pour visiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichissemens, afin de m'appaiser, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit dessein de m'engager à faire

à faire le voyage avec lui. Il n'eût pas beaucoup de peine à m'adoucir, parce que j'avois autant d'envie que lui de faire cette Découverte. Ainsi nous nous rendîmes ensemble au commencement du mois d'Août 1679. au lieu où nôtre Vaisseau étoit prêt à faire voile.

CHAPITRE XIX.

Description du troisiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.

NOus avons remarqué ci-devant, que les Espagnols ont été les premiers, qui ont découvert le Canada, & que nos Réligieux ont été les premiers, qui s'y sont rendus avec les Colonies Françoises. Ces bons Péres étoient grands amis des Sauvages Hurons, qui leur avoient appris, que les Iro-

Iroquois alloient ſouvent en guerre au delà de la Virginie, ou Nouvelle Suede, près d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui ſignifie *le Chat*, ou *Nation du Chat*. Et parce que ces Barbares ramenoient des Eſclaves de cette Nation du Chat en revenant à leurs Cantons tout du long de ce Lac; les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le Lac *du Chat*, ce que les Canadiens en addouciſſant le mot ont appellé le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué ci-devant.

Nous avions tâché pluſieurs fois de remonter les courans du Détroit pour entrer dans le Lac Erié: mais le vent n'avoit pas encore été aſſez fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'il nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par nos gens à défricher quelques terres à l'Oüeſt du Détroit de Niagara. Nous y ſemâmes pluſieurs herbes potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habituer en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barques pour la correſpon-

dan-

dance de la navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu-là du cerfeüil ſauvage, & une quantité prodigieuſe de roquembolles, qui y viennent naturellement.

Nous laiſſâmes le Pére Melithon à l'habitation, que nous avions faite au deſſus du Saut de Niagara avec des Commis, & des gens pour travailler. Nôtre monde ſe cabanna ſur le bord de la Riviere, afin que le Vaiſſeau pût monter plus aiſément ſur le Lac. Cependant nous faiſions tous les jours le ſervice Divin ſur le Vaiſſeau, & nos gens demeuroient à terre, d'où ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Fêtes & de Dimanches.

Le vent de Nord-Eſt s'étant fortifié, nous nous embarquâmes au nombre de trente-deux perſonnes avec deux de nos Réligieux, qui nous étoient venu joindre. Le Vaiſſeau étoit bien pourvû d'armes, de vivres & de marchandiſes. Il y avoit ſept petites pieces de canon.

Les eaux ſont extrémement rapides

dans

dans ce Détroit à l'entreé du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête, ni barque ordinaire, qui ſoit capable d'y reſiſter. Il n'eſt donc preſque pas poſſible de remonter ce courant. Cependant nous en vinmes à bout, & nous ſurmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une eſpece de merveille contre l'opinion de nôtre Pilote même. Nous faiſions hâler le Vaiſſeau à la voile, quand le vent étoit aſſez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faiſoient des touées, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainſi hûreuſement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fîmes voile le 7. du mois d'Août de la même année 1679. faiſant nôtre route à l'Eſt-quart-Sud-Oüeſt. Après avoir chanté le *Te Deum*, nous fîmes une décharge de tout le canon, & des arquebuſes à croc, en préſence de pluſieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Eſclaves de Tintonha, c'eſt-à-dire, de la *Nation des préries.*

Ce peuple eſt éloigné de plus quatre cens lieuës de leurs Cantons. On entendoit ces Barbares crier, *Gannoron*, pour marquer leur admiration.

Ceux, qui nous avoient rendu viſite ci-devant, ne manquèrent pas de porter la nouvelle de la grandeur de nôtre Vaiſſeau, dont ils avoient pris la meſure, aux Hollandois, qui demeurent à la Nouvelle Jorck. Les Iroquois ont un fort grand commerce avec eux de pelleteries, & d'autres peaux, qu'ils leur portent pour en avoir des armes à feu, & des capots, dont ils ſe couvrent pendant le froid.

Au reſte quoi que les Ennemis de nôtre grande Découverte euſſent fait courir le bruit, à deſſein de traverſer nôtre entrepriſe, que le Lac Erié étoit rempli de battures, & de bancs de ſable, qui en rendoient la navigation impoſſible, nous ne laiſſâmes pourtant pas en ſondant de temps en temps de faire plus de vingt lieuës pendant l'obſcurité de la nuit. Le 8. le vent favorable nous fit faire environ quarante-cinq lieuës de

chemin, & nous vîmes presque toûjours les deux terres distantes entre l'Est & l'Oüest d'environ 15. ou 16. lieuës de largeur. La plus belle Navigation du monde est à l'Oüest de ce Lac Erié. Il y a trois Caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommâmes du nom de Saint François.

Le 9. nous parâmes les deux autres Caps, ou pointes de terre, qui portent au large. Nous ne vîmes aucune Isle, ni battures à l'Oüest de ce Lac. Nous apperçûmes seulement une grande Isle au Sud-Oüest, distante d'environ 7. ou 8. lieuës des terres du Nord, & cette Isle fait face au Détroit, qui décend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passâmes entre la grande Isle, qui est au Sud-Oüest, & sept ou huit petites Isles, & une Islette de sable située à l'Oüest. Nous abordâmes à l'entrée du Détroit, qui se décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le 11. nous entrâmes plus avant dans l'embouchure du Détroit, & nous passâmes entre deux Islettes, qui font une perspective fort charmante. Ce Détroit est plus beau, que celui de Niagara. Il a trente lieuës de longueur, comme nous avons dit, & est large d'une lieuë presque par tout, excepté dans son milieu, qu'il s'élargit, & forme ce petit Lac, que nous avons nommé de Sainte Claire. La Navigation est bonne des deux côtez des terres, qui sont basses, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit est un pays très-bien situé, & d'un sol fort temperé. Il est Nord & Sud. On le voit bordé de vastes prairies, qui sont terminées par des côteaux pleins de vignes, d'arbres fruitiers, de bocages, & de bois de haute fûtaye. Tout cela est distribué d'espace en espace, & on diroit, que ce sont autant de lieux de plaisance, placez dans de belles campagnes. On y trouve quantité de Cerfs, de Biches, de Chevreux, & d'Ours peu farouches, & très-bons à manger,

 plus

plus délicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve aussi des Poules d'Inde, & des Cignes en quantité. Les haut bancs de nôtre Vaisseau étoient garnis de plusieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la chasse.

Le reste de ce Détroit est couvert de Forêts de Noyers, Chataigniers, Pruniers, Poiriers, & de vignes sauvages, dont nous fîmes un peu de vin. Il y a toutes sortes de bois propres à bâtir. Ceux, qui auront le bonheur de posseder un jour les terres de cet agréable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux, qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traversé le Lac Erié pendant cent lieuës d'une Navigation inconnuë.

CHA-

CHAPITRE XX.

Description de ce qui se passa pendant la traverse, que nous fîmes du Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le Lac Huron.

J'Avois souvent proposé au Sieur de la Salle, qu'il seroit à propos de faire un établissement au Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le Lac Ontario, dans l'endroit où la pêche est abondante en poissons de differentes especes: cela auroit servi à entretenir la communication des Barques, qui seroient venues du Fort de Frontenac: & d'ailleurs on y auroit mis les Forgerons, dont on avoit parlé aux Iroquois, pour le service de leurs principaux Cantons. J'ajoûtois à cela, que l'on auroit attiré par ce moyen la plus grande partie du commerce, en donnant les marchandises à prix raisonnable à ces Barbares:

qu'il trouveroit en cela un moyen facile de s'enrichir, & que la Réligion s'y établiroit par des Colonies, qui ne manqueroint pas de s'y établir.

Mais le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui, n'étoient pas d'humeur de se borner à un établissement de cent lieuës en cent lieuës. Ils me firent connoître, qu'ils apprehendoient d'être devancez dans leur Découverte par leurs envieux: mais dans le fonds leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'Elans, & de bêtes fauves, qui se trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez. Et en cela ils prétendoient se faire riches en peu de temps. Tant il est vrai, que l'esprit humain est d'une avidité extrême, & qu'il ne sait jamais se borner.

Voyant, que je ne pouvois leur persuader ce premier établissement, je leur fis connoître, que ce second Détroit devoit les tenter pour nous y établir la seconde année de nôtre Découverte. Nous y trouvions en effet tous les avanta-

tages poſſibles, parce qu'étant au milieu d'un grand nombre de Sauvages, ils viendroient tous à nous pour le commerce. D'ailleurs je leur faiſois connoître, que c'étoit là le moyen d'avancer le Regne de Dieu, qui ne manqueroit pas de bénir leur entrepriſe.

Mais tout cela ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit du Sieur de la Salle. Et à dire le vrai de mon côté j'euſſe eu de la peine à prendre ce parti, parce qu'il eût fallu renoncer au grand deſſein de nôtre Découverte. Par deſſus tout cela j'eſperois fortement, que nous trouverions encore de plus grands avantages dans des Pays plus éloignez, que dans le lieu, où nous nous trouvions alors.

L'entrée de ce Détroit a un courant d'une grande rapidité. Cependant il s'en falloit la moitié, qu'il ne fût auſſi violent que celui de Niagara. Nous le ſurmontâmes en faiſant nôtre route au Nord, & au Nord-Eſt, juſques au Lac Huron. Il y avoit peu de profondeur à l'entrée & à la ſortie ſur tout du Lac de Sainte Claire.

La décharge du Lac Huron se divise en cet endroit en plusieurs canaux presque tous barrez par des battures de sable. On fut obligé de les sonder tous, & enfin on en découvrit un fort beau & profond, du moins de deux ou trois brasses d'eau, & au canal au milieu qui en avoit jusques à huit, large de près d'une lieuë par tout. Nôtre Vaisseau y fût arrêté quelques jours par le vent contraire. Cette difficuité étant surmontée, il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Huron. Le vent de Nord avoit soufflé quelque temps avec assez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Superieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons, avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit presque aussi rapide que celui du Détroit de Niagara. Il fût impossible de le remonter à la voile, quoi qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud. On fut donc obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirerent le Vaisseau pendant un demi-quart d'heure, au bout duquel nous en-

entrâmes avec nôtre Vaisseau dans le Lac Huron. Ce fût le 23. du mois d'Août.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour la seconde fois pour rendre graces du bon succès de nôtre navigation jusque là. Nous trouvâmes dans ce Lac une grande Baye, où les anciens Hurons habitoient. Ils avoient été convertis à la Réligion Chrétienne par les prémiers de nos Recollets, qui vinrent en Canada. Mais dans la suite ils ont été presque tous détruits par les Iroquois.

CHAPITRE XXI.

Relation de nôtre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missilimakinak.

AYANT ainsi hûreusement surmonté plusieurs rapides affreux pendant près de trois cens lieuës de chemin depuis Quebec jusques au Lac Huron,

le même jour que nous y arrivâmes, nôtre Vaisseau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais, ayant le Cap au Nord-quart-Nord-Est. Il dura jusqu'au soir, que le vent s'étant tourné au Sud-Oüest avec beaucoup de violence, on mit le Cap au Nord-Oüest, & le lendemain nous nous trouvâmes à la vûë de terre par une espece de miracle. Pendant la nuit nous avions traversé une grande Baye, qu'on appelle Sikinam, & qui a plus de trente lieuës de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Oüest jusqu'au soir, que le calme nous prit entre les Isles, où il n'y avoit que deux brasses d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les basses voiles pendant une partie de la nuit chercher un moüillage. Mais nous n'en trouvâmes point, dont le fonds fût bon, & le vent commençant à souffler de l'Oüest nous fîmes mettre le Cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On passa la nuit en sondant devant le Vaisseau, parce que nous

avions

avions remarqué, que nôtre Pilote, qui étoit fort habile, mais qui n'avoit jamais fait de pareilles navigations, étoit assez negligent à cet égard. On continua de cette maniere à veiller pendant le reste du voyage.

Le 25. le calme continua jusques à midi, & nous poursuivîmes nôtre route au Nord-Oüest à la faveur d'un bon vent de Sud, qui se changea bien-tôt en Sud-Oüest. A minuit on fut obligé de porter au Nord à cause d'une grande pointe, qui s'avançoit dans le Lac. Mais on l'eût à peine doublée, que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent, qui nous contraignit de louvoyer avec deux pacfis, & de mettre ensuite à la Cap jusqu'au jour.

Le 26. la violence du vent nous obligea de faire amener le mât de Hune, de faire amarer les vergues sur le Pont, & de demeurer côte à travers. A midi les vagues demeurant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes obligez de relâcher le soir, parce que nous ne trouvions point de moüillage, ni d'abri. A

ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre tout épouvanté, disant, qu'il recommandoit son entreprise à Dieu. Nous avions accoûtumé pendant tout le voyage de nous mettre tous à genoux pour faire les priéres du soir & du matin, & pour chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit si violente, que nous ne pouvions nous tenir sur le pont du Vaisseau. Ainsi dans cette extrémité chacun faisoit ses dévotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eût que nôtre Pilote, qui ne pût jamais y être porté. Il se plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené là pour lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquise en tant de Navigations, dont il étoit sorti à son honneur.

Dans ce fâcheux temps nous priâmes le Sieur de la Salle, qui étoit nôtre Chef, de faire un vœu particulier, ce qu'il fit. Cependant le vent étant un peu diminué, l'on fit mettre à la Cap toute la nuit, & nous ne dérivâmes qu'une lieuë ou deux au plus.

Le 27. au matin on fit voile au Nord-

Nord-Oüeſt, qui ſe changea le ſoir en un petit vent alizé du Sud-Eſt, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Miſſilimakinak. On y mouilla à ſix braſſes d'eau dans une anſe, où il y avoit un bon fonds de terre glaiſe. Cette anſe eſt abriée du Sud-Oüeſt juſques au Nord avec une batture de ſable, qui la couvre un peu du Nord-Oüeſt: mais elle eſt expoſée au Sud, qui y eſt très-violent.

Miſſilimakinak eſt une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Détroit, par où le Lac des Illinois ſe décharge dans celui des Hurons. Ce Détroit a une lieuë de large & trois de long. Il court à l'Oüeſt. A quinze lieuës à l'Eſt de Miſſilimakinak on voit une autre pointe, qui eſt à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Superieur ſe décharge dans celui des Hurons. Ce Canal a cinq lieuës d'ouverture, & environ quinze de longueur. Il eſt entrecoupé de pluſieurs Iſles, & ſe rétrécit peu à peu juſques au Saut de Sainte Marie, qui eſt un rapide plein de ro-

 chers,

chers, par lequel le Lac Superieur jette ses eaux en les précipitant d'une maniere violente dans ce Lac des Hurons. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot. Mais pour plus grande sûreté il faut porter le Canot, & les marchandises, que l'on y méne pour traiter avec les Nations, qui sont au Nord du Lac Superieur.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux, qui sont établis à la pointe de terre de Missilimakinak, sont Hurons, & les autres, qui sont à cinq ou six arpens au delà, sont nommez les Outtaoüatz. Le jour de nôtre arrivée avec le Vaisseau fût le 28. d'Août 1679. Ces Barbares furent tout interdits de voir un Vaisseau dans leur Pays, & le bruit du Canon les épouvanta extraordinairement.

Nous fûmes dire la Messe chès les Outtaoüatz, & pendant le service le Sieur de la Salle, qui étoit bien couvert, & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poser les armes le long de la Chapelle, que l'on

avoit

avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laissa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outtaoüatz nous firent leurs civilitez à leur mode en sortant du service Divin. Nôtre Vaisseau le Griffon étoit à l'ancre dans cette anse. Nous regardions avec plaisir ce grand bâtiment, qui étoit très-bien équipé. Il étoit entouré de cent ou six vingts Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poissons blancs, & des truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prenent avec des rets, qu'ils tendent par fois à quinze ou vingt brasses d'eau. C'est par le moyen de cette pêche, qu'ils subsistent.

Les Hurons ont leurs Villages entourez de palissades de vingt-cinq pieds de haut. Ils sont situez fort avantageusement sur une hauteur, qui est vers cette grande pointe de terre vis-à-vis de Missilimakinak. Ces Sauvages nous firent paroître le lendemain, qu'ils faisoient plus d'estime de nôtre venuë que les Outtaoüatz. Ce n'étoit pourtant

qu'un

qu'un faux ſemblant. Ils firent une ſalve de tous les fuſils, qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à nôtre Vaiſſeau & à nous.

La penſée leur en avoit été ſuggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux-là, & qui y font un commerce conſidérable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, parce qu'il leur portoit ombrage. Leur deſſein étoit en cela de mieux jouër leur perſonnage dans la ſuite, en faiſant connoître, que ce Vaiſſeau alloit être la cauſe de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aiſé de voir, que celui, qui l'avoit fait conſtruire, vouloit ſe rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui. Ce qui ne pouvoit ſervir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outtaoüatz font des alliances enſemble pour s'oppoſer en commun à la fureur de l'Iroquois, qui eſt leur ennemi juré. Ils cultivent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, auſſi-bien que du poiſſon, qu'ils

prennent. Ils en aſſaiſonnent leur *ſagamitée*, qui eſt une eſpece de boüillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde. Ils pilent ordinairement ce blé dans une eſpece de mortier, qu'ils font du tronc d'un arbre, lequel ils creuſent par le moyen du feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut ſont appellez par nous les *Sauteurs*, parce qu'ils ont leur demeure près de ce grand Saut. Ils ſubſiſtent par le moyen de la chaſſe des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelque Caſtors, & par la pêche, qu'ils font de ces poiſſons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons: mais la pêche en eſt fort difficile à tous autres qu'à ces Sauvages, qui y ſont élevez dès leur enfance. Ces Sauteurs ne ſement point de blé d'Inde, parce que le terroir, où ils habitent, n'y eſt pas propre. Les broüillards, qui ſont fort frequens ſur le Lac Superieur, étouffent, & font ordinairement mourir tout le blé, qu'ils peuvent ſemer.

Missilimakinak, & le Saut de St. Marie sont les deux passages les plus considerables de tous les Sauvages de l'Oüest & du Nord. C'est par là qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les ans à Mont-réal, avec plus de deux cens Canots, afin d'abbreger leur chemin de plus de cinquante lieuës jusques à Quebec.

Pendant que nous demeurâmes à Missilimakinak, les Sauvages surpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaisseau comme une chose, qui n'avoit jamais été vûë sur ces Lacs. Cette entreprise poussée jusques là devoit être soûtenue par toutes les personnes bien intentionnées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Etat. Cependant nous trouvâmes des dispositions, & des effets bien contraires. On avoit déja donné de mauvaises impressions aux Hurons, aux Outtaoüatz de l'Isle, & aux Nations voisines, afin qu'ils en prissent ombrage. Les quinze hommes, que le Sieur de la Salle avoit envoyez devant

dès le printemps passé, étoient prévenus à son desavantage, & débauchez de son service. Une partie des marchandises, qu'on leur avoit mises en main, étoient dissipées. Bien loin d'avoir poussé jusques aux Illinois pour y faire la traite suivant l'ordre, qu'ils en avoient : le Sieur de Tonti, qui étoit à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour les retenir dans la fidelité, mais inutilement.

Les grands vents, qui sont ordinaires en cette saison, ou plûtôt l'interêt du commerce, retarderent long-temps plusieurs de nos hommes, qui ne revinrent qu'au mois de Novembre à Missilimakinak. Cela nous obligea, voyant l'approche de l'hyver, de partir sans attendre, que nôtre nombre fût complet.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Quatriéme embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.

LE deuxiéme de Septembre nous levâmes l'ancre, & nous entrâmes dans le Lac des Illinois. Nous arrivâmes à une Isle située à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieuës de Missilimakinak. Elle est habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutoüatamis. Nous y trouvâmes quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoyez en traite les années précedentes. Ils lui avoient amassé une assez bonne quantité de pelleteries.

Le Chef de cette Nation, qui avoit été autrefois en Canada, avoit une extrême considération pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui en étoit Gouverneur. Ce Sauvage, qui avoit de l'esprit, fit danser le Calumet par ses

ſes Soldats. C'eſt une Cérémonie, que nous décrirons ci-après. Mais il ſurvint une tempête, qui dura quatre jours. Nôtre Vaiſſeau étoit moüillé à trente pas du bout de l'anſe. Ce Capitaine, qui croyoit que nôtre bâtiment alloit échoüer, vint nous joindre en Canot avec un danger extrême. Mais malgré la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempête, nous le tirâmes avec ſon Canot dans le Vaiſſeau. Il nous dit d'un ton réſolu, qu'il riſquoit tout, parce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'Onnontio Goüverneur du Canada, qui étoit ſon ami particulier. Cependant la tempête s'appaiſa, & nous fûmes délivrez du danger, qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de perſonne, réſolut de renvoyer nôtre Vaiſſeau à Niagara, chargé de toutes les pelleteries, qu'il avoit traitées afin de payer ſes Créanciers. On y laiſſa pluſieurs marchandiſes, & des outils, qui étoient trop difficiles à tranſ-

transſporter. Nôtre Pilote avec cinq matelots habiles avoit ordre de revenir avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Oüeſt fort favorable, faiſant leur Adieu d'un ſeul coup de Canon. On n'a jamais pû ſavoir, quelle route ils avoient tenue, & quoi qu'on ne doute pas, que le Vaiſſeau n'ait peri, on n'a pourtant jamais pû apprendre de circonſtances de leur naufrage, que les ſuivantes.

Le Vaiſſeau ayant moüillé au Nord du Lac des Illinois le Pilote Luc, qui étoit mécontent, comme nous l'avons remarqué, voulut ſuivre une certaine route à ſa tête contre le ſentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon ſens. Ils l'aſſûroient, qu'il faiſoit fort dangereux au milieu du Lac à cauſe des violentes tempêtes, qui s'y élevent ordinairement. Il mépriſa ces avis, & continua ſa Navigation. Il ne conſideroit pas, que l'abri, où il étoit, l'empêchoit de connoître la force du vent.

vent. A peine fût-il à un quart de lieuë de la côté, que ces Sauvages virent le Vaisseau agité d'une maniére extraordinaire sans pouvoir resister à la violence de la tempête. Ils le perdirent donc de vûë en fort peu de temps, & ils croyent, qu'il fût poussé contre quelque banc de sable, où il est demeuré enseveli. Nous apprîmes toutes ces choses l'année suivante. Il est certain, que la perte de ce Vaisseau coute plus de cinquante ou soixante mille francs, tant en marchandises, outils, & pelleteries, qu'en hommes, agrets, & voitures du Canada jusques au Fort de Frontenac en Canots d'écorce. Cela paroîtra incroyable à ceux, qui connoissent la foiblesse de ces sortes de bâtimens, & la pesanteur des ancres & des cables, dont on devoit donner onze francs de voiture pour chaque cent pesant. Cependant la chose est telle, que je le dis. J'ai été têmoin de tout.

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutoüatamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.

NOus partîmes le 19. Septembre avec quatorze hommes en quatre Canots, dont je conduisois le plus petit, chargé de cinq cens livres, avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe, qui ne savoit point parer les vagues. Ainsi j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une Forge avec toutes ses fournitures, de Charpentiers, de Menusiers, & de Scieurs de long, avec des armes, & des marchandises.

Nous prîmes nôtre route au Sud vers la terre ferme, éloignée de quatre lieuës de l'Isle des Poutoüatamis. Au milieu

de

de la traverſe, & dans le plus beau calme du monde, il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre Navire, & beaucoup plus pour nous-mêmes, qui achevions cette grande traverſe pendant la nuit, qui étoit obſcure. Nous criions ſans ceſſe les uns aux autres, afin de ne nous point écarter. L'eau entroit ſouvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite anſe de ſable, & nous nous arrêtâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaiſé. Pendant ce ſejour nôtre Chaſſeur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-épic, qui ſervit d'aſſaiſonnement à nos citroüilles, & au blé d'Inde, que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort,

nous fûmes obligez de mettre pied à terre ſur un rocher pélé, ſur lequel nous eſſuyâmes la pluye & la neige pendant deux jours à l'abri de nos couvertes. Nous avions un petit feu, que nous entretenions avec le bois, que les vagues nous amenoient.

Le 28. après la célébration de la Meſſe nous entrâmes aſſez avant dans la nuit, juſqu'à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer ſur la pointe d'un rocher couvert de broſſailles. Nous y demeurâmes trois jours, & nous y conſumâmes le reſte de nos vivres. Il conſiſtoit en blé d'Inde, & en citroüilles, qu'on avoit acheté des Poutoüatamis. Nous n'avions pû en faire une plus grande proviſion, parce que nos Canots étoient trop chargez, & que nous eſpérions d'en trouver ſur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, après avoir fait douze lieuës à jûn, près d'un autre Village des Poutoüatamis. Ces Sauvages accoururent tous ſur le bord du

Lac

Lac pour nous recevoir, & pour nous aider à sortir de ces vagues, dont la fureur s'augmentoit extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant, que ses gens ne désertassent, & que quelqu'un d'entr'eux ne dissipât une partie des marchandises mal à propos, trouva bon de passer outre. Nous fûmes obligez de le suivre à trois lieuës au delà du Village de ces Barbares nonobstant le danger, où nous étions de perir. Et en effet il ne trouva point de meilleur moyen de se sauver que de se jetter à l'eau avec ses trois Canoteurs. Ils enleverent tous ensemble son Canot avec sa charge, & le trainerent à terre malgré les vagues, qui les couvroient par fois jusque par dessus la tête.

Il vint ensuite recevoir le Canot, que je gouvernois avec un homme, qui n'avoit point d'experience dans ce mêtier. Je me jettai dans l'eau jusqu'à la ceinture, & nous enlevâmes ainsi nôtre petit bâtiment. Nous fûmes recevoir de la même maniere les deux autres Canots, & parce que les vagues

forment en ſe briſant à terre un certain crochet, qui tire au large ; ceux, qui croyent être en aſſûrance, ſont encore en quelque danger, parce que la vague donnant à terre impetueuſement ſe retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc effort, & je mis ſur mes épaules nôtre bon Vieillard Récollet, qui nous accompagnoit. Ce bon Réligieux ſe voyant hors de danger, ne laiſſa point, tout moüillé qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucune habitude avec les habitans de ce Village, nôtre Commandant fit mettre d'abord toutes les armes en état. Enſuite il ſe poſta ſur une éminence, où il étoit difficile de nous ſurprendre, & on pouvoit s'y défendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoya enſuite trois de ſes hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix, que les Poutoüatamis de l'Iſle nous avoient donné, & qu'ils avoient accompagné de leurs

danſes,

danſes, & de toutes les autres cérémonies, dont ils ſe ſervent dans leurs feſtins, & dans leurs ſolemnitez publiques.

CHAPITRE XXIV.

Deſcription du Calumet.

IL faut avouer, que le Calumet eſt quelque choſe de fort myſterieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amerique Septentrionale. Ces Barbares s'en ſervent dans toutes leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'eſt dans le fond & à proprement parler qu'une grande pipe à fumer. Nos Européens en font très-peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lâche & effeminé, ils diſent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe à tabac.

Il n'en eſt pas de même parmi les Nations Sauvages de l'Amerique. Ce

Calumet eſt une eſpece de grande pipe à fumer, qui eſt faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & il reſſemble aſſez à un marteau d'armes. La tête en eſt bien polie, & le tuyau, long de deux pieds & demi, eſt une canne aſſez forte, ornée de plûmes de toutes ſortes de couleurs, avec pluſieurs nattes de cheveux de femmes entre-laſſées de diverſes manieres. On y attache deux aîles, & cela eſt aſſez ſemblable au Caducée de Mercure, ou à la baguette, que les Ambaſſadeurs de paix portoient autrefois à la main.

Cette canne eſt fourée dans des cols de Huars, qui ſont des oiſeaux tachetez de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des cols de canards branchus, qui font leurs nids dans des creux d'arbres, quoi que l'eau ſoit leur élement ordinaire. Ces canards ſont bigarrez de trois ou quatre couleurs differentes. Au reſte chaque Nation embellit le Calumet ſelon ſon uſage, & ſelon ſon inclination particuliere.

Un Calumet, tel que je viens de le re-

représenter, sert d'assûrance à tous ceux, qui vont chez les Alliez de ceux, qui l'ont donné. Jamais on ne fait d'Ambassade parmi les Sauvages, qu'on ne porte cette marque exterieure. C'est le Symbole de la paix. Tous ces Barbares sont généralement persuadez, qu'il leur arriveroit de grands malheurs, s'ils avoient violé la foi du Calumet. Toutes leurs entreprises de paix & de guerre, & leurs Cérémonies les plus considérables sont seellées, & comme cachetées du Calumet. Ils y font ordinairement fumer du tabac exquis à ceux, avec qui ils ont conclu quelque affaire de consequence. J'aurois peri plusieurs fois dans ce voyage, si je ne me fusse servi du Calumet. C'est ce qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire, où j'aurai à parler des monstres que j'ai eus à vaincre, & des précipices, par où j'ai été obligé de passer dans cette Découverte.

Nos trois hommes ayant ce Calumet pour passeport, & leurs armes avec eux, arrivérent au petit Village des Barbares,

qui étoit à trois lieuës du débarquement. Ils n'y trouverent personne, parce que les Sauvages ayant remarqué au passage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en passant près d'eux, avoient pris l'épouvante, & s'en étoient fuïs de leur Village. Ainsi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares, se chargerent du blé d'Inde, qu'ils trouverent dans leurs Cabannes, & ils laisserent à la place des marchandises pour payer ce qu'ils avoient pris, après quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fusils, d'arcs, de fléches, & de ces massues, qu'on appelle des Casse-têtes, vinrent près du lieu, où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avança pour leur parler avec quatre de nos gens armez de fusils, de pistolets, & de sabres. Il leur demanda, ce qu'ils vouloient, & voyant qu'ils paroissoient interdits, il leur dit, qu'ils s'approchassent, de peur que quelques-uns de nos gens, qu'il feignit

avoir envoyez à la chasse, ne les tuassent, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit asseoir au bas de l'éminence, où nous étions postez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverses choses pour les amuser, jusques à ce que nos trois hommes fussent revenus du Village. Nos gens paroissans peu de temps aprés, les Sauvages se leverent, & firent un grand cri de joye, dès qu'ils virent le Calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils se mirent à danser à leur maniere, & bien loin de se fâcher, de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoyerent au Village pour en apporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant, que nous en pûmes mettre commodément dans nos Canots.

Cependant on jugea, qu'il étoit à propos de faire abbattre quelques arbres des environs, & on obligea nos gens de passer la nuit sous les armes afin d'éviter la surprise. Le jour suivant sur les dix heures du matin les Anciens

ciens du Village arriverent avec leur Calumet de paix, & nous firent un très-bon regale de quelque chevreuils, qu'ils avoient tuez. Nous les remerciâmes par quelques présens de haches, de couteaux, & de quelques masses de rassades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demeurerent très-satisfaits.

CHAPITRE XXV.

Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois.

NOus partîmes le deuxiéme d'Octobre, & nous navigeâmes là pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands côteaux escarpez jusques dans le dit Lac, & on y trouvoit à peine place propre à débarquer. On étoit même obligé tous

les ſoirs de grimper ſur le ſommet, & d'y porter nos Canots, & leurs charges, parce que nous ne voulions pas les laiſſer pendant la nuit expoſez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes auſſi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant ces quatre jours, & pluſieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes ſe miſſent dans l'eau juſqu'à la ceinture, & qu'ils tinſent le Canot debout à la vague, ſelon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, juſques à ce qu'il fût chargé. On attendoit enſuite, que les autres fuſſent chargez de la même maniere, & on avoit preſque toûjours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions aſſez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Récollet tomba pluſieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'Hya-

cinthe, que je conſervois prétieuſement. Nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde cuit ſous la cendre, ou boüilli avec un peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligez de gagner le bon pays, & de nager à force de bras des journées entieres. Nos gens ramaſſoient ſouvent de petites ſenelles, & des fruits ſauvages, qu'ils mangoient avec une extrême avidité. Pluſieurs en tomberent malades, & crurent que ces fruits les avoient empoiſonnez. Plus nous ſouffrions, plus il ſembloit que Dieu me donnoit de forces. Je devançois ſouvent à la nage nos autres Canots.

Pendant cette diſette, celui qui a ſoin des moindres oiſeaux, nous fit appercevoir des corbeaux, & des aigles, qui étoient ſur le bord de ce Lac. Nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces oiſeaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un chevreüil fort gras, que les loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, loüant Dieu,

Dieu, qui nous avoit envoyé ce secours si à propos.

Nôtre petite flotte avançoit toûjours de cette maniere vers le Sud, où nous trouvions le pays plus beau, & plus temperé.

Le séziéme d'Octobre nous commençâmes à trouver une grande abondance de chasse, & nôtre Chasseur Sauvage, qui étoit fort habile, tüa des cerfs, & des chevreuils. Nos gens tuoient de leur côté des poules d'Inde fort grasses, & enfin le dix-huitiéme du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac des Illinois, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre. On alla à la découverte, selon la coûtume, dans les bois, & dans les préries. On y trouva des raisins mûrs, qui étoient fort bons, dont les grains étoient de la grosseur d'une prune de Damas. Pour avoir ce fruit il falloit abbatre les arbres, sur lesquels les vignes rampent. Nous en fîmes du vin, qui nous dura trois ou quatre mois. Nous le conservions dans des gourdes, que nous mettions tous

les jours dans le ſable, afin d'empêcher ce vin de s'aigrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne célébrions la Meſſe que les Fêtes & les Dimanches, l'un après l'autre. Tous ces bois ſont remplis de vignes, qui y viennent d'elles-mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le degoût des viandes, que nous étions obligez de manger ſans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des piſtes d'hommes toutes fraiches. Cela nous obligea de nous tenir ſur nos gardes ſans faire aucun bruit. Nos gens obeïrent pour un temps. Mais l'un d'entr'eux ayant apperçu un ours, il ne pût s'empécher de lui tirer un coup de fuſil, dont il tua cet animal. Il le fît tomber du haut d'un chêne, ſur lequel il avoit grimpé, & le fît rouler enſuite de deſſus la montagne juſqu'au pied de nos Cabannes.

Ce bruit nous fît découvrir à ſix vingts Sauvages de la Nation des Outtoüagamis, qui demeurent vers l'extrémité de la Baye des Puans. Ils étoient caban-

nez

nez dans nôtre voiſinage. Le Sieur de la Salle étoit fort inquiet de ces piſtes, qu'il avoit vûës. Il blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Enſuite pour empêcher les ſurpriſes il mit une Sentinelle auprès de nos Canots, ſous leſquels on mettoit les marchandiſes pour les garentir de la pluye.

Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favoriſez de la pluye, qui tomboit en abondance, ne ſe gliſſaſſent avec leur addreſſe ordinaire le long du côteau, où étoient nos Canots, ſans que la Sentinelle y prît garde. Se couchans donc ſur le ventre l'un après l'autre ils déroberent le juſte-au-corps du laquais du Sieur de la Salle, & une partie, de ce qui étoit deſſous, ce qu'ils ſe donnerent de main en main. Nôtre Sentinelle ayant oüi le bruit, nous éveilla, & chacun courut à ſes armes. Les Sauvages étant ainſi découverts, leur Capitaine cria, qu'ils étoient amis. On lui répondit, que l'heure étoit induë, & qu'on ne venoit ainſi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer

ceux,

ceux, qui ſeroient endormis. Il repliqua, que le coup de fuſil, qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de ſa Nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui ſont leurs Ennemis, parce que leurs voiſins ne ſe ſervent point de pareilles armes à feu. Qu'ainſi ils s'étoient avancez à deſſein de les tuer : mais qu'ayant reconnû, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience, qu'ils avoient de les voir, les avoit empêchez d'attendre le jour pour nous viſiter, & pour fumer avec nous dans nôtre Calumet. C'eſt le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque, qu'ils puiſſent donner de leur affection.

Nous fîmes ſemblant de nous payer de ces raiſons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq ſeulement, parce que leur jeuneſſe étoit accoûtumée à voler, & que les Européens n'étoient pas d'humeur à le ſouffrir. Quatre ou cinq vieillards s'étant approchez, nous les entretinmes juſqu'au

qu'au jour, après quoi nous leur laissâmes la liberté de se retirer.

Après leur départ nos Charpentiers de Navire s'apperçurent, qu'ils avoient été volez. Et parce que nous savions, que c'étoit là le genie des Sauvages, & que nous serions exposez toutes les nuits à de pareilles insultes, si nous usions de dissimulation en cette rencontre, on résolut d'en avoir raison. Le Sieur de la Salle à la tête de nos gens monta sur une petite éminence en forme de presqu'Isle, & essaya lui-même de trouver quelque Sauvage à l'écart. A peine eut-il fait trois cens pas, qu'il trouva la route fraiche d'un chasseur. Il le suivit le pistolet à la main, & l'ayant joint bien-tôt après vis-à-vis d'un côteau, où j'amassois du raisin avec le Pére Gabriel, il m'appella, & me pria de le suivre. Il se saisit de ce Sauvage, & le donna en garde à ses gens. Après avoir sû de lui toutes les circonstances du vol, il se mit encore en campagne avec deux de ses gens, & ayant pris un Sauvage des plus considérables, il lui mon-

tra de loin celui, qu'il tenoit déja prisonnier, & ensuite le renvoya à ses gens pour leur dire, qu'il feroit tuer leur Camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.

CHAPITRE XXVI.

Accommodement fait entre les Sauvages Outtoüagamis & nous.

LA proposition du Sieur de la Salle embarassa ces Barbares, parce qu'ils avoient découpé le juste-au-corps du laquais, & quelques autres hardes avec les boutons, qu'ils avoient partagés entr'eux. Ainsi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne sachant par quel moyen ils pourroient delivrer leur Camarade, ils resolurent de nous l'arracher par force.

Le lendemain donc, qui étoit le 30. d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main pour commencer l'atta-

taque. La presqu'Isle, où nous étions logez, étoit separée du bois, où les Sauvages paroissoient, par une plaine de sable d'environ deux portées de fusil. On remarqua, qu'au bout de cette plaine du côté du bois il y avoit plusieurs petis tertres, dont le plus près de nous commandoit aux autres. Le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes avec leurs couvertes à demi roulées autour du bras gauche pour se couvrir contre les flêches des Sauvages. Il se mit à leur suite pour les soûtenir.

Ces Barbares voyant, que nos hommes s'approchoient pour les charger, les plus jeunes d'entr'eux s'écarterent, & se mirent à couvert d'un grand arbre, qui étoit sur le côteau. Cela n'empêcha pas, que leurs Capitaines ne demeurassent près de nous. Il n'y en avoit que sept ou huit, qui eussent des fusils. Les autres étoient seulement armez d'arcs & de flêches.

Nous étions trois Réligieux occupez alors à dire nôtre Office. Comme j'en

avois

avois plus vû que les autres en matiere de guerre, ayant servi de Missionnaire dans les Armées, aux sieges de Villes, & aux Batailles, comme je l'ai remarqué ci-devant, je sortis de nôtre cabanne pour voir, quelle figure nos gens faisoient sous les armes. J'en remarquai deux, qui étoient blémes, & qui sembloient être effrayez. Je les encourageai du mieux que je pus, & je remarquai, que leur pâleur ne les empéchoit pas de témoigner de la fierté & de la bravoure, aussi-bien que leur Chef. Je m'approchai ensuite des plus anciens des Sauvages. Ces gens me voyant sans armes connurent bien, que je les abordois à dessein de mettre le holà, & pour être mediateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de frontal à l'un des Sauvages, s'en alla droit à lui, & la lui arracha de la tête, lui faisant connoître par là, que c'étoit lui, qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes, qui n'étoit soûtenu que par dix autres,

tres, contre six vingts Sauvages, intimida tellement ces Barbares, que deux de leurs Anciens, auprès desquels j'étois, me présenterent le Calumet de paix. Ensuite s'étant approchez sur l'assûrance, qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire sans rien craindre, ils représenterent, qu'ils ne s'étoient portez à cette extrémité, qu'à cause de l'impossibilité, où ils étoient de nous rendre ce qui nous avoit été derobbé, dans l'état, où ils l'avoient pris: qu'ils étoient prêts de restituer ce qui étoit en son entier, & de payer le reste. En même temps ils présenterent quelques robbes de castor au Sieur de la Salle pour disposer son esprit à la paix. Ils s'excuserent du peu de valeur de leur présent sur la saison trop avancée. On se contenta de leurs excuses. Ils executerent ce qu'ils avoient promis. Ainsi la paix fût faite entr'eux & nous.

Le jour suivant se passa en danses, en festins, & en harangues. Le premier Capitaine de ces Sauvages se retournant du côté des Récollets, voilà,

dit-

dit-il, des Robbes grises, dont nous faisons beaucoup d'état. Ils vont pieds nuds comme nous. Ils méprisent les robbes de Castor, dont nous voulons leur faire présent. Ils n'ont point d'armes pour tuer. D'ailleurs ils flattent & caressent nos enfans. Ils leur donnent de la rassade, & de petis couteaux sans en tirer aucune récompense. Ceux de nôtre Nation, qui ont porté des pelleteries aux Villages des Canadiens, nous ont dit, qu'Onontio, c'est ainsi qu'ils appellent le Gouverneur Général, les aime, parce qu'ils ont quitté tout ce que les Européens de Canada ont de plus prétieux pour nous venir visiter, & pour demeurer avec nous. Toi, qui es Capitaine de ces gens, fais en sorte qu'une de ces Robbes grises demeure avec nous. Nous lui donnerons à manger de tout ce que nous aurons, & nous le menerons à nôtre Village, après que nous aurons tué des taureaux sauvages. Tu es maître de ces guerriers. Demeure aussi avec nous. Ne vas point aux Illinois. Nous savons, qu'ils

qu'ils veulent maſſacrer tous les hommes de ta ſuite. Tu ne pourras pas reſiſter à cette grande Nation.

Ce Chef des Sauvages ajoûta, qu'un Iroquois, que les Illinois avoient brûlé, les avoit aſſûrez, que la guerre, que les Iroquois leur faiſoient, leur avoit été conſeillée par les Canadiens, qui haïſſoient les Illinois. Il dit encore pluſieurs choſes ſemblables, qui allarmerent tous nos gens, & qui donnerent de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages, que nous avions trouvé ſur la route, nous avoient dit à peu près les mêmes choſes. Cependant parce que nous ſavions, que toutes ces raiſons pouvoient leur avoir été ſuggerées par ceux, qui s'oppoſoient ſecretement à nôtre entrepriſe, & par la jalouſie même des Sauvages, à qui la valeur des Illinois étoit rédoutable, & qui appréhendoient, qu'ils ne devinſſent encore plus fiers, lors qu'ils auroient l'uſage des armes à feu par nôtre moyen, nous réſolûmes de continuer nôtre voyage en prenant toutes

le

les précautions neceſſaires pour nôtre ſûreté.

Nous dîmes donc aux Outtoüagamis, que nous les remerciions des bons avis, qu'ils nous donnoient : que nous autres, qui étions des Eſprits, car c'eſt ainſi qu'ils nous appellent, ils diſent, qu'ils ne ſont que des hommes, & que nous ſommes des Eſprits, ne craignions point les Illinois, & que nous ſaurions les ranger à la raiſon par amitié, ou par force, & que nous ne manquions pas de moyens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes ſur le Lac des Illinois, & nous arrivâmes au rendez-vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous réjoindre par l'autre bord du même Lac. C'étoit à l'embouchure de la riviere des Miamis, qui venant du Sud ſe jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort ſurpris de n'y trouver perſonne, parce que nos gens, que nous y attendions, avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous, & que

que leurs Canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions résolu de représenter au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous exposer mal à propos, qu'ainsi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chès les Illinois. La raison en étoit, que dans cette saison ces peuples pour chasser plus commodément se separent par Familles, ou par Tribus de deux ou trois cens personnes : que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre : que la chasse venant à manquer où nous étions, tout son monde couroit risque de mourir de faim : que chès les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture, & que nous subsisterions mieux n'étant que quatorze hommes, que si nous étions trente-deux : que si les rivieres venoient à se glacer, nous ne pourrions point transporter nos équipages pendant l'espace de cent lieuës.

Le Sieur de la Salle nous répondit, qu'étant joint aux vingt hommes, qu'il attendoit, il pourroit se faire connoître

ſans riſque à la premiere bande des Illinois, qu'il trouveroit à la chaſſe: qu'il les gagneroit par des careſſes & par des préſens: qu'on prendroit par ce moyen quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainſi on ſeroit en état de faire alliance avec tout le reſte de la Nation. Nous reconnûmes par ce diſcours, qu'il n'avoit que ſa volonté pour raiſon. Il ajoûta même à tout cela, que ſi tous ſes gens déſertoient, il demeureroit avec nôtre Chaſſeur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moyen de faire vivre de chaſſe trois Miſſionnaires Récollets.

Dans cette penſée il ſe ſervit de l'occaſion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux, qui étoient préſens, qu'il étoit réſolu d'attendre les autres, & afin de les amuſer par quelque occupation utile, il leur propoſa de faire un Fort, & une maiſon pour la ſûreté de nôtre Vaiſſeau, car nous ne ſavions pas encore, qu'il eût fait naufrage: que même on y mettroit les marchandiſes, qui devoient nous venir, & qu'en

tout cas il nous serviroit de retraite au besoin.

CHAPITRE XXVII.

Construction d'un Fort, & d'une Maison près de la Riviere des Miamis.

IL y avoit à l'embouchure de cette riviere des Miamis une éminence avec une espece de platte-forme au dessus, le tout naturellement fortifié. Cette éminence étoit haute, & escarpée, de figure triangulaire, fermée des deux côtez par la riviere, & de l'autre par une profonde ravine. L'on fit abbatre les arbres, dont elle étoit couverte. On nettoya toutes les broussailles à deux portées de fusil du côté du bois, & l'on commença ensuite une redoute de quarante pieds de long sur quatre vingts de large. On la fortifia de poutres & de solives équarrées à l'épreuve du mous-

quet, poſées l'une ſur l'autre en travers. Nôtre deſſein étoit de faire fraiſer les deux faces, qui regardoient la riviere. Nous fîmes abbatre des pieux, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt-cinq pieds de haut du côté de la terre.

Le mois de Novembre fut employé à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'ours, que nôtre Sauvage chaſſeur tuoit. Il y avoit dans cet endroit pluſieurs de ces animaux, qui y étoient attirez par la grande quantité de raiſins, qui s'y trouvent de tous côtez : mais nos gens voyant le Sieur de la Salle embarraſſé de la crainte, qu'il avoit, que ſon Vaiſſeau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener : de plus la rigueur de l'hyver, qui commençoit à ſe faire ſentir, nous faiſant de la peine, nos Ouvriers ne travailloient qu'à regret, & ſe plaignoient de la chair graſſe des ours, dont nous vivions, & ne pouvoient digerer, qu'on les empêchât d'aller à la chaſſe du che-

vreüil

vreüil pour manger avec cette viande grasse. Leur but pourtant en tout cela n'étoit que de déserter.

Nous fîmes là une Cabanne d'écorce, pendant que nous y étions, afin d'y faire le service Divin plus commodément. Le Pére Gabriel & moi préchions alternativement les jours de fêtes & de Dimanches, & nous choisissions toûjours les sujets les plus propres à porter nos gens à la patience, & à la persevérance.

Dès le commencement du mois nous avions examiné l'entrée de la riviere. Nous y avions marqué une batture de sable, & pour donner le moyen à nôtre Vaisseau d'y entrer plus aisément, au cas qu'il vint, on fit marquer le canal par deux grands mâts plantez des deux côtez de l'entrée avec de pavillons de peaux d'ours, & des balises tout du long. De plus on envoya deux de nos hommes à Missilimakinak bien instruits de tout pour servir de guide au Vaisseau.

Le vingtiéme de Novembre le Sieur de Tonti arriva avec deux Canots char-

gez de plusieurs cerfs. Cela remit un peu l'esprit démonté de nos ouvriers: mais parce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laissé les autres en liberté de l'autre côté du Lac des Illinois à trois journées de nôtre Chantier, cela donna de l'inquietude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaisseau n'avoit pas moüillé à Missilimakinak, & qu'ils n'en avoient appris aucune nouvelle des Sauvages, qu'ils avoient rencontrez sur les côtes du Lac. Ils ajoûterent, qu'ils n'avoient point vû non plus les deux hommes, qu'on avoit envoyez à Missilimakinak. Le Sieur de la Salle craignit donc avec raison que son Vaisseau n'eût fait naufrage. Cependant il fit continuer le travail commencé au Fort, qu'on nommoit des Miamis, & ne voyant paroître personne après une si longue attente, il résolut de partir de peur d'être arrêté par les glaces. Elles commençoient déja de fermer la riviere: mais elles se fondirent à la premiere petite pluye qui tomba.

Il nous fallut pourtant attendre le reste de nôtre monde, que le Sieur de Tonti avoit laissé derriere. Afin même de reparer la faute, qu'il avoit faite, il retourna sur ses pas pour les chercher, afin de les obliger de nous venir réjoindre incessamment. En chemin il vouloit tenir ferme, & resister au gros vent contre l'opinion du Sieur d'Autrai, & de son autre Canoteur: mais parce qu'il n'avoit qu'une main, ayant perdu l'autre par l'accident, que nous avons rapporté ci-devant, il ne pouvoit soûlager les deux hommes. De sorte que les vagues les firent embarder, & les jetterent côte à travers sur le bord du Lac, où ils perdirent leurs fusils, & leur petit équipage. Cela les obligea de venir nous réjoindre, & par bonheur le reste de nos hommes arriva peu de temps après eux, à la réserve de deux, dont on se défioit le plus, & qu'on croyoit avoir déserté.

CHAPITRE XXVIII.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.

NOus nous embarquâmes le troisiéme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente hommes & de trois Missionnaires Récollets. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la riviere des Miamis, que nous avions déja visitée. Nous fîmes nôtre route au Sud-Est pendant près de vingt-cinq lieuës, & nous ne pûmes reconnoître le portage, que nous devions faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la source de la riviere des Illinois. Cette riviere se jette, & perd son nom dans le fleuve Meschasipi, qui dans le langage des Illinois signifie *la grande Riviere.*

Nous étions donc montez trop haut avec nos Canots dans cette riviere des Mia-

Miamis ſans reconnoître le lieu, où nous devions aller par terre pour prendre la ſource de cette riviere, qui ſe rend aux Illinois. Cela nous obligea de nous arrêter, afin de prendre avec nous le Sieur de la Salle, qui étoit allé à la découverte par terre, & parce qu'il ne revenoit point, nous ne ſavions quelle réſolution prendre. Cela m'obligea de prendre deux de nos hommes les plus gaillards, d'entrer avant dans le bois, & de décharger leurs fuſils pour l'avertir du lieu où nous l'attendions. Deux autres monterent au haut de la riviere pour tâcher de le trouver. Tout cela pourtant inutilement. La nuit les obligea de revenir ſur leurs pas.

Le lendemain je me mis avec deux de nos hommes en Canot allegé pour faire plus de diligence à le chercher, en remontant la riviere : mais nous ne le trouvâmes point. Enfin ſur les quatre heures après midi nous l'apperçûmes de loin, ayant les mains & le viſage tout noirs du charbon, & du bois qu'il avoit attiſé pendant la nuit, qui avoit

été fort froide. Il avoit à ſa ceinture deux animaux de la groſſeur des rats muſquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui ſembloient être une eſpece d'hermines. Il les avoit tuez à coups de bâton; ſans que ces petites bêtes priſſent la fuite. Elles ſe pendent ordinairement par la queuë à des branches d'arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chére, parce qu'elles étoient fort graſſes.

Il nous dit, que les marais, qu'il avoit trouvez dans ſon chemin, l'avoient obligé de prendre un grand détour, de ſorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige, qui tomboit en abondance, il n'avoit pû arriver au bord de la riviere, qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fuſil pour nous avertir. Mais perſonne n'ayant répondu, il avoit crû, que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc ſon chemin en remontant le long de la riviere.

Ayant marché de cette ſorte plus de rois heures; il vit du feu ſur un tertre, ſur le

lequel il monta brusquement, & après avoir appellé deux ou trois fois: mais au lieu de nous trouver endormis, comme il se l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des brossailles, & sous un chêne il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché sur des herbes séches, & qui en étoit sorti apparemment au bruit qu'il avoit ouï. C'étoit sans doute quelque Sauvage, qui s'étoit mis là en embuscade pour surprendre, & pour tuer quelqu'un de ses Ennemis le long de la riviere. Il l'appella en deux ou trois langues differentes, & enfin pour faire connoître qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit se coucher en sa place. Il renouvella le feu, & après s'être bien chauffé il crût, que pour l'empécher d'être surpris, il devoit abbattre autour de lui quantité de brossailles, qui venant à tomber parmi celles qui restoient debout, embarrasseroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'aprocher de lui sans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveilleroit. Il éteignit en

ſuite le feu, & s'endormit, quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Pére Gabriel & moi priâmes le Sieur de la Salle de ne plus quitter ſon monde, comme il avoit fait, & nous lui repréſentâmes le plus fortement, que nous pûmes, que tout le bonheur de nôtre entrepriſe dependoit uniquement de ſa préſence.

Nôtre Sauvage étoit reſté derriere pour chaſſer. Ne nous trouvant point au portage, que nous avions paſſé, il monta plus haut, & nous vint dire, qu'il falloit décendre la riviere. On l'envoya avec tous nos Canoteurs, & je reſtai avec le Sieur de la Salle, qui étoit fort fatigué. Le feu ſe prit pendant la nuit dans nôtre Cabanne, qui n'étoit composée que de nattes de joncs. Nous y euſſions tous été brûlez, ſi je n'avois renverſé fort promptement la natte, qui ſervoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, où le Pére Gabriel avoit fait pluſieurs croix ſur les arbres pour

pour nous le faire connoître plus aiſément. Nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs ou taureaux ſauvages, pluſieurs carcaſſes de ces animaux monſtrueux & quelques Canots, que les Sauvages avoient faits avec des peaux de bœufs pour paſſer la riviere avec leurs charges de viande.

Cet endroit eſt ſitué au bord d'une grande campagne, à l'extrémité de laquelle du côté du Couchant il y a un Village de Miamis Maſcoutens, & Oïatinons ramaſſez enſemble. La riviere des Illinois a ſa ſource dans cet endroit dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, ſur leſquelles on peut à peine marcher. La ſource de cette riviere n'eſt éloignée que d'une lieuë & demie de celle des Miamis. Ainſi nous tranſportâmes tout nôtre équipage avec nos Canots par un chemin, que l'on baliſa pour la facilité de ceux, qui viendroient après nous. Nous laiſſâmes au portage de la riviere des Miamis, de même qu'au Fort, que l'on avoit conſtruit à ſon embou-

chure, des lettres, qui étoient attachées au paſſage ſur des arbres pour ſervir d'inſtruction à ceux, qui devoient nous venir joindre avec le Vaiſſeau au nombre de vingt-cinq perſonnes.

CHAPITRE XXIX.

Deſcription de nôtre embarquement à la ſource de la Riviere des Illinois.

LA ſource de cette riviere, comme nous venons de le dire, eſt au milieu de pluſieurs terres tremblantes, ſur leſquelles à peine peut-on marcher. Cette riviere eſt navigable à cent pas de ſa ſource pour des Canots d'écorce, & s'augmente de telle ſorte en très-peu de temps, qu'elle eſt preſque auſſi large & auſſi profonde, que la Sambre & la Meuſe. Elle a ſon cours au travers de pluſieurs vaſtes marais, & elle y fait tant de détours, quoi qu'elle coule aſ-

ſez rapidement, qu'après avoir vogué une journée entiere, on remarquoit par fois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieuës en droite ligne. On ne voyoit de toutes parts, tant que la vûë pouvoit s'étendre, que des marais pleins de joncs & d'aunes. Nous n'euſſions pû trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieuës de chemin ſans quelques mottes de terres glacées, ſur lesquelles nous faiſions du feu.

Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de chaſſe après avoir traverſé tous ces marais, comme nous l'avions eſpéré. Ce ne ſont que de grandes campagnes découvertes, dans leſquelles il ne croît que de grandes herbes, qui ſont ſéches ordinairement dans la ſaiſon, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient brûlées en chaſſant aux bœufs ou taureaux ſauvages. Quelque diligence, que nos gens apportaſſent pour tuer des bêtes fauves, nos chaſſeurs n'attraperent rien pendant plus de ſoixante lieuës. On ne tua qu'un cerf maigre, un petit chevreüil, quelques

cignes, & deux outardes pour la subsistence de trente ou trente-deux personnes. Si nos Canoteurs l'eussent pû, ils auroient infailliblement déserté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de se joindre aux Sauvages, que nous voyions dans les campagnes. Ils y avoient mis le feu dans les herbes fanées pour tuer plus facilement les taureaux & les vâches sauvages.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître par la quantité de cornes & de carcasses de ces bêtes, que nous voyions de tous côtez. Les Miamis les chassent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route sur cette riviere des Illinois pendant tout le reste du mois de Decembre. Enfin après avoir navigé en Canot d'écorce depuis la source de cette riviere pendant six vingts, ou cent trente lieuës, à compter depuis le Lac, qu'on appelle aussi des Illinois, nous arrivâmes enfin sur la fin du mois de Decembre 1679. au Village des Illinois. Pen-

Pendant le temps de nôtre dernier debarquement, sur le bord de cette riviere, lequel fût assez long, nous ne tuâmes qu'un bœuf ou taureau sauvage, & quelques poules d'Inde. Les Sauvages ayant mis le feu dans les herbes séches de toutes les préries de nôtre route, les bêtes fauves avoient pris l'épouvante, & s'étoient retirées. Ainsi quelque soin que l'on prît de la chasse, nous ne subsistâmes que par une pure providence Divine, qui donne des forces en un temps, qu'il ne donne pas dans un autre. Enfin n'ayant plus rien à manger, nous trouvâmes un bœuf ou taureau sauvage monstrueux embourbé sur le bord de la riviere. Douze de nos hommes eurent bien de la peine à le tirer de là avec un cable.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Deſcription de la Chaſſe, que les peuples de ces Pays-là font, des taureaux, & des vâches ſauvages, de la groſſeur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paiſſent avec d'autres bêtes fauves.

LORS que les Sauvages voyent un troupeau de ces bœufs, ou taureaux, ils s'aſſemblent en grand nombre, & mettent le feu de toutes parts aux herbes ſéches à l'entour de ces bêtes, à la réſerve de quelques paſſages, qu'ils laiſſent exprès. C'eſt dans ces lieux, où ils ſe poſtent avec leurs arcs, & leurs flêches. Ces animaux, qui veulent éviter le feu, ſont forcez de paſſer près des Sauvages. Alors ils les tuent, & en abbattent par fois juſques à cent ou

ſix

six vingts en un jour. Ils en font la distribution selon le nombre & le besoin des familles, & ces Sauvages tout triomphans du massacre de tant d'animaux, vont avertir leurs femmes d'aller querir ces viandes. Elles se rendent sur les lieux, & chargent sur leurs dos jusques à deux ou trois cens livres pesant, & jettent encore leurs enfans par dessus tout le fardeau, qui ne paroît pas plus les charger que les armes de nos soldats.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les mâles. Leurs cornes sont presque toutes noires, beaucoup plus grosses, mais un peu moins longues que celles des bœufs ou taureaux, qu'on voit en Europe. Leur tête est d'une grosseur monstrueuse. Ils ont le col fort court, mais fort gros, & quelquefois de six pans de largeur. Ils ont une bosse, ou petite élevation entre les deux épaules. Leurs jambes sont grosses & courtes, couvertes d'une laine fort longue. Ils ont

sur

ſur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent ſur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux eſt fort ſucculente. Ils ſont fort gras en Automne, parce qu'ils paiſſent pendant tout l'Eté dans des préries, où l'herbe leur monte jusqu'au cou. Ces vaſtes pays ſont ſi pleins de préries, qu'il ſemble que ce ſoit l'élement des taureaux ſauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'eſpace en eſpace & aſſez près les uns des autres des bois, où ces animaux ſe retirent pour ruminer, & pour ſe mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de contrées ſelon le changement des ſaiſons, & ſelon la diverſité des Climats. Quand ils ſont dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à ſentir les approches de l'hyver, ils paſſent aux terres du Sud. Ils ſe ſuivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainſi par fois pendant une lieuë de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place, où ils

ont

ont couché, eſt ſouvent remplie de pourpier ſauvage, dont nous avons mangé bien des fois. Ce qui donne lieu de croire, que le fumier des bœufs & des vâches en feroit venir dans ces pays. Les chemins, par où ces bêtes ont paſſé, ſont frayez comme nos grands chemins d'Europe. On n'y voit point d'herbe. Ils paſſent à la nage les fleuves & les rivieres, qu'ils trouvent dans leur chemin, afin d'aller paître d'une terre à l'autre. Les vâches ſauvages vont dans les Iſles pour y faire leurs veaux, afin que les loups ne les mangent pas: mais quand une fois leurs veaux ſont aſſez grands pour courir après leurs méres, les loups n'oſent s'en approcher, parce que les vâches les tueroient.

Les Sauvages ont cette prévoyance dans leur chaſſe, c'eſt que pour ne point déchaſſer ces animaux de leurs contrées, ils ne pourſuivent ordinairement que ceux, qu'ils ont bleſſez à coups de fléches. Pour les autres ils s'échappent à la fuite, & on les laiſſe aller en liberté de

de peur de les effaroucher. Au reste quoique les Sauvages de ces vastes Continens soient naturellement portez à détruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces taureaux sauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque destruction qu'on en fasse à une fois, il en revient encore davantage l'année suivante dans la saison ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuseau la laine de ces bœufs, & en font des sacs pour porter la viande boucannée, ou séchée au soleil. Elles la conservent pendant trois ou quatre mois de l'année, & quoi qu'elles n'ayent point de sel, elles la préparent pourtant si bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois après qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant, qu'elle vient d'être tuée tout fraichement. Nous buvions le boüillon, où cette viande avoit cuit, & nous nous en servions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'est la boisson ordinaire de tout le peuple

ple de l'Amerique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs ſauvages peſent ordinairement cent ou ſix vingts livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du col, qui eſt le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la paſſent avec de la cervelle de toutes ſortes d'animaux, & par ce moyen ils la rendent ſouple comme nos peaux de chamois paſſées en huile. Ils la peignent de diverſes couleurs, & la garniſſent de porc-épic blanc & rouge. Ils en font des robbes pour s'en ſervir de parade dans les feſtins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulierement pendant la nuit. Leurs robbes, qui ſont couvertes de laine friſée, paroiſſent tout-à-fait agréables.

Quand les Sauvages ont tué quelques vâches, les petis veaux ſuivent le chaſſeur, & leur vont lêcher la main ou le doigt. Ces Barbares en amenent par fois à leurs enfans : mais après qu'ils s'en ſont divertis, ils leur caſſent la tête pour

pour les manger. Ils conſervent les ongles de tous ces petis animaux, & les font ſécher, après quoi ils les attachent à des vergettes, & les ſecoüent ſelon la diverſité des poſtures & des mouvemens de ceux, qui chantent, & qui danſent. Cette machine a quelque choſe d'approchant des tambours de Baſque.

On pourroit facilement apprivoiſer ces petis animaux, & s'en ſervir pour labourer la terre. Ces bœufs ou taureaux ſauvages ſubſiſtent dans toutes les ſaiſons de l'année. Quand ils ſont ſurpris de l'hyver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui ſont dans un climat plus chaud, & que la terre eſt toute couverte de neige, ils ont l'addreſſe de renverſer la neige, & de brouter l'herbe, qui eſt deſſous. On les entend meugler, mais non pas ſi communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou taureaux ſauvages ont le corps, & ſur-tout par devant, beaucoup plus grand que nos bœufs d'Europe. Cette grande maſſe de chair ne

les empêche pourtant pas d'aller fort vîte. Il y a peu de Sauvages, quoi qu'ils ſoient fort légers & fort vîtes, qui les puiſſe atteindre à la courſe. Souvent ces animaux tuent ceux, qui les ont bleſſez, & ſur-tout lors qu'ils ſont en chaleur, & qu'un homme ſeul les pourſuit. On en voit ſouvent des bandes de deux, trois, ou quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres ſortes d'animaux dans ces vaſtes plaines, comme je l'ai remarqué dans la Deſcription de la Loüiſiane. On y voit des cerfs, des chevreuils, des caſtors, & les loutres y ſont communes. On y trouve auſſi des outardes, qui ont le goût de toutes ſortes de viandes, des cignes, des tortues, des poules d'Inde, des perroquets, & des perdrix. Il y a une quantité prodigieuſe de pelicans, qui ont des becs monſtrueux, & beaucoup d'autres oiſeaux de differentes eſpeces, qui y ſont en très-grand nombre.

La pêche y eſt très-abondante dans les rivieres, & la terre y eſt extraordinairement fertile. Ce ſont des pré-

res sans bornes, mêlées de Forêts de haute futaye, où il y a de toutes sortes de bois propres à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens chênes, pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus solides, & plus condensez que ceux de Canada. Les arbres y sont d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuse. On y trouveroit les plus belles pieces du monde pour y construire des vaisseaux, qu'on pourroit faire sur les lieux, & amener ensuite des bois, qui serviroient de lest aux navires, pour la construction des vaisseaux de l'Europe. Cela seroit d'une très-grande épargne, & donneroit aux arbres le temps de recroître dans les Forêts de l'Europe, qui sont fort épuisées.

On voit dans ces Forêts plusieurs sortes d'arbres fruitiers, & des vignes sauvages, qui produisent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, lesquelles meurissent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve aussi des campagnes de très-bon chanvre, qui y croît naturelle-

ment

ment de ſix ou ſept pieds de hauteur. Enfin par les eſſais, que nous en avons fait chès les Illinois, & chès les Iſſati, on eſt perſuadé, que la terre eſt capable de produire toutes ſortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la récolte deux fois par an.

L'air y eſt fort temperé & fort ſain. Le pays y eſt arroſé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruiſſeaux, dont la plûpart ſont navigables. On n'y eſt preſque point incommodé des Maringoüins, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuiſibles. En y cultivant la terre on pourra ſubſiſter la ſeconde année independemment des vivres de l'Europe. Ce vaſte Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Iſles Meridionales de l'Amerique. Les boucanniers Flibuſtiers, & d'autres pourroient tuer dans ces pays-là beaucoup plus de taureaux ſauvages, que dans tout le reſte des Iſles, qu'ils habitent.

Il y a des mines de charbon, d'ardoise, & de fer. Les morceaux de cuivre rouge fort pur, que l'on trouve en divers endroits, font juger, qu'il y en a des mines, & peut-être en trouveroit-on d'autres métaux & mineraux. On pourra les découvrir quelque jour. On a déja trouvé chès les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.

CHAPITRE XXXI.

Description de nôtre arrivée chès les Ilinois, peuple fort nombreux, par rapport aux autres Sauvages de l'Amerique.

L'ETYMOLOGIE de ce mot *Illinois* vient, selon que nous l'avons dit, du terme *Illini*, qui dans la langue de cette Nation signifie *un homme fait* où *achevé*, de même que le mot *Alleman* veut dire *tout homme*, comme si on vou-

vouloit ſignifier par là, qu'un Allemand tient du cœur & de la bravoure de tous les hommes de quelque Nation qu'ils ſoient.

Le plus grand Village des Illinois eſt composé de quatre ou cinq cens Cabannes, chacune de cinq ou ſix feux. Ces Villages ſont ſituëz dans une plaine un peu marécageuſe à quarante degrez de latitude ſur la rive droite d'une riviere auſſi large que la Meuſe l'eſt devant Namur. Leurs Cabannes ſont faites comme de longs berceaux. Elles ſont couvertes de nattes de joncs plats, ſi bien couſuës, qu'elles ſont impénetrables au vent, à la neige, & à la pluye. Chaque Cabanne a cinq ou ſix feux, comme je viens de le dire, & chaque feu une ou deux familles. Tous ceux, qui y habitent, vivent enſemble en bonne intelligence.

C'eſt la coûtume de ce peuple, dès qu'on a fait la récolte du bléd'Inde, de l'enfermer dans des creux ſous terre, afin de le conſerver pour l'Eté, que la viande ſe corrompt aiſément. Après cela

ils s'en vont au loin passer l'hyver à la chasse des Bœufs ou Taureaux sauvages, & des Castors, où ils ne portent que très-peu de grain. Cette provision de blé d'Inde leur est extrémément prétieuse. On ne sauroit leur faire un plus grand déplaisir, que d'y toucher pendant leur absence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions prévû, parce que les Sauvages étoient allez à la chasse en divers endroits selon leur coûtume. Leur absence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient : cependant nous n'osions prendre de leur blé d'Inde dans ces fosses, où ils l'enferment pour le conserver, afin de s'en servir à leur retour de la chasse pour semer leurs terres, & pour subsister jusqu'à une autre récolte. Enfin pourtant ne pouvant pas penser à décendre plus bas sans vivres, parce que le feu, qu'on avoit mis dans les campagnes, avoit fait fuyr toutes les bêtes fauves, le Sieur de la Salle resolut de prendre vingt minots du blé de ces Barbares.

bares dans l'esperance de les appaiser par quelque présent.

Nous nous embarquâmes avec cette nouvelle provision le même jour, & nous décendimes durant quatre jours sur la même Riviere, qui coule au Sud-quart-Sud-Oüest.

Le premier jour de Janvier 1680. immediatement après la Messe, souhaitant une hûreuse Année au Sieur de la Salle, & à tout nôtre monde avec les paroles les plus touchantes, que je pus, je priai tous nos mécontens de s'armer de patience, leur représentant, que Dieu pourvoiroit à tous nos besoins, & que vivans en bonne union, il nous susciteroit des moyens propres à nous faire subsister. Nous embrassâmes tous nos hommes l'un après l'autre, le Pére Gabriel, le Pére Zenobe & moi de la maniere la plus tendre & la plus cordiale. Nous les encourageâmes à poursuivre avec ardeur cette importante Découverte, que nous avions si bien commencée.

Sur la fin du quatriéme jour de l'an

nous traverſâmes un petit lac, long d'environ ſept lieuës, & large d'une, nommé *Pimiteoui*, ce qui ſignifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes graſſes. Le Sieur de la Salle jugea par l'Aſtrolabe, qu'il étoit à trente-trois degrez quarante-cinq minutes. Ce Lac eſt fort remarquable, en ce que la riviere des Illinois étant glacée juſque là, ce qui ne dure que quatre ou cinq ſemaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'eſt jamais depuis cet endroit juſqu'à ſon embouchure dans Meſchaſipi. La Navigation y eſt interrompuë en certains endroits à cauſe de l'amas des glaces, qui y dérivent d'enhaut.

L'on avoit aſſûré nos gens, que les Illinois avoient été prévenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux côtez de la riviere en un endroit, où le courant portoit nos Canots plus vîte qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les armes, & ranger ſes Canots de front, de

de forte qu'ils occupoient toute la largeur de la riviere. Dans les deux Canots les plus proches des deux bords se trouvoient le Sieur de la Salle, & le Sieur de Tonti, qui n'étoient éloignez du bord que d'une demi-portée de pistolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas encore découvert la petite flotte, furent surpris de la voir. Les uns coururent aux armes, & les autres prirent la fuite avec un extréme desordre. Le Sieur de la Salle avoit un Calumet de paix: mais il ne voulût pas le montrer à ces Barbares, de peur qu'ils ne l'interprétassent à foiblesse. Comme on fut bien-tôt si près d'eux, qu'on pouvoit s'entendre, nous leur criâmes, que nous étions Canadiens. Nos hommes avoient leurs armes à la main. Nous nous laissâmes emporter par le courant tous de front, parce qu'il n'y avoit point de débarquemeut qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant dispersez coururent aux armes; mais avec tant de confusion, qu'avant qu'ils se

fussent reconnûs, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y sauta le premier. L'on pouvoit défaire les Sauvages dans le desordre, où ils étoient : mais comme ce n'étoit pas nôtre dessein, nous fîmes halte, afin de donner aux Saûvages le temps de se r'assûrer.

Ces Barbares intimidez de cette action si hardie, présentérent aussi-tôt le Calumet de paix, quoi qu'ils fussent plusieurs milliers d'hommes. Nos gens leurs présentérent le leur en même tems, & leur terreur se changeant en joye, nous leur fîmes connoître, que nous acceptions la paix. Alors ils renvoyerent querir ceux, qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Pére Zenobe, & prenant leurs enfans par la main pour les r'assûrer de leur frayeur, nous leur témoignâmes toute la tendresse possible, & nous entrâmes avec les Viellards & les Maîtres dans leurs Cabannes. Nous avions compassion de ces pauvres Ames, qui ne se perdent que parce qu'ils ne con-

connoiſſent point Dieu, faute de Miſſionnaires, qui les inſtruiſent.

La joye des uns & des autres fut auſſi grande, que leur apprehenſion avoit été forte: celle de quelques-uns des Sauvages avoit été telle, qu'ils furent deux jours à revenir des lieux, où ils s'étoient ſauvez. Nous leur dîmes, que nous n'étions venus chès eux que pour leur faire connoître le vrai Dieu, pour les proteger contre leurs Ennemis, & pour leur apporter des armes à feu, dont ils n'avoient point de connoiſſance, & les autres commoditez de la vie. Nous entendimes une grande ſuite de voix, qui nous paroiſſoit ſortir du fond du cœur de ces Sauvages, qui ſont les plus humains de toute l'Amerique Septentrionale, & qui crioient en répetant ces mots, *Tapatoui-Nika*, c'eſt-à-dire, en leur langue, *Voilà qui eſt bien, mon Frere, mon Ami, Tu as l'eſprit bien fait d'avoir eu cette penſée.* En même temps ils nous froterent les jambes juſques à la plante des pieds auprès du feu avec de l'huile d'ours, & de la

graiſſe de taureaux ſauvages pour nous délaſſer. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous careſſant ainſi avec des amitiez tout-à-fait extraordinaires.

Auſſi-tôt après le Sieur de la Salle leur fit un préſent de tabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit; qu'il les avoit fait prier de s'aſſembler pour traiter d'une affaire, qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajoûta, qu'il ſavoit, combien le blé d'Inde leur étoit neceſſaire; que cependant la neceſſité des vivres, où ſes gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impoſſibilité de trouver des bêtes à la campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ſes Canots: qu'on n'y avoit point encore touché; que s'ils vouloient le lui laiſſer, il leur donneroit en échange des haches, & d'autres choſes, dont ils auroient beſoin. Que s'ils ne pouvoient s'en paſſer, il leur

étoit

étoit libre de le reprendre, mais que s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres necessaires pour sa subsistence & pour celle de ses gens, il s'en iroit chès leurs voisins, qui lui en fourniroient en payant, & qu'en échange il leur laissèroit le Forgeron, qu'il avoit amené pour racommoder leurs haches, & tous les autres instrumens, que nous autres Européens leur donnerions à l'avenir. Les Sauvages accorderent au Sieur de la Salle, ce qu'il leur demandoit, & nous fîmes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cette alliance, que nous contractions avec les Illinois, il nous fallut prendre plusieurs précautions necessaires. Un des Chefs des Sauvages Maskoutens, nommé Monso, nous vint traverser le soir même de nôtre arrivée. Nous apprîmes, qu'il étoit envoyé par d'autres que par ceux de sa Nation, & qu'il avoit avec lui quelques Miamis, & de jeunes gens, qui avoient apporté des chaudieres, des haches, des couteaux, & d'autres denrées. On l'avoit choisi

pour cette Ambaſſade plûtôt qu'un autre, parce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, diſant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un broüillon, qu'il étoit ami des Iroquois, & qu'il ne venoit chès eux, que pour devancer leurs Ennemis : qu'ils alloient venir de tous côtez avec les Européens, qui étoient en Canada pour détruire leur Nation. Il leur fit des préſens de tout ce qu'il avoit apporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur déſigna.

Ce Conſeil ſe tint la nuit, que les Sauvages choiſiſſent ordinairement pour traiter de leurs affaires ſecretes. Cet Ambaſſadeur ſe retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & défiance, & paroiſſoient même machiner quelque choſe contre nous. Cela nous fit beaucoup de pei-

ne;

ne : mais le Sieur de la Salle, qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple par des présens, apprit de lui le sujet de ce changement. Cela lui donna le moyen de dissiper adroitement leurs soupçons.

Non seulement donc nous trouvâmes les moyens de r'assûrer cette Nation: mais dans la suite nous desabusâmes encore les Maskoutens, & les Miamis. Nous fîmes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois, qui subsista pendant tout le temps, que nous fûmes sur le lieu.

CHAPITRE XXXII.

Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous, jusques à la construction d'un Fort.

PEndant que nous demeurions parmi cette Nation, le nommé Nikanapé, frere de Chassagoüasse le plus con-

considérable des Capitaines Illinois, lequel étoit absent, nous invita tous à un festin. Lors que tout le monde fût assis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fit un discours bien different de celui de leurs Anciens à nôtre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chére, que pour nous guérir l'esprit de la fantaisie, que nous avions de décendre Meschasipi, c'est-à-dire, *la grande Riviere*, jusques à la mer. Il assûroit, que personne ne l'avoit entrepris sans y perir: que ses bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient sans doute par leur nombre, quelque valeur, & quelques armes, que nous pussions avoir: que ce fleuve étoit plein de Monstres, de Tritons, de Crocodiles, & de Serpens: que supposé que la grandeur de la Barque, que nous allions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre absolument inévitable. C'est, que le bas de Meschasipi étoit plein de sauts,

& de

& de précipices, qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient perir sans ressource: que tous ces rapides, & ces précipices abboutissoient à un gouffre, où cette riviere se perdoit sous terre, sans qu'on sût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonstances, & prononça son discours si serieusement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoûtumez aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehension sur leurs visages, qui paroissoient tout effrayez. Mais comme ce n'est pas la coûtume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faisant nous eussions augmenté l'inquietude de nos gens, nous lui laissâmes paisiblement achever son discours, après quoi nous lui répondîmes sans faire paroître aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligez des avis, qu'il nous don-

noit, & que nous acquerrions d'autant plus de gloire, que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter: que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes, & de nos Chefs: qu'il commandoit à la mer, & à tout le monde: que nous nous estimerions hûreux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel, & de celui, qui nous avoit envoyez, jusques au bout de la terre: que nous croïons, que tout ce qu'il nous avoit dit, étoit une invention de son amitié pour nous empêcher de quiter sa Nation: qu'il se pouvoit faire, que tout cela n'étoit que l'artifice de quelque méchant esprit, qui leur avoit donné de la défiance de nos desseins: que nos desseins étoient pleins de sincerité, & qui si les Illinois avoient une véritable amitié pour nous, ils ne devoient pas nous dissimuler les sujets de leur inquietude, afin que nous pussions les satisfaire: qu'autrement nous aurions lieu de croire, que l'amitié, qu'ils nous témoignoient à nôtre arrivée, n'étoit qu'une

qu'une amitié feinte & pleine de dissimulation. Nikanapé demeura sans repartie, & nous présentant à manger il changea de discours.

Après le repas nôtre Truchement ayant été bien instruit reprit la parole, & dit à ceux, qui étoient présens, que nous n'étions pas surpris, que leurs voisins devinsent jaloux des commoditez, qu'ils recevoient du commerce, qu'ils alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur fissent des rapports à nôtre desavantage. Mais qu'ils s'étonnoit, de ce qu'ils y donnoient créance si facilement, & de ce qu'ils nous cachoient la vérité, puis que nous leur avions communiqué franchement & sincerement tous nos desseins.

Nous ne dormions pas, mon Frere, ajoût-a-t-il en s'addressant à Nikanapé, lors que Monso vous a parlé la nuit en cachette à nôtre desavantage, & quand il vous a dit, que nous étions les Espions des Iroquois. Les présens, qu'il vous a faits pour vous persuader ses mensonges, sont encore cachez dans cette cabanne.

Pour-

Pourquoi a-t-il pris la fuite aussi tôt après qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne se montroit-il pas de jour, s'il n'avoit que des véritez à dire ? N'as-tu pas vû, qu'à nôtre arrivée nous avons pû tuer tes neveux, & que dans la confusion, où ils étoient, nous eussions pû faire seuls, ce qu'on te veut persuader, que nous executerions avec l'assistance des Iroquois, après que nous nous serons établis chès toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation ? A l'heure que je parle, ces guerriers, qui sont ici avec moi, ne pourroient-ils pas vous égorger tous tant que vous étes d'Anciens, pendant que vos jeunes gens sont à la chasse ? Ne sais-tu pas, que les Iroquois, que tu crains, ont souvent éprouvé nôtre valeur? qu'ainsi nous n'aurions pas besoin de leur secours, si nous avions dessein de te faire la guerre ?

Mais pour te guérir entierement l'esprit, cours après cet imposteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous con-

connoît-il, lui, qui ne nous a jamais vûs? Comment peut-il savoir les complots, que nous avons faits avec les Iroquois, qu'il connoît aussi peu que nous? Regarde nôtre équipage: ce ne sont que des outils & des marchandises, qui ne nous peuvent servir qu'à faire du bien, & qui ne sont propres ni pour les attaques, ni pour les retraites.

Ce discours les émut, & les obligea de faire courir après Monso pour le ramener: mais la neige, qui tomba la nuit en abondance, & qui couvrit les pistes, empêcha, qu'on ne le pût joindre. Cependant nos gens, qui avoient été épouvantez, ne furent pas tout-à-fait guéris de leurs craintes mal fondées. Six d'entr'eux, qui étoient de garde, & entr'autres deux Scieurs de long, sans lesquels nous ne pouvions faire de Barque pour aller à la mer, & qui avoient été corrompus d'ailleurs à Missilimakinak, s'enfuïrent la nuit suivante, & enlevérent ce qu'ils crurent leur devoir être necessaire. En quoi il est vrai de dire, qu'ils s'exposerent

à un

à un danger de perir, beaucoup plus certain que celui, qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voyant, que ces six Deserteurs n'avoient laissé dans leur Cabanne qu'un seul homme, qui leur étoit suspect, commanda au reste de nos gens, afin d'empêcher le mauvais effet, que cette desertion pourroit produire dans l'esprit des Illinois, de dire, que leurs Camarades étoient partis sans son ordre, & qu'il auroit bien pû les faire poursuivre, & les punir pour en faire un exemple: mais qu'il ne vouloit pas faire connoître aux Sauvages le peu de fidélité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fidéles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extrémitez par la crainte des dangers, que Nikanapé leur avoit faussement exaggerez: nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne prétendoit mener avec lui que ceux, qui l'accompagneroient volontairement: qu'il leur donnoit parole de laisser aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada,

nada, où ils pourroient aller en Canot ſans courir aucun riſque: qu'ils ne pouvoient l'entreprendre alors qu'avec un peril manifeſte de la vie, & qu'une retraite ſemblable les couvriroit d'une éternelle confuſion de l'avoir lâchement abandonné par une conſpiration, qui ne pourroit pas demeurer impunie, lors qu'ils ſeroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tâcha ainſi de r'aſſûrer ſes gens. Cependant il connoiſſoit leur inconſtance. Diſſimulant donc le chagrin, qu'il avoit de leur peu de courage, il reſolut de les éloigner des Sauvages, afin de couper le chemin à de nouvelles ſubornations. Mais afin de les y faire conſentir ſans murmure, il leur dit, qu'ils n'étoient pas tout-à-fait en ſûreté parmi les Illinois: que d'ailleurs un pareil ſejour les expoſoit aux attaques des Iroquois, que peut-être ces Barbares viendroient attaquer les Illinois avant l'hyver, & que ces derniers n'étoient pas capables de leur reſiſter: que ſelon toutes les apparences ils s'en fuïroient au premier choc: que les Iro-

quois

quois ne pouvant les attraper, parce que les Illinois courent beaucoup plus vîte qu'eux, ils déchargeroient leur furie sur nous; que nôtre petit nombre seroit incapable de faire tête à ces Barbares: qu'il n'y avoit qu'un seul remede, qui étoit de se fortifier dans quelque poste facile à défendre: qu'il y en avoit un de cette sorte près du Village; où ils seroient à couvert des insultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares: que nous ne pourrions pas y être forcez, & que cela même les empécheroit de nous attaquer.

Ces raisons, & plusieurs autres semblables, que je leur deduisis, les persuaderent, & les engagerent à entreprendre de bonne grace la construction d'un Fort. On choisit une place propre à cela, distante de quatre journées du grand Village des Illinois, en décendant vers le fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XXXIII.

Réflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit esperer de leur conversion.

IL eft bon d'obferver ici, qu'il y a des Miamis fituez au Sud-Oüeft du fond du Lac des Illinois. Ils habitent fur le bord d'une riviere affez belle, qui eft environ à quinze lieuës dans les terres à quarante & un degré de latitude Septentrionale. La Nation des Maskoutens & celle des Outoüagamis demeurent environ à quarante-trois degrez de latitude fur le bord de la riviere appellée Melleoki, qui fe décharge affez près de leur Village dans le Lac des Illinois. Du côté de l'Oüeft on trouve les Kikapous, & les Ainoves, qui ont deux Villages. A l'Oüeft de ces derniers, au haut de la riviere de Chécagoumenant, il y a un autre Villa-

ge d'Illinois Cascaschia, situé à l'Oüest du fond du même Lac, tirant un peu à Sud-Oüest environ le 41. degré de latitude. Les Authoutantas, & Maskoutens Nadoüessiouz demeurent à cent trente lieuës des Illinois dans trois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve Meschasipi. C'est du côté de l'Oüest au dessus de la Riviere des Illinois vis-à-vis de l'embouchure de Oüisconsin, il y a une autre Riviere, qui se décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la suite de plusieurs autres Nations.

La plûpart de tous ces Sauvages, & sur-tout les Illinois, font leurs Cabannes de nattes de joncs plats, & doublées, lesquelles sont consues ensemble. Ils sont de grande stature, forts & robustes, adroits à l'arc & à la fléche. Ces derniers n'avoient point encore d'armes à feu. Nous en avons donné à quelques-uns. Ils sont errans, paresseux, craintifs, libertins, & presque sans respet pour leurs Chefs. Ils sont coleres, & grands larrons.

Leurs

Leurs Villages ne sont fermez d'aucunes palissades, parce qu'ils n'ont pas assez de cœur pour les défendre. Ils fuïent à la prémiere nouvelle, qu'ils apprennent de l'armée Ennemie. La bonté & la fertilité de leurs campagnes leur fournissent tout ce qui est necessaire à la vie. Ils n'ont l'usage des instrumens & des armes de fer, que depuis que nous y avons été. Outre l'arc & la fléche ils se servent encore en guerre d'une espece de demi-pique, & de massuë de bois.

Les Hermaphrodites sont en grand nombre parmi eux. Ils ont ordinairement plusieurs femmes, & prennent souvent toutes les Sœurs, disans qu'elles s'accordent mieux que des étrangeres. Cependant ils en sont si jaloux, qu'ils leur coupent le nez sur le moindre soupçon. Ils sont impudiques jusqu'à tomber dans le péché qui est contre nature. Ils ont des garçons, à qui ils donnent l'équipage de filles, parce qu'ils les employent à cet abominable usage; ces garçons ne s'occupent qu'aux

ouvrages des femmes, & ne se mélent ni de la chasse, ni de la guerre. Ils sont fort superstitieux, quoi que sans aucun culte de Réligion. Au reste ils sont grands joüeurs, comme sont tous les Sauvages, que j'ai pû connoître dans l'Amerique.

Comme il y a dans de certains endroits pierreux de leur pays une fort grande quantité de serpens, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoissent aussi plusieurs herbes propres à les guérir de leurs morsures, dont l'usage est beaucoup plus assûré, que celui du Thériaque & de l'Orvietan. Quand ils se sont frotez de ces herbes, ils se joüent impunément avec ces insectes, quelques venimeux qu'ils soient. Ils les font même entrer fort souvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nuds en Eté, excepté qu'ils se couvrent les pieds d'une espece de souliers, qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid est assez piquant dans leurs campagnes, quoi qu'il ne dure pas long-temps. Mais

ils

ils s'en garantissent par le moyen des peaux de bêtes sauvages, qu'ils passent, & qu'ils peignent fort proprement, & dont ils se font des couvertures, & une espece de robbes.

Pour ce qui est des conversions, qu'on peut faire de ces gens-là touchant l'Evangile, on ne sauroit faire aucun fonds sur eux. Ces Sauvages, de même que tous ceux de l'Amerique, sont fort peu disposez aux lumieres de la foi, parce qu'ils sont brutaux & stupides, & que leurs mœurs sont extrémement corrompues, & opposées au Christianisme. Il faudra donc bien du temps pour les rendre capables de recevoir nos véritez. J'en ai trouvé quelques-uns, qui étoient d'une humeur assez docile. Le Pére Zenobe a baptizé quelques enfans moribons parmi ces Barbares; & deux ou trois personnes mourantes, qui lui témoignerent quelque disposition pour cela. Ces peuples se seroient laissé baptiser, comme on eût voulu, mais sans aucune instruction préalable, & sans aucune connoissance de la nature & de l'effica-

ce du Sacrement, parce qu'ils ſont fort groſſiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux véritez, qu'on leur préche.

Le Pére Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez à lui, & qui lui avoient promis de le ſuivre par tout. Il crût, qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moyen il s'aſſûreroit de la validité de leur baptême: mais cela n'a ſervi dans la ſuite, qu'à lui faire naître des ſcrupules ſur ce ſujet, parce qu'il apprit, qu'un Sauvage nommé Chaſſagoüache, qui avoit été baptizé, étoit mort entre les mains des Jongleurs, abandonné aux ſuperſtitions de ſon pays, & que par conſequent il étoit *duplo filius gehennæ*. Car ce malhûreux ayant profané ſon baptême par les crimes infames, auſquels il s'abandonna dans la ſuite, meritoit ſans doute d'être châtié doublement dans l'autre vie.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

Conſtruction d'un Fort, que nous fîmes bâtir ſur la Riviere des Illinois, nommé Chécagou *par ces Barbares, & par nous le* Fort de Crevécœur, *enſemble la fabrique d'une nouvelle Barque pour décendre à la mer.*

IL faut remarquer ici, que quelque hyver qu'il faſſe dans les Contrées de ce charmant Pays des Illinois, il ne dure que deux mois tout au plus. Et en effet le 15. de Janvier il ſurvint un grand dégel, qui rendit la Riviere libre au deſſous du Village, où nous étions. Nous nous trouvâmes donc tout d'un coup comme dans une eſpece de printemps. Le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner. Nous nous rendîmes donc en Canot au lieu, que nous allions choiſir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit tertre, éloigné d'envi-

ron deux cens pas du bord de la riviere, laquelle s'étendoit jusqu'au pied dans le temps des pluyes. Deux ravines larges & profondes fortifioient les deux autres côtez de cette petite éminence. On acheva de retrancher une partie du quatriéme par un fossé, qui joignoit ensemble les deux ravines. On fit border leur talus exterieur, qui lui servoit de contrescarpe par des Chevaux de Frise, & ensuite on escarpa cette éminence de tous côtez. On en fit soûtenir la terre, autant qu'il étoit necessaire, par de fortes pieces de bois, & par des madriers.

On fit faire le logement à deux des angles de ce Fort, afin que nos gens fussent toûjours prêts en cas d'attaque. Les Péres Gabriel, Zenobe & moi nous logeâmes dans une Cabanne couverte de planches, que nous ajustâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions aprés le travail avec tout nôtre monde pour la priere du soir, de même que nous nous y trouvions le matin pour le même sujet. Nous ne pou-

vions

vions plus dire la Messe, parce que le vin, que nous avions fait des gros raisins du pays, avoit manqué. Nous nous contentions de chanter les Vêpres les jours de Fêtes, & les Dimanches, & nous faisions la prédication après les priéres du matin. On mit la forge le long de la courtine, qui regardoit le bois. Le Sieur de la Salle se posta au milieu du Fort avec le Sieur de Tonti, & on fit abbattre du bois pour en faire du charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, nous pensions sans cesse à nôtre grande Découverte. Nous voyions, que la construction de la Barque étoit fort difficile, parce que nos Scieurs de long avoient déserté. On s'avisa donc de dire à nos gens, que s'il y avoit parmi eux quelqu'un, qui fût de bonne volonté, & qui voulût essayer de faire des planches de bordage, on espéroit d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu plus de peine & de temps, mais qu'au pis aller, on en seroit quitte pour en gâter quelques-unes.

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fit l'essai. Ils réussirent assez bien, quoi qu'ils n'eussent jamais travaillé à de pareil ouvrage. On fit donc commencer une Barque de quarante-deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupa à cela avec tant d'empressement que nonobstant les Travaux du Fort, qu'on nomma de Crevecœur, à cause du chagrin, que nos Deserteurs nous avoient donné. Le bordage fût scié, tout le bois de la Barque prêt, & la Barque dressée jusque au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai déja remarqué, que l'hyver, qui n'est pas grand dans le pays des Illinois, n'est pas plus froid qu'en Provence. Cependant l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela surprit les Sauvages, qui n'avoient jamais experimenté un hyver si rude. Ainsi le Sieur de la Salle & moi nous nous voyions exposez à de nouvelles fatigues, qui peut-être sembleront incroyables à ceux, qui n'ont point d'experience des grands Voyages,

& des

& des nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Crevecœur étoit presque achevé. On avoit préparé tout le bois necessaire pour nôtre Barque. Mais nous n'avions ni cordages, ni voiles. Nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'apprenions aucune nouvelle de nôtre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoyez pour s'informer, de ce qu'il étoit devenu. L'Eté s'approchoit, & si nous attendions encore quelques mois inutilement, nôtre entreprise seroit retardée d'une année, & peut-être de deux ou trois, parce que nous étions loin du Canada, qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'amasser les choses, dont nous avions besoin. Pour ce qui est de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cens lieuës, qu'il falloit traverser par terre, & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'apparence.

Le Sieur de la Salle ne voyant point revenir son Vaisseau le Griffon, &

n'apprenant aucunes nouvelles de ceux, qu'il avoit envoyez au devant, ne se rebuta point de toutes ces difficultez. Son courage passa par dessus, & sans s'embarrasser d'un si long & d'un si pénible Voyage, il l'entreprit, & en fit une partie avec deux grandes raquettes aux pieds, de peur d'enfoncer dans les neiges.

Dans cette extrémité d'affaires nous prîmes tout deux une résolution aussi extraordinaire, qu'elle étoit difficile à executer: Moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnûs, où on étoit à tout moment dans un très-grand danger de la vie: Lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moyen de subsister non plus que moi, que ce que nous pourrions tuer de bêtes fauves avec le fusil, sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous rencontrerions sur nôtre route. Mais il y avoit cette difference entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre ou cinq Nations, par lesquelles il de-

devoit passer, connoissoient les Européens, qui sont en Canada, parce qu'ils avoient commerce avec eux, & que ceux, où j'allois à plus de six ou sept cens lieuës des Illinois, n'avoient jamais vû d'Européens. Cependant toutes ces difficultez ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute nôtre peine étoit seulement de trouver parmi nos gens des hommes assez hardis pour nous accompagner, & d'empécher, que les autres, qui étoient déja fort ébranlez, ne désertassent après nôtre départ.

CHAPITRE XXXV.

Récit de ce qui se passa avant le départ de l'Auteur pour sa nouvelle Déconverte, avec le Retour de Sieur de la Salle au Fort du Frontenac, & les instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschasipi.

AVANT nôtre départ nous trouvâmes hûreusement le moyen de desabuser nos gens des fausses impressions, que les Illinois leur avoient données à la sollicitation de Monso Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arriverent au Village des Illinois. L'un d'eux nous assûra de la beauté du Fleuve Meschasipi. Nous en fûmes encore instruits par plusieurs autres Sauvages. Mais un Illinois nous dit en patticulier, & fort en secret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant

ce récit ne ſuffiſoit pas pour deſabuſer nos gens. Afin donc de les r'aſſûrer entierement, nous entreprîmes de le faire avoüer aux Illinois, quoi que nous euſſions appris, qu'ils avoient résolu dans un Conſeil, qu'ils avoient tenu ſecretement, de nous dire toûjours la même choſe. Il s'en préſenta peu de temps après une occaſion tout-à-fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des priſonniers du côté du Sud, avoit devancé ſes Camarades. Il paſſa à nôtre Chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fîmes ſemblant d'avoir quelque connoiſſance, ce jeune homme nous en fit une Carte aſſez exacte avec du charbon. Il nous aſſûra, qu'il avoit été par tout avec ſa Pirogue, qui eſt un Canot de bois creuſé avec du feu : qu'il n'y avoit juſques à la mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ni Saut, ni rapide : mais que parce que ce Fleuve devient fort large en approchant de ſon embouchure,

chure,

chure, il y avoit en quelques endroits des battures de ſable, & au milieu des canaux fort profonds, & des vaſes, qui en barroient une partie. Il nous dit auſſi le nom de pluſieurs Nations, qui habitent ſur ſon rivage, & de diverſes rivieres, qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choſes, & je pourrai bien en faire le récit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remerciâmes par un petit préſent, que nous lui fîmes, de ce qu'il nous avoit découvert la vérité, que les principaux de ſa Nation nous avoient déguiſée. Il nous pria de ne leur rien témoigner de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la maniere des Sauvages, quand ils veulent recommander le ſecret.

Le lendemain au matin après les priéres publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois aſſemblez dans la Cabanne d'un des plus conſidérables de la Nation, qui leur faiſoit feſtin d'un ours. C'eſt un mets, dont ils font beaucoup de cas. Ils nous firent

rent place au milieu d'eux ſur une belle natte de joncs, qu'ils nous préſenterent. Nous leur fimes dire par un de nos hommes qui ſavoit la langue, que nous voulions leur apprendre, que celui, qui a tout fait, que nous appellions le grand Maître de la vie, prenoit un ſoin particulier de nous: qu'il nous avoit fait la grace de nous inſtruire de l'état de Meſchaſipi: que nous étions en peine d'en connoître la vérité, depuis qu'ils avoient voulu nous perſuader, que la navigation en étoit impoſſible. Après quoi nous ajoûtâmes tout ce que nous avions appris le jour précedent, ſans faire connoître en aucune maniere le moyen, par lequel nous en avions été inſtruits.

Ces Barbares crurent, que nous avions appris toutes ces choſes par quelques voyes extraordinaires. Après s'être fermé la bouche avec la main, ſelon leur maniere de témoigner leur admiration, ils nous dirent, que la ſeule envie, qu'ils avoient d'arrêter nôtre Capitaine avec les Robbes griſes, ou les

pieds

pieds nuds, comme les Sauvages ont accoûtumé d'appeller nos Réligieux de S. François, pour rester avec eux, les avoit obligez de nous cacher la vérité. Ils nous avouerent donc tout ce que nous avions appris du jeune Guerrier, & du depuis ils ont persisté dans les mêmes sentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens, & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de plusieurs Osages, Cikaga, & Akansa, qui étoient venus du Sud pour nous voir, & pour troquer avec nous des haches contre des pelletieres, qu'ils avoient apportées. Ils nous dirent tous, que le Fleuve Meschasipi étoit navigable par tout jusques à la mer, & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danser le Calumet de paix, pour entretenir une bonne correspondance avec nous, & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivérent en même temps, & danserent le Calumet de paix aux

aux Illinois. Ils firent donc alliance avec eux contre les Iroquois leurs plus implacables Ennemis. Le Sieur de la Salle leur fit quelques présens afin de les unir plus fortement ensemble.

Nous nous trouvions alors trois Missionnaires Récollets avec le petit nombre d'Européens, qui étoient au Fort de Crevecœur, & nous n'avions plus de vin pour célébrer la Messe. Le Pére Gabriel, qui avoit besoin de soulagement à cause de son grand âge, témoigna, qu'il resteroit seul très-volontiers avec ceux de nos gens, qui demeureroient dans le Fort. Le Pére Zenobe, qui avoit souhaité la grande mission des Illinois, lesquels étoient au nombre de sept à huit mille ames, s'ennuyoit parmi ce peuple. Il ne pouvoit se façonner aux manieres importunes des Sauvages, avec lesquels il demeuroit.

Nous en parlâmes au Sieur de la Salle, qui fit présent de trois haches à l'hôte de ce Réligieux nommé Omahouha, c'est à-dire, *Loup.* Cet homme étoit le Chef d'une Famille, ou Tribu.

C'étoit

C'étoit, afin qu'il eût soin de ce bon Pére. Il le logeoit chès lui, & paroissoit l'aimer comme l'un de ses enfans. Ce Réligieux, qui n'étoit qu'à une demi-lieuë du Fort, vint nous témoigner son chagrin, & nous représenta, qu'il ne pouvoit se façonner aux manieres de ces Barbares, quoi qu'il eût déja appris leur langue en partie.

J'offris de prendre sa place de Mission, pourvû qu'il voulût prendre la mienne, qui étoit d'aller vers ces Nations avancées, que nous ne connoissions, que parce que les Sauvages nous en avoient dit, ce qui étoit fort superficiel. Cela donna à penser au Pére Zenobe, lequel enfin aima mieux rester avec les Illinois, dont il avoit quelque connoissance, que de s'exposer à des dangers presque assûrez parmi des peuples inconnûs.

Le Sieur de la Salle laissa le Sieur de Tonti pour Commandant au Fort de Crevecœur avec le reste de nos soldats, & les Charpentiers, qui travailloient à la construction de cette Barque, que nous

nous deſtinions à décendre juſques à la mer. Nous prétendions commencer ce Voyage par la Riviere des Illinois, qui perd ſon nom dans le fleuve Meſchaſipi. Au reſte nous eſpérions de nous garantir des flêches des Sauvages, qui pourroient nous attaquer, parce que nous avions deſſein de revétir cette Barque d'une eſpece de parapet. Le Sieur de la Salle laiſſa au dit Sieur de Tonti de la poudre, du plomb, un Forgeron, des fuſils, & d'autres armes pour ſe défendre, au cas que les Iroquois le vinſent attaquer, & avant que de retourner au Fort de Frontenac, où il vouloit aller querir du renfort, des cables, & des agrets pour cette barque, il la vit élever juſques au cordon.

Il ne ſavoit comment me diſpoſer à aller découvrir par avance la route, qu'il ſeroit obligé de ſuivre pour ſe rendre à ce fleuve Meſchaſipi à ſon retour de Canada. J'avois un abcès à la bouche, qui ſuppuroit tous les jours depuis un an & demi, quoi que ſans puanteur. Je lui témoignai la repugnan-

ce, que j'avois à faire le Voyage, dont il s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me répondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Superieurs, que j'avois empéché le bon succès de nos Missions nouvelles.

Le bon Pére Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Pére Maître de Noviciat dans nôtre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incommodité, disant, que si je mourois dans cette entreprise, Dieu seroit un jour glorifié de nos travaux Apostoliques. Il est vrai, mon Fils, ajoûtoit ce vénérable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'austerité de la pénitence, que vous aurez des monstres à vaincre, & des précipices affreux à passer dans cette entreprise, qui demande la force & le courage des plus robustes. Vous ne savez pas un mot de la langue de ces peuples, que vous allez tâcher de gagner à Dieu: mais cou-

courage, vous remporterez autant de victoires, que vous, recevrez de combats.

Considérant donc, que ce bon Vieillard avoit bien voulu me venir seconder à son âge dans la seconde année de nôtre Découverte, espérant d'établir le Regne de Jesus-Christ crucifié parmi des peuples Barbares & inconnûs, & voyant d'ailleurs, qu'étant l'unique héritier d'une Maison noble de Bourgogne, il avoit bien voulu sacrifier tout cela à l'honneur de la Mission, j'entrepris ce dangereux voyage avec une entiere assûrance, espérant, que je pourrois m'établir parmi ces Barbares pour y annoncer l'Evangile.

Le Sieur de la Salle me voyant resolu à cette entreprise, me dit, que je lui faisois un extréme plaisir. Dieu sait, s'il parloit alors selon son cœur. Quoi qu'il en soit, il me donna un Calumet de paix, & un Canot d'écorce avec deux hommes, dont l'un s'appelloit Antoine Auguel, surnommé le Picard du Gay, & l'autre s'appelloit Michel Ako, natif

du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandiſes deſtinées à faire des préſens, qui pouvoient valoir environ mille francs en ce pays-là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze alénes, un petit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de raſſade noire & blanche, & un petit paquet d'aiguilles pour faire des préſens aux Sauvages, ajoûtant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pû.

On peut juger de la force de mon équipage pour une entrepriſe comme la mienne. Je reçûs la bénédiction du Pére Gabriel. Je pris congé du Sieur de la Salle, & après avoir embraſſé tous nos gens, qui me vinrent conduire juſques au Canot, le Pére Zenobe reſta parmi les Illinois, & le bon Pére Gabriel finit ſes Adieux par ces paroles de l'Ecriture, *Viriliter age, & confortetur cor tuum*, portez vous courageuſement, & que vôtre cœur ſoit fortifié.

CHA-

CHAPITRE XXXVI.

Départ de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations éloignées.

IL faut avouër, qu'en considérant mûrement les grands dangers, ausquels j'allois m'exposer parmi tant de Nations Barbares avec deux hommes seulement, tout autre que moi en auroit été fort ébranlé. Et en effet je n'eusse pas été la duppe du Sieur de la Salle, qui m'exposoit temerairement, si je n'eusse mis toute ma confiance en Dieu, qui pouvoit donner un hûreux succès à nôtre Découverte.

Nous partîmes du Fort de Crevecœur le 29. Fevrier de l'an 1680. & sur le soir en décendant la Riviere des Illinois, nous rencontrâmes sur nôtre route plusieurs bandes de ces Sauvages, qui

revenoient dans leurs villages dans leurs pyrogues, ou gondoles, chargées de taureaux ſauvages, qu'ils avoient tuez à la chaſſe. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me diſoient, que le Sieur de la Salle les expoſoit à la boucherie.

Cependant ils n'oſerent me quiter, parce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repaſſer par nôtre Fort, où on n'auroit pas manqué de les arrêter. Nous pourſuivîmes donc nôtre navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avouerent le deſſein, qu'ils avoient eu de me laiſſer avec les Sauvages, diſans que pour eux, ils ſe ſeroient ſauvez avec les marchandiſes, ajoûtans, que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus, que ces marchandiſes ne valoient. On peut juger quel beau préſage je pouvois tirer de ce deſſein.

La riviere des Illinois, ſur laquelle nous navigions, eſt auſſi profonde, & auſſi large, comme je l'ai déja dit, que la Meuſe à Namur. En deux autres

endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieuë. Elle est bordée de côteaux, dont la pente est couverte de bois, & de grands arbres. Ces côteaux sont éloignez d'une demi-lieuë les uns des autres. Ils laissent entr'eux un terrain marécageux & souvent inondé, surtout en automne, & au printemps : cependant il ne laisse pas d'y croître de fort grands arbres. Quand on est sur ces côteaux, on découvre de belles préries à perte de vûë, garnies d'espace en espace de petis bois de haute futaye, qui semblent avoir été plantez exprès. Le courant de la riviere n'est sensible que dans le temps des grandes pluyes. Elle est capable de porter en tout temps, pendant environ cent lieuës de chemin, de grandes barques, depuis son embouchure jusques au village des Illinois. Son cours va presque toûjours au Sud-quart-Sud-Oüest.

Le 7. de Mars nous trouvâmes environ à deux lieuës de son embouchure une Nation appellée Tamaroa, ou Maroa, composée de deux cens familles.

Ils voulurent nous mener à leur village, situé à l'Oüest du fleuve Meschasipi, à six ou sept lieuës de l'embouchure de cette riviere des Illinois : mais mes deux Canoteurs espérans de faire un plus grand gain, aimerent mieux passer outre, suivant le conseil, que je leur donnois. Et en effet ils auroient été indubitablement volez par ces Sauvages. Ils voyoient, que nous portions du fer & des armes à leurs Ennemis, ce qu'ils ne vouloient pas souffrir. Mais ils ne purent nous attraper dans leurs pyrogues, ou Canots de bois creusé avec le feu, parce que ces vaisseaux sont beaucoup plus lourds que ceux d'écorce, qui alloient bien plus vîte que les leurs.

Ils dépécherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de fléches dans quelque détroit de la riviere. Mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps après le lieu de leur embuscade par le feu, qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverser promptement la riviere. Nous gagnâmes l'autre bord, &

nous

nous campâmes dans une petite Isle, laissant nôtre Canot chargé sur le bord pendant la nuit, sous la garde d'un petit chien, afin qu'il nous éveillât, & que nous pussions nous embarquer plus promptement, au cas que ces Barbares voulussent nous surprendre en passant la riviere à la nage.

Après avoir évité ces Sauvages, nous arrivâmes bien-tôt à l'embouchure de la Riviere des Illinois, éloignée de cinquante lieuës du Fort de Crevecœur, & d'environ cent lieuës du grand Village de ces Barbares. Cette embouchure est située entre le 35. & le 36. degré de latitude, & par consequent à 120. ou cent trente lieuës du Golfe de Mexique, selon nôtre conjecture, en quoi je ne comprens pas les détours, que le grand fleuve Meschasipi peut faire jusqu'à la mer.

A l'angle, que cette riviere des Illinois forme à son embouchure du côté du Sud, on voit un rocher plat, escarpé d'environ quarante pieds de hauteur, propre à y bâtir un Fort. Du côté du Nord, vis-à-vis du rocher, ti-

rant vers l'Oüest au delà du fleuve, il y a des campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroissent toutes prêtes à être cultivées, & seroient sans doute très-avantageuses par les deux récoltes de grains, qu'on y pourroit faire tous les ans. Elles fourniroient aisément la subsistence d'une Colonie.

Les glaces, qui dérivoient du côté du Nord, nous retardérent jusques au 12. du mois de Mars dans le lieu, où nous nous étions arrêtez: mais cela ne dura pas long-temps, & nous continuâmes nôtre route en traversant & en sondant de tous côtez le fleuve Meschasipi, pour voir, s'il étoit navigable. On trouve trois petites Isles au milieu près de l'embouchure de la riviere des Illinois, & ces Isletes arrêtent les bois & les arbres, qui dérivent du Nord. Cela est cause, qu'on trouve plusieurs battures de sable fort larges. Cependant les canaux y sont assez profonds, & on y trouve assez d'eau pour porter de grandes barques. Les grands bar-

teaux

teaux plats y peuvent passer en tout temps.

Ce grand fleuve Meschasipi va au Sud-Sud-Oüest, & vient du Nord & du Nord-Oüest. Il coule entre deux chaînes de montagnes assez petites en cet endroit, qui serpentent comme ce fleuve. En quelques lieux elles sont assez éloignées des bords, de sorte qu'entre les montagnes & le fleuve, il y a de grandes préries, où on voit souvent paître des troupes de bœufs ou taureaux sauvages. En d'autres endroits ces éminences laissent des espaces en demi-cercles, qui sont couverts d'herbes ou de bois.

Au delà de cette montagne, on découvre à perte de vûë de grandes campagnes, que nous pouvons véritablement appeller les délices de l'Amerique. Ce grand fleuve a presque par tout une demi-lieuë, & en quelques endroits une lieuë de large. Il est divisé par quantité d'Isles couvertes d'arbres, entrelassez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Dans cet en-

droit du côté de l'Oüest, il ne reçoit aucune riviere considérable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Oüest-Nord-Oüest à sept ou huit lieuës du Saut de S. Antoine de Padoüe, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ici, que je veux bien, que toute la terre sache le mystere de cette Découverte, que j'ai caché jusques à présent pour ne pas donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire, & toute la connoissance la plus secrete de cette Découverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empécher, qu'elles ne publiassent ce qu'elles avoient vû, & que cela ne nuisit à ses desseins secrets.

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eus ci-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette Découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louïsiane, touchant le bas du grand fleuve Meschasipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait.

IL faut avouër, qu'il est bien doux & bien agréable de repasser dans son esprit les fatigues & les travaux que l'on a essuyez. Je ne pense jamais qu'avec admiration à l'extrême embarras, où je me trouvai à l'embouchure de la riviere des Illinois dans le fleuve Meschasipi, n'ayant que deux hommes avec moi sans provision, hors d'état de nous défendre contre les insultes, ausquelles nous étions sans cesse exposez, & cela dans le dessein d'aller dans un pays inconnû, & parmi des

Nations Barbares, que je ne ſente une joye ſecrete en mon cœur de me voir échappé de tant de dangers, & hûreuſement revenu d'un Voyage ſi difficile, & ſi perilleux.

Cette riviere des Illinois ſe jette dans Meſchaſipi entre le 36. & 33. degré de latitude. Au moins cela me parût ainſi par mon obſervation dans le temps que j'y paſſai, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux, qui en feront le voyage ci-après, auront plus de temps, que je n'en eus pour en bien prendre les meſures, parce que je me trouvai enveloppé par la conjoncture du temps dans de grandes & de fâcheuſes affaires tant du côté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux hommes, que j'avois avec moi, & qui devoient m'accompagner dans mon voyage.

J'étois aſſûré d'une maniere à n'en pouvoir douter, que ſi je décendois au bas du fleuve Meſchaſipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me décrier dans l'eſprit de mes Superieurs, par-

parce que je quittois la route du Nord, que je devois suivre selon sa priére, & selon le projet, que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs je me voyois à la veille de mourir de faim, & de ne savoir que devenir, parce que cés deux hommes, qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, si je les empêchois de décendre vers les Nations, qui habitent au bas de ce fleuve.

Me voyant donc dans cet embarras, je crus, que je ne devois point hésiter sur le parti que j'avois à prendre, & que je devois préferer ma propre conservation à la passion violente, qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir seul de la gloire de cètte Découverte. Nos deux hommes me voyant donc résolu de les suivre partout, me promirent une entiere fidélité. Ainsi après nous être donné la main pour nôtre assûrance mutuelle, nous nous mîmes en chemin pour commencer nôtre Voyage.

Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680.

que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, après avoir fait nos priéres ordinaires. Nous continuâmes ainsi nos dévotions accoûtumées du soir & du matin selon l'usage pratiqué parmi nous. Les glaces, qui décendoient sur le fleuve en cet endroit, nous incommoderent beaucoup, parce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit resister. Cependant nous gagnions toûjours quelque distance commode pour nous échapper entre les glaçons. Ainsi nous arrivâmes après environ six lieuës de chemin à la riviere d'une nation, que l'on appelle les Osages, & qui demeurent vers les Messorites. Cette riviere vient de l'Occident, & elle nous paroissoit presque aussi forte que le fleuve Meschasipi, où nous étions alors, & dans lequel elle se décharge. L'eau en est extrémement trouble par les terres bourbeuses, qu'elle entraine avec elle, de sorte qu'à peine en peut-on boire.

Les Issati, qui habitent au haut de ce fleuve Meschasipi, vont souvent en guerre au delà même du lieu, où je me trou-

trouvois alors. Ces peuples, dont je ſavois la langue, parce que j'eus occaſion de l'apprendre pendant le ſejour, que je fis enſuite parmi eux, m'ont appris, que cette riviere des Oſages, & des Meſſorites étoit formée de quantité d'autres; & qu'on en trouve la ſource en remontant à dix ou douze journées de chemin à une montagne, d'où on voit ſortir tous ces ruiſſeaux, qui compoſent enſuite cette riviere. Ils ajoûtoient, qu'au delà de cette montagne on voit la mer, & de grands vaiſſeaux, que ces rivieres ſont peuplées d'une grande quantité de Villages, où on trouve pluſieurs Nations différentes: qu'il y a des terres & des préries, & une grande chaſſe de taureaux ſauvages & de caſtors.

Quoi que cette riviere ſoit fort groſſe, le fleuve, où nous étions alors, n'en paroiſſoit pas augmenté. Elle y entraine tant de vaſe, que depuis ſon embouchure l'eau du grand fleuve, dont le lit eſt auſſi fort plein de limon, reſſemble plûtôt à de la boüe pure, qu'à

de l'eau de riviere. Cela dure ainsi jusques à la mer pendant plus de deux cens lieuës, parce que Meschasipi serpente en plusieurs endroits, & qu'il reçoit sept grandes rivieres, dont l'eau est assez belle, & qui sont presque aussi grandes que Meschasipi.

Nous cabannions tous les jours dans des Isles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteïgnions le feu, que nous avions fait pour cuire nôtre blé d'Inde. On sent dans ces Contrées le feu, que l'on y fait, selons le changement des vents, jusque à deux ou trois lieuës. C'est par là que les guerriers Sauvages reconnoissent les lieux, où sont leurs Ennemis pour s'approcher d'eux.

Le 9. les glaces, qui décendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaircir. Après environ six lieuës de chemin nous trouvâmes sur le bord Méridional du fleuve un village, que nous crûmes habité par les Tamaroa, qui nous avoient poursuivi ci devant. Nous n'y trouvâmes personne, & étant en-

trez dans leurs cabannes nous y prîmes quelques minots de blé d'Inde, qui nous fit grand bien sur nôtre route. Nous n'osions nous écarter du fleuve pour la chasse, de peur de tomber dans l'embuscade de quelques Barbares: nous laissâmes six couteaux à manches, & quelques brasses de rassade noire à la place du blé d'Inde, que nous emportions, comme pour en faire le payement aux Sauvages.

Le 10 nous décendîmes à environ trente-huit ou quarante lieuës des Tamaroa. Nous y trouvâmes une riviere, que les guerriers des Illinois nous avoient dit ci-devant être située près d'une Nation, qu'ils appellent Oüadebache. Nous n'y vîmes que des vases & des joncs, & nous trouvâmes les rivages du fleuve fort marécageux, de sorte qu'il falloit décendre à perte de vûë sans trouver de lieu propre à cabanner.

Nous demeurâmes donc tout le jour en cet endroit pour y boucanner une vache sauvage, que nous avions tuée,

pen-

pendant que cette bête monſtrueuſe paſſoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laiſſâmes les morceaux de cette vâche, que nous ne pûmes emporter, parce que nôtre Canot étoit trop petit, & nous nous contentâmes de quelques-uns, que nous avions enfumez en maniere de bandes de lard, parce que nous ne pouvions pas conſerver cette viande autrement, faute de ſel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous ſervoit de leſte, & dont nous vécûmes pendant près de quarante lieuës. A peine pûmes nous débarquer à cauſe de la grande quantité de joncs & de boües, que nous trouvâmes aux deux bords du fleuve. Si nous euſſions été en chalouppe, nous euſſions couché dedans ; parce qu'il étoit fort difficile de débarquer, à cauſe des vaſes, de l'écume, & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages ſur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la chaſſe. Comme nous

nous étions en état de leur tenir tête, nous les abordâmes, & cela les fit fuïr. L'un d'eux pourtant après avoir fait quelques pas revint à nous, & nous présenta le Calumet de paix, que nous reçûmes avec joye. Cela obligea les autres de revenir à nous. Nous n'entendions point leur langue. Nous leur nommâmes deux ou trois Nations differentes. L'un d'entr'eux nous répondit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*, qui étoit apparemment le nom de sa Nation. Ils nous présenterent des pelicans, qu'ils avoient tuez avec leurs fléches; & nous leur donnâmes de nôtre viande boucannée. Ces gens ne pouvant pas entrer dans nôtre Canot, parce qu'il étoit trop petit & embarrassé, ils continuerent leur chemin par terre, nous faisant signe de les suivre à leur village: mais enfin nous les perdîmes de vûë.

Après deux journées de navigation nous trouvâmes beaucoup de Sauvages sur la côte Occidentale du fleuve. Nous avions entendu auparavant un bruit sourd comme d'un tambour, & plusieurs

ſieurs voix d'hommes, qui crioient *Saſacoüeſt*, qui ſignifie *alerte*, ou *qui vive*. Comme nous n'oſions nous approcher, ces Sauvages nous envoyerent une Pyrogue, ou grand Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'arbre creuſé avec le feu à la maniere des petis bateaux ou Gondoles de Veniſe.

Nous leur préſentâmes le Calumet de paix, & les trois Sauvages, dont nous avons parlé ci-deſſus, nous firent connoître par leurs geſtes & par leurs paroles, qu'il nous falloit mettre pied à terre, & aller avec eux chès leurs amis les *Akanſa*. Ils porterent donc nôtre Canot, & les marchandiſes de nos hommes fort fidélement. Ces gens nous régalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnerent une Cabanne particuliere, des fêves, de la farine de blé d'Inde, & des viandes boucannées. Nous leur fîmes de nôtre part des préſens de nos marchandiſes d'Europe, dont ils faiſoient grand cas. Ils mettoient les doigts ſur la bouche pour marquer, qu'ils les ad-

admiroient, & ſur-tout nos armes à feu.

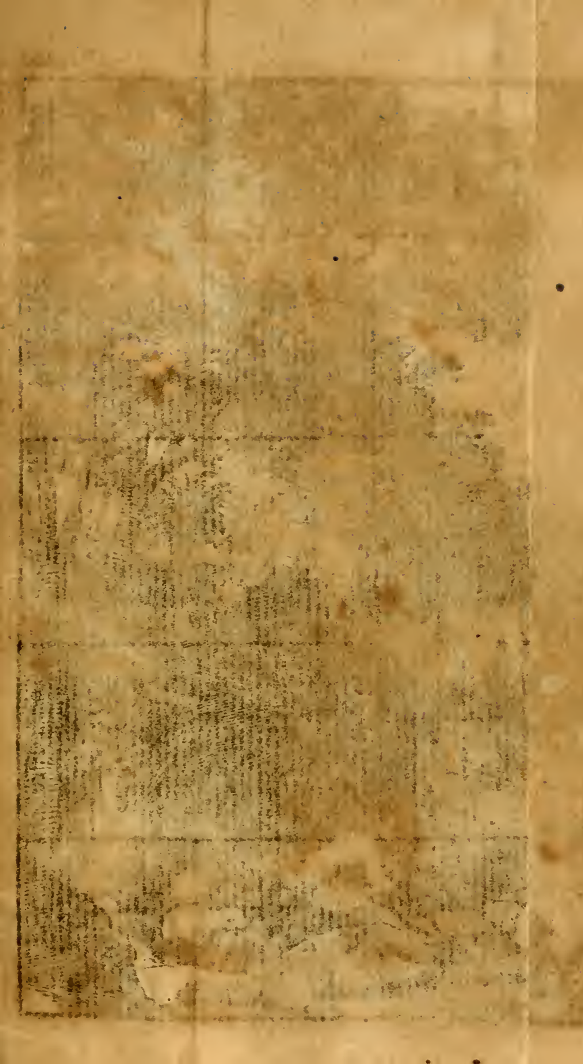
Ces Sauvages ſont fort differens de ceux du Nord, qui ont ordinairement l'humeur triſte, morne, & ſevere. Ceux-ci ſont beaucoup mieux faits, honnêtes, liberaux, & fort gais. Leurs jeunes gens ſont ſi modeſtes, qu'ils n'oſeroient parler devant les Vieillards, à moins qu'on ne les interroge. Nous apperçûmes parmi ces peuples des poules domeſtiques, des poules d'Inde en grand nombre, & des outardes apprivoiſées, comme les oyes en Europe. Leurs arbres commençoient déja à montrer leurs fruits, comme les pêches, & autres fruits de cette nature.

Nos deux hommes commençoient à goûter la maniere d'agir de ces peuples. S'ils avoient pû retirer des caſtors & des pelleteries en échange de leurs marchandiſes, ils les auroient toutes troquées, & m'auroient laiſſé parmi ces Barbares. Mais je leur fis connoître, que cette Découverte leur étoit de plus grande importance, que le re-

retour de leurs marchandiſes, qu'ainſi il n'étoit pas encore temps de penſer au négoce. Je leur conſeillai donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets, qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, juſques à leur retour. Ils entrerent dans mon ſentiment, & nous ne penſâmes plus qu'aux moyens d'executer ce deſſein.

Le 18. après pluſieurs danſes & feſtins de nos hôtes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un peu après midi. Ces Sauvages ne nous voyoient emporter nos marchandiſes qu'à regret. Cependant parce qu'ils avoient reçû nôtre Calumet de paix, & qu'ils nous en avoient donné un autre, ils nous laiſſerent aller en toute liberté.

CHA-



Pag. 251.



CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du Voyage de l'Auteur sur le fleuve Meschasipi.

NOus trouvâmes en décendant le fleuve un endroit entre deux élevations de terre, qui avoit à l'Est un petit bois. Nous avions une béche & une pioche, dont nous nous servîmes à faire une cave. Nous y serrâmes toutes les marchandises de nos hommes, nous reservant seulement les plus necessaires, & ce qui étoit propre à faire des présens. Après quoi nous mîmes des pieces de bois sur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle maniere, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous ramassâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la riviere.

Nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage,



CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du Voyage de l'Auteur sur le fleuve Meschasipi.

NOus trouvâmes en décendant le fleuve un endroit entre deux élevations de terre, qui avoit à l'Est un petit bois. Nous avions une béche & une pioche, dont nous nous servîmes à faire une cave. Nous y serrâmes toutes les marchandises de nos hommes, nous reservant seulement les plus necessaires, & ce qui étoit propre à faire des présens. Après quoi nous mîmes des pieces de bois sur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle maniere, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous ramassâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la riviere.

Nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage,

ge, & nous enlevâmes l'écorce de trois chênes, & sur un gros cottonier on fit une figure de quatre Croix, afin de reconnoître l'endroit de nôtre cache. Nous arrivâmes ensuite à six lieuës des *Akansa* que nous avions quitez, & nous y trouvâmes un autre village de la même Nation, & puis un autre de même environ deux ou trois lieuës plus bas.

Il sembloit, que ces Barbares avoient envoyé des Messagers à toutes ces Nations pour les avertir de nôtre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs enfans, & le village tout entier nous faisoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les témoignages possibles de joye. Nous leur donnâmes de nôtre part des marques de nôtre reconnoissance en leur faisant des présens, qui montroient, que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21. cette Nation nous mena en pyrogue chès un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoître le nom à force de nous le répéter. C'étoient les

Taen-

Taensa. Ils nous conduisirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurent près d'un petit Lac, que le fleuve Meschasipi forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de considérer plusieurs de leurs villages, par lesquels nous passâmes.

Ces gens nous reçurent avec beaucoup plus de cérémonie que les *Akansa.* L'un de leurs Chefs nous vint joindre sur le bord du fleuve en cérémonie. Il étoit couvert d'une robbe ou couverture blanche, faite d'une écorce d'arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ses hommes le devançoient avec une espece de lame ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils reçurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef se tenoit gravement dans sa posture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes, de femmes & d'enfans lui rendoient de fort grands respets aussi-bien qu'à moi. Ils baisoient les manches de mon habit de St. François, que j'ai toûjours porté parmi

mi toutes les Nations de l'Amerique. Cela me faisoit connoître, que ces peuples avoient vû sans doute de nos Religieux parmi les Espagnols, qui habitent dans le Nouveau Mexique, parce qu'ils ont accoûtumé de baiser l'habit de nôtre Ordre: mais tout cela par conjecture. Ces *Taensa* nous conduisirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de leurs hommes apportoient nôtre Canot d'écorce sur leur dos. Ils nous mirent dans une belle cabanne couverte de nattes de joncs plats, ou de cannes polies. Le Chef nous régala de tout ce que cette Nation pouvoit nous donner à manger, après quoi ils firent une espéce de danse, les hommes & les femmes tenans leurs bras entremélez. Dès que les hommes avoient achevé la derniere syllabe de leurs chansons, les femmes, qui sont à demi-couvertes en ce Pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre & desagréable, qui nous perçoit les oreilles.

Ce Pays-là est rempli de palmiers, de lauriers sauvages, & de plusieurs au-

autres arbres, qui ſont ſemblables aux nôtres de l'Europe, comme de pruniers, de meuriers, de pêchers, de poiriers, de pomiers de toutes eſpéces. Il y a de cinq ou ſix ſortes de noyers, dont les noix ſont d'une groſſeur extraordinaire. Ils ont auſſi pluſieurs fruits ſecs, qui ſont fort gros, & que nous trouvâmes fort bons. Il y a encore pluſieurs arbres fruitiers, que nous n'avons point en Europe: mais la ſaiſon étoit alors trop peu avancée pour en reconnoître le fruit: nous y vimes des vignes, qui étoient prêtes à fleurir. En un mot l'eſprit & l'humeur de ce peuple nous parurent fort agréables. Ils ſont dociles, traitables, & capables de raiſon.

Nous couchâmes parmi cette Nation, & nous y reçûmes tout le bon traitement, que l'on peut ſouhaiter. Je fis mettre à nos hommes leurs plus belles hardes, & ils s'armerent depuis la tête juſqu'aux pieds. Je leur fis voir un piſtolet, qui tiroit quatre coups conſecutifs. L'habit de St. François,

que j'avois alors avec la ceinture blanche par dessus, étoit encor presque tout neuf, lors que je partis du Fort de Crevecœur. Ces Sauvages admiroient nos sandales, & la nudité de nôs pieds. Tout cela, aussi-bien que nôtre maniere d'agir, attira également l'amour & le respect de ces gens-là, & imprima de si favorables sentimens pour nous dans leur esprit, qu'ils ne savoient quelle caresse nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir avec eux, afin même de nous donner de plus fortes marques de leur estime, ils envoyerent pendant la nuit avertir les *Koroa* leurs Alliez de nôtre arrivée parmi eux. Cela fut cause, que les Chefs & les principaux d'entr'eux vinrent nous voir le lendemain, pour nous témoigner la joye qu'ils avoient de nôtre venuë chès leurs amis. Je fis écarrer un arbre de bois blanc par nos deux hommes, & ensuite nous en fimes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maison, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

Le

Le 22. nous quittâmes cette Nation, & le Chef des *Koroa* nous accompagna jusque dans son Village. Il est situé à dix lieuës plus bas dans un pays fort agréable. On y voit du blé d'Inde d'un coté, & de belles préries de l'autre. Nous leur présentâmes trois haches, six couteaux, quatre brasses de tabac de Martinique, quelques alénes, & de petis paquets d'éguilles. Ils les reçûrent avec de grandes acclamations de joye. Ce Chef nous présenta un Calumet de paix de marbre rouge, dont le tuyau étoit orné de plûmes de quatre ou cinq sortes d'oiseaux differens.

Pendant le régale, que ce Chef nous fit, il nous apprit avec un bâton, dont il fit diverses marques sur le sable, qu'il y avoit encore six ou sept jours de navigation jusques à la mer, laquelle il nous représenta comme un grand Lac, où l'on voyoit de grands canots de bois. Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voyant disposez à partir pour aller vers la mer, il fit entrer plusieurs de ses hommes dans deux pyrogues pour décendre le

fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des vivres avec eux, & cela nous empéchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'apperçûs les trois *Chikacha*, dont j'ai parlé, qui nous suivoient chès toutes les Nations, où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pâques : mais nous ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué dès le Fort de Crevecœur. Nous nous retirâmes donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toûjours les yeux sur nous, afin de réciter nos priéres, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour solemnel. J'exhortai nos hommes à la confiance en Dieu, après quoi nous nous embarquâmes à la vûë de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrerent dans les pyrogues des *Koroa*, qui nous accompagne-

pagnerent jusques à six lieuës au dessous de leur Village. Là le fleuve Meschasipi se divise en deux canaux, qui forment une grande Isle, laquelle nous parût extrémement longue. Elle peut être d'environ soixante lieuës d'étenduë selon les observations, que nous en fîmes en suivant le canal, qui est du côté de l'Oüest. Les *Koroa* nous obligerent de le prendre par le signal, qu'ils nous firent. Les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre canal, qui est à l'Est. C'étoit peut-être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations differentes, qui sont de ce côté-là ; & qui paroissoient de fort bonnes gens, comme nous le remarquâmes à nôtre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous accompagnoient, parce que leurs pyrogues ne pouvoient pas aller si vîte que nôtre Canot d'écorce, qui étoit plus léger que ces pyrogues. Le courant de ce canal étant fort rapide, nous fîmes ce jour-là selon nôtre jugement trente-cinq ou quarante lieuës, & nous

n'étions pas encore au bout de cette Isle, dont nous venons de parler. Nous traversâmes le canal, & nous cabannâmes dans cette Isle, nous en partîmes le lendemain.

Le 24. après avoir encore navigé pendant près de trente-cinq ou quarante liuës, nous apperçûmes deux pêcheurs sur la rive du fleuve, lesquels prirent la fuite. Quelque temps après nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les apparences le bourdonnement de quelque tambour. Nous apprîmes depuis, que c'étoit la Nation de *Quinipissa*, & comme nous étions dans l'appréhension des *Chikacha*, nous tenions toûjours le milieu du canal, & nous poursuivions ainsi nôtre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquâmes fort tard dans un Village sur le bord du fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire, que ces derniers avoient été saccagez par leurs Ennemis. Nous trouvâmes dans leurs Cabannes

bannes dix hommes tuez à coups de fléches. Cela nous obligea de sortir promptement de leur Village, & de traverser le fleuve en avançant toûjours nôtre chemin vers le grand canal. Nous cabannâmes le plus tard que nous pûmes sur le bord du fleuve, où nous fîmes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes sur le rivage. Nous fîmes cuire en suite nôtre blé d'Inde en farine, & nous l'assaisonnâmes de viande boucannée après l'avoir pilée.

Le 25. les dix Sauvages, tuez à coups de fléches, nous ayant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour; & après une navigation, qui fut encore plus longue que celle du jour précedent, nous arrivâmes à une pointe, où le fleuve se divise en trois canaux. Nous passâmes en diligence par celui du milieu, qui étoit très-beau & fort profond; l'eau y étoit *Somache*, ou à demi salée, & trois ou quatre lieuës plus bas nous la trouvâmes entierement salée. Poussant encore un peu plus avant nous découvrîmes

mes la mer, ce qui nous obligea d'abord de nous mettre à terre à l'Eſt du fleuve Meſchaſipi.

CHAPITRE XXXIX.

Raiſons, qui nous obligerent de remonter le fleuve Meſchaſipi ſans aller plus loin vers la mer.

NOs deux hommes craignoient extrémement d'être pris par les Eſpagnols du Nouveau Mexique, leſquels ſont à l'Oüeſt de ce fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me diſoient à tous momens, que ſi malhûreuſement ils venoient à tomber entre les mains des Eſpagnols de ce Continent, ils ne reveroient jamais l'Europe. Je ne leur diſois pas tout ce que je penſois. Nos Réligieux ont vingt-cinq ou trente Provinces dans l'Ancien & dans le Nouveau Mexique. Ainſi quand j'euſſe été pris, je ne pouvois en avoir que de la conſolation, & la joye de

finir mes jours parmi mes confreres dans un pays aussi charmant que celui-là. J'aurois été garenti par là d' une infinité de hazards, & de tous les dangers, que j'ai eus à essuyer depuis. J'aurois même insensiblement passé mes jours en travaillant à mon Salut dans un pays, que l'on peut appeller avec raison les délices de l' Amerique : mais l'embarras extraordinaire de nos hommes me fit prendre une autre résolution.

Je ne fais pas profession d'être Mathematicien : cependant j'avois appris à prendre les hauteurs par le moyen de l' Astrolabe. Monsieur de la Salle n'avoit eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, parce qu'il vouloit se reserver l'honneur de toutes choses. Nous avons pourtant connû du depuis, que ce fleuve Meschasipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l' endroit, où toutes les Cartes marquent la Rio Escondido, qui veut dire, *Riviere cachée.* La Riviere

de la Magdeleine eſt entre cette riviere, & les mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique.

Cette embouchure du Meſchaſipi eſt éloignée d'environ trente lieuës de *Rio bravo*, de ſoixante lieuës de *Palmas*, de 80. ou 100. lieuës de *Rio de Panuco* ſur la côte la plus prochaine des habitations des Eſpagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moyen de la bouſſole, qui nous a toûjours été fort neceſſaire pendant toute nôtre Découverte, que la Baye du St. Eſprit étoit au Nord-Eſt de cette embouchure.

Pendant toute nôtre route depuis l'embouchure de la riviere des Illinois, qui entre dans Meſchaſipi, nous avons preſque toûjours navigé au Sud, & au Sud-Oüeſt juſques à la mer. Ce fleuve ſerpente en pluſieurs endroits, & il eſt preſque par tout d'une lieuë de largeur. Il eſt fort profond, & n'a point de bancs de ſable. Rien n'en empéche la navigation, & les Navires même les plus conſidérables peuvent y entrer ſans peine. On eſtime, que ce fleuve

a plus

a plus de huit cens lieuës d'étenduë dans les terres depuis sa source jusques à la mer, en y comprenant les détours, qu'il fait en serpentant. Son embouchure est à plus de trois cens quarante lieuës de celle de la riviere des Illinois. Au reste parce que nous avons navigé d'un bout à l'autre de ce fleuve en le remontant, nous en décrirons la source dans la suite.

Les deux hommes, qui m'accompagnoient, avoient bien de la joye, de même que moi, d'avoir essuyé les fatigues de nôtre Voyage. Cependant ils avoient du chagrin d'ailleurs de n'avoir pas amassé des pelleteries pour les marchandises, que nous avions cachées. D'ailleurs ils étoient sans cesse dans la crainte d'être pris par les Espagnols. Ils ne me donnerent donc pas le temps, que j'aurois bien souhaité, pour observer exactement l'endroit, où nous étions alors. Ils ne volurent jamais travailler avec moi à la construction d'une petite Cabanne, que nous eussions couverte avec des herbes séches des pré-

ries. Mon deſſein étoit d'y laiſſer une lettre écrite de ma main, & cachetée, pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire, que nous ferions toute la diligence poſſible pour remonter le fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandiſes. Je leur faiſois toûjours eſpérer, que je contribuerois en toutes choſes à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux, avant que de remonter Meſchaſipi, fut, qu'ils écarrérent une arbre de bois dur, dont nous fîmes une Croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes enſuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes, qui étoient avec moi, avec un récit ſuccint de nos qualitez, & du ſujet de nôtre Voyage. Après quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à nôtre deſſein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & enſuite nous partîmes.

Pendant le fejour, que nous fîmes à l'embouchure de Mefchafipi, nous n'apperçûmes ame vivante. Ainfi nous n'avons pû favoir, s'il y a des peuples, qui habitent fur le bord de la mer. Nous ne couchions pendant ce temps-là qu'à la belle étoile, comme pendant tout le refte du Voyage, lors qu'il ne pleuvoit point. Mais pendant la pluye nous nous couvrions de nôtre Canot, que nous pofions renverfé fur quatre fourches. Enfuite nous y attachions des écorces de bouleau, que nous déroulions, les pendant plus bas que nôtre Canot, pour nous mettre à l'abri de la pluye.

Nous partîmes enfin le 1. d'Avril, parce que nos vivres commençoient à diminuer. Il eft fort remarquable, que pendant toute cette navigation Dieu nous préferva hûreufement pour nous des crocodiles, que l'on trouve en abondance dans ce fleuve Mefchafipi, fur-tout en approchant de la mer. Ils font fort à craindre, quand on n'eft pas foigneufement fur fes gardes. Nous ménagions nôtre blé d'Inde le plus

qu'il nous étoit possible, parce que le bas fleuve est extrémement bordé de cannes, & que les débarquemens sont fort incommodes. Nous n'osions donc chasser, parce que cela nous auroit trop fait perdre de temps.

Au reste nôtre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petis présens, il ne prenoit ordinairement que deux ou trois poûces d'eau. Par ce moyen en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit possible, nous évitions les courans & la rapidité du fleuve. Nous fîmes tant de diligence pour éviter les surprises, que nous nous rendîmes au Village des *Tangibao*: mais parce que nous avions toûjours dans l'esprit ces hommes tuez à coups de fléches, que nous avions vûs dans leurs Cabannes, en y passant la premiere fois, nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde détrempée dans de l'eau, & nous avions par dessus cela de la viande de taureau sauvage boucannée, que nous trempions dans de l'huile d'ours, que nous con-

ſervions pour cela dans des veſſies, afin d'avaler plus aiſément cette chair deſſéchée. Après avoir fait les priéres du ſoir, nous navigeâmes toute la nuit avec un gros morceau de *Tondre*, ou de méche allumée pour faire fuïr les crocodiles, qui pouvoient ſe rencontrer ſur nôtre route, parce qu'ils craignent extrémement le feu.

Le lendemain 2. Michel Ako nous fit remarquer dès la pointe du jour en avançant ſur nôtre route, qu'il y avoit une fort grande fumée, qui n'étoit pas fort loin de nous. Nous crûmes, que c'étoient les Quinipiſſa, & nous appèrçûmes quelque temps après quatre femmes chargées de bois, qui doubloient le pas pour arriver avant nous à leur Village : mais nous les paſſâmes à force de ramer. Je tenois à la main le Calumet de paix, que les Sauvages nous avoient donné. Nôtre Picard du Gay ne pût s'empécher de tirer un coup de fuſil ſur une bande d'outardes, qui paroiſſoient dans les roſeaux. Ces quatre femmes Sauvages

ayant

ayant oui le coup jetterent leur bois à terre, & s'étant mises à courir de toute leur force, elles furent plûtôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages effrayez de tout cela, parce qu'ils n'avoient jamais vû d'armes à feu, se mirent à fuïr. Ils croyoient que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il se peut faire, qu'un morceau de bois avec du fer, qu'ils voyent entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc, tout armez qu'ils étoient à leur maniere, ne laisserent pas de se sauver en grande confusion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de montrer le Calumet de paix, qui étoit le symbole de nôtre alliance avec eux. Nous montâmes donc dans leur Village avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avertir leurs voisins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre refection dans le plus grand de leurs
ap-

appartemens, nous vîmes entrer à la file plusieurs Sauvages, qui nous faisoient tout le bon accueil, dont ils pouvoient s'aviser. Peu s'en fallut, que nos deux hommes ne demeurassent avec cette Nation. Il n'y eut que les marchandises, que nous avions cachées, qui les obligerent de quitter ces peuples. Et c'est aussi le motif secret, que j'avois eu de les faire cacher, afin que nos hommes ne pensassent qu'à faire nôtre route. Ces derniers Sauvages nous ayant donné autant de vivres, que nous voulûmes, nous les quittâmes après leur avoir fait quelques présens.

Nous partîmes le 4. d'Avril, & nous faisions beaucoup de diligence dans nôtre Voyage, parce que nous avions pris des forces. Nous arrivâmes aux *Koroa*. Ces peuples ne furent pas surpris de nôtre arrivée comme la premiere fois. Ils nous reçûrent d'une maniere tout extraordinaire. Ils porterent nôtre Canot en triomphe sur leurs épaules. Il y avoit douze ou quinze hommes, qui marchoient devant nous

en danſant avec des bouquets de plûmes à la main. Toutes les femmes du Village ſuivoient avec les enfans, dont les uns me tenoient par la ceinture de laine blanche, que je portois en cordon de St. François: les autres me prenoient par le manteau, ou par l'habit. Ils en faiſoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduiſirent ainſi à l'appartement, qui nous étoit deſtiné.

Ils ornerent ce lieu de nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre, comme nous l'avons déja remarqué. Après que nous nous fûmes raſſaſiez de tout ce que ces peuples nous avoient préſenté pour nous régaler, ils nous laiſſerent en liberté de nous repoſer tranquillement pour nous délaſſer. Nous fûmes ſurpris de voir en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous paſſâmes la premiere fois parmi ce peuple, étoit déja en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les Nations
voi-

voiſines de leur climat, que ce blé meurit en 60. jours. Nous y remarquâmes auſſi d'autre blé, qui étoit déja hors de terre à la hauteur de trois ou quatre poûces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa ſur le fleuve Meſchaſipi.

NOus partîmes de *Koroa* le lendemain 5. Avril, & ſi j'euſſe pû faire entendre raiſon à nos deux hommes, je n'euſſe pas manqué de prendre connoiſſance de pluſieurs nations differentes, qui habitent ſur la côte Meridionale de ce fleuve: mais ils ne penſoient qu'à ſe rendre vers les Nations du Nord pour ramaſſer toutes les pelleteries, qu'ils pourroient, en échange des marchandiſes, qu'ils avoient laiſſées au deſſous des Akanſa. L'avidité du gain les emporta, & je fus contraint de

de les ſuivre, parce qu'il n'y avoit pas lieu de reſter ſeul parmi tant de Nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine. Quelques efforts, que je fiſſe pour leur perſuader, qu'il falloit préferer le bien public aux avantages des particuliers, ils l'emporterent ſur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Taenſa* que le 7. Avril.

Ces Sauvages avoient déja reçû des Couriers, qui les avoient avertis de nôtre retour. Cela fut cauſe, qu'ils firent venir pluſieurs de leurs voiſins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Eſt & de l'Oüeſt, afin d'avoir quelques-unes de nos marchandiſes, s'il étoit poſſible, parce que ces Barbares ne ſe peuvent laſſer de les admirer. Ils en ont envoyé à pluſieurs autres Nations plus avancées, avec leſquelles ils ont alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chès eux. Ils nous offrirent l'un

de

de leurs meilleurs logemens pour nôtre usage, & des Calumets de marbre noir, rouge, & jaspé : mais nos hommes avoient le cœur tourné vers le lieu, où ils avoient caché leurs marchandises, de sorte qu'ils n'eurent aucun égard à toutes leurs offres. Ils me dirent donc, qu'il falloit absolument partir. Si j'avois eu avec moi tout ce qui m'étoit necessaire, comme j'avois ma Chapelle portative, je serois resté parmi ces bons peuples, qui me témoignoient une amitié si cordiale : mais on a dit il y a long-temps, que nos compagnons sont souvent nos maîtres. Je fus donc obligé de suivre le sentiment de nos hommes.

Nous nous embarquâmes le 8. d'Avril, & quelques *Taensa* vinrent nous conduire dans leurs pyrogues les plus légéres, parce qu'ils ne pouvoient pas ramer assez fort pour suivre nôtre Canot d'écorce avec les autres. Quelques efforts même qu'ils fissent avec leurs perches, ils ne purent aller assez vîte. Ainsi ils furent obligez de nous quitter;

ter, & de nous laiſſer prendre le devant. Nous leur jettâmes deux braſſes de tabac de Martinique pour les obliger de ſe ſouvenir de nous, & ces Sauvages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tuer trois ou quatre canards d'un ſeul coup de fuſil, ce qui leur faiſoit faire des huées, & des cris d'étonnement. Après que nos deux hommes les eurent ſaluez à grands coups de chapeau, ils redoublerent leurs efforts à ramer, pour faire connoître à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque choſe de plus, que ce qu'ils leur avoient vû faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akanſa* environ à deux heures de Soleil. Il nous ſembloit, qu'après avoir été reçûs avec tant d'humanité de toutes ces Nations, qui meritent mieux le nom de peuples humains que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun ſujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en auſſi grande ſûreté parmi eux, que ſi nous euſſions voyagé dans les villes de Hollande, dans

les-

lesquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas sans inquiétude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandises de nos hommes. Les Sauvages avoient brûlé les arbres, sur lesquels nous avions fait des Croix pour reconnoître l'endroit de nôtre cache. D'abord nos deux hommes pâlirent dans la crainte, qu'on ne leur eût enlevé leur thrésor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu de question.

Pour moi je restai sur le bord du fleuve pour regommer nôtre Canot, qui prenoit eau par plusieurs endroits. Le Picard du Gay me vint retrouver en diligence pour se réjouir avec moi, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands transports de joye, que tout y étoit de même, que nous l'avions laissé. Cependant afin que les *Akansa*, qui venoient à nous à la file, ne vissent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandises, je pris le Calumet de paix, & je les arrêtai à fumer. C'est

une

une loi inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille, parce que si on le refusoit, on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extréme vénération pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu, où j'étois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le sable, que je tâchois de leur faire comprendre par là. Je ne savois pas un mot de leur langue, qui est toute differente de celle des peuples, avec qui nous avons conversé avant & depuis ce Voyage.

Nous remontâmes le fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vîtesse, que les *Akansa*, qui marchoient par terre, étoient obligez de doubler le pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux, plus alerte

que

que les autres, courut au Village, où nous fûmes reçûs avec plus de marques de joye encore, qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Tout cela se faisoit de leur part dans la vûë de profiter de nos marchandises, qui passent pour de grandes richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les circonstances de ce qui se passa dans les danses, & dans les festins, que nous firent ces Sauvages. Nos deux hommes voyant qu'ils ne pouvoient point s'enrichir avec ces peuples par le commerce de pelleteries, parce qu'ils n'ont jamais trafiqué avec les Européens, & qu'ils ne se soucient ni de Castor, ni de peaux de bêtes fauves, dont ils ne connoissent point l'usage, me presserent de me rendre en diligence vers les Nations du Nord, où ils espéroient de trouver de ces marchandises en abondance. Et en effet les Sauvages, qui habitent vers la source du fleuve Meschasipi, commençoient d'aller en traite du côté du Lac Superieur chès les peuples, qui ont commerce avec les Européens. Nous

N laissâ-

laiſſâmes des marques de nôtre amitié aux *Akanſa* par quelques préſens, que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1. d'Avril, & dans l'eſpace d'environ ſoixante lieuës de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikacha*, ni *Meſſorite*. Apparemment ils étoient tous à la chaſſe avec leurs familles, ou peut-être étoient-ils en fuite par la crainte, qu'ils avoient de la Nation des préries, qui ſont appellez *Tintonha* par les habitans de ces Contrées. Ce ſont leurs Ennemis jûrez.

Nous n'en fûmes que plus hûreux pendant nôtre route, parce que nous ttouvions par tout du gibier en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit, où la Riviere des Illinois ſe jette dans le dit fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages Meſſorites, qui venoient du haut du fleuve. Mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traverſâmes à l'autre bord du côté de l'Eſt, & de peur d'être ſurpris pendant la nuit, nous

nous ne nous arretâmes en aucun lieu. Nous nous contentâmes donc de manger de la farine de blé d'Inde rôti, & de la viande boucannée, parce que nous n'osions faire du feu, de peur d'être découverts par quelque embuscade de Sauvages, qui nous auroient sans doute massacrez, nous prenant pour Ennemis, avant que de nous reconnoître. Cette précaution nous fit hûreusement éviter le danger, que nous aurions couru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voyageois sur le fleuve Meschasipi, de rapporter, ce que les Illinois nous avoient souvent dit, & que nous prenions pour des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu près vers l'endroit, appellé dans la Carte le Cap de S. Antoine, assez près de la Nation des Messorites, on y voit des Tritons & des Monstres marins dépeints, que les hommes les plus hardis n'osent regarder, parce qu'il y a de l'enchantement, & quelque chose de surnaturel. Ces prétendus monstres affreux ne sont dans le fonds qu'un cheval assez mal peint

avec du Matachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves griffonnées par les Sauvages, qui ajoûtent qu'on ne ſauroit y atteindre. Mais ſi nous n'avions point été preſſez pour éviter quelque ſurpriſe des Barbares, il nous étoit facile de les toucher; car le dit Cap de St. Antoine n'eſt point ſi eſcarpé, ni ſi élevé que la chaîne des montagnes, qui ſont du côté du Saut de Saint Antoine de Padouë, qui eſt vers la ſource du Meſchaſipi. Ces Barbares ajoûtoient de plus que le rocher, où ces monſtres étoient peints, étoit tellement eſcarpé, que les paſſans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples eſt, qu'il y eut autrefois pluſieurs Miamis noyez dans cet endroit du fleuve Meſchaſipi, parce qu'ils étoient vigoureuſement pourſuivis par les Matſigamea. Depuis ce temps-là les Sauvages, qui paſſent par cet endroit, ont accoûtumé de fumer, & de préſenter du tabac à ces Marmouſets, qui ſont peints fort groſſierement, & cela, diſent-ils, pour appaiſer le *Manitou*,

tou, qui ſelon le langage des Algonquins, & de l'Acadie, ſignifie un eſprit malin, ce que les Iroquois appellent *Otkon*, qui eſt une eſpece de ſorcelerie, & d'eſprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit, que le Sieur Jolliet avoit autrefois été ſur ce fleuve Meſchaſipi, & qu'il avoit été obligé de retourner en Canada, parce qu'il n'avoit pû paſſer au delà de ces monſtres, en partie parce qu'il en avoit été effrayé, & en partie auſſi parce qu'il craignoit d'être pris par les Eſpagnols. Mais je dois dire ici, que j'ai voyagé en Canot fort ſouvent avec le dit Sieur Jolliet ſur le fleuve S. Laurent, & même dans des temps fort dangereux à cauſe des grands vents, dont pourtant nous étions hûreuſement échapez au grand étonnement de tout le monde, parce qu'il étoit très-bon Canoteur. J'ai donc eu occaſion de lui demander bien des fois, ſi en effet il avoit été juſques aux *Akanſa*.

Cet homme, qui avoit beaucoup

de confidération pour les Jefuites, qui étoient Normands de Nation (parce que fon pére étoit de Normandie) m'a avoüé, qu'il avoit fouvent oüi parler de ces Monftres aux Outaoüats, mais qu'il n'avoit jamais été jufque là, & qu'il étoit refté parmi les Hurons & les Outaoüats pour la traite des Caftors & des autres pelleteries. Mais que ces peuples lui avoient fouvent dit, qu'on ne pouvoit décendre ce fleuve à caufe des Efpagnols, qu'on lui avoit extrémement fait appréhender. J'ai ajoûté beaucoup de foi à ce difcours du Sieur Jolliet, parce qu'en effet dans toute nôtre route fur le fleuve Mefchafipi, nous n'avons trouvé aucune marque, qui nous pût faire connoître, que les Efpagnols ayent accoûtumé d'y voyager, comme nous le ferons voir dans nôtre fecond Tome.

CHAPITRE XLI.

Deſcription de la beauté du fleuve Meſchaſipi : des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui ſont d'une beauté raviſſante : & des mines de cuivre, de plomb, & de charbon de terre, qu'on y trouve.

QUAND on eſt arrivé à 20. ou 30. lieuës au deſſous des *Maroa*, les bords de ce fleuve Meſchaſipi ſont pleins de cannes juſques à la mer. On trouve cependant environ trente ou quarante endroits, où il y a de très-beaux côteaux avec des debarquemens commodes & ſpatieux. L'inondation du fleuve ne s'étend pas bien loin, & derriere ces bords noyez, on découvre les plus beaux pays du monde pendant la longueur de deux cens lieuës. Nous ne pouvions nous laſſer de les admirer. On nous a aſſûré, qu'en largeur ce

ſont de vaſtes campagnes, où on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extrémement agréables, par des bois de haute futaye, & par pluſieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, parce que les chemins ſont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embarras.

Ces petites forêts bordent tout de même les rivieres, qui coupent ces campagnes en divers lieux, & qui ſont fort abondantes en poiſſon, de même que le fleuve Meſchaſipi. Au reſte les crocodiles y ſont fort à craindre, quand on ſe neglige. Les Sauvages diſent, qu'ils entrainent par fois ceux de leurs gens, qu'ils peuvent ſurprendre. Cependant cela arrive aſſez rarement, car après tout il n'y a point d'animal, quelque feroce qu'il ſoit, qui ne craigne l'homme.

Les campagnes de ces vaſtes pays ſont pleines de toute ſorte de gibier & de venaiſon. On y trouve des taureaux ſauvages, des cerfs, des chevreüils, des ours, des poules d'Inde,

des

des perdrix, des cailles, des perroquets, des bécasses, des tourterelles, des pigeons ramiers, des castors, des loutres, des martes, & des chats sauvages, pendant plus de cent cinquante lieuës. Nous n'avons pourtant point remarqué, qu'on voye des castors en approchant de la mer. Nous espérons de parler de tout ces animaux, que nous avons trouvez dans nôtre route, & d'en faire un plus grand détail. Cependant nous avons crû, que pour faire plaisir au Lecteur, il en falloit décrire quelques-uns des moins connûs.

Il y a un petit animal, dont j'ai déja fait mention en passant, qui est assez semblable à un rat pour la figure. Il est aussi gros qu'un chat, & a le poil argenté, mêlé de noir. Sa queuë est sans poil, grosse comme un bon doigt, environ d'un pied de longueur, de laquelle il se sert pour se pendre aux branches d'arbres. Il a sous le ventre une espece de sac, dans lequel il porte ses petis, quand on le poursuit.

Il n'y a point de bête farouche dans

tout ce pays-là, qui soit dangereuse pour les hommes. Celles, qu'on appelle *Michibichi*, n'attaquent jamais l'homme, quoi qu'elles devorent toutes les bêtes, quelques fortes qu'elles puissent être. La tête en est assez semblable à celle d'un loup cervier, mais elle est beaucoup plus grosse. Elles ont le corps long, aussi grand que celui d'un chevreüil, mais beaucoup plus menu. Leurs jambes sont aussi plus courtes, & elles ont les pattes comme celles d'un chat, mais beaucoup plus grosses. Les griffes en sont fortes & longues, & elles s'en servent pour tuer les bêtes, qu'elles veulent devorer. Elles en mangent quelque peu après les avoir attrapées, & ensuite elles les emportent sur leur dos, & les cachent sous des feuilles, sans que les autres bêtes carnassieres y touchent ordinairement. Leur peau & leur queüe ressemblent assez à celles du lion, dont elles ne different qu'en grosseur à la reserve de la tête, qui est celle d'un loup cervier.

Dans les terres, qui sont à l'Oüest
de

de ce fleuve Meschasipi, il y a des animaux, qui portent les hommes. Les Sauvages nous en ont montré des pieds décharnez. Ce sont assûrément des pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des arbres de toutes les espèces, que nous connoissons, & qui sont propres à tous les usages, ausquels on les veut faire servir. On y voit les plus beaux cedres du monde, & une autre espece d'arbre, qui jette une gomme si agréable, qu'elle surpasse les meilleures pastilles de l'Europe, pour l'odeur. Les cotonniers y sont fort grands, & les Sauvages en font des Canots ou Pyrogues de quarante ou cinquante pieds de long, lesquels ils creusent avec le feu. Nous en avons vû plusieurs dans leurs Villages, qui avoient plus de cent pieds de long, & quelquefois même davantage. Il y a des arbres propres à construire de grands vaisseaux. Nous avons déja dit, qu'on trouve du chanvre dans les campagnes, qui y vient sans semer. On y peut faire aussi du

goudron, particulierement vers la mer.

J'ai fait connoître dans la Descri-ption de ma *Loüisiane*, que l'on trouve par tout des préries, qui sont par fois & d'espace en espace de quinze ou vint lieuës de front, & de cinq ou six de profondeur, qui sont toutes disposées à y mettre la charuë. La terre y est noi-re & très bonne, capable de fournir la subsistence à de grandes Colonies, qui s'y établiroient. Les fêves y croissent na-turellement sans les semer, & la tige sub-siste plusieurs années portant du fruit. Elle devient grosse comme le bras, & monte comme le lierre jusques au som-met des plus hauts arbres. Les pê-chers y sont semblables à ceux de l'Eu-rope, & y portent de très-bons fruits, en si grande abondance, que les Sau-vages sont souvent obligez de les soû-tenir avec des fourches.

Pour ce qui est des arbres, qu'ils cultivent dans leurs deserts, on y voit des forêts entieres de meuriers, dont on cueille des fruits dès le mois de Mai. Il y a aussi beaucoup de pruniers, dont les

les fruits font mufquez. On y trouve communément des vignes, des grenadiers, & des maronniers. La Récolte du blé d'Inde fe fait trois ou quatre fois l'année. J'ai déja dit, que nous y en trouvâmes, qui étoit mûr, & que l'autre étoit déja levé. On y réconnoît peu d'hyver, fi ce n'eft par les pluyes.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher des mines. Nous avons feulement trouvé du charbon de terre en plufieurs endroits. Les Sauvages, qui ont du cuivre & du plomb, nous ont conduits dans des lieux, où on en peut trouver en affez grande abondance pour en fournir tout un Royaume. Il y a des carriéres de fort belles pierres, comme du marbre blanc, noir, & jafpé. Les Sauvages ne s'en fervent ordinairement, que pour faire les Calumets, dont nous avons fait mention.

Ces peuples, quoi que Barbares, paroiffent communément d'un bon naturel. Ils font affables, obligeans, & dociles. Dans le fecond Tome de cette Dé-

couverte nous ferons connoître, Dieu aidant, les meurs de tant de Nations differentes, que nous avons vûës. Il semble, que celles, avec qui nous étions dans le temps, que j'ai marqué au Chapitre précedent, n'ont aucun véritable sentiment de Réligion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte règlé établi parmi eux. L'on y remarque seulement quelques idées fort confuses, & quelque espece de vénération pour le Soleil, lequel ils reconnoissent, mais seulement en apparence, pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

C'est pour cela, que quand les Nadoüessans & les Issati prennent du tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil; lequel ils appellent *Louïs* en leur langage. Afin même de marquer le respect, qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, dès qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calumet, ils le présentent à ce grand Astre avec ces paroles, *Tehendiouba Louïs*, c'est-à-dire, *fume Soleil.*

Au

Au reste cette rencontre du mot de *Louïs*, qui est souvent dans la bouche de ces Barbares, me donna quelque espérance de succès dans mon entreprise, parce que c'est mon nom de Rélîgion, & que je voyois, qu'ils le prononçoient continuellement. Ils ne continuent en effet de fumer, qu'après avoir rendu hommage au Soleil sous ce nom de *Louïs*. Lors qu'ils veulent exprimer le nom de la Lune, ils l'appellent *Louïs Basatsche*, comme qui diroit, *le Soleil, qui paroît pendant la nuit*. Ainsi parmi ces Barbares le nom du Soleil & de la Lune s'exprime par le même mot de *Louïs*. Mais pour mettre de la difference de l'un à l'autre, ils ajoûtent le mot de *Basatsche*, pour signifier la Lune. De tout cela pourtant on ne peut pas conclurre, qu'ils reconnoissent véritablement le Soleil pour celui, qui a tout fait, & qui conserve tout.

Le Soleil est l'Astre prédominant parmi toutes ces Nations, qui habitent le long de ce fleuve. Ils lui présentent souvent le meilleur & le plus délicat de

leur

leur chaſſe dans la Cabanne de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Aſtre, & lui envoyent la premiere fumée de leurs Calumets, après quoi, quand ils fument, ils pouſſent la fumée, qui ſort de leur bouche, vers les quatre parties du monde.

CHAPITRE XLII.

Deſcription des divers langages de ces peuples, de leur ſoûmiſſion à leurs Chefs: des manieres differentes de ces peuples de Meſchaſipi d'avec les Sauvages du Canada: & du peu de fruit qu'on peut eſpérer pour la Réligion Chrétienne parmi eux.

IL eſt ſurprenant, que parmi tant de Nations, que l'on trouve dans l'Amerique,

rique ; il n'y en ait pas une, qui n'ait ſon langage particulier tout different des autres, quand même elles ne ſeroient qu'à dix lieuës les unes des autres, il faut un truchement pour ſe parler, parce qu'il n'y a point de langue, que l'on puiſſe appeller univerſelle, comme nous voyons par exemple, que la langue Franque eſt générale par tout le Levant, & que le Latin eſt la langue commune des Savans. Ceux, qui ſont les plus voiſins de quelque Nation particuliere, ne laiſſent pas de s'entr'entendre, lorſqu'ils ſe trouvent enſemble. D'ailleurs chaque peuple a ſon Interprete, qui demeure chès ceux de ſes voiſins, qui lui ſont alliez, & qui y fait la fonction de Réſident.

Ces Sauvages ſont tous differens des peuples du Canada dans leurs maiſons ou Cabannes, dans leurs mœurs, dans leurs inclinations, dans leurs coûtumes, & même dans la forme de la tête. Les peuples, qui habitent le long du fleuve Meſchaſipi, l'ont fort plate. Ils nous ont dit ſouvent, qu'il y a des hommes

mes au delà de leur pays, qui ont la tête de deux ou trois doigts plus haute & plus pointuë que la leur.

Ces Nations du fleuve ont des places publiques fort grandes, des jeux, & des aſſemblées. Ils ſont vifs, & ſont fort agiſſans. Leurs Chefs ont une autorité plus deſpotique que les autres Sauvages, dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'à force de priéres, & de perſuaſions. L'on n'oſeroit paſſer entre le Chef de ces Nations, qui habitent au bas du fleuve, & le flambeau, qu'on allume en ſa préſence, & qu'il fait porter devant lui, lorſqu'il marche. On eſt obligé d'en faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies. Ils ont des Sauvages, qui leur ſervent de valets, & des Officiers, qui les ſervent, & qui les ſuivent par tout. Ils diſtribuent leurs préſens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raiſonnables, qui ſavent ſe ſervir fort bien de leurs lumieres naturelles.

Nous n'avons vû aucun de ces Sauva-

va-

vages du fleuve, qui eût aucune connoissance des armes à feu, non plus que des outils de fer, ou d'acier. Ils se servent de méchans couteaux, ou de haches de pierre. En cela l'experience nous a fait voir tout le contraire, de ce qu'on nous avoit dit touchant ces peuples. On nous disoit, qu'ils n'étoient éloignez que 30. ou 40. lieuës des Espagnols du nouveau Mexique, & de ceux, qui sont vers le Cap Floride, & qu'ainsi ils avoient des haches, des fusils, & tous les autres instrumens, que l'on trouve dans nôtre Europe. Nous n'avons rien trouvé de tout cela; excepté quelque maniere de porcelaines faites en forme de tuyaux enfilez les uns aux autres pour l'ornement de la tête des femmes, de quelques bracelets de bonnes perles, qui sont gâtées par le feu, dont ils se servent pour les percer, afin de les attacher aux oreilles des filles, & des jeunes garçons. Les guerriers Sauvages nous ont fait connoître, qu'ils les apportent de fort loin devers la mer du Sud, & qu'ils les reçoivent

vent en échange de leurs Calumets de jaſpe de la part de certaines Nations, qui ſelon toutes les apparences habitent du côté de la Floride.

Je ne dirai rien ici de la converſion des Sauvages de l'Amerique, parce que j'en ferai un ample récit dans un troiſiéme Tome de cet Ouvrage, qui deſabuſera bien des gens de pluſieurs opinions fauſſes, dont ils ſont prévenus. Autrefois les Apôtres n'avoient qu'à ouvrir la bouche dans les pays, où la Providence conduiſoit leurs pas. D'abord ils y faiſoient des conquêtes & des converſions prodigieuſes. Je ne me conſidére que comme un inſtrument extrémement foible pour la propagation des Myſteres de l'Evangile, ſur-tout en comparaiſon de ces grands Serviteurs, que Dieu a employez à établir le Chriſtianiſme dans le Monde, & à y fonder ſon Egliſe. Mais il faut avouër, que Dieu n'attache plus la grace ni l'onction de ſon Eſprit à nos Miniſtéres modernes pour eſpérer ces converſions miraculeuſes, comme dans les premiers Siécles;

cles : mais il ſe ſert de la voye commune & ordinaire, pour convertir les hommes, quand, & comme il lui plait.

Je me ſuis donc contenté d'annoncer de mon mieux, ſelon mes forces & mes lumieres, les principales véritez du Chriſtianiſme aux peuples, avec qui j'ai eu habitude. J'ai dit, que toutes ces Nations ont des langages differens. J'avois des principes de la Langue Iroquoiſe, & j'appris du depuis celle des Iſſàti, ou Nadoüeſſans. Cependant tout cela m'a très-peu ſervi parmi les autres Sauvages. Je ne pouvois me faire entendre que par des geſtes, & par quelques termes de leurs langues, que j'apprenois inſenſiblement, & avec beaucoup de peine & de temps.

Je n'oſerois aſſûrer, que mes petis efforts pour la propagation de l'Evangile ayent produit des fruits conſidérables parmi ces peuples. Il n'y a que Dieu, qui connoiſſe les effets ſecrets de ſa grace & de ſa parole, ni qui ſache juſqu'où ces Barbares en auront profité. Tout ce que je puis dire à cet égard,

égard, c'eſt, que le gain de plus ſûr, que j'aye pû faire, conſiſte uniquement dans le baptême que j'ai fait de quelques enfans, dont j'étois moralement aſſûré de la mort. Au reſte je n'ai pû travailler qu'à reconnoître l'état de la Nation, & qu'à ouvrir le chemin aux Miſſionnaires, qui pourront ſe rendre dans ces vaſtes pays. Comme j'ai eu l'honneur de leur ſervir de précurſeur, je m'offre d'y retourner, quand on voudra. J'y finirai mes jours de bon cœur en travaillant à mon ſalut & à celui de ces pauvres peuples, qui ont été privez juſques à préſent des lumieres de la Foi Chrétienne. Mais afin de ne point ennuyer le Lecteur, il eſt temps de pourſuivre nôtre Voyage juſques à la ſource du fleuve Meſchaſipi.

CHA-

CHAPITRE XLIII.

Deſcription de la pêche, que nous faiſions des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point paſſer en remontant près de l'embouchûre de la Riviere des Illinois, & du changement des terres & du climat en allant vers le Nord.

NOUS nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer, de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moyen de ſubſiſter que par la chaſſe ou la pêche. Les bêtes fauves étoient aſſez rares aux lieux où nous étions alors, parce que les Illinois y viennent ſouvent, & qu'ils y ruïnent la chaſſe. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Eturgeons à longs becs, dont nous parlerons ci-après. Nous les tuïons à coups de haches, ou d'épées

d'épées emmanchées, dont nous nous ſervions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb. C'étoit alors le temps, que ces poiſſons frayoient, & on les voit ordinairement venir près des bords du fleuve pour la fraye. Nous les tuïons donc aiſément à coups de hache ou avec des épées ſans nous mettre à l'eau, & parce que nous en tuïons tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus délicats, & nous abandonnions le reſte.

Si nos hommes avoient quelque ſatisfaction de cette abondante pêche, ils étoient d'ailleurs dans une grande apprehenſion des gens, que nous avions laiſſez au Fort des Illinois, ou de Crevecœur. Ils craignoient, qu'encore que nous en fuſſions éloignez de plus de cent lieuës, qui ſont peu conſidérables, à cauſe de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vint des gens de ce Fort, & que voyant, qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandiſes avec les Nations du Nord, on

ne

ne se saisit de leurs effets. Je leur proposai de naviger pendant la nuit, & de cabanner de jour dans les Isles, dont le fleuve est rempli, & que nous trouverions dans nôtre route.

Ce fleuve est tout plein de ces Isles, sur-tout depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois jusqu'au Saut de St. Antoine de Padoüe, dont je parlerai ci-après. Cet expedient réussit, & en effet après avoir navigé toute la nuit, nous nous trouvâmes assez éloignez de cette embouchure approchans du Nord. Au reste les terres ne nous paroissoient plus si fertiles, ni les bois si beaux, que ceux que nous avions vûs dans les pays, qui sont au bas du fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XLIV.

Description succinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le fleuve Meschasipi : du Lac des pleurs : du Saut de St. Antoine de Padoüe : de la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voyage.

Ce fleuve, comme je l'ai déja dit, a une lieuë de large presque par tout, & en quelques endroits il en a jusques à deux. Il est partagé par quantité d'Isles, remplies d'arbres entrelassez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Il ne reçoit aucune riviere considérable du côté de l'Oüest depuis l'embouchure de la riviere des Illinois jusques au Saut de St. Antoine de Padoüe, excepté celle des *Otenta*, & une autre qui vient de l'Oüest-Nord-Oüest

Oüeſt, à ſept ou huit lieuës de ce Saut.

Du côté du Levant on trouve d'abord une riviere peu conſidérable: mais un peu plus loin on en trouve une autre, appellée par les Sauvages *Oüiſconſin*, ou *Miſconſin*, qui vient de l'Eſt, & de l'Eſt-Nord-Eſt. Après ſoixante lieuës en remontant on la quitte pour faire un portage de demi-lieuë, afin d'aller gagner une riviere, qui ſerpente extraordinairement à ſa ſource, & par le moyen de laquelle on pouvoit ſe rendre à la Baye des Puans. Elle eſt preſque auſſi grande que celle des Illinois, & ſe jette dans le fleuve Meſchaſipi, où elle perd ſon nom. Elle eſt ſituée à cent lieuës ou environ au deſſus de celle des Illinois.

A vingt-cinq lieuës plus haut, remontant ce fleuve du même côté de l'Eſt, on trouve la riviere, nommée par les Nadoüeſſans ou Iſſati *Chebadeba*, ou *Chabaoüadeba*, c'eſt-à-dire, *Riviere noire*. Nous ne l'avons conſidérée qu'à ſon embouchure. Elle nous parût aſſez peu conſidérable.

Trente lieuës plus haut on trouve le *Lac des pleurs*. Nous le nommâmes ainsi, parceque les Sauvages, qui nous prirent, comme nous le verrons dans la suite, quelques-uns d'eux vouloient qu'on nous cassât la tête. Ces gens venoient donc pleurer sur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de consentir à nôtre mort. Ce Lac, qui est formé par le fleuve Meschasipi, a sept lieuës de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant, qui nous ait parû considérable. On en trouve seulement à son entrée & à son issuë.

A une grande lieuë du Lac des pleurs du côté de l'Est il y a la Riviere des Taureaux sauvages, laquelle est pleine d'une quantité prodigieuse de tortues. On l'appelle ainsi à cause du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la suivîmes pendant dix ou douze lieuës. Elle se décharge avec rapidité dans le fleuve. Mais en la remontant on la trou-

ve égale & ſans rapides. Elle eſt bordée de hautes montagnes aſſez éloignées en certains endroits pour former des préries, ſon embouchure a des bois des deux côtez. Elle eſt auſſi profonde & auſſi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieuës au deſſus on trouve une riviere pleine de rapides, par laquelle en tirant vers le Nord on peut ſe rendre au Lac Superieur, qui comme nous avons dit, eſt plus grand que le Royaume de France, juſques à la Riviere Niſſipikoüet, qui tombe dans ce Lac. Nous avons donné à cette Riviere le nom de *Riviere du tombeau*, parce que les Iſſati y ayant laiſſé le cadavre d'un de leurs guerriers, qui avoit été mordu d'un ſerpent ſonette ; je mis ſur lui une couverture blanche ſelon la coûtume. Cette action d'humanité m'attira la reconnoiſſance de ceux de ſa Nation, comme il me le firent paroître dans leur pays par un grand feſtin, qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En remontant ce fleuve dix ou douze lieuës, la navigation y est interrompuë par un Saut, que nous avons appellé de St. Antoine de Padoüe, lequel nous avions pris pour Patron de nos entreprises. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Islette de Roche en forme de pyramide au milieu de sa chûte.

Les grandes montagnes, qui bordent ce fleuve, ne durent que jusques à la Riviere de Ouisconsin environ six vingts lieuës. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüest, & au Nord-Oüest, sans que nous ayons pû apprendre des Sauvages, qui l'ont remontée fort loin, quel est le lieu, où cette riviere prend sa source. Ils nous ont fait connoître, qu'à vingt ou trente lieuës seulement au dessus, il y a un second Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Barbares, qui y demeurent pendant un certain temps de l'année. On les appelle *Tintonha*, c'est-à-dire, *la Nation des préries.*

A

A huit lieuës au dessus du Saut de St. Antoine en tirant vers la droite, on trouve la riviere des Issati ou Nadouessans. Elle est étroite à son entrée: mais on la remonte en allant vers le Nord environ soixante & dix lieuës jusques au Lac des Issati, où j'ai été fait Esclave par ces Barbares. C'est de là que cette riviere, que nous avons appellée de S. François, prend sa source. Ce dernier Lac se répand dans de grands marais, où il croît de la folle avoine, de même qu'en plusieurs autres lieux jusques au bout de la Baye des Puans.

Cette folle avoine est une graine, qui croît dans les terres marécageuses, & même dans des lacs, qui n'ont que deux ou trois pieds d'eau, sans qu'on l'y seme. Elle ressemble à l'avoine: mais elle est de meilleur goût, & a les tuyaux & la tige beaucoup plus longs.

Les Sauvages la recueillent, quand elle est mûre. Les femmes en lient plusieurs tiges ensemble avec des écor-

ces de bois blanc, pour empêcher que la multitude des canards, des cignes, & des sarcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur provision pour subsister une partie de l'année, en la faisant cuire en maniere de bouillie hors du temps de leur chasse.

Le Lac des Issati est situé à environ soixante & dix lieuës à l'Oüest du Lac Superieur. Il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre à cause des terres marécageuses & tremblantes, qui sont entre-deux. On y peut aller en raquettes, quand il y a de la neige. Cependant on n'en fait le voyage qu'avec peine par eau, parce qu'il y a plusieurs portages, & que d'ailleurs on est obligé de faire plus de cent cinquante lieuës de chemin à cause des détours, qu'il faut prendre.

Pour y naviger p'us commodément du Lac Superieur en Canot, il faut passer par la Riviere du tombeau. Nous prîmes ce chemin, & nous n'y trouvâmes plus

plus que les os du cadavre de ce Sauvage, dont j'ai fait mention ci-devant. Les ours en avoient mangé toute la chair, après qu'ils eurent arraché avec leurs pattes, dans lesquelles consiste leur plus grande force, les perches, que les parens du mort avoient fichées en terre en forme de Mausolée. L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre, qui étoit à côté du sepulcre, & un pot de terre renversé, dans lequel les Sauvages avoient laissé de la viande grasse de vâches ou taureaux sauvages, pour faciliter, comme ils disent, à la personne morte le voyage, qu'elle doit faire pour se rendre au pays des Ames.

Aux environs du Lac des Issati il y a quantité d'autres Lacs voisins, d'où sortent plusieurs Rivieres, sur les bords desquelles habitent les Issati, les Nadoüessans, les *Tintonha*, qui veut dire gens de prairies, les *Oüadebathon*, ou gens de Rivere, les *Chongasketon* Nation du chien ou du loup, car le mot de *Chonga* chès ces peuples signifie un

loup ou un *chien*, & plusieurs autres peuples, que nous comprenons tous sous le nom de Nadoüessans, ou Nadoüessions. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, vaillans, grands coureurs & très-bons Archers. Ce fut une partie de ces Nations, qui m'arrêta prisonnier, & qui me mena au haut du fleuve Meschasipi avec nos deux Canoteurs de la maniere, que je vai le raconter dans le Chapitre suivant.

CHA-

CHAPITRE XLV.

l'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingts Sauvages, qui après plusieurs attentats sur leur vie les menerent enfin au haut du fleuve Meschasipi.

NOUS avions accoûtumé de faire nos priéres trois fois le jour, comme je l'ai marqué ci-devant, & je demandois toûjours à Dieu de pouvoir rencontrer les Sauvages de jour. Leur coûtume est de tuer comme ennemis tous ceux, qu'ils trouvent de nuit, & cela dans le dessein de profiter de leurs dépoüilles, comme de haches, de couteaux, & choses semblables, qu'ils estiment plus, que nous ne faisons l'or & l'argent. Ils ne font pas même difficulté de tuer leurs Alliez, quand ils peuvent cacher leur mort, pour pouvoir se vanter un jour d'avoir tué des hommes, & de passer ainsi pour soldats, & pour gens de cœur.

Nous avions conſidéré avec beaucoup de plaiſir le fleuve Meſchaſipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêchez de reconnoître, s'il étoit navigable haut & bas. Nous avions tué dans nôtre chemin ſept ou huit gros coqs d'Inde, qui multiplient d'eux-mêmes en ces Contrées-là, comme tous les autres animaux ſauvages. Nous ne manquions ni de taureaux ſauvages, ni de chevreuils, ni de caſtors, ni de poiſſons, ni de chair d'ours, que nous tuïons, quand ces animaux paſſoient le fleuve à la nage.

Je faiſois de profondes réflexions ſur les douceurs, que l'on goûte dans l'exercice de la priére, & ſur les avantages, que l'on en tire, lors que les miennes furent exaucées. Le même jour 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faiſoient cuire un coq d'Inde, & que je regommois nôtre canot ſur le bord du fleuve, j'apperçus tout d'un coup environ à deux heures après midi cinquante Canots d'écorce conduits par ſix vingts Sau-

Sauvages tous nuds, qui décendoient d'une fort grande vîteſſe ſur ce fleuve, pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois, & aux Maroha.

Nous jettâmes le bouïllon d'un coq d'Inde, que nous faiſions cuire, & nous étant embarquez promptement, nous allâmes au devant d'eux en criant, *Miſtigouche* par trois fois, & *Diatchez*, ce qui veut dire dans la langue des Iroquois, & des Algonquins, *Camarades, nous ſommes des hommes de Canots de bois*. C'eſt ainſi, qu'ils nous appellent, quand nous ſommes dans de grands vaiſſeaux. Ces cris nous furent inutiles, parce que ces Barbares ne nous entendoient pas. Ils nous inveſtirent donc, & nous tirerent quelques flêches de loin, & parce que les Vieillards me virent le Calumet de paix à la main en s'approchant de nous, ils empécherent leur jeuneſſe de nous tuer.

Ces hommes, plus brutaux que ceux du bas fleuve, ſauterent les uns à terre, les autres dans l'eau, & nous aborderent ainſi avec des cris & des huées épou-

vantables. Nous ne faiſions aucune reſiſtance, parce que nous n'étions que trois contre un ſi grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que nôtre Canot & les leurs étoient amarrez au bord du fleuve. Nous leur préſentâmes d'abord quelques morceaux de tabac de la Martinique, parce qu'il étoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux profererent ces mots, *Miamiha*, *Miamiha*: mais nous n'entendions point ce qu'ils diſoient. Nous marquâmes donc ſur le ſable avec nôtre aviron, que les Miamis leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient paſſé le fleuve Meſchaſipi, & qu'ils avoient pris la fuite pour ſe joindre aux Illinois.

Quand ils ſe virent découverts, hors d'état par conſequent de ſurprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main ſur ma tête, ſe prirent à pleurer d'un ton extrémement lugubre, & avec un méchant mouchoir de toile d'Armenie, qui me reſtoit, j'e-

j'essuyois leurs larmes. Tout cela pourtant fut inutile. Ils nous firent connoître, qu'ils avoient dessein de nous massacrer, parce qu'ils ne voulurent jamais fumer dans nôtre Calumet de paix. Ils nous firent donc traverser le fleuve avec de grands cris, qu'ils faisoient retentir tous ensemble. Ils nous faisoient redoubler les coups d'aviron devant eux, afin d'aller plus vîte, & nous entendions des hurlemens horribles, capables de donner de la terreur aux hommes les plus intrepides. Ayant mis pied à terre à l'autre bord du fleuve, nous déchargeâmes nôtre Canot & nôtre équipage, dont on nous avoit déja dérobe une partie.

Nous ne laissâmes pas d'allumer du feu pour achever de faire cuire nôtre coq-d'Inde. Nous en donnâmes deux, que nous avions tuez; à ces Sauvages. Ces Barbares ayant fait leur assemblée pour déliberer sur ce qu'ils feroient de nous, les deux premiers Chefs s'approcherent, & nous firent entendre par signes, que leurs guerriers vouloient nous cas-

caſſer la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit nôtre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettai au milieu d'eux ſix haches, quinze couteaux, & ſix braſſes de tabac noir, après quoi baiſſant la tête, je leur fis connoître avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce préſent en addoucit pluſieurs d'entr'eux. Ils nous préſenterent donc du caſtor à manger, ſelon leur coûtume, en nous mettant les trois premiers morceaux à la bouche après avoir ſoufflé deſſus, parce que la viande étoit chaude. Enſuite ils poſerent leur plat d'écorce devant nous pour nous laiſſer manger à nôtre fantaiſie. Tout cela ne nous empêcha pas de paſſer la nuit avec beaucoup d'inquietude, parce qu'ils nous avoient rendu nôtre Calumet de paix, le ſoir avant que de ſe coucher. Nos deux Canoteurs étoient néanmoins dans la réſolution de bien vendre leur vie, & de ſe défendre courageuſement au cas qu'on nous vint attaquer.

Pour

Pour moi je leur dis, que j'avois résolu de me laisser tuer sans resistence, afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ses bourreaux. Nous veillâmes l'un après l'autre, afin de n'être pas surpris en dormant.

CHAPITRE XLVI.

Résolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur Pays au haut du fleuve Meschasipi.

Le 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Narrhetoba*, du nombre de ceux qui vouloient nous massacrer, & qui avoit le corps peint, me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de tabac de leur pays, après quoi il fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & en suite tous les autres, qui

qui avoient resolu de nous tuer. Il nous fit signe d'aller avec eux dans leur Pays. Ils s'en retournerent donc avec nous. Ainsi leur ayant fait rompre leur entreprise contre leurs ennemis, je ne fus pas fâché dans cette occasion de pouvoir continuer nos Découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes étoit, que j'avois de la peine à dire mon Office, & à faire mes priéres devant ces Barbares. Plusieurs d'entr'eux me voyant remuer les lévres me dirent d'un ton fier, *Ouackanché*, mais comme je ne savois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils se mettoient en colere. Michel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que si je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient sans misericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes priéres en cachette pour ne plus irriter ces Barbares. Je suivis l'avis du dernier. Mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma suite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croyoient que j'y allois

ca-

cacher quelques marchandises sous terre. Ainsi je ne savois de quel côté me tourner pour faire mes devotions, car ils ne me quittoient point de vûë.

Cela m'obligea de dire enfin à nos deux hommes, que je ne pouvois me dispenser de dire mon Office : que s'ils nous massacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de leur mort aussi-bien que de la mienne, qu'ainsi je courois le même danger qu'eux, mais qu'enfin ce peril ne devoit pas me dispenser de mon devoir. Au reste ces Barbares vouloient me dire par ce mot de *Ouackanché*, que le livre, que je lisois, étoit un méchant esprit, comme j'ai appris depuis étant parmi eux. Je connûs donc à leurs gestes, qu'ils en avoient quelque aversion. Ainsi afin de les y accoûtumer je chantois pendant le chemin les Litanies à livre ouvert. Ils crurent, que mon Breviaire étoit un esprit, qui m'apprenoit à chanter pour les divertir. Tous ces peuples aiment naturellement à chanter.

CHA-

CHAPITRE XLVII.

Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent, avant que de nous conduire chès eux. Ils attentent souvent à nôtre vie.

LES insultes, que ces Barbares nous firent pendant nôtre route, sont au dessus de toute imagination. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinairement qu'un carquois rempli de flêches, un arc, & une méchante peau passée, qui leur sert ordinairement de couverture à deux personnes. Les nuits sont encore assez froides en cette saison, parce que nous approchions toûjours du Nord. Ainsi on a besoin de se bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant, que nous ne pouvions pas aller aussi vîte qu'eux, firent entrer trois guerriers dans nôtre Canot.

Canot. L'un ſe mit à ma gauche, & les deux autres ſe rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les puſſions ſuivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieuës par jour, lors qu'ils ſont preſſez d'aller à la guerre, ou qu'ils ont deſſein de ſurprendre leurs ennemis. Ceux, qui nous avoient pris, étoient de divers villages, & étoient fort partagez dans leurs ſentimens à nôtre égard. Nous nous cabannions tous les ſoirs auprès de ce jeune Chef, qui avoit demandé nôtre Calumet de paix. Nous lui faiſions connoître par là, que nous nous mettions ſous ſa protection.

Mais l'envie ſe mit parmi les Sauvages. Le Chef, nommé *Aquipaguetin*, dont un des fils avoit été tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit ſe vanger ſur cette Nation, tourne toute ſa vangeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils, qu'il avoit perdu à la guerre. Il prétendoit par là porter ceux, qui étoient de ſa bande, à le vanger, à nous tuer, &

à ſe

à se saisir de tout nôtre équipage, afin de pouvoir poursuivre ensuite ses ennemis. Mais les autres Sauvages, qui étoient charmez de nos marchandises de l'Europe, étoient bien aises de nous conserver, afin d'attirer d'autres Européens chès eux. Ils souhaitoient surtout d'avoir du fer, qui leur étoit fort prétieux, & dont ils avoient reconnû l'usage, lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois au quatre outardes ou coqs d'Inde d'un coup de fusil. Pour eux ils ne pouvoient tuer qu'un de ces oiseaux à la fois avec leurs flêches.

Nous avons reconnû depuis, que les mots *Manza Ouäkanché* signifient *du fer, qui a un méchant esprit.* C'est ainsi qu'ils nommoient un fusil, qui brise les os d'un homme, au lieu que leurs flêches ne font que glisser au travers des chairs & des muscles, qu'elles percent, sans briser les os, que fort rarement. C'est pour cela, que ces peuples guérissent plus facilement les blessûres, qui se font à coups de flêches, qu'on ne fait celles de nos fusils.

Lors

Lorsque nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieuës, en remontant le fleuve depuis la riviere des Illinois. Nous navigâmes avec eu pendant dix-neuf jours, tantôt au Nord, & tantôt au Nord-Oüest ſelon les rhombes de vent, qu'il faiſoit, & ſelon le jugement, que nous en avons fait par la Bouſſole. Ainſi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les ſuivre, nous fîmes plus de deux cens cinquante lieuës ſur le même fleuve. Ces Sauvages vont d'une grande force en Canot. Ils rament depuis le matin juſqu'au ſoir ſans diſcontinuer. A peine s'arrêtent-ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les ſuivre, ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes, afin de nous faire aller plus vîte. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs, de ſorte que nous avions beſoin d'eux pour aller auſſi vîte qu'eux. Nous cabannions ordinairement, quand il pleuvoit:

voit : mais quand il faiſoit beau, nous couchions à terre ſans abri. Nous avions par là le moyen de contempler les Aſtres & la Lune, quand elle éclairoit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danſer le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs juſques à minuit; le Capitaine, chès lequel ils alloient, envoyoit en cérémonie à ceux, qui chantoient, un guerrier de ſa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans ſon Calumet de guerre, qui ſe diſtingue de celui de paix par la diverſité des plumes.

La fin de cette eſpece de Sabbat ſe faiſoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux, qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient pluſieurs flêches, leſquelles ils préſentoient croiſées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amérement. Ils les leur donnoient à baiſer nonobſtant la force de leurs cris. Au reſte les fatigues du jour, & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards ne

ne s'éveillassent presque tous à la pointe du jour, de peur d'être surpris par leurs ennemis. Dès que l'Aurore paroissoit, l'un d'entr'eux faisoit le cri ordinaire, & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots. Quelques-uns passoient autour des Isles pour tuer quelques bêtes fauves, & les plus alerte alloient par terre pour découvrir par le moyen de la fumée le lieu, où étoient leurs ennemis.

CHAPITRE XLVIII.

Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la guerre, & la Cérémonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midi.

PENDANT que les Sauvages du Nord sont en guerre, ils ont accoûtumé de se poster toûjours sur la pointe de quelques-unes de ces Isles, dont le fleuve

eſt plein, afin d'y être en ſûreté. Ceux du Sud, qui ſont leurs ennemis, n'ont que des pyrogues, avec leſquelles ils ne peuvent pas voguer fort vîte, parce que ces pyrogues ſont fort peſantes. Il n'y a que les Nations du Nord, qui ayent du bouleau pour faire des Canots d'écorce: les peuples du Sud ſont privez de cet avantage. Ainſi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller de Lac en Lac & de Riviére en Riviére pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils ſe voyent découverts, ils ſont en aſſûrance, pourvû qu'ils ayent le temps de rentrer dans leurs Canots. Ceux, qui les pourſuivent par terre, ou dans des pyrogues, ne les ſauroient atteindre, ni les pourſuivre avec aſſez de diligence.

Pour ce qui eſt de faire la guerre par embuſcade, les Sauvages du Nord y ſurpaſſent toutes les Nations du monde, à cauſe qu'ils ſont fort patiens à ſouffrir la faim & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à coup

coup sûr dans les embuscades. Ils sont toûjours assûrez du secours de trois ou quatre de leurs camarades, au cas que leurs ennemis les attaquent. Ils en viennent donc toûjours à bout, à moins qu'ils ne soyent accablez par une trop grande multitude, qui les empêche d'entrer dans leurs Canots, ou de se sauver à la fuite.

Pendant un des dix-neuf jours de nôtre navigation, qui fut fort pénible, le Chef nommé *Aquipaguetin*, qui m'adopta depuis pour son fils, comme nous le verrons dans la suite, s'avisa de faire halte sur le midi dans une grande prérie, située à l'Ouest de Meschasipi. Ce Chef avoit tué un gros ours fort gras: il en fit festin aux principaux Chefs de guerriers. Aprés le repas ces Sauvages marquez tous au visage, ayant le corps peint, chacun étant distingué par la figure de quelque animal selon son genie, & selon son inclination, ayant même leurs cheveux frottez d'huile d'ours, & parsemez de plûmes rouges & blanches, & les têtes chargées

de duvet d'oiſeaux, danſoient tous ayant les poings ſur les côtez, & frappoient de la plante du pied contre la terre d'une ſi grande force, que les marques y paroiſſoient. Pendant cela l'un des fils du Maître de la cérémonie donnoit à fumer à tous ces gens-là dans le Calumet de guerre, & cependant il pleuroit fort amérement. Le pére, qui gouvernoit toute la cérémonie lugubre, l'accompagnant d'une voix lamentable & entrecoupée de ſoûpirs & de ſanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baignoit tout ſon corps de ſes larmes. Après quoi il s'addreſſoit tantôt aux guerriers, & tantôt à moi, me mettant les mains ſur la tête, & faiſant la même choſe à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proferoit le mot de *Louïs*, qui dans ſa langue ſignifie le Soleil. Il ſe plaignoit à cet Aſtre de la mort de ſon fils, & tâchoit par là d'obliger tout ſon monde à le vanger de ſes ennemis.

Pour nous, autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croyons

que

que tout cela tendoit à nous faire perir. En effet nous avons connû dans la ſuite, que ce Barbare en avoit voulu fort ſouvent à nôtre vie: mais voyant l'oppoſition, qu'il y avoit du côté des autres Chefs, qui s'y oppoſoient, il nous fit rembarquer, & ſe ſervit d'autres ruſes pour avoir peu à peu les marchandiſes de nos gens. Il n'oſoit les prendre hautement, comme il le pouvoit, parce qu'il craignoit, que ceux de ſa Nation ne le blâmaſſent de lâcheté, vice, que les plus Barbares ont en horreur.

CHAPITRE XLIX.

Ruſes & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandiſes de nos deux Canoteurs, avec pluſieurs autres événemens de nôtre Voyage.

IL eſt aiſé de remarquer par tout ce que nous avons dit, qu'*Aquipaguetin*

tin étoit fort rusé. Il avoit avec lui les os de quelqu'un de ses parens défunt, lesquels il conservoit avec beaucoup de soin dans des peaux passées, & ornées de plusieurs bandes rouges & noires de porc-épic. Il assembloit donc de temps en temps son monde pour leur donner à fumer, & en suite il nous faisoit venir l'un après l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises de l'Europe les os du défunt, & d'essuyer les larmes qu'il avoit répandues pour lui, & pour son fils, lequel avoit été tué par les Miamis.

Pour appaiser ce vieillard rusé, nous jettâmes sur les os du mort plusieurs brasses de tabac de la Martinique, des haches, des couteaux, de la rassade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche. Voilà comment ce Barbare nous épuisoit par des motifs, sur lesquels on n'avoit rien à dire. Il nous faisoit connoître, que ce qu'il nous demandoit ainsi, n'étoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers, qu'il avoit amenez avec lui, & en ef-

fet

fet il leur diſtribuoit tout ce que nous lui donnions. Il nous faiſoit concevoir par là, que comme Capitaine il ne prenoit pour lui, que ce que nous lui donnions de bon gré.

Pendant les jours ſus-dits de nôtre navigation nous couchâmes à la pointe du Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainſi à cauſe des larmes, que ce Chef y répandit toute la nuit. Lors qu'il étoit las de pleurer, il faiſoit venir un de ſes fils, qui pleuroit à ſa place. Son deſſein en cela étoit d'exciter la compaſſion des guerriers, & de les obliger à nous tuer, afin de pourſuivre enſuite leurs ennemis, & de vanger ainſi la mort du fils, qu'il avoit perdu.

Ces Sauvages envoyoient par fois leurs meilleurs coureurs par terre, & ces gens chaſſoient des troupes de taureaux ſauvages, & les forçoient de paſſer le fleuve à la nage. Ils en tuoient par fois quarante ou cinquante, dont ils ne prenoient que la langue, & les endroits les plus délicats: ils laiſſoient le

reste, dont ils ne vouloient pas se charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avoüer, que nous mangions de bons morceaux : mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni sel, ni épices, ni aucun autre assaisonnement, & cela a duré pendant les quatre dernieres années de près de doúze, que j'ai demeuré dans l'Amerique. Dans nôtre dernier Voyage nous avons subsisté de même, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant réduits dans d'autres à manquer de tout, si bien que nous ne mangions point pendant vingt-quatre heures, & quelquefois même davantage. La raison en est, que dans ces petis Canots d'écorce, on ne sauroit se charger de beaucoup de choses. Ainsi quelque précaution que l'on ait, on se voit souvent dénué de toutes les choses necessaires à la vie. Si nos Réligieux de l'Europe essuyoient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faisoient des abstinen-

ces pareilles à celles, que nous avons faites ſi long-temps dans l'Amerique, on ne demanderoit point d'autre preuves de Canoniſation. Mais il faut dire auſſi, que ce qui ôtoit le prix à nos jûnes, c'eſt, que ſi nous ſouffrions dans de ſemblables conjonctures, nos ſouffrances n'étoient pas tout-a-fait volontaires : nous faiſions, comme on dit ordinairement, de neceſſité vertu.

CHAPITRE L.

Des Vieillards pleurent pour nous pendant la nuit. Nouvelles inſultes d'Aquipaguetin. Maniere, dont les Sauvages allument du feu par frixion.

PENDANT pluſieurs nuits il y avoit des Vieillards, qui venoient pleurer fort amérement ſur nous. Ils nous frottoient ſouvent les bras & tout le

corps de leurs mains, lesquelles ils nous mettoient en suite sur la tête. Ces pleurs me faisoient beaucoup de peine. Ils m'empêchoient de dormir ; & nous avions pourtant besoin de repos après la grande fatigue du jour. Par dessus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude. Je ne savois qu'en penser. Il me sembloit, que ces Barbares pleuroient, parce que quelques-uns de leurs guerriers avoient résolu de nous tuer. Et je m'imaginois aussi par fois, qu'ils pleuroient par un effet de la compassion, qu'ils avoient du mauvais traitement, qu'on nous faisoit. Ainsi ces larmes me faisoient bien de la peine.

Dans une autre occasion Aquipaguetin rentra dans ses fâcheuses humeurs. Il avoit si bien menagé la plus grande partie des guerriers, qu'un jour ne pouvant camper auprès du Chef *Narhetoba*, qui nous protegoit, nous fûmes obligez de nous aller placer avec nôtre Canot & nôtre équipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître, que ce Chef avoit ab-

so-

ſolument réſolu de nous caſſer la tête. Cela nous obligea de tirer encore d'une caiſſe vingt couteaux, & du tabac, que nous jettâmes tout en colere au milieu des mécontens.

Ce malhûreux regardant ſes gens les uns après les autres ſembloit héſiter leur demandant leur avis pour ſavoir, s'il refuſeroit, ou s'il accepteroit nôtre préſent. Comme nous baiſſions la tête en lui mettant une hache à la main pour nous tuer, le jeune Chef, qui faiſoit ſemblant d'être nôtre Protecteur, & qui l'étoit peut-être en effet, nous prit par le bras, & tout en furie nous mena à ſa Cabanne. Un de ſes freres prennant des fléches les caſſa toutes en nôtre préſence, pour nous aſſûrer par là, qu'il empêcheroit qu'on ne nous tuât.

Le lendemain ils nous laiſſerent ſeuls dans nôtre Canot ſans nous donner des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient fait juſque là. Ils demeurerent tous derriere nous. Après quatre ou cinq lieuës de navigation un autre

Chef vint à nous & nous fit débarquer. Après cela il arracha de l'herbe, & en fit trois petis monceaux, sur lesquels il nous fit asseoir. En suite il prit un bout de bois de cedre tout plein de petis creux ronds, dans l'un desquels il mit une baguette plus dure que le cedre : il frotta rudement cette baguette entre les paûmes de ses mains, & alluma du feu de cette maniere. Il se servit de ce feu pour allumer le tabac de son grand Calumet, & après qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains sur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans six jours nous serions dans son pays.

CHAPITRE LI.

Cérémonie des Barbares, lors qu'ils partagerent les prisonniers, & continuation du Voyage par terre.

APRES donc que nous eûmes ainsi voyagé dix-neuf jours en Canot, nous arrivâmes enfin à cinq ou six lieuës du Saut, que nous avons nommé de St. Antoine, comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terre dans une Anse du fleuve Meschasipi, après quoi ils s'assemblerent pour aviser à ce qu'ils feroient de nous. Enfin ils nous separerent, & nous donnerent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans, qui avoient été tuez à la guerre. Après cela ils se saisirent de nôtre Canot, & prirent tout nôtre équipage. Ils mirent le Canot en pieces, de peur que nous ne nous en

serviſſions pour retourner chès leurs ennemis. Ils cacherent les leurs dans des aunayes pour s'en ſervir, lors qu'ils voudroient aller à la chaſſe, & quoi que nous puſſions nous rendre commodément par eau dans leur pays, il nous obligerent pourtant de faire ſoixante lieuës par terre.

Ils nous faiſoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour juſques à deux heures de nuit. Nous paſſions les rivieres à la nage. Ces Barbares, qui ſont pour la plûpart d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre équipage ſur la tête, & nos deux Canoteurs, plus petis que moi, ſur leurs épaules, parce qu'ils ne ſavoient nager. En ſortant de l'eau, qui étoit ſouvent toute pleine de glaces, parce que nous tirions toûjours vers le Nord, à peine pouvois je me ſoûtenir. La gélée même continuoit encore toutes les nuits dans cette ſaiſon-là. Nous avions donc les jambes toutes ſanglantes des glaces que nous rompions à meſure que nous paſſions à gué des lacs

ou

ou des riviéres. Nous ne mangions qu'une fois en vingt-quatre heures. Encore n'étoit ce que quelques morceaux de viande boucannée, que ces Sauvages nous donnoient à regret.

J'étois si foible, que je me suis souvent couché par terre, résolu de mourir plûtôt que de suivre ces sauvages, qui marchoient d'une vîtesse extraordinaire, laquelle surpasse toutes les forces des Européens. Afin de nous faire hâter, ces Barbares mettoient souvent le feu dans les herbes séches des préries, par lesquelles nous passions. Ainsi nous étions obligez par force de marcher, ou de nous laisser brûler. J'avois un chapeau, que j'avois pris pour me garentir de l'ardeur du Soleil pendant l'Eté. Je le laissai tomber bien des fois dans le feu, parce qu'il n'étoit pas ferme dans ma tête. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me sauver du feu, qu'ils avoient ainsi allumé tant pour hâter nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens de leur retour. Je dois dire ici, que si le Picard

du

du Gay ne m'eût souvent fortifié dans ce pénible & fâcheux voyage, j'aurois indubitablement succombé à la fatigue, parce que les vivres & les forces me manquoient.

CHAPITRE LII.

Contestation des Sauvages sur le partage de nos marchandises, & de nôtre équipage avec mes ornemens Sacerdotaux, & ma cassette.

APRES avoir fait environ soixante lieuës de portage, & après avoir souffert la faim, la soif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit sans delai, passé des lacs & des riviéres à gué, & souvent même à la nage, comme nous approchions du Village de ces peuples, qui sont situez dans des lieux marécageux, & inaccessibles à leurs ennemis, ils partagerent



du Gay ne m'eût souvent fortifié dans ce pénible & fâcheux voyage, j'aurois indubitablement succombé à la fatigue, parce que les vivres & les forces me manquoient.

CHAPITRE LII.

Contestation des Sauvages sur le partage de nos marchandises, & de nôtre équipage avec mes ornemens Sacerdotaux, & ma cassette.

APRES avoir fait environ soixante lieuës de portage, & après avoir souffert la faim, la soif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit sans delai, passé des lacs & des riviéres à gué, & souvent même à la nage, comme nous approchions du Village de ces peuples, qui sont situez dans des lieux marécageux, & inaccessibles à leurs ennemis, ils partagerent



gerent entr'eux toutes les marchandiſes de nos deux Canoteurs. Peu s'en fallut, qu'ils ne s'entretuaſſent pour le rouleau de tabac de Martinique, qui étoit encore d'environ cinquante livres. Ces peuples en font plus de cas que les Européens ne font de l'or. Ils en ont de très-bon parmi eux : mais celui, que nous avions, étoit ſi bien filé, & ſi bien tourné en andouilletes, qu'ils en étoient charmez. Les plus raiſonnables d'entr'eux nous firent connoître par ſignes, qu'ils donneroient pluſieurs peaux de caſtors à nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils nous prenoient : mais les autres nous ayant pris comme Eſclaves, parce qu'ils diſoient, que nous portions des armes à leurs ennemis, ſoûtenoient, qu'ils n'étoient pas obligez de donner du retour pour les choſes, qu'ils nous prenoient.

Tout cela ſe paſſoit ainſi, parce que cette bande étoit compoſée de deux ou trois peuples differens. Les plus éloignez craignant, que les autres

tres

tres ne retinſent toutes les marchandiſes dans les premiers villages, où ils devoient paſſer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'égard, pour ce qui me regardoit, que pour les marchandiſes de nos deux Canoteurs. Ils prirent donc auſſi ma chaſuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le calice, qu'ils n'oſerent toucher. Ils voyoient, que ce vaſe d'argent doré reluiſoit. Ils fermoient donc les yeux, & nous firent connoître depuis, que c'étoit un eſprit, qui les feroit mourir. Ils voulurent briſer une caſſette, que j'avois, & qui fermoit à clef. Ils me firent connoître, que ſi je ne l'ouvrois, ou ſi je n'en rompois la ſerrure, ils le feroient eux-mêmes avec des roches pointuës, qu'ils me montrerent. Le ſujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pû ouvrir cette caſſette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté pluſieurs fois pour viſiter ce qui y étoit enfermé. Ils n'a-

n'avoient aucune connoiſſance des clefs, ni des ſerrures. D'ailleurs ils ne prétendoient pas ſe charger de la caſſette, mais ſeulement des hardes qui y étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils virent, qu'il y avoit ſi peu de choſes, & qu'il ne s'y trouvoit que des livres & des papiers, ils la laiſſerent là.

CHAPITRE LIII.

La troupe approche du village; Conſeil des Sauvages pour ſavoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous ſauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Réception, que nous firent ces peuples, & de l'uſage qu'ils firent de ma chaſuble.

APRES cinq fort grandes journées de marche par terre ſans nous repoſer que

que trés-peu pendant la nuit à la belle étoile, nous apperçûmes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de nôtre petite armée. Tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nôtre sujet. Nous voyons des Cabannes, aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille, & de grandes herbes séches, où ces Barbares ont accoûtumé d'attacher & de brûler les Esclaves, qu'ils ont conduits chès eux. Ils faisoient chanter le Picard du Gay, qui tenoit entre ses mains, & qui secoüoit une calebasse remplie de cailloux ronds. Je voyois de plus, que ses cheveux & son visage étoient peints de couleurs differentes, & qu'on avoit attaché une touffe de plûmes blanches à sa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raison, qu'ils avoient dessein de nous faire mourir. Nous en avions des conjectures assez fortes & assez plausibles. Ils pratiquerent en effet plusieurs cérémonies, qui leur sont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis.

Le

Le mal étoit en tout cela, qu'aucun de nous ne pouvoit se faire entendre à ces Sauvages. Cependant après plusieurs vœux, & plusieurs priéres, que les Chrétiens doivent faire à Dieu en de semblables occasions, ces Barbares nous donnerent à manger de la folle avoine, dont j'ai fait mention. Il nous la présenterent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes Sauvages l'avoient assaisonnée avec des bluez. Ce sont des graines noires, qu'elles font sécher au Soleil pendant l'Eté, & qui sont aussi bonnes que des raisins de Corinthe. Nos Flamands les appellent en leur langue *Clakebesien*.

Pendant ce festin, qui étoit le meilleur repas, que nous eussions fait depuis que ces Barbares nous avoient pris, il y eut de fort grandes contestations entre Aquipaguetin & les autres sur la distribution, qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moi. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta, & se tournant du côté de l'un des principaux Chefs, il me présenta à fu-

mer

mer dans ſon Calumet de paix, & il reçût en même temps celui, que nous avions apporté, comme le ſymbole de l'union, qui devoit être deſormais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour ſon fils à la place de celui, qu'il avoit perdu à la guerre.

Le Capitaine Narhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette ſéparation nous fût fort ſenſible, quoi qu'elle fût mêlée de quelque plaiſir, de voir qu'on nous laiſſoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartier pour ſe confeſſer, parce qu'il ne pouvoit encore s'aſſûrer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares. Cela l'obligea de m'embraſſer cordialement, & de me demander pardon du paſſé après l'avoir demandé à Dieu. J'euſſe été ravi de voir Michel Ako dans de ſemblables diſpoſitions. Je ne laiſſai pourtant pas de leur donner à l'un & à l'autre des marques d'une extréme tendreſſe.

Enfin les Sauvages nous conduiſirent chacun à leurs villages & nous ſéparérent

rent ainsi. Nous marchâmes au travers des marais dans l'eau jusqu'à mi-jambe pendant une lieuë de chemin, au bout duquel cinq des femmes d'Aquipaguetin, lequel m'avoit adopté, me reçûrent dans l'un des trois Canots d'écorce, qu'elles avoient amenez, & me menerent à une petite lieuë de là dans une petite Isle, où étoient leurs Cabannes.

CHAPITRE LIV.

Réception faite à l'Auteur par les parens d'Aquipaguetin. Ils le font suer pour le guérir de ses fatigues. Usage, qu'ils font de sa Chapelle, & de ses ornemens.

J'ARRIVAI dans ce lieu au commencement du mois de Mai 1680. Je n'en puis point marquer le jour précisé-

ciſément, parce que les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêcherent de faire toutes les petites obſervations, que j'euſſe bien voulu. D'ailleurs il y a environ ſept ou huit heures de difference entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amerique Septentrionale, à cauſe de la retrogradation du Soleil. Nous avions toûjours eu le Cap à l'Oüeſt depuis la Rochelle juſques à Québec, & depuis Québec au Sud-Oüeſt juſques à ce que nous fûmes arrivez à Meſchaſipi, ce qui faiſoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette variation conſiſtoit en un mouvement inconſtant de l'Eguille, qui dans de certains parages déclinoit du Nord au Nord-Eſt, & dans d'autres ſe tournoit du Nord au Nord-Oüeſt. Jamais nous ne pouvons être aſſûrez de nos eſtimes dans les voyages de long cours, à moins que d'être aſſûrez du chemin, que nos vaiſſeaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & quelle eſt la variation de l'Eguille en chaque

que parage. Nous trouvâmes plusieurs minutes de variation selon le rhombe de vent, que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moi auroient perdu la mémoire de bien des choses dans le tracas d'affaires pareilles à celles que j'ai euës.

A l'entrée de la Cabanne du Capitaine Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, un de ces Barbares, qui me paroissoit d'un âge décrepit, nous présenta à fumer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras en pleurant fort amérement. Il me témoignoit en cela la compassion, qu'il avoit de me voir si fatigué. Et en effet il me falloit souvent deux hommes pour me soûtenir, & pour m'aider à me lever. Il y avoit une peau d'ours auprès du feu, sur laquelle le plus jeune garçon de la Cabanne me fit coucher, & m'oignit ensuite les cuisses, les jambes, & la plante des pieds avec de la graisse de chats sauvages.

Le fils d'Aquipaguetin, qui m'appelloit son frere, portoit en parade

ma chaſuble de brocard ſur ſon dos tout nud. Il y avoit envelopé les os d'un homme conſidérable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la vénération. La ceinture de Prêtre, faite de laine rouge & blanche avec deux houpes au bout, lui ſervoit de bretelles, & il portoit en triomphe, ce qu'il appelloit *Louïs Chinnen*, qui ſignifie, comme je l'ai apris depuis, la robbe de celui, qui ſe nommoit le Soleil. Après que ces Sauvages eurent fait ſervir cette chaſuble d'ornement à couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent préſent à des peuples, qui leur ſont alliez, & qui demeurent à l'Oueſt à quatre ou cinq cens lieuës de leur pays. Ils étoient venus chès eux en Ambaſſade, & y avoient danſé le Calumet.

Le lendemain de nôtre arrivée Aquipaguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robbe de peaux paſſées du ventre de taureaux ſauvages. Il m'en donna une ſeconde, qui étoit compoſée de dix grandes peaux de ca-

caſtors. Ce Barbare me montra ſix ou ſept de ſes femmes, car la Polygamie regne parmi ces peuples. Il leur dit, à ce que j'appris enſuite, qu'elles devoient me regarder comme un de leurs fils. En ſuite il poſa devant moi un plat d'écorce, dans lequel il y avoit des brêmes, & d'autres poiſſons blancs pour me régaler. Il donna ordre à tous ceux, qui étoient là, de m'appeller du nom, que je devois avoir ſelon le rang, que je tenois dans cette nouvelle parenté.

Ce nouveau pére voyant, que je ne pouvois me lever de terre, que par le moyen de deux perſonnes, fit faire une étuve, dans laquelle il me fit entrer tout nud avec quatre Sauvages, qui avant que de commencer à ſuer, ſe lierent le prépuce avec des liens faits d'écorce de bois blanc. Il fit couvrir cette étuve avec des peaux de taureaux ſauvages, & y fit poſer des cailloux, & des morceaux de rochers tout rouges, après quoi il me fit ſigne de retenir mon haleine de fois à autre, ce que je

fis comme les Sauvages, qui étoient avec moi. Du reste je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent poussé leur haleine avec assez de force, Aquipaguetin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le seconderent, & me mettans tous la main sur le corps, ils me frottoient, & pleuroient amérement. Je commençois à tomber en défaillance, & cela m'obligea de sortir de l'étuve. A peine pus-je prendre mon habit de St. François pour me couvrir, tant j'étois foible. Ils continuerent de me faire suer de la même maniere trois fois la semaine. Cela me rendit de la vigueur, & je me sentis aussi sain & & aussi fort qu'auparavant.

CHAPITRE LV.

Faim, que l'Auteur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa boussole, & une marmite de fer, qu'il avoit. Il compose un petit Dictionnaire, & les instruit sur la Réligion, sur la Polygamie, & le Célibat.

JE passois souvent de méchantes heures parmi ces Sauvages. Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, ne me donnoit qu'un peu de folle avoine cinq ou six fois la semaine avec des œufs de poissons boucannez pour me nourir. Les femmes faisoient cuire tout cela dans des pots de terre. De plus il me menoit dans une Isle voisine avec ses enfans, des hommes, & des femmes pour y labourer la terre avec une pioche, & une petite bêche,

che, que j'avois retirée des mains de ceux, qui nous avoient volez. Nous y semâmes du tabac, & des legumes d'Europe, que j'y avois portées, & dont Aquipaguetin faisoit fort grand cas.

Cet homme pour se rendre plus considérable parmi sa Nation assembloit souvent les Anciens de son village, & en leur présence il me demandoit ma boussole, que j'avois gardée avec moi. Lors que je faisois tourner l'éguille aimantée avec une clef, il disoit avec raison, que nous autres Européens allions par tout le monde guidez par cette machine. Ce Chef, qui étoit habile Orateur, persuadoit à tout son monde, que nous étions des esprits, & que nous étions capables de faire des choses, qui surpassoient leurs forces. A la fin de son discours, qui étoit fort pathetique, tous les Vieillards pleuroient sur ma tête, admirans en moi ce qu'ils ne pouvoient comprendre.

J'avois une marmite à trois pieds de

de la figure d'un lion, dont nous nous ſervions dans le voyage pour cuire nôtre viande. Ce vaiſſeau n'étoit pas ſi ſujet à ſe caſſer, que les chaudieres ordinaires, leſquelles ſont plus fragiles, de ſorte que nous voyant ſans Chaudronnier pour les raccommoder au beſoin, nous avions pris cette marmite. Les Barbares ne l'oſerent jamais toucher de la main ſans l'avoir auparavant envelopée de quelque robbe de caſtor. Ils en donnerent une ſi grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faiſoient attacher à quelques branches d'arbre. Autrement elles n'auroient oſé ſe rendre ni dormir même dans la Cabanne, ſi elle y eût été.

Nous voulûmes en faire préſent à quelques Chefs : mais ils ne voulurent ni l'accepter, ni s'en ſervir, parce qu'ils croyoient, qu'il y avoit quelque malin Eſprit caché, qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples ſont ſujets à de pareilles ſuperſtitions. Les Jongleurs leur font croire tout

ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux ſans pouvoir me faire entendre. Mais la faim commençant à me preſſer, je me mis à faire un Dictionnaire de leur langue par le moyen de leurs enfans. Je me familiariſois avec eux, autant qu'il m'étoit poſſible, afin de m'inſtruire.

D'abord que j'eus apris le mot de *Taketchiabien*, qui ſignifie en leur langue, *comment appelles-tu cela ?* je fus bien-tôt en état de raiſonner des choſes les plus familiaires avec eux. Cela m'étoit aſſez difficile au commencement, parce qu'il n'y avoit point d'Interprete, qui entendit les deux langues. Ainſi pour demander le mot de *courir* par exemple, je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabanne, afin qu'en ſuite je puſſe mettre dans mon Dictionnaire le mot de leur langue, qui ſignifie *courir*. Les Chefs de ces Barbares, voyant mon inclination à apprendre leur langue, me diſoient ſouvent, *Vatchiſon égagahé*, c'eſt-à-dire,

dire, *Esprit, tu prens bien de la peine. Mets du noir sur le blanc.* Par ce moyen ils me faisoient souvent écrire. Ils me nommoient un jour toutes les parties du corps humain. Mais je ne voulus point coucher sur le papier certains termes honteux, dont ces peuples ne font point de scrupule de se servir à toute heure. Ils me réiteroient souvent le mot *d'égagahé*, pour me dire, *Esprit, mets donc aussi ce mot comme les autres.*

Ils se divertissoient ainsi avec moi, & se disoient souvent l'un à l'autre, *quand nous interrogeons le Pére Louis*, car ils m'avoient ainsi ouï nommer par nos Canoteurs, *il ne nous répond pas : mais dès qu'il a regardé ce qui est blanc*, (parce qu'ils n'ont point de terme pour designer le papier) *il nous répond, & nous fait entendre ses pénsées. Il faut*, ajoûtoient-ils, *que cette chose blanche soit un Esprit, qui lui fait connoître tout ce que nous lui disons.* Ils tiroient une consequenee de là : C'est, que

nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'eſprit que moi, puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moi ſur ce qui eſt blanc. Ainſi cette écriture leur faiſoit croire, que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voyoient, qu'il tomboit de la pluye en ſi grande abondance, que cela les empêchoit d'aller à la chaſſe, ils me diſoient de la faire ceſſer. Je ſavois déja aſſez de leur langue pour leur répondre. Je leur diſois donc en leur montrant du doigt les nuées, que celui, qui étoit le grand Capitaine du Ciel, étoit le Maître de la pluye & du beau temps, & qu'il diſpoſoit de tous les événemens en général des hommes, & de tout l'univers: que ce qu'ils me diſoient de faire, dependoit du premier Moteur, & non pas de moi: qu'il m'avoit envoyé chès eux pour le leur faire connoître comme leur Créateur, & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voyant diſtingué par

par mes habits de nos deux Canoteurs, & n'ayant point de connoiſſance du célibat, me demandoient ſouvent, quel âge je pouvois avoir, & combien j'avois de femmes & d'enfans. Ils ont accoûtumé de conter les années par les hyvers. Ces hommes, qui ſont ſans lumieres & ſans inſtruction, étoient ſurpris de la réponſe, que je leur faiſois. Je leur diſois donc en leur montrant nos deux Canoteurs, que j'étois allé viſiter à trois lieuës de nôtre village, qu'un homme ne pouvoit épouſer qu'une femme parmi nous, laquelle même il ne pouvoit quitter que par la mort : que pour moi j'avois promis au grand Maître de la vie de vivre ſans femme, & de venir demeurer avec eux pour leur faire connoître les volontez du grand Maître du Ciel & de la Terre, & pour vivre pauvrement avec eux, éloigné de mon pays, où toutes ſortes de biens abondent.

Il eſt vrai, me dit un de ces Barbares, que nous n'avons point de chaſſe en ces lieux, & que tu ſouffres : mais attens l'Eté, nous irons tuer

des taureaux ſauvages dans les pays chauds, & alors tu pourras te recompenſer du mauvais temps, que tu paſſes. J'aurois été fort content, s'ils m'euſſent donné manger, comme à leurs enfans : mais ils ſe cachoient de moi, & ſe relevoient de nuit pour manger à mon inſçu: & quoi que les femmes ayent par tout plus de tendreſſe que les hommes, cependant elles conſervoient le peu de poiſſon, qu'elles avoient, pour en nourrir leurs enfans. Elles me conſidéroient comme un Eſclave, que leurs Guerriers avoient fait dans le pays de leurs Ennemis. Elle préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne. En quoi il eſt certain, qu'elles avoient raiſon.

Il y avoit des Vieillards, qui venoient ſouvent pleurer ſur ma tête d'une maniere fort triſte. L'un m'appelloit ſon petit fils, l'autre ſon neveu, & tous enſemble me diſoient, j'ai compaſſion de te voir ſi long-temps ſans manger, & d'apprendre, que tu as été ſi maltraité dans ton voyage : ce ſont

de

de jeunes Guerriers ſans eſprit, qui t'ont voulu tuer, & qui t'ont dérobbé tout ce que tu avois. Si tu voulois des robbes de caſtors, ou de taureaux ſauvages pour eſſuyer tes larmes, nous t'en donnerions : mais tu n'as rien voulu de tout ce que nous t'avons préſenté.

CHAPITRE LVI.

Le plus conſidérable Chef des Iſſati & Nadoüeſſans fait de grands réproches à ceux, qui nous avoient pris. l'Auteur baptiſe la fille de Mameniſi.

LE nommé Ouäſicondé, c'eſt-à-dire, *le Pin percé*, le plus ſage, & le plus conſidérable de tous les Chefs des Iſſati & Nadoüeſſans, fit paroître de l'indignation contre les Guerriers, qui nous avoient ſi maltraitez. Il dit en plein Conſeil, que ceux, qui nous

avoient volé ce que nous avions, étoient semblables à des chiens affamez, qui dérobbent un morceau de viande dans un plat, & puis s'enfuïent : que ceux, qui en avoient usé de la sorte à nôtre égard, meritoient qu'on les regardât comme des chiens, puis qu'ils avoient fait un affront sanglant à des hommes, qui leur apportoient du fer & des marchandises, dont ils n'avoient point eu de connoissance jusque là, & qui leur étoient pourtant si utiles : qu'il trouveroit un jour le moyen de se vanger de celui, qui nous avoit causé cet outrage. Cette réprimende étoit digne d'un Chef de l'importance de Ouäsicondé. Cette action généreuse fut fort utile du depuis à toute la Nation, comme nous le verrons dans la suite.

Comme j'allois souvent visiter les Cabannes, je trouvai un jour l'enfant d'un nommé Mamenisi fort malade. L'ayant un peu examiné, je vis, que cet enfant n'échapperoit pas de sa maladie. Je priai nos deux Canoteurs de m'en dire leur sentiment, & je leur fis con-

noî-

noître, que je croyois être obligé en conſcience de le baptiſer. Michel Ako ne voulut pas venir avec nous dans la Cabanne, où cet enfant étoit malade. Il me dit pour s'excuſer, que je ſavois, que pour n'avoir pas voulu diſcontinuer de dire mon Breviaire, nous avions couru riſque d'être maſſacrez par les Sauvages: qu'ainſi il étoit à craindre, que le Baptéme, que nous allions faire, ne nous exposât au même danger.

Ce malhûreux aimoit mieux conſentir à quelques ſuperſtitions des Barbares, que de m'aider dans un ſi loüable deſſein. Il n'y eut que le Picard du Gay, qui me ſuivit pour ſervir de parrain, ou plûtôt de témoin à ce Baptéme. Je nommai cet enfant Antoinette à cauſe de St. Antoine de Padouë, d'autant plus que le dit Picard du Gay s'appelloit Antoine Auguelle, natif d'Amiens, & neveu de Monſieur du Cauroi Procureur Général des Prémontrez, & du depuis Abbé de Beaulieu, à qui je le rendis à nôtre retour du Canada. Je pris donc un petit plat d'écor-

ce

ce faute d'autres utenſiles, & j'y mis de l'eau commune & ordinaire. J'en verſai ſur la tête de cette fille Sauvage, & je proferai ces paroles, *Créature de Dieu, je te baptiſe au nom du Pére, du Fils, & du St. Eſprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis ſur le corps de cet enfant.

Au reſte je n'accompagnai ce Baptéme d'aucune autre cérémonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Meſſe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus, que ce linge ne pouvoit ſervir à un meilleur uſage, qu'à celui d'enſevelir le premier enfant de ces pays-là, qui eût été honoré du St. Baptéme. Je ne ſai, ſi la douceur de ce linge avoit cauſé quelque eſpéce de ſoulagement à cette nouvelle baptiſée: mais enfin elle rioit le lendemain entre les bras de ſa mére, qui croyoit que j'avois guéri ſon enfant. Cependant elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de ſatisfaction & de joye.

Si

Si cet enfant fût revenu en ſanté, il étoit fort à craindre, qu'elle ne ſuivit les traces de ſes parens, & qu'elle ne demeurât dans leurs infames ſuperſtitions faute de Prédicateur pour l'inſtruire. Et en effet ſi ceux de ſa Nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & s'ils continuent à pécher ſans la Loi, ils periront, comme dit d'Apôtre, ſans la Loi. J'étois donc fort aiſe, que Dieu eût tiré cette nouvelle baptiſée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les tentations, ſi elle venoit à ſe guérir; & que cela ne ſervit à l'engager dans l'erreur, & dans le vice. J'ai ſouvent attribué ma conſervation au milieu des grands dangers, que j'ai courus, au ſoin que j'avois pris de baptiſer cet enfant.

CHAPITRE LVI.

Ambaſſade envoyée aux Iſſati par des Sauvages, qui habitent à l'Oüeſt de ces Peuples. Ce qui fait voir, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, & que le Japon eſt dans le même Continent que la Loüiſiane.

SOUS l'Empereur Charles Quint nos Péres Récollects furent les premiers envoyez par ſon ordre dans le Nouveau Mexique en qualité de Miſſionaires, & dès ce temps-là ils furent au delà de la Mer Vermeille. La plus remarquable des Epoques du Détroit d'Anien eſt au temps de nôtre excellent Réligieux Martin de Valence, qui fut le premier Evêque de la grande ville de Mexique. Nous avons déja fait mention de lui.

Dans

Dans la ſuite du temps on a reconnû, que ce Détroit d'Anien étoit imaginaire. Pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur grand ſavoir ſont de ce ſentiment. Je puis joindre ici une preuve de cette vérité à toutes les leurs. C'eſt, que pendant que j'étois parmi les Iſſati & les Nadoüeſſans, il y vint quatre Sauvages en Ambaſſade chès ces Peuples. Ils venoient de plus de 500. lieuës du côté de l'Oüeſt. Ils nous firent entendre par les Interpretes des Iſſati, qu'ils avoient marché quatre Lunes: c'eſt ainſi, qu'ils appellent les mois. Ils ajoûtoient, que leur pays étoit à l'Oüeſt, & que nous étions au Levant à l'égard de leurs contrées; qu'ils avoient toûjours marché pendant ce temps-là ſans s'arrêter que pour dormir, & pour tuer à la chaſſe dequoi ſubſiſter. Ils nous aſſûroient, qu'il n'y avoit point de Détroit d'Anien, & qu'aſſûrément ils n'avoient rencontré ni paſſé dans leur route aucun grand Lac, c'eſt le terme, dont les Sauvages ſe ſervent pour répréſenter la mer, ni aucun bras de mer.

Ils

Ils nous certifierent de plus, que la Nation des Assenipoüalacs, dont le Lac est marqué sur la Carte, & qui sont au Nord-Est des Issati, n'étoient qu'à six ou sept journées de nous: que toutes les Nations de leur connoissance, qui sont à l'Oüest, & au Nord-Oüest, n'ont aucun grand Lac aux environs de leurs vastes Pays, mais seulement des rivieres, qui décendent du Nord au travers des Nations voisines de leurs confins du côté du grand Lac, c'est-à-dire, de la mer dans la langue des Sauvages: que là il y a des Esprits, & des Pygmées ou petis hommes, parce qu'en effet ils sont d'une très-petite stature, comme les peuples plus avancez les en avoient assûrez, & que toutes les Nations, qui sont situées au delà de leurs pays, & qui sont les plus proches d'eux, habitent dans des préries, & dans des campagnes immenses, où on trouve quantité de taureaux sauvages, de castors, qui sont plus gris que ceux du Nord, dont le poil tire plus sur le noir, & plusieurs autres bêtes fauves, qui

qui fourniſſent de très-belles pelleteries.

Les quatre Sauvages ſus dits, qui étoient venus en Ambaſſade, nous ont encore aſſûrez, qu'il y a fort peu de forêts dans les pays, par leſquels ils avoient paſſé pour ſe rendre au lieu, où nous étions, & qu'ils étoient par fois obligez de faire du feu avec de la fiente de taureaux ſauvages pour cuire de la viande dans les pots de terre, dont ils ſe ſervent, n'en ayant, & n'en connoiſſant point d'autres.

Toutes les circonſtances, que nous venons de rapporter, font connoître, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, comme on le répréſente ordinairement dans les Cartes. Pour preuve de la créance que j'en ai, je m'offre ici de tout mon cœur de retourner avec tels Vaiſſeaux, que ſa Majeſté Britannique, ou les Hauts & Puiſſans Seigneurs des Etats Généraux des Provinces Unies trouveront à propos d'y envoyer pour en faire l'entiere Découverte. Je n'ai point d'autre but devant les yeux, que

la

la gloire de Dieu, la propagation de l'Evangile, l'instruction de tant de peuples aveuglés & ignorans, qu'on neglige depuis tant de siécles, & l'utilité du commerce, qui étant bien entendu, augmentera de plus en plus entre les sujets du Roi d'Espagne mon Souverain, & ceux de sa Majesté Britannique & des dits Hauts & Puissans Seigneurs, la correspondance, & l'union propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je declare, que je n'ai point d'autre vûë, & que d'ailleurs mes intentions sont pures & droites, & que je souhaite de rendre service à toute la terre, sauf le respect & l'obéissance que je dois premiérement à mon Prince naturel, au Roi d'Angleterre, & à leurs Hautes Puissances, ausquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres m'auroient très-mal recompensé de mes pénibles Voyages, dans lesquels je m'étois proposé de contribuer à la gloire de Dieu, au salut des Ames, & au bien

bien de l'Europe. Je ſai bien qu'en penſer. Depuis pluſieurs années quelques efforts, que les Anglois & les Hollandois, les peuples du monde, qui voyagent le plus ſur l'Ocean, ayent pû faire pour aller à la Chine & au Japon par la Mer glaciale, ils n'ont pû y réuſſir juſques à préſent. Mais par le moyen de ma Découverte j'eſpére, Dieu aidant, que toute l'Europe verra, qu'on pourra trouver un paſſage commode pour s'y rendre. On pourra en effet ſe tranſporter par des rivieres capables de porter de gros Vaiſſeaux dans la Mer pacifique, & de là il ſera aiſé d'aller à la Chine & au Japon ſans paſſer ſous la ligne Equinoctiale. Ceux, qui auront lû ma Rélation, & qui examineront un peu les Cartes, qu'on y a jointes, reconnoîtront aiſément la vérité de ce que je dis.

CHAPITRE LVIII.

Les Issati s'assemblent pour la chasse des taureaux sauvages. Refus, que les deux Canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour décendre la riviere de St. François.

APRES deux mois ou environ de mauvais jours passez chès les Issati & les Nadoüessans, ces Nations s'assemblerent pour la chasse des taureaux sauvages, & les Chefs en ayant réglé les lieux, afin de ne se point embarasser les uns les autres, on se dispersa en plusieurs bandes.

Aquipaguetin, ce Chef, qui m'avoit adopté pour son fils, voulut me mener à l'Oüest avec environ deux cens familles: mais me souvenant de la réprimende, que le grand Chef Ouäsicondé lui avoit faite, du mauvais traitement,

ment, que j'avois reçû de lui, je craignis, qu'il ne s'en vengeât sur moi, quand nous ferions loin. Je lui répondis donc, que j'attendois des Esprits, c'est-à-dire dans leur langue, des Européens, à la riviére de Ouïsconsin, qui se décharge dans le fleuve Meschasipi, & que selon la promesse, qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandises, qui leur étoient inconnûës, & que s'il vouloit tourner de ce côté-là, j'en aurois bien de la joye. Il y feroit venu volontiers: mais ceux de sa bande l'en empéchérent.

Nous décendîmes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680. vers le Sud avec le grand Chef Ouäsicondé, & environ 80. Cabannes de 130. familles, & 250. Guerriers. Les Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allerent à quatre journées plus bas pour y prendre du bouleau, afin de faire un plus

grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon calice de vermeil doré avec mes petis livres & papiers jusqu'à nôtre retour de la chasse. Je ne gardai que mon Breviaire avec moi, afin de n'être point à charge.

Je me mis sur le bord d'un Lac, qui forme la riviére de St. François, où je tendois les bras aux Canoteurs, qui passoient fort vîte les uns après les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné. Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir. Michel Ako me répondit brutalement, qu'il m'avoit mené assez long-temps. Cette réponse brusque & mal-honnête me causa beaucoup de chagrin, voyant que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Réligion, à qui je n'avois jamais fait que du bien; comme eux-mêmes l'avoient souvent reconnû chès des personnes de la premiere qualité, où j'étois reçû avec toutes sortes de marques
de

de diſtinction, pendant qu'on les laiſſoit à la porte.

Dieu, qui par ſa grace ne m'a jamais abandonné dans mon voyage, inſpira à deux Sauvages de me prendre avec eux dans leur Canot, quoi qu'il fût plus petit que celui de nos Européens: j'y fus continuellement occupé à en jetter l'eau avec un plat d'écorce, parce qu'elle y entroit par pluſieurs petis trous, en quoi j'eus aſſez de peine, parce que je ne pouvois m'empêcher d'être moüillé. Cependant il fallut prendre patience. On peut bien dire de ce petit bâtiment, que c'étoit un coffre à mort, à cauſe de ſa fragilité, & de ſon peu de valeur. Ces ſortes de Canots ne peſent ordinairement qu'environ cinquante livres, & on les fait tourner à l'envers par le moindre mouvement du corps, à moins que d'être habitué de longue main à cette ſorte de navigation.

A nôtre débarquement du ſoir, le Picard me fit d'excuſe, pour que leur Canot étoit à demi pourri, & qu'il ſe fût indubitablement briſé, ſi nous y euſſions

été trois, qu'il nous eût fallu rester en chemin. Nonobstant cette excuse je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas user de cette maniere, surtout nous trouvans parmi des peuples Barbares : qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laissant seul à plus de 800. lieuës des habitations du Canada par les circuits, qu'il falloit faire pour y retourner : que s'ils avoient reçû quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'à cause des saignées, que je faisois à quelques Asthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remedes, que je conservois soigneusement.

J'ajoûtai à tout cela, que j'avois eu le moyen par là de sauver la vie à quelques-uns de ces Barbares, qui avoient été mordus par des serpens sonnettes, dont je parlerai dans mon second Tome : que d'ailleurs je rasois proprement la couronne, que les enfans des Sauvages portent jusqu'à l'âge de 18. ou 20. ans, que ces Barbares ne la peuvent faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant

les

les cheveux avec des caillous plats, qu'ils on fait rougir dans le feu : que je n'avois pû rien gagner ſur eux pour leur ſalut à cauſe de leur ſtupidité naturelle : qu'il m'avoit fallu les prendre d'abord par la partie animale : mais qu'au reſte j'avois gagné leur amitié par les ſervices, que je leur avois rendus : qu'ils nous auroient ſans doute tuez après nous avoir fait ſouffrir beaucoup, s'ils n'euſſent reconnû, que j'avois des remedes propres à rendre la ſanté aux malades, choſes dont ils font grand cas.

Il n'y eut que le Picard du Gay, qui en ſe retirant chès ſon hôte me pria de l'excuſer. Mais le grand Chef Oüaſicondé ayant appris l'action inhumaine de nos deux Canoteurs, les fit venir au Conſeil, & leur dit, qu'il me retireroit deſormais, non pas des mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit adopté après avoir attenté pluſieurs fois ſur ma vie, mais de la compagnie de ces deux malhûreux, qui m'avoient lâchement abandonné. Si je ne me fuſſe aviſé de rompre trois flé-

fléches en préſence de ce brave Chef, nos deux Canoteurs préſens, il les auroit indubitablement fait tuer à l'inſtant. Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toûjours ſi favorablement en toutes choſes. Nos deux hommes en étant ſurpris, me promirent en ſuite une entiere fidélité en toutes choſes.

CHAPITRE LIX.

Les Sauvages font halte au deſſus du Saut de St. Antoine de Padouë. Ils ſe trouvent en necéſſité de vivres. l'Auteur va avec le Picard à la riviere d'Ouïsconſin. Avantures de leur Voyage.

QUATRE jours après nôtre départ pour la chaſſe des taureaux ſauvages, les Barbares firent halte à huit

huit lieuës au dessus du Saut de Saint Antoine de Padouë sur une éminence, qui étoit vis-à-vis de la riviere de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs chantiers en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeunesse alloit à la chasse des cerfs, des chevreüils & des castors : mais ils tuoient si peu de bêtes fauves pour autant de gens, qu'à peine chacun pouvoit-il avoir un morceau de viande. Il falloit se contenter d'avaller du bouillon une fois en vingt-quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moi de chercher des senelles, des groseilles, & de petis fruits sauvages, qui nous faisoient souvent plus de mal que de bien. Je suis persuadé que sans l'Orvietan en poudre, dont nous nous servions pour corriger la mauvaise nourriture, nous eussions couru grand danger de la vie. Cette extréme necessité nous fit prendre la résolution, au refus que Mi-

chel Ako fit de venir avec nous, de nous en aller dans un méchant Canot à la riviere de Ouïsconsin, de laquelle nous étions éloignez d'environ cent trente lieües, pour voir si le Sieur de la Salle nous auroit tenu parole. Il nous avoit promis fort positivement de nous envoyer des hommes & des marchandises avec de la poudre & du plomb dans le lieu, que je viens de marquer. C'est de quoi il nous avoit assûrez avant son départ des Illinois.

Les Sauvages ne nous auroient pas permis de faire ce voyage, si l'un des trois ne fût resté avec eux. Ces Barbares selon le sentiment du grand Chef Ouäsicondé vouloient me retenir & donner la liberté à nos deux Canoteurs. Mais Michel Ako, qui appréhendoit de souffrir dans ce voyage, n'y voulut jamais consentir. Voyant donc qu'il avoit pris goût à la vie de ces Sauvages, je priai leur Chef de me laisser aller avec le dit Picard, ce qu'il m'accorda.

Nous

Nous n'avions pour tout équipage, que quinze ou vingt coups de poudre, un fusil, un méchant petit pot de terre, que les Sauvages nous avoient donné, un couteau pour nous deux, & une robbe de castor : tout cela pour faire environ deux cens cinquante lieuës de chemin. Nous nous abandonnâmes ainsi à la Providence. Comme nous faisions le portage de nôtre petit Canot au Saut de St. Antoine de Padouë nous apperçûmes cinq ou six de nos Sauvages, qui avoient pris le devant. L'un d'entr'eux étoit monté sur un chêne vis-à-vis de la grande chûte d'eau. Ce pauvre aveugle spirituel pleuroit amérement, & avoit attaché aux branches de cet arbre une robbe de castor passée : elle étoit blanche par dedans, & garnie de porc-épic.

Ce Barbare l'offroit apparemment en sacrifice à ce Saut, qui de soi-même est affreux, & a quelque chose de fort admirable. Cependant il n'approche pas de celui de Niagara. J'ouïs que ce Sauvage disoit en pleurant à chaudes lar-

mes, & en s'adressant à cette cascade, Toi, qui es un Esprit, fais en sorte, que ceux de ma Nation passent ici tranquillement sans malheur; que nous puissions trouver un grand nombre de taureaux sauvages, & que nous soions assez hûreux pour vaincre nos Ennemis, &.pour faire un bon nombre d'Esclaves, que nous amenerons ici pour les tuer devant toi, après leur avoir beaucoup fait souffrir. Les Messeneks, c'est ainsi qu'ils appellent la Nation des Outtouägamis, ont tué de nos parens. Fais en sorte que nous puissions nous vanger sur eux de cet affront.

C'est ce qui leur arriva inopinément: car en revenant de la chasse des taureaux, ils allerent attaquer leurs Ennemis. Ils en tuerent un bon nombre, & ramenerent des Esclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saut de la maniere du monde la plus inhumaine, comme nous le verrons au Second Tome. Au reste quand ils manqueroient cent fois leur coup après une cérémo-

rémonie telle que nous venons de la décrire, que le hazard les y fasse réussir une fois, cela suffit pour les rendre obstinez dans leurs coûtumes superstitieuses. Cette robbe de castor offerte ainsi dans cette espece de sacrifice servit à l'un de nos Européens, qui s'en accommoda à son retour, & qui auroit été ravi de faire souvent de pareilles rencontres.

A une lieuë au dessous du Saut de Saint Antoine, le Picard du Gay fut obligé de s'en retourner sur ses pas par terre pour reprendre sa boite à poudre, qu'il avoit oubliée à ce Saut. A son retour je lui fis voir un serpent gros comme la jambe d'un homme, qui étoit long de sept ou huit pieds. Il s'attachoit à une montagne droite & escarpée, & montoit de cette maniere. Il s'approcha insensiblement de plusieurs nids d'hirondeles pour en manger les jeunes. Nous voyions en effet au pied de cette montagne les plumes de celles, qu'il avoit aparemment dévorées. Nous fîmes tomber ce monstrueux rep-

tile à coups de pierres dans la riviere. Il avoit une langue en forme de lance, d'une longueur extraordinaire. Son sifflement s'entendoit de fort loin, & nous faisoit horreur. Le pauvre Picard en fremît en songe pendant la nuit. Il me dit, que je lui avois fait plaisir de l'éveiller. Et en effet cet homme d'ailleurs assez intrepide avoit le corps tout en eau de la frayeur de son songe. Le souvenir de ce serpent m'a aussi souvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait d'impression sur mon esprit.

Comme nous décendions le fleuve Meschasipi avec une assez grande vitesse, parce que le courant est fort rápide en cet endroit à cause de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Isles quelques-uns de nos Sauvages cabannez, & chargez de viande de taureaux sauvages: ils nous en offrirent fort liberalement. Mais environ deux heures après nôtre débarquement nous crûmes, que nous serions tous écrasez. Quinze ou séze Sauvages entrerent au mi-

milieu de la troupe, ayant leurs casse-têtes à la main. Ils renverserent la Cabanne de ceux qui nous avoient conviez. Ils prirent toute leur viande, & l'huile d'ours, qu'ils trouverent dans des vessies, ou dans des boyaux, dont ils se frotterent depuis la tête jusqu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord, que c'étoient des Ennemis, & peu s'en fallut, que le Picard du Gay ne perçat le premier de ces Sauvages de son épée. Dans ce premier mouvement je mis la main sur deux pistolets de poche, que le Picard m'avoit laissez. Mais par bonheur je me retins, sans quoi sans doute c'étoit fait de nous, parce que les Sauvages n'eussent pas manqué de vanger la mort de ceux, que nous eussions tuez.

Nous ne connoissions pas d'abord ces Sauvages. Ils étoient de ceux, que nous avions laissez au-dessus du Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux, que se disoit mon oncle, me dit, que ceux, qui nous avoient donné de la

viande, avoient mal fait de devancer ainsi les autres à la chasse, & que selon les maximes & les coûtumes de leur pays, ils avoient droit de les piller, puis qu'ils étoient cause, que les taureaux sauvages prenoient la fuite, avant que la Nation fût assemblée. Ce qui causoit un notable préjudice au public. Car quand ils sont assemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, parce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ils ne peuvent leur échaper.

CHAPITRE LX.

Chasse des tortues. Le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande necessité avec son compagnon de voyage.

PENDANT environ soixante lieuës de navigation nous ne tuâmes qu'un

qu'un chrevreüil, qui passoit la riviere à la nage. Les chaleurs étoient si grandes alors, que la viande se gâtoit en vingt-quatre heures. Cela nous obligea de chasser aux tortues. Nous eûmes beaucoup de peine à en prendre, parce qu'ayant l'ouïe fort subtile elles se jettent dans l'eau avec beaucoup de précipitation au moindre petit bruit. Nous en prîmes pourtant enfin une, qui étoit beaucoup plus grande que les autres, & dont l'écaille étoit mince, & la viande fort grasse. Pendant que je tâchois de lui couper la tête, elle pensa me couper le doigt avec ses dents, qui sont fort tranchantes.

Pendant ce manége nous avions tiré le bout de nôtre Canot à terre: mais un coup de vent fort impetueux le cassa au milieu du grand fleuve. Le Picard étoit allé dans les préries avec son fusil pour tâcher de tuer un taureau sauvage. J'étois donc resté seul auprès du Canot. Cela m'obligea de jetter promptement mon habit sur la tortue, que j'avois renversée sur le dos, afin

afin qu'elle ne pût se sauver. Je mis même plusieurs cailloux sur mon habit pour enfermer cet animal. Après quoi je me mis à la nage pour rattraper nôtre Canot, qui décendoit fort vîte emporté par le rapide assez grand en cet endroit à cause d'une pointe de terre. Après l'avoir atteint avec assez de peine, je n'osai lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine, qui y étoit, & dont je me servois pour me coucher, & le reste de nôtre petit équipage. Je le poussois donc devant moi, & quelquefois je le retirois. Ainsi je gagnai le bord peu à peu environ à un demi-quart de lieuë de l'endroit, où j'avois laissé la tortue.

Le Picard revenant de la chasse, où il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit sur la tortue, & point de Canot, crût avec quelque raison, qu'un Sauvage m'ayant trouvé seul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prérie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit personne. Cependant je remontai diligemment le fleu-

ve

ve en Canot, & je n'eus pas plûtôt repris mon habit, que je vis plus de soixante taureaux, ou vâches sauvages avec leurs veaux, qui traversoient le fleuve pour gagner les terres du Midi. Je les poursuivis en Canot avec une épée emmanchée, & je me mis à crier de toute ma force pour avertir le Picard. Il vint au bruit, que je fis, & ayant eu le temps de rentrer dans le Canot, pendant que le chien, que nous avions, avoit poussé en jappant une bande de bêtes fauves dans une des Isles de ce fleuve. Il les en chassa en suite, & comme elles passoient devant nous, le Picard en tua une d'un coup de fusil, qui lui cassa la tête. Nous l'attirâmes au bord. C'étoit une vâche sauvage, qui pesoit cinq ou six cens livres. Les taureaux sont plus charnus, & pesent davantage. Mais parce que nous ne pouvions pas la mettre tout-à-fait à terre, nous nous contentâmes de couper les meilleurs morceaux, que nous pûmes, & nous laissâmes le reste dans l'eau.

Il y avoit près de deux fois 24. heures, que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du fleuve avoient jetté ſur le ſable, & à meſure que le Picard écorchoit la bête, je faiſois cuire dans nôtre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous en fûmes tous deux malades, & nous nous vîmes obligez de reſter là deux jours, & de nous cacher dans une Iſle pour nous rétablir par le moyen de l'Orvietan en poudre, qui nous fût ſouvent d'un grand ſecours dans le Voyage. Pendant que je portois les morceaux de viande, que le Picard me donnoit, je paſſai ſouvent ſans m'en appercevoir près d'un ſerpent-ſonnette, de ſept ou huit pieds de long tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos avirons, & le jetta enſuite dans le fleuve.

Au reſte nous ne pouvions nous char-

charger de beaucoup de viande à cause de la petitesse de nôtre Canot. D'ailleurs les chaleurs excessives la corrompoient d'abord. Ainsi nous nous en vîmes bien-tôt privez, parce qu'elle fourmilloit de vers en moins de rien, & quand nous nous embarquions le matin, nous ne savions ce que nous mangerions pendant la journée. Nous n'avions jamais plus admiré la Providence que dans ce Voyage. Nous ne trouvions pas toûjours des bêtes fauves, & nous n'en pouvions pas tuer, quand nous voulions.

Les aigles, que l'on voit en abondance dans ces vastes pays, laissoient par fois tomber des brémes, ou de grandes carpes, & d'autres poissons, qu'elles emportoient entre leurs griffes dans leurs nids pour la nourriture de leurs aiglons. Nous trouvâmes un jour une loutre, qui mangeoit sur le bord du fleuve un grand poisson, qui avoit sur la tête une maniere d'aviron ou de bec de cinq doigts de large, & d'un pied & demi de long. Lors que le

Pi-

Picard le vid, il s'écria, qu'il voyoit un Diable entre les pattes de la loutre. Sa ſurpriſe n'empêcha pas, que nous ne fiſſions bonne chére de ce poiſſon. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'éturgeon à long bec.

CHAPITRE LXI.

Nous cherchons la riviere d'Ouïsconſin. Aquipaguetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne ſubſiſtons que par un pur miracle de la Providence.

APRES avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette riviere. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien éloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cens lieuës de nous, parût tout d'un

d'un coup accompagné de dix Guerriers environ la mi-Juillet 1680. Nous crûmes, qu'il vouloit nous tuer, parce que nous l'avions quitté, quoi que ce fût de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle avoine, & un bon morceau de taureau ſauvage, & s'informa de nous, ſi nous avions trouvé les Européens, qui devoient nous apporter des marchandiſes. Il ne ſe contenta pas de ce que nous lui dîmes. Il s'en alla lui-même à Ouïsconſin : mais il n'y trouva perſonne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions abſolument nous acquitter de la promeſſe, que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ceux, qu'il nous envoyeroit.

Lors qu'Aquipaguetin parut à ſon retour, le Picard étoit allé à la chaſſe dans les préries, & j'étois reſté ſeul dans une petite Cabanne, que nous avions dreſſée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui étoit ardent en cette ſai-

ſon,

ſon, ſous nôtre couverture, qu'un Sauvage m'avoit renduë. Aquipaguetin me voyant ſeul s'approcha avec ſon caſſe-tête à la main. Je me ſaiſis promptement de mes deux piſtolets de poche, & d'un couteau, leſquels le Picard avoit retirez des mains des Barbares. Je n'avois pas deſſein de tuer cet homme, qui m'avoit adopté; je voulois ſeulement lui faire peur, & l'empêcher de me maſſacrer, au cas qu'il en eût envie.

Aquipaguetin me tanſa rudement de ce que je m'expoſois de la ſorte aux inſultes de leurs Ennemis: qu'au moins je devois me mettre de l'autre côté du fleuve pour ma ſûreté. Il voulut m'emmener avec lui, me diſant, qu'il avoit trois cens Chaſſeurs avec lui, qui tuoient plus de bêtes fauves, que ceux avec qui je m'étois engagé. J'aurois peut-être mieux fait de ſuivre ſon avis, que de m'engager plus avant dans mon voyage. Je continuai donc ma route vers la riviere d'Ouiſconſin, où je ne trouvai point les hommes de renfort, que

le Sieur de la Salle nous avoit promis. Le Picard & moi pensâmes perir de faim en cent occasions differentes, & nous fûmes obligez de remonter le fleuve avec des peines, & des difficultez incroyables.

CHAPITRE LXII.

Grande necessité, où l'Auteur se trouve avec son compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs priéres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chasse.

LE Picard, qui avoit été fort maltraité par les Sauvages, aima mieux hazarder sa vie, que de remonter le fleuve avec Aquipaguetin. Nous n'avions plus que dix coups à tirer. Cela nous obligea à les menager. Ainsi nous les

les partageâmes en vingt, pour ne tirer plus que des tourterelles, ou des ramiers. Quand nôtre provision fut consumée à cet égard, nous eûmes recours à trois hameçons, que nous amorçâmes avec de la barbue puante, qu'une aigle avoit laissé tomber. Nous ne prîmes rien pendant deux jours, & nous nous vîmes ainsi dénuez de tout moyen de subsister. Nous redoublâmes nos priéres de bon cœur, comme chacun peut penser. Parmi tout nôtre desastre le Picard ne pût s'empêcher de dire une fois, qu'il prieroit Dieu de bien meilleur cœur, s'il avoit de quoi se bien rassasier.

Je le consolai, & me consolai moi-même du mieux que je pus, & je le priai de ramer de toute sa force pour tâcher de trouver quelque tortue. Le lendemain matin après avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une assiéte ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'instant sur le feu que nous avions allumé. Nous mangions

avec tant d'avidité, que je ne pris pas garde, que je mangeois le fiel de cet animal. Cela mit toute ma bouche dans une amertume extréme. Je la rinçai promptement avec de l'eau, & je me remis à manger avec le même empressement qu'auparavant.

Nonobstant cette grande disette nous ne laissâmes pas d'arriver dans la riviere des Taureaux sauvages. Nous jettâmes nos hameçons amorçez d'un poisson blanc, qu'une aigle avoit laissé tomber. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui, nous secourut visiblement dans cette occasion. Nous avions redoublé nos priéres avec beaucoup d'ardeur. A peine les avions nous achevées vers les dix heures du soir, que le Picard entendit du bruit. Il quitta les priéres, & courut à nos hameçons. Il y trouva deux barbues si grandes, que je fus obligé d'aller à son secours pour les tirer de l'eau. Nous ne songeâmes point à ôter le limon de ces monstrueux poissons, qui pesoient plus de vingt-cinq livres les deux. Nous

les coupâmes par piéces, & nous les fîmes rôtir sur les charbons, parce que nous ne pouvions les faire boüillir. Par malheur nôtre pot de terre avoit été cassé quelque temps auparavant.

Lors que nous eûmes mangé quelques tranches de ces barbues, & que selon nôtre devoir nous eûmes rendu graces à Dieu, dont la Providence admirable nous avoit secourus si à propos, nous entendîmes du bruit sur le bord de la riviére des Taureaux, où nous étions environ à deux heures après minuit. Après le *qui vive* nous ouïmes qu'on répondoit, *Tepatoui Nika*, & le mot de *Nikanagé*, c'est-à-dire, *mon Ami, voilà qui est bien.* J'avertis le Picard, qu'au langage je croyois, que c'étoient des Illinois, ou des Outoüagamis, qui sont Ennemis des Issati, & des Nadouëssans, Mais comme il faisoit grand clair de Lune, & que même le jour commençoit à paroître, je reconnûs que c'étoit le Sauvage Mamenisi, pére de cette petite fille, que j'avois baptisée aux Issati, à qui le Picard

avoit

avoit servi de parrein, ou de témoin. Ce Sauvage nous reconnût, & parce qu'il revenoit de la chasse, qui avoit été bonne, il nous donna de la viande à discretion, & nous assûra que tous les Sauvages de sa Nation décendoient la riviére, qui se décharge dans le fleuve, & qu'ils avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans.

Tous les Sauvages donc, avec qui Michel Ako étoit demeuré, décendirent cette riviere des Taureaux avec leur flotte de Canots chargez de viande. Le Chef Aquipaguetin avoit raconté en passant à toute la Nation, comment le Picard & moi nous étions exposez à faire le voyage d'Oïsconsin, dans lequel nous avions couru de grands dangers. Les Chefs de ces Sauvages nous firent connoître, qu'ils étoient satisfaits de nous, & blamérent tous la lâcheté de Michel Ako, qui n'avoit pas voulu venir avec nous de peur de mourir de faim. Le Picard n'auroit pas manqué de l'insulter en présence de tous les Sauvages, si je ne l'en eusse em-

pêché, tant il étoit irrité contre lui de ſon peu de courage & d'affection.

CHAPITRE LXIII.

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur proviſion de viande. On deſcend encore une ſeconde fois le fleuve. Addreſſe des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage.

LEs femmes Sauvages cacherent leur proviſion de viande à l'embouchure de cette riviere des Taureaux dans des Iſles, & dans des creux ſous terre. Ces peuples ont l'addreſſe de conſerver ainſi leur viande ſans ſel, comme nous verrons ci-après. Nous décendîmes encore une fois le fleuve en chaſſant avec cette multitude de Canots, dont j'ai parlé, & nous fîmes environ quatre vingts lieuës de chemin. Les Sauvages d'eſpace en eſpace cachoient leurs Canots

nots ſur le bord du fleuve dans des roſeaux, ou dans des Iſles, & ils entrerent ſept ou huit lieuës au delà des montagnes dans des préries, où ils tuoient à diverſes fois juſques à cent ou ſix vingts taureaux ou vâches ſauvages. Ils laiſſoient toûjours ſur le haut des montagnes quelquies-uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs Ennemis.

Pendant tout ce temps-là je penſois au Sauvage, qui m'appelloit ordinairement ſon frere. Il étoit entré un chicot bien avant dans ſon pied, & j'y mettois un emplâtre, lors que l'alarme ſe mit tout d'un coup dans le camp, Deux cens Archers accoururent, & ce généreux Sauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entré de force, m'abandonna, & courut plus vîte que les autres pour avoir ſa part de la gloire du combat : mais au lieu d'Ennemis ils apperçurent environ cent cerfs, qui prirent la fuite. Nôtre bleſſé eut bien de la peine de revenir au camp. Durant cette alarme les femmes & les filles ſau-

vages chantoient d'un ton fort lugubre.

Le Picard me quitta pour ſe joindre à ſon hôte, & je reſtai ſeul avec le nommé *Otchimbi.* Mais après la ſeconde chaſſe je fus reduit à mener en Canot une femme Sauvage âgée de plus de quatre vingts ans. Cette vieille ne laiſſoit pas de pouſſer à la rame, & de frapper ſouvent de ſon aviron trois enfans, qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi : cependant j'étois obligé de faire ſouvent ma cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur diſpoſition, & c'étoient elles, qui diſtribuoient les portions à chacun. Je raſois donc de temps en temps la couronne de leurs enfans, car ils la portent à peu près comme nos Réligieux. Au reſte ils la portent juſques à l'âge de quinze, ſéze ou dix-huit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plattes rougies dans le feu. Ces femmes me ſavoient beaucoup de gré de ce que je raſois ainſi leurs enfans.

Nous

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre camp. Les Vieillards, qui étoient en faction au haut des montagnes, nous avertirent, qu'ils voyoient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu, où on voyoit paroître du monde. C'étoit à qui devanceroit son Camarade à la course. Mais pour tout exploit, ils ne ramenerent que deux femmes de leur Nation, qui venoient avertir, qu'une partie de leurs gens, qui étoient allez à la chasse vers le bout du Lac Superieur, avoient trouvé cinq Esprits, c'est ainsi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoûtoient, que ces Esprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient vûs, & qui avoient été Esclaves chès les Outoüagamis, & chès les Iroquois, dont ils entendoient la langue: que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu, où nous étions, parce qu'ils seroient bien aises de nous venir voir pour reconnoître, si nous étions Anglois, Hollandois, Espagnols,

ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient-ils à ces femmes, comment nous avions pû nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer là-dessus, qu'il y a de certaines gens, qui se sont rendus les maîtres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ai remarqué ci-devant. Ces gens-là fâchez de ce que nous les avions prévenus dans nos Découvertes, avoient envoyé du monde après nous pour participer à la gloire de nôtre Voyage. Ils penserent donc à se procurer la connoissance des Nations, que nous avions vûës, afin d'y aller en commerce, dès qu'ils auroient trouvé le moyen de nous renvoyer en Europe.

CHAPITRE LXIV.

Arrivée du Sieur du Luth dans nôtre camp. Il nous prie de retourner avec ses gens & lui aux Issati & Nadoüessans. Je jette ma couverte sur un mort. Ce qui plût aux Sauvages.

LE 28. Juillet 1680. nous commençâmes à remonter le Meschasipi pour la troisiéme fois. Les Sauvages, qui avoient fait une fort grande chasse, prirent la résolution de retourner à leurs villages, & nous presserent de nous y en aller avec eux, nous promettans de nous conduire jusques aux Nations, qui habitent au bout du Lac Superieur. Ils disoient, qu'ils avoient dessein de faire alliance avec ces peuples par nôtre moyen. Là se trouva le Sieur du Luth venant du Canada avec cinq hommes équippez moitié en guerre, &

moitié en marchandises.

Ils me joignirent avec les deux femmes Sauvages à six vingts lieuës ou environ du pays des Barbares, qui nous avoient pris. Ils nous prierent, parceque j'avois quelque connoissance de la langue des Issati, de les accompagner, & d'aller avec eux aux villages de ces peuples. Je fis volontiers ce qu'ils souhaitoient, sur-tout ayant appris d'eux que depuis deux ans & demi, qu'ils étoient en voyage, ils n'avoient pas fréquenté les Sacremens. Le Sieur du Luth, qui passoit pour le Capitaine, fut ravi de me trouver. Il me dit en particulier par maniere de confidence, que ceux, qui l'avoient envoyé, ne viendroient pas à leur but, comme il me le feroit connoître en s'expliquant plus à loisir. Voyant, que je faisois la couronne aux enfans des Sauvages, il leur fit dire, que j'étois son frere aîné.

Tout cela fut cause, que les Sauvages me traiterent mieux que jamais, & qu'ils me fournirent ma subsistence assez

ſez largement. Ainſi je ne m'appliquai plus qu'à travailler au ſalut de ces Barbares. Il faut avoüer qu'ils m'écoutoient aſſez ; mais il faudroit demeurer parmi eux des années entieres, pour y faire quelque progrès, tant ils ſont groſſiers, ſtupides, & ignorans.

Le Sieur du Luth fut charmé de voir le Saut de St. Antoine de Padouë, nom que nous lui avions donné, & qui ſelon toutes les apparences lui demeurera. Je lui fis voir l'endroit, où le ſerpent monſtrueux, dont j'ai fait mention, montoit ſur le roc eſcarpé pour y dévorer les jeunes hirondelles, qui étoient dans leurs nids. Je lui racontai la frayeur qu'en avoit eu le Picard en ſonge.

Il faut remarquer, que me voyant dans une fort grande liberté de dire mon Office depuis l'arrivée du Sr. du Luth, je m'aviſai, afin d'y être plus exact, de lui demander quel jour du mois nous avions pour lors. Il me répondit franchement, qu'il ne pouvoit pas me ſatisfaire en cela, parce qu'il en avoit per-

du l'idée. Je lui racontai les mauvais traitemens, que les Sauvages nous avoient faits, lorsqu'ils nous prirent, jusque là même, qu'ils avoient voulu nous tuer plusieurs fois: qu'ainsi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les frayeurs m'avoient fait perdre la memoire du jour de la semaine.

Nous arrivâmes aux villages des Issati le 14. d'Août 1680. où je retrouvai mon calice de vermeil doré, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez sous terre en présence des Sauvages mêmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher. Ils sont fort craintifs, & fort superstitieux sur le fait des Esprits. Ils croyent, qu'il y a du sortilége dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le tabac, que j'avois planté avant nôtre départ, étoit à demi étouffé par les herbes. Pour ce qui est des choux, & des autres legumes, que j'avois semez, ils étoient d'une grosseur surprenante. Les côtes de pourpier étoient grosses comme des cannes. Les sauvages n'osoient en manger avec nous.

Peu

Peu de temps après que nous fûmes de retour, les Sauvages nous convierent à un grand festin à leur mode. Il s'y trouva plus de six vingts hommes nuds. Ouäsiconde, le premier Chef de la Nation, parent du mort, que j'avois honoré d'une couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande boucannée avec de la folle avoine dans un plat d'écorce, lequel il posa sur une peau passée de taureaux sauvages, blanchie, & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine frisée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette robbe sur la tête, & m'en couvrit le visage, disant à haute voix devant tous ceux qui étoient là, *celui, dont tu as couvert le corps mort, couvre le tien vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames;* (car ces peuples croyent la transmigration des ames) *ce que tu as fait à l'égard du defunt est de grand prix. Toute la Nation t'en loüe, & t'en remercie.*

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moi. A quoi le dit Sieur me pria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme lui. A cela ce Sauvage repliqua, le Pére Louïs, c'est ainsi qu'il m'avoit ouï appeller par nos Européens, est plus grand Capitaine que toi. Sa Robbe, parlant de ma Chasuble de brocard, qu'on m'avoit dérobbée, que nous avons envoyée à nos Alliez, qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle, que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauvages marchent bien, & font quinze lieuës par jour. Ainsi le Lecteur peut juger par là, quelle peut être l'étenduë du chemin, qu'ils font pendant trois mois.

CHAPITRE LXV.

L'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le Chef, parce qu'il conseilloit de nous tuer. Contestation entre le Sieur du Luth & moi sur le Sacrifice d'un de ces Barbares.

SUR la fin de Septembre, voyant que nous n'avions point d'outils propres à nous bâtir une maison commode pour demeurer parmi ces peuples, & que d'ailleurs nous étions dénuez des provisions necessaires pour y subsister, selon que nous en avions fait le dessein, nous nous résolûmes de leur faire connoître, que pour avoir du fer & d'autres choses, qui leur seroient utiles, il étoit à propos, que nous retournassions en Canada, & qu'ils feroient dans un cer-

certain temps, que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous ferions l'autre avec des marchandises de l'Europe: qu'on leur donneroit à bon prix: qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emmenerions avec nous dans nôtre pays, & que nous les ramenerions de même l'année suivante, pour aller en suite au devant d'eux les avertir de nôtre retour, afin qu'ils vinsent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conseil pour examiner, si effectivement ils envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux, qui furent d'avis d'y venir, & qui se présenterent pour cela: mais ils changerent de sentiment le jour de nôtre départ, & nous dirent pour raison, que nous étions obligez de passer parmi beaucoup de nations, qui étoient leurs ennemies jurées, & qui ne manqueroient pas de se saisir par force de leurs hommes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens: qu'au reste nous ne pour-

rions

rions pas les en empêcher, étant aussi peu de gens, que nous étions.

Je leur répondis, que tous ces peuples, qu'ils craignoient, étoient nos Alliez & nos Amis, & qu'en nôtre considération ils ne feroient aucun tort à ceux d'entr'eux, qui seroient avec nous. Ces Barbares ne manquent point d'esprit : ils ont même le sens commun admirable. Ils nous dirent donc, que puis que nous passions parmi des peuples, qui étoient leurs Ennemis jurez, nous devions les détruire pour les vanger de divers outrages qu'ils en avoient reçûs, & qu'alors ils nous donneroient des hommes pour aller & revenir avec nous, afin qu'ils pussent avoir du fer & d'autres marchandises, qui leur étoient necessaires, & dont ils traiteroient très-volontiers avec nous. Ce qui fait voir, que ces Barbares sont pleins de vengeance & de ressentiment contre leurs Ennemis, en quoi on peut remarquer qu'ils n'ont pas le cœur trop bien disposé pour les lumieres de l'Evangile.

En-

Enfin Ouäſicondé, leur grand Chef, ayant conſenti en plein Conſeil à nôtre retour, après nous avoir régalez du mieux qu'il put à leur mode, nous donna quelques minots de folle avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déja dit, que cette avoine eſt meilleure & plus ſaine que le ris. En ſuite il nous marqua avec un crayon ſur une feuille de papier, qui me reſtoit, la route, que nous devions ſuivre pendant quatre cens lieuës de chemin. Au reſte ce Géographe naturel nous dépeignit nôtre chemin ſi exactement, que cette Carte nous ſervit auſſi utilement, que la Bouſſole auroit pû faire. Et en effet en la ſuivant ponctuellement nous arrivâmes au lieu, où nous avions deſſein de nous rendre ſans nous égarer de nôtre route en aucune maniére.

Nous nous diſpoſâmes donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mîmes en deux Canots, & nous quittâmes ces peuples après la décharge de tous les fuſils de nos hommes,

ce

ce qui donna une terrible frayeur à ces Sauvages. Nous décendîmes la riviére de St. François, & en ſuite le fleuve Meſchaſipi. Deux de nos hommes ſans en rien dire prirent les deux robbes de caſtor, qui étoient au Saut de St. Antoine de Padouë, & que ces Barbares y avoient attachées à un arbre, comme par une eſpece de Sacrifice. Cela cauſa quelque conteſtation entre le Sieur du Luth & moi. Je loüai cette action de nos deux hommes, qui faiſoient voir en cela, qu'ils improuvoient la ſuperſtition de ces peuples. Le Sieur du Luth diſoit au contraire, qu'on devoit laiſſer ces robbes au lieu, où ces Barbares les avoient miſes, parce que les Sauvages ne manqueroient pas de ſe vanger du mépris, que nous faiſions d'eux en cette rencontre, & qu'il étoit à craindre, qu'ils ne nous vinſent inſulter en chemin.

J'avoüe, qu'il y avoit quelque fondement à ce qu'il diſoit, & qu'en cela il parloit ſelon les régles de la pru-

prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement, que ces deux robbes les accommodoient, & qu'ils ne se soucioient point de ces Barbares, ni de leurs superstitions. Le Sieur du Luth se mit en si grande colére à ces paroles, que peu s'en fallut qu'il ne donnât un coup d'épée à celui, qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accommodai ce different. Le Picard & Michel Ako se rangerent du parti de ceux, qui avoient pris les robbes de question, & cela auroit pû causer quelque malheur. Mais je fis connoître au Sieur du Luth, que les Sauvages n'oseroient nous attaquer, parce que j'étois persuadé, que leur grand Chef Ouäsicondé prendroit toûjours nos interêts à cœur, & qu'on pouvoit faire fonds sur sa parole, & sur le grand crédit qu'il avoit parmi sa Nation. L'affaire se termina à l'amiable, & nous décendîmes le fleuve fort agréablement en chassant aux bêtes fauves.

Nous nous arrêtâmes près de la riviere Ouïsconsin pour boucanner de la chair de taureaux ou vâches sauvages, que nous avions tuez en chemin. Pendant le sejour, que nous fûmes obligez de faire pour cela, trois Sauvages des Nations, que nous avions quittées, nous aborderent en Canot pour nous dire, que leur grand Chef Ouäsicondé ayant appris, qu'un des Chefs de ces peuples vouloit nous poursuivre pour nous tuer, il étoit entré dans la Cabanne, où il consultoit de cette affaire avec ses associez, & qu'il lui avoit cassé la tête avec tant de furie, qu'il en avoit fait sauter la cervelle sur ceux, qui étoient présens à ce Conseil, afin d'empêcher l'execution de son pernicieux dessein. Nous régalâmes ces trois Sauvages ayant alors de la viande en grande abondance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois Sauvages partis, rentra dans ses premiers transports, & fit paroître, qu'il craignoit, que ces Barbares ne nous

vin-

vinſent attaquer dans nôtre voyage. Il eût pouſſé la choſe plus loin: mais voyant que nos hommes lui tenoient tête, & qu'ils n'étoient pas d'humeur à ſouffrir des avanies, il ſe modéra encore pour cette fois, & je les appaiſai enfin, en les aſſûrant que Dieu ne nous abandonneroit point au beſoin, & que pourvû que nous miſſions toute nôtre confiance en lui, il ſauroit nous délivrer de tous nos ennemis, parce qu'il eſt le maître des hommes & des Anges.

CHAPITRE LXVI.

Le Sieur du Luth eſt épouvanté d'une Armée de Sauvages, qui nous ſurprit, avant que nous fuſſions dans la riviére d'Oïſconſin.

LE Sieur du Luth avoit eu raiſon de croire, que les trois Sauvages, dont

dont nous avons parlé, étoient véritablement des espions envoyez pour nous reconnoître. Et en effet ils savoient, qu'on avoit enlevé les robbes de castor, dont il a été fait mention ci-devant. Il ne pouvoit point revenir de ses frayeurs, & me disoit, qu'il auroit bien fait d'obliger de gré ou de force celui qui les avoit prises, de les remettre au lieu, où elles étoient. Je prévoyois que la dissension pourroit nous être funeste. Je fus encore mediateur de paix pour cette fois, & j'appaisai tout ce bruit, en leur faisant connoître, que Dieu, qui par sa bonté nous avoit conservez dans les plus grands dangers, auroit encore un soin particulier de nous en cette occasion, puis que l'action de cet homme étoit bonne en elle-même.

Deux jours aprés toute la viande boucannée pour nôtre provision étant en état, nous nous préparâmes à partir. Mais le Sieur du Luth fut bien surpris, lors que nous aperçûmes u-

ne

ne Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cens cinquante Sauvages, qui venoient droit à nous. Nos hommes en furent aussi fort épouvantez : mais lors qu'ils me virent tirer de nôtre équipage un Calumet de paix, que les Issati m'avoient donné pour assûrance de leur parole à mon égard, ils prirent courage, & me dirent, qu'ils feroient tout ce que je trouverois à propos.

J'ordonnai, que deux hommes s'embarquassent avec moi dans le Canot pour aller au devant de ces Barbares. Le Sieur du Luth me pria de prendre un troisiéme homme pour ramer, afin que demeurant au milieu du Canot, je fusse mieux en état de montrer le Calumet de paix, que j'avois, afin d'addoucir les Sauvages, dont je savois assez bien la langue. Je laissai donc quatre de nos hommes avec le Sieur du Luth, & je lui dis, qu'ils ne falloit point qu'ils se familiarisassent avec les jeunes Guerriers, au cas qu'ils voulussent mettre pied à terre pour s'approcher:

cher : qu'il falloit, que nos gens demeuraſſent fermes dans leurs poſtes avec leurs armes en état. Enſuite je m'en allai droit à ces Barbares en remontant le fleuve qu'ils décendoient en Canot.

Ne voyant point de Chef, je criai après Ouäſicondé en répétant ſon nom pluſièurs fois à haute voix. Je l'apperçûs enfin, qui venoit à moi à force de rames. Pendant tout cela aucun de ſes gens ne me fit inſulte, ce qui me fut de bon augure. Je couvris mon Calumet de paix, afin de leur mieux témoigner la confiance, que j'avois en leur parole. Nous mîmes pied à terre, & nous entrâmes dans la Cabanne, où étoit le Sieur du Luth, qui voulut embraſſer leur Chef. Il faut remarquer ici, que les Sauvages n'ont pas la coûtume de s'embraſſer à la maniere des François. Je dis donc au Sieur du Luth, qu'il n'avoit ſimplement qu'à préſenter le meilleur morceau de viande cuite, qu'il pouvoit avoir, & que ſi le Chef en mangeoit,

 nous

nous pouvions être sûrs, qu'il ne nous seroit fait aucun tort.

Cela réussit, & tous les autres Chefs de cette petite Armée nous rendirent visite. Il n'en couta à nos gens que quelques pipes de tabac de la Martinique, dont les Sauvages sont passionnez, quoi que le leur soit de beaucoup meilleur goût, plus fort & plus agréable que celui de nos gens. Ainsi ces Sauvages sans faire aucune mention des robbes de castor, dont nous avons parlé, nous traiterent fort humainement. Le Chef Ouäsicondé me dit d'offrir une brasse de tabac de Martinique au Chef Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour son fils. Cela produisit un effet admirable parmi ces Barbares, qui nous quittans prononcerent par plusieurs fois à haute voix le mot de *Louis*, qui, comme nous l'avons dit, signifie le *Soleil.* Il me semble, que je puis dire sur ce sujet, que mon Nom sera long-temps dans la bouche de ces Barbares par la rencontre fortuite des noms.

CHAPI-

CHAPITRE LXVII.

Voyage de l'Auteur avec ses compagnons depuis l'embouchure de la riviere d'Ouïsconsin jusques à la grande Baye des Puans.

LEs Sauvages nous ayant quittez pour aller en guerre contre les Messorites, les Maroha, & les Illinois, & contre d'autres Nations, qui habitent vers le bas du fleuve Meschasipi, qui sont les irreconciliables Ennemis des peuples du Nord, le Sieur du Luth, qui m'avoit donné des marques de son amitié en plusieurs rencontres, ne pût s'empêcher de dire à nos hommes, que j'avois tous les sujets du monde de croire, que le Vice-Roi du Canada me feroit un favorable accüeil, si nous pouvions nous rendre auprès de lui avant l'hyver, & qu'il souhaitoit de tout son

cœur, qu'il pût avoir été chès autant de Nations que moi.

Nous trouvâmes en remontant la riviére d'Ouïsconsin, qu'elle étoit aussi large que celle des Illinois, laquelle peut porter de gros bateaux dans l'espace de plus de cent lieuës. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grandeur de tant de vastes pays, & les terres charmantes, par lesquelles nous passions, & qui demeurent incultes. Les guerres effroyables, que ces Nations se font les unes aux autres, sont cause, qu'il n'y a pas assez d'habitans pour les cultiver. D'ailleurs les guerres mêmes, qui durent depuis long-temps dans toutes les parties du monde, empêchent qu'on n'y aille annoncer l'Evangile, & y établir des Colonies de Chrétiens. Et ici je ne puis m'empêcher de dire que les pauvres gens de nôtre Europe devroient aller s'établir dans ces beaux Pays. Pour peu de peine qu'ils prissent à en défricher les terres, ils y vivroient hûreusement, & y subsisteroient beaucoup mieux, qu'ils ne font. J'ai vû des ter-

terres, qui peuvent fournir aiſément trois récoltes par an. L'air y eſt incomparablement plus doux & plus temperé qu'en Hollande, laquelle ne continuera jamais mieux ſes progrès, que par le grand commerce, qu'elle peut avoir dans les pays étrangers.

Après environ ſoixante & dix lieuës de navigation dans la riviére d'Ouïsconſin, nous trouvâmes un portage d'une demi-lieuë, qu'Ouäſiconde nous avoit marqué dans ſa Carte. Nous y couchâmes, & nous y laiſſâmes des marques par les Croix que nous fîmes ſur des troncs d'arbres. Le lendemain après avoir fait le portage de nos Canots, & du peu d'équipage, que nous avions, nous entrâmes dans une riviére, qui ſerpentoit preſque autant que celle des Illinois le fait à ſa ſource. Après ſix heures de navigation à force de rames, qui nous faiſoient aller fort vîte, nous trouvâmes malgré tous nos efforts, que nous étions encore vis-à-vis de l'endroit, où nous nous étions embarquez. L'un de nos hommes voulut

tirer un cigne, qui voloit. Cela fit tourner le Canot: mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligez de rompre plusieurs éclufes de castors pour passer en Canot. Autrement nous n'eussions pu continuer nôtre route, ni faire le portage pour nous embarquer au dessus de ces éclufes. Ces animaux les font avec une addresse surprenante. Les hommes ne sauroient les égaler. Nous en parlerons dans nôtre second Volume. Nous trouvâmes plusieurs de ces étangs, & des retenues d'eau faites avec des piéces de bois en forme de chaussée, que les castors y avoient faites.

Nous passâmes ensuite quatre Lacs, qui sont formez par cette riviére. C'est là où habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, Kikapous, & les Outouägamis, qui y sement du blé d'Inde pour leur subsistence. Tout ce pays-là est aussi beau, & aussi charmant que celui des Illinois.

Nous

Nous fîmes ensuite le portage d'un Saut, que l'on nomme le Kakalin, parce que les Sauvages y vont souvent décharger leurs ventres, & qu'ils ont accoûtumé d'y reposer le visage au Soleil. Ainsi après plus de quatre cens lieuës de chemin par eau depuis nôtre départ du pays des Issati & des Nadouëssans, nous arrivâmes enfin à la grande Baye des Puans, laquelle fait une partie du Lac des Illinois.

CHAPITRE LXVIII.

L'Auteur avec ses compagnons sejourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce lieu, & on passe l'hyver à Missilimakinak.

NOus trouvâmes plusieurs Canadiens dans cette Baye des Puans.

On appelle ainſi la Nation qui y habite, parce qu'elle demeuroit autrefois dans de certains lieux marécageux, & pleins d'eaux puantes, qui ſont du côté de la mer du Sud. Mais elle en à été chaſſée par ſes Ennemis, & eſt venuë demeurer dans cette Baye, laquelle eſt à l'Ouëſt des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin, qu'ils avoient aporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flâcon d'étain. Je m'en ſervis pour dire la Meſſe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel aſſez léger, mais fort joliment travaillé. Mais je rencontrai par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois, qui ſe ſauvoient devant les Iroquois, parce que ces derniers les avoient attaquez, & preſque détruits pendant mon voyage, & le temps que j'avois été Eſclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Pére Zénobe Mambré, que nous avions laiſſez parmi les Illinois.

Quel-

Quelques-uns d'entr'eux se rendirent donc au lieu, où j'étois, & me remirent tous ces ornemens entre les mains, à la reserve du calice. Ils promirent même de me le rendre, & en effet ils me l'apporterent quelques jours après, moyennant quelque peu de tabac, que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que je n'avois célébré la Messe faute de vin. Nous eussions pû en faire dans nôtre voyage, si nous eussions eu des vaisseaux propres à le conserver. Mais nous ne pouvions pas nous en charger dans nos Canots, qui n'auroient pû en supporter le poids. Il est vrai, que nous avions trouvé beaucoup de raisins dans les endroits, par lesquels nous avions passé. Nous en avions même fait du vin, que nous avions mis dans des gourdes: mais il nous manqua chès les Illinois, comme nous l'avons observé. Au reste j'avois encore du pain à chanter, comme on l'appelle. Il s'étoit parfaitement bien conservé dans une boite de fer blanc, qui fermoit fort juste.

Nous demeurâmes deux jours à la Baye des Puans. Nous y chantâmes le *Te Deum*. J'y dis la Messe, & j'y préchai. Nos hommes se mirent en état de communier, & communierent en effet pour rendre graces à Dieu de nous avoir conservez parmi tant de détours & de périls, que nous avions courus, parmi les monstres, que nous avions eus à vaincre, & parmi tant de précipices, par lesquels nous avions passé.

L'un de nos Canoteurs troqua un fusil avec un Sauvage contre un Canot plus grand que le nôtre, & dans lequel après cent lieuës de navigation nous nous rendîmes, en côtoyant la grande Baye des Puans, à Missilimakinak dans le Lac Huron, & nous fûmes obligez d'y hyverner; parce que tirant toûjours dans nôtre chemin vers les terres du Nord, les glaces & les frimats nous auroient indubitablement fait perir.

Par la route, que nous étions obligez de faire, nous étions encore à plus de

de quatre cens lieuës du Canada. Je rencontrai parmi ces peuples Hurons, avec beaucoup de ſatisfaction pour moi, le Pére Pierſon Jeſuite, fils du Receveur du Roi de nôtre ville d'Ath en Hainaut. Il étoit venu là pour y apprendre la langue de ces peuples, & il la parloit pour lors paſſablement bien. Ce Réligieux retenant toûjours de la franchiſe & de la droiture de nôtre pays, ſe diſtinguoit par ſon humeur bien faiſante, & me paroiſſoit ennemi des intrigues, ayant le genie tout-à-fait tourné du côté de la candeur, & de la ſincerité. En un mot il me ſembloit être tel, que tout vrai Chrétien doit être. Le Lecteur peut donc bien s'imaginer, que je paſſai mon hyver fort agréablement après tant de maux & de fatigues, que j'avois ſoufferts dans nôtre Découverte.

Pour employer le temps utilement je préchai toutes les Fêtes & les Dimanches de l'Avent & du Carême, afin d'entretenir nos hommes, & pluſieurs autres Canadiens, qui étoient en traite

pour amasser des pelleteries, qu'ils cherchoient parmi les Sauvages à quatre ou cinq cens lieuës du Canada. Voilà comment certaines gens sont autant avides des biens de la terre, qu'aucunes personnes du monde. Les Outaoüats & les Hurons assistoient souvent à nos cérémonies dans une Eglise couverte de joncs & de quelques planches, que les Canadiens y avoient bâtie: mais ces Sauvages venoient plûtôt là par curiosité, que par dessein formé de vivre dans les règles de la Réligion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous disoient en parlant de nos Découvertes, qu'ils n'étoient que des hommes: mais que pour nous autres Européens, il falloit que nous fussions des Esprits: qu'en effet, s'ils avoient été aussi loin que nous, les Nations étrangéres n'auroient pas manqué de les tuer: que cependant nous passions par tout sans crainte, & que nous savions nous attirer l'amitié de tous ceux, que nous rencontrions dans nos voyages.

Pendant cet hyver nous faisions des

trous

trous dans les glaces du Lac Huron, & par le moyen de plusieurs grosses pierres nous enfoncions des filets à vingt & vingt-cinq brasses d'eau, pour y prendre du poisson blanc, comme en effet nous en prenions en abondance. Nous y prîmes aussi des truites saumonées, qui pesoient souvent jusques à quarante ou cinquante livres. Tout cela nous servoit à manger plus agréablement nôtre blé d'Inde, qui nous servoit de nourriture ordinaire. Nous n'avions pour boisson que du bouïllon de poisson blanc, que nous beuvions tout chaud. J'ai déja dit, que quand ce bouïllon est froid, il se fige comme de bonne gélée de veau.

Pendant nôtre sejour en ce lieu-là le Pére Pierson se divertissoit souvent sur la glace avec moi. Nous courions sur le Lac avec des patins à la maniere de Hollande. J'avois autrefois appris ce petit manége, lors que j'étois à Gand, d'où on se rend à Bruge avec beaucoup de plaisir en trois heures, lors que le canal est gélé. C'est le divertisse-

ment ordinaire de ces deux villes, dont les habitans s'entretiennent pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avouër sans faire tort aux autres Réligieux, que ceux de St. François sont extrémement propres à faire les établissemens des Colonies. Ils font un Vœu fort étroit de pauvreté, & ne possedent rien en propre. Ils n'ont que le simple usage des choses necessaires à la vie. Ceux, qui nous donnent quelques meubles, en sont toûjours les maîtres, & les peuvent retirer, quand il leur plait. C'est en effet, ce qui nous est recommandé par les ordres de plusieurs Papes, & sur-tout par nôtre Règle, qui est la seule, que l'on trouve inserée dans le Droit Canon.

Ce qui se passa à Missilimakinak pendant cet hyver, est une preuve de la vérité, que je viens de remarquer. Quarante-deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu-là pour le commerce, qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me prierent de leur donner le

Cordon de St. François. Je leur accordai leur demande, & à chaque fois que je distribuois un Cordon, je faisois une petite exhortation à celui qui le recevoit; & je l'associois aux priéres de l'Ordre. Ces gens vouloient me retenir avec eux, & me faire un établissement, où ils pouroient se retirer de temps en temps auprès de moi. Ils me promettoient de plus, qu'ils obtiendroient des Sauvages, que puis que je ne voulois aucunes pelleteries, ils me fourniroient ma subsistence, selon qu'on la peut avoir dans ces Pays-là. Mais la plûpart de ceux qui me faisoient cette proposition, negotioient en ce Pays sans ordre. Je leur fis donc connoître que le bien commun de nôtre Découverte devoit être preferé à leurs avantages particuliers, & je les priai de me laisser retourner en Canada pour un plus grand bien.

CHA-

CHAPITRE LXIX.

Départ de l'Auteur de Miſſilimakinak. Il paſſe deux grands Lacs. Priſe d'un grand ours, & particularitez de la chair de cet animal.

NOus partîmes de Miſſilimakinak la ſemaine de Pâques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots ſur les glaces pendant quelque temps. Cela dura bien l'eſpace de douze ou tréze lieuës ſur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gélez cinq ou ſix lieuës de large. Les glaces s'étant briſées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de *Quaſimodo*. Nous la célébrâmes, parce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur apporté, & qui nous ſervit pendant tout le reſte du voyage. Après cent lieuës de navigation ſur les



CHAPITRE LXIX.

Départ de l'Auteur de Missilimakinak. Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grand ours, & particularitez de la chair de cet animal.

NOus partîmes de Missilimakinak la semaine de Pâques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces pendant quelque temps. Cela dura bien l'espace de douze ou tréze lieuës sur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gélez cinq ou six lieuës de large. Les glaces s'étant brisées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de *Quasimodo*. Nous la célébrâmes, parce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur apporté, & qui nous servit pendant tout le reste du voyage. Après cent lieuës de navigation sur les bords



bords de ce Lac Huron, nous paſſâmes le Détroit de trente lieuës, & le Lac de Sainte Claire, qui eſt au milieu. Nous arrivâmes ainſi au Lac Erié, ou du Chat, où nous nous arrêtâmes quelque temps à tuer à coups de haches ou d'épées emmanchées un grand nombre d'éturgeons, qui venoient frayer ſur le bord de ce Lac. Nous ne prenions que le ventre de ce poiſſon, qui eſt l'endroit le plus délicat, & nous jettions le reſte.

Le gibier ni la venaiſon ne nous manquoient pas dans ce lieu. Nous apperçûmes un ours à perte de vûë : nous étions dans le Lac ſur une grande pointe de terre, qui s'avançoit fort loin dans l'eau. Je ne ſai comment cet animal s'étoit rendu là. Il n'y avoit point d'apparence, qu'il eût nagé d'un bord à l'autre au lieu, où nous étions. Il y avoit plus de trente ou quarante lieuës de trajet. Il faiſoit alors un fort beau calme. Deux de nos Canoteurs, m'ayant laiſſé ſur une longue pointe de terre, allerent aborder cet

ours,

ours, qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac. S'ils n'eussent tiré deux coups de fusil l'un après l'autre, cet animal les auroit sans doute fait couler à fond. Ils furent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de rames pour charger leurs fusils. Ils retournerent ensuite à lui, & furent obligez de tirer sept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot, ils manquerent de tourner, ce qui les eût fait indubitablement perir. Tout ce qu'ils purent faire, fut de l'attacher à la barre, qui est au milieu du Canot, & ils l'amenerent ainsi sur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous eûmes tout le temps qu'il nous falloit pour accommoder cette bête, pendant quoi après en avoir nettoyé les entrailles, nous les fîmes cuire, & en fîmes nôtre repas. Elles sont aussi délicates que celles des cochons d'Europe. Nous nous servîmes ensuite de la chair de cêt ours pendant le reste

de

de nôtre voyage, & nous la mangions ordinairement avec de la chair maigre de chevreuils, parce qu'elle est trop grasse. Nous vécûmes pendant près de cent lieuës de chemin de la chasse, que nous fîmes alors.

CHAPITRE LXX.

Rencontre, que l'Auteur fait sur le Lac Erié d'un Capitaine Outaoüats, nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta plusieurs avantures de sa Famille, & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.

IL y avoit un Capitaine des Outaoüats, qui avoit reçû le nom de Talon de l'Intendant de ce nom, qui étoit en ce temps-là à Québec. Ce Chef Sauvage se rendoit souvent avec ceux

ceux de sa Nation dans cette ville, où ils apportoient beaucoup de pelleteries. Cet homme nous surprit fort, quand nous le rencontrâmes presque mort de faim, plus semblable à un squelete qu'à un homme vivant. Il nous dit, que le nom de Talon s'alloit perdre en ce pays-là, puis qu'il ne pouvoit survivre à la perte, qu'il avoit faite de six personnes de sa Famille, qui étoient mortes de faim. Il ajoûta, que la pêche & la chasse lui avoient manqué cette anneé, & que cela avoit fait perir son monde de misére.

Il nous dit de plus, que bien que les Iroquois ne fussent pas en guerre avec sa Nation, ils avoient néanmoins enlevé une Famille entiere de douze personnes, qu'ils avoient emmenées prisonnieres. Il me pria donc fort instamment de travailler à les retirer d'entre leurs mains, s'ils étoient encore en vie. Pour cet effet il me jetta deux coliers d'une brasse de porcelaine noire & blanche, afin que je n'oubliasse point cette affaire, qui lui tenoit si fort au cœur.

J'ai

J'ai confiance en toi, Pieds nuds, me dit-il, c'eſt ainſi qu'ils nous appellent. Les Iroquois, que tu connois particulierement, écouteront tes raiſons préferablement à celles de tous les autres. Tu les as ſouvent entretenus au Conſeil, qui ſe tenoit alors au Fort de Katarockouï, où tu as fait bâtir une grande Cabanne. Si j'avois été à mon Village, lors que tu y as paſſé en revenant de viſiter toutes les Nations, que tu as découvertes, j'aurois fait tout mon poſſible pour te retenir au lieu d'une Robbe noire, qui y étoit; c'eſt ainſi qu'ils appellent les Jeſuites. Je promis ſolemnellement à ce pauvre Capitaine de travailler chès les Iroquois à délivrer ſes compagnons.

Nous navigeâmes le long du Lac Erié, & après plus de cent quarante lieuës de chemin, par les détours des bayes & des anſes, que nous étions obligez de côtoyer, nous repaſſâmes par le grand Saut de Niagara, & nous nous occupâmes pendant la moitié d'un jour à conſidérer cette prodigieuſe caſcade.

Je

Je ne pouvois concevoir, comment il se pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre a quatre cens lieuës de circuit, & qui se déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut, n'inondoient pas cette grande partie de l'Amerique. Ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est que depuis l'embouchure du Lac Erié jusqu'à ce grand Saut, les terres paroissent presque toutes plates & unies. A peine peut-on remarquer, qu'elles soient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'espace de six lieuës. Il n'y a que le niveau de l'eau, dont le courant est fort rapide, qui le fasse observer. Ce qui surprend encore davantage, c'est que depuis cette grande cataracte jusques à deux lieuës plus bas, en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroissent aussi unies que dans les lieux, qui sont au dessus vers le Lac Erié jusques à ce prodigieux Saut.

Nôtre admiration redoubloit sur-tout, de ce qu'on ne voit aucunes montagnes,

gnes, que deux grandes lieuës au dessous de cette cascade. Et cependant la décharge de tant d'eaux, qui sortent de ces mers douces, aboutit à cet endroit; & saute ainsi de plus de six cens pieds de haut en tombant comme dans un abyme, que nons n'osions regarder qu'en frémissant. Les deux grandes nappes d'eau, qui sont aux deux côtez d'une Isle en talus, qui est au milieu, tombent en bas sans bruit, & sans violence, & glissent de cette maniere sans fracas: mais quand cette grande abondance d'eau parvient en bas, alors c'est un bruit & un tintamarre plus grand que le tonnerre.

Au reste le réjaillissement des eaux est si grand, qu'il forme une espéce de nuées au dessus de cet abyme, & on les y voit dans le temps même de la plus grande clarté du Soleil en plein midi. Quelque chaleur qu'il fasse pendant le fort de l'Eté, on les voit toûjours elevées au dessus des sapins & des plus grands arbres, qui soient dans cet Isle en talus, par le moyen de laquelle se forment

ment ces deux grandes nappes d'eau, dont j'ai parlé.

J'ai ſouhaité bien des fois en ce temps-là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juſte & bien circonſtantiée, capable de ſatisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le merite. Voici pourtant une deſcription de ce prodige de la Nature telle que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir la plus juſte idée, qu'il me ſera poſſible, au Lecteur curieux.

Il faut ſe ſouvenir, de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon Voyage, ci-deſſus Chapitre VII. page 44. Depuis la ſortie du Lac Erié juſques au grand Saut, on conte ſix lieuës, comme je l'ai dit, & cela continue le grand fleuve de St. Laurent, qui ſort de tous ces Lacs, dont il a été fait mention. On conçoit bien, que dans cet eſpace le fleuve eſt fort rapide, puis que c'eſt la décharge de cette gran-

grande quantité d'eau, qui ſort de tous ces Lacs. Les terres, qui ſont des deux côtez à l'Eſt & à l'Oüeſt de ce courant, paroiſſent toûjours égales depuis le dit Lac Erié juſques au grand Saut. Les bords n'en ſont point eſcarpez, & l'eau y eſt preſque toûjours au niveau de la terre. On voit bien, que les terres, qui ſont au deſſous, ſont plus baſſes, puis qu'en effet les eaux coulent avec une fort grande rapidité. Cependant cela eſt preſque imperceptible pendant les ſix lieuës, dont il a été fait mention.

Après ces ſix lieuës de grand courant les eaux de ce fleuve trouvent une Iſle en talus d'environ un demi-quart d'heure de long, & de trois cens pieds de large à peu près, autant qu'on en peut juger à l'œil, parce qu'il n'eſt pas poſſible d'aller dans cette Iſle avec les Canots d'écorce ſans s'expoſer à une mort aſſûrée, à cauſe de la violence des eaux. Cette Iſle eſt pleine de cedres & de ſapins. Cependant ſes terres ne ſont pas plus élevées que celles,

 qui

qui ſont aux deux bords du fleuve. Elles paroiſſent même unies juſques aux deux grandes caſcades, qui compoſent le grand Saut.

Les deux bords des canaux, qui ſe forment à la rencontre de cette Iſle, & qui coulent des deux côtez, moüillent preſque la ſuperficie des terres de cette Iſle, comme celles, qui ſont aux deux bords du fleuve à l'Eſt & à l'Oüeſt, en décendant du Sud au Nord. Mais il faut remarquer, qu'à l'extrémité des Iſles du côté des grandes nappes ou chûtes d'eau, il y a un rocher en talus, qui décend juſques au grand gouffre, dans lequel ces eaux ſe précipitent. Cependant ce rocher en talus n'eſt nullement arroſé des deux nappes d'eau, qui tombent aux deux côtez, parce que les deux canaux, qui ſe ſont formez par la rencontre de l'Iſle, ſe jettent avec une extréme rapidité, l'un à l'Eſt, & l'autre à l'Oüeſt, depuis le bout de cette Iſle, & c'eſt là où ſe forme le grand Saut.

Après donc que ces deux canaux ont cou-

coulé des deux côtez de l'Isle, ils viennent tout d'un coup à jetter leurs eaux par deux grandes nappes, qui tombent avec roideur, & qui sont ainsi soûtenuës par la rapidité de leur chûte sans moüiller ce rocher en talus. Et c'est alors qu'elles se précipitent dans un abyme, qui est au dessous à plus de six cens pieds de profondeur.

Les eaux, qui coulent à l'Est, ne se jettent pas avec tant d'impetuosité, que celles, qui tombent à l'Oüest. La nappe coule plus doucement, parce que le rocher en talus, qui est au bout de l'Isle, est plus élevé dans cet endroit qu'à l'Oüest. Et cela soûtient plus long-temps les eaux, qui sont de ce côté-là. Mais ce rocher panchant davantage du côté de l'Oüest, celà est cause, que les eaux n'étant pas soûtenuës si long-temps, elles tombent plûtôt, & avec plus de précipitation. Ce qui vient aussi, de ce que les terres, qui sont à l'Oüest, sont plus basses, que celles qui sont à l'Est. Aussi voit-on, que les eaux de la

nappe, qui eſt à l'Ouëſt, tombent en manicre de trait quarré, faiſant une troiſiéme nappe, moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre éminente au Nord, qui eſt au devant de ces deux grandes caſcades, c'eſt là où le gouffre prodigieux eſt beaucoup plus large qu'à l'Eſt. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut décendre depuis les terres éminentes, qui ſont vis-à-vis des deux dernieres nappes d'eau, que l'on trouve à l'Ouëſt du grand Saut, juſques au fond de ce gouffre affreux. L'Auteur de cette Découverte y a été, & a vû de près la chûte de ces grandes Caſcades. C'eſt de là qu'on voit une diſtance conſidérable au deſſous de la nappe d'eau, qui tombe à l'Eſt, telle que quatre caroſſes y pourroient paſſer de front ſans être moüillez. Mais parce que les terres, qui ſont à l'Eſt du rocher en talus, où la premiére nappe d'eau ſaute dans le gouf-

gouffre, ſont fort eſcarpées, preſque en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui ſe puiſſe rendre de ce côté-là dans le lieu, où les quatre caroſſes peuvent paſſer ſans être moüillez, ni qui puiſſe percer cette multitude d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainſi il eſt fort vraiſemblable, que c'eſt dans cette partie ſéche, que ſe retirent les ſerpens ſonnetes, où ils ſe rendent par des trous ſoûterrains.

C'eſt donc au bout de cette Iſle en talus que ſe forment ces deux grandes nappes d'eau, avec la troiſiéme, dont j'ai fait mention: & c'eſt de là qu'elles ſe jettent en ſautant d'une maniere effroyable dans ce prodigieux gouffre de plus de ſix cens pieds de profondeur, comme nous l'avons remarqué. J'ai déja dit, que les eaux, qui tombent à l'Eſt, ſautent & ſe jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Oüeſt ſe précipitent tout d'un coup, & font deux caſcades, dont l'une eſt mediocre, l'au-

tre fort violente. Mais enfin ces deux dernieres caſcades font une eſpece de crochet ou de trait quarré, & ſautent du Sud au Nord, & de l'Oüeſt à l'Eſt. Après quoi elles vont réjoindre les eaux de l'autre nappe, qui ſe jette à l'Eſt: & c'eſt alors qu'elles tombent toutes deux, quoi qu'inégalement, dans cet effroyable abyme avec toute l'impetuoſité, qu'on peut s'imaginer dans une chûte de ſix cens pieds de haut, ce qui fait la plus belle, & tout enſemble la plus affreuſe caſcade, qui ſoit au monde.

Après que ces eaux ſe ſont ainſi précipitées dans cet horrible gouffre, elles recommencent leurs cours, & continuent le grand fleuve de St. Laurent pendant deux lieuës juſques aux trois montagnes, qui ſont à l'Eſt de ce fleuve, & juſques au gros rocher, qui eſt à l'Oüeſt, & qui paroît fort élevé hors des eaux à trois braſſes de la terre, ou environ. L'abyme, dans lequel ſe jettent ces eaux, continuë ainſi pendant deux lieuës entre deux chaines de mon-

tag-

tagnes, qui font une grande ravine bordée de rochers, lesquels sont aux deux côtés du fleuve.

C'est donc dans ce gouffre que tombent toutes ces eaux avec l'impetuosité, qu'on peut s'imaginer d'une chûte si haute & si prodigieuse de cette horrible abondance d'eau. C'est là que se forment ces tonnerres, ces mugissemens, ces bondissemens, & ces bouïllons effroyables avec cette nuée perpetuelle, qui s'éleve au-dessus des cedres & des sapins, que l'on voit dans l'Isle en talus, dont il a été fait mention. Après que le canal s'est formé au bas de cette horrible chûte par les deux rangs de rochers, dont nous avons parlé, & qui est rempli par cette prodigieuse quantité d'eau, qui y tombe continuellement, le fleuve de S. Laurent recommence d'y couler : mais c'est avec tant de violence, & ses eaux hûrtent ces rochers de part & d'autre avec une si terrible impetuosité, qu'il est impossible d'y naviger, non pas même en Canots d'écorce, avec lesquels

pourtant en navigeant terre à terre on peut franchir les rapides les plus violens.

Ces rochers, & cette ravine durent pendant deux lieuës depuis le grand Saut jusques aux trois montagnes, & au gros rocher, dont il a été fait mention. Cependant tout cela diminuë insensiblement à mesure qu'on s'approche des trois montagnes, & du gros rocher. Et alors les terres recommencent à être presque de niveau avec le fleuve, & cela dure jusques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on est auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux sur cet effroyable gouffre, on en est épouvanté, & la tête tourne à tous ceux, qui s'attachent à regarder fixement cette horrible chûte : mais enfin cette ravine venant à diminuer, & à tomber même à rien aux trois montagnes, les eaux du fleuve S. Laurent commencent à couler plus doucement : ce grand rapide se ralentit, & le fleuve reprenant presque le niveau des terres, il est pour lors naviga-
ble

ble jusques au Lac de Frontenac, au travers duquel on passe pour se rendre dans le nouveau canal, qui se forme de sa décharge. Et alors on rentre dans le fleuve de St. Laurent, qui forme peu après ce qu'on appelle le long Saut à cent lieuës de Niagara.

J'ai souvent ouï parler des Cataractes du Nil, qui rendent sourds ceux qui en sont voisins. Je ne sai, si les Iroquois, qui habitoient autrefois près de ce Saut, & qui vivoient des bêtes fauves, que les eaux de ce Saut entraînoient avec elles, & qu'elles faisoient tomber d'une si prodigieuse hauteur, se sont retirez du voisinage de cette grande chûte d'eau, dans la crainte de devenir sourds, ou si cela est arrivé par la frayeur, où ils étoient sans cesse des serpens sonnetes, qui se trouvent en ce lieu-là pendant les grandes chaleurs, & qui se retirent dans des creux, où on ne peut les attaquer le long des rochers jusques aux montagnes, qui sont deux lieuës plus bas.

Quoi qu'il en ſoit on voit de ces dangereux animaux jusqu'auprès du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale : mais comme ces ſerpens ne paroiſſent que pendant les grandes chaleurs, & même lors qu'elles ſont extraordinaires, on ne les craint pas tant qu'ailleurs. Cependant on peut préſumer aſſez raiſonnablement, que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dangereux ſerpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous nous rendîmes au Lac Ontario, ou de Frontenac, en faiſant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara juſques au pied de ces trois montagnes, qui ſont deux lieuës plus bas, vis-à-vis du gros rocher, dont j'ai fait mention. Pendant ces deux lieuës de chemin nous n'apperçûmes aucun de ces ſerpens ſonnetes.

CHAPITRE LXXI.

L'Auteur part du Fort, qui est à l'embouchure de la riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faits sur les Outaouäts.

NOus ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui eſt près de l'embouchure de la riviére de Niagara. Ces peuples n'y ſement ordinairement que très-peu de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans ce Village, que dans le temps de la récolte, qu'ils en font, ou de la pêche des éturgeons ou des poiſſons blancs, qui y eſt très-abondante. Nous croyions auſſi trouver des Canadiens au Fort de la riviére de Niagara, que nous avions ébauché dans le commencement de nôtre Découverte: mais tous ces Forts, qu'on

avoit fait semblant de bâtir, ne servoient dans le fonds qu'à couvrir le commerce secret qu'on faisoit de pelleteries, & pour soûtenir les belles espérances, que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il est vrai de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces sortes de Découvertes. Elles sont au dessus de leurs forces. Il est donc necessaire de les appuyer de l'autorité des Souverains. Et en effet les succès en dépendent de leur appui & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de se faire autoriser par la Cour de France. Cependant il n'avoit point d'autre vûë dans le fonds que son propre avantage. Et c'est pour cela qu'il n'appuyoit pas son entreprise de tous les établissemens, qui eussent été propres à la bien soûtenir. Il en faisoit quelque semblant au dehors : mais dans la vérité il ne songeoit qu'à faire son profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc personne

dans

dans ce Fort de la riviere de Niagara. Nous ne vîmes même qu'un grand hangar vuide, & couvert de planches au lieu d'un Fort. Nous nous rendîmes le long de la côte Meridionale du Lac Ontario, ou Frontenac, au grand Village des Iroquois Tſonnontouäns après trente lieuës de navigation. Nous y arrivâmes environ les Fêtes de la Pentecôte de l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brûlez du Soleil, & mon habit de St. François rapetacé de morceaux de peaux de taureaux ſauvages, mais d'ailleurs aſſez gai & alerte, coururent tous au devant de nous en répétant ſouvent à haute voix le mot d'*Otchitagon*, pour dire, le Pieds nuds eſt de retour du grand voyage, qu'il avoit entrepris pour aller viſiter les Nations, qui ſont au delà de la riviere Hohio, & du Fleuve Meſchaſipi. Ils me conduiſirent avec mes deux hommes dans la Cabanne d'un de leurs principaux Chefs.

Ils aſſemblerent le Conſeil des Vieillards, qui s'y rendirent au nombre de

plus de trente, portans pompeusement leurs robbes de peaux de toutes sortes de bêtes fauves, entortillées autour de leurs bras, ayant le Calumet à la main. Ils donnerent ordre, qu'on nous régalât à leur mode, pendant qu'ils fumoient tous sans manger.

Après le repas je leur fis dire en plein Conseil par un Canadien, qui parloit leur langue plus facilement que moi, quoi que je l'eusse apprise quelques années avant mon départ, que leurs Guerriers avoient amené chés eux comme Esclaves douze Outaouäts, qui étoient leurs Alliez, de même que d'Onontio, c'est ainsi que ces peuples appellent le Vice-Roi de Canada. Je fis ajoûter à cela, qu'Onontio les regardoit comme ses enfans aussi bien que les Iroquois, & que par cette violence ils rompoient la paix, & declaroient la guerre à tout le Canada. Afin même de les obliger à nous rendre ces Outaouäts, qui par bonheur étoient encore tous vivans, nous jettâmes au milieu de l'assemblée les deux coliers de porcelaine,

que le Capitaine Talon nous avoit donnez. C'eſt la coûtume, qui s'obſerve parmi ces peuples pour entrer en affaire.

Le Conſeil étant aſſemblé le lendemain, les Iroquois me répondirent par d'autres coliers de porcelaine, & me dirent, que ceux, qui avoient fait ces Eſclaves, étoient de jeunes guerriers ſans eſprit: que nous pouvions aſſûrer Onontio, qui étoit pour lors Monſieur le Comte de Frontenac, que leur Nation le reſpecteroit en toutes choſes, qu'ils vouloient vivre avec lui comme de vrais enfans avec leur pére, & qu'ils rendroient ceux qui avoient été pris mal-à propos.

L'un des Chefs, nommé Teganeot, qui porta la parole pour toute la Nation dans ce Conſeil, me fit un préſent de pelleteries, de loutres, de martres, & de caſtors, qui valoit plus de trente écus. Je le pris d'une main, & je le rendis de l'autre à ſon fils, qu'il aimoit tendrement. Je lui dis, que je lui faiſois ce préſent, afin qu'il le pût troquer contre des marchandiſes d'Eu-

ro-

rope, ajoûtant à Teganéot, c'eſt ainſi que nous autres Pieds nuds en uſons, car c'eſt ainſi qu'ils nous appellent; nous ne voulons ni caſtors, ni loutres, ni aucun préſent. Ce n'eſt point par mépris, que nous les refuſons; nous n'avons garde: mais nous ſommes ainſi deſintereſſez en toutes choſes. Au reſte je ferai connoître vôtre bonne amitié au Gouverneur.

Ce Chef Iroquois fut ſurpris de ce refus, que je fis de ſon préſent, & voyant enſuite, que je donnois encore à ſon fils un petit miroir, qui me reſtoit, & dont je me ſervois pour me raſer, il diſoit à ceux de ſa Nation, que les autres Canadiens n'en uſoient pas de même. Et c'eſt ce qui obligeoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des préſens de viandes de leurs chaſſes, diſant, que puis que nous allions pieds nuds comme eux, & que nous apprenions leurs enfans à reciter des priéres en leur langue, il étoit bien juſte, qu'ils en euſſent de la reconnoiſ-

noiſſance, & qu'ils nous la témoignaſſent dans l'occaſion. Après que ces Sauvages nous eurent aſſûrez, qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec nous, nous prîmes congé d'eux, & nous nous mîmes en état de partir pour continuer nôtre Voyage.

CHAPITRE LXXII.

L'Auteur quitte les Iroquois Tſonnontoüans, & arrive au Fort de Frontenac.

IL faut avoüer, qu'il eſt bien doux & bien agréable de ſortir de l'eſclavage, & de la main des Barbares, & qu'on réfléchit avec plaiſir ſur les maux paſſez, dont on ſe voit hûreuſement garanti: ſur-tout quand on retourne parmi ſes amis, & qu'on eſt en état de ſe refaire de ſes fatigues, & de ſes travaux. Il eſt impoſſible, qu'on n'admire les ſecours ſurprenans de la Providen-

dence, & qu'on ne pense avec une satisfaction incroyable aux avantages, qu'on en a tirez dans le besoin.

Nous avions encore environ quatre vingts lieuës de chemin à faire sur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockouï, ou de Frontenac. Nous fîmes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Ako nos deux Canoteurs, pour adoucir la memoire de toutes les peines, & de toutes les fatigues, qu'ils avoient essuyées dans le voyage. Ils poussoient avec moi à force d'avirons le Canot, qui étoit plus grand que celui, dont nous nous servions en quittant les Issati & Nadouëssans. Nous nous rendîmes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques outardes, & quelques sercelles. Nous ne manquions alors ni de poudre, ni de plomb. Nous tirions à tout hazard sur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des tourterelles, & des ramiers, qui revenoient alors des pays étran-

trangers en ſi grande quantité, que ces oiſeaux, dont la chair eſt fort délicate, paroiſſoient comme des nuées dans cette ſaiſon-là.

Nous remarquâmes une choſe digne ſans doute d'admiration. C'eſt que les oiſeaux, qui voloient à la tête des autres, ſe mettent ſouvent derriere pour ſoulager ceux d'entr'eux, qui ſont fatiguez. C'eſt ainſi, que ces petis animaux s'entr'aident les uns les autres, ce qui fait bien voir aux hommes, qu'ils doivent auſſi ſe ſecourir mutuellement dans le beſoin. Le Pére Luc Buiſſet, & le Sergent nommé la Fleur, qui commandoit dans le Fort en l'abſence du Sieur de la Salle, nous reçûrent dans nôtre Maiſon de la Miſſion, que nous avions bâtie enſemble.

Ils furent fort ſurpris de nous voir. On avoit fait courir le bruit, que les Sauvages m'avoient pendu avec le cordon de St. François, il y avoit deux ans. Tous les habitans du Canada, & tous les Sauvages, que nous avions attirez pour demeurer auprès du Fort de

de Frontenac, & pour en cultiver les terres, me firent un accueil extraordinaire, & me témoignérent beaucoup de joye de me revoir. Les Sauvages mettans la main sur la bouche, répétoient souvent le mot d'*Otkon* pour dire, le Pieds nuds est un Esprit, puis qu'il a fait tant de chemin, & qu'il est échappé de tant de Nations, qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'est ce qu'ils ne se pouvoient lasser de me dire. On nous fit toutes les honnêtetez imaginables dans ce Fort. Mais nos deux Canoteurs avoient une extrême démangeaison de se rendre dans le Canada. Je consentis à leurs desirs, d'autant plus qu'aprés avoir tant essuyé de perils ensemble, j'étois bien aise d'achever le voyage avec eux. Nous prîmes donc congé du Pére Luc Buisset, & de tous nos gens, qui demeuroient dans ce Fort.

CHAPITRE LXXIII.

L'Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux rapide, qu'on appelle le long Saut, il est agréablement reçû à Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac.

NOus nous mîmes en Canot plûtôt, que je ne l'avois crû, parce que nos deux Canoteurs ne me laissoient point de repos. Nous considerâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac, avec plus d'exactitude, que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle *mille-Isles*, parce qu'il y en a si grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux en est fort rapide, & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuse, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou mers douces, dont j'ai parlé, s'augmente par

par la grande quantité de rivieres, qui se jettent dans ce Lac. Elles seroient seules capables de former un grand fleuve: mais quand elles viennent à se réunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroissent aussi affreuses, que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y sont prodigieusement violens par l'abondance des eaux, & par le grand panchant de leur lit. Par dessus tout cela on voit aux bords & au milieu du fleuve de St. Laurent, environ 8. ou 10. lieuës au dessus du dit Lac, en décendant vers le Canada, des rochers de tous étages, tellement élevez au dessus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arrêtées par ces rochers, elles font un grand bruit, & tonnent continuellement d'une maniere aussi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible choc des eaux, qui viennent battre si rudement ces rochers, dure près de deux lieuës, & ces ondes réjaillissent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou six toises, & font paroître des

des manieres de gros pelotons de neige, de la grêle, de la pluye avec des tonnerres épouvantables, qui semblent accompagnez des siflemens & des hurlemens des bêtes les plus furieuses. Ce qui se fait uniquement par la violence, avec laquelle les eaux viennent frapper ces rochers. Je crois fortement, que si on demeuroit long-temps en cet endroit, on deviendroit sourd, sans espoir d'en pouvoir jamais guérir, tant le fracas en est horrible, & le mugissement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux Canoteurs ne voulurent pas faire le portage par terre ni du Canot, ni des pelleteries, qu'ils avoient amassées. J'avois déja autrefois décendu ces rapides du long Saut en Canot. Je risquai donc encore gaillardement ce voyage avec nos deux hommes. J'avois essuyé un fort grand nombre de dangers par une benédiction particuliere de Dieu. J'espérai donc, qu'il me feroit encore la grace de franchir ce mauvais pas. Nôtre Canot passoit souvent entre deux rochers, au milieu desquels il n'y avoit que

que la largeur du Canot pour paſſer, mais d'une vîteſſe ſi grande, qu'à peine pouvions nous conter les arbres, qui ſont ſur le bord du fleuve. Nous fîmes plus de deux grandes lieuës dans ces rapides affreux en ſi peu de temps que cela eſt inconcevable.

Il ne faut donc pas s'étonner, ſi nous nous rendîmes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de ſoixante lieuës de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Mont-réal nos deux Canoteurs me prierent de les laiſſer dans une Iſle voiſine avec leurs pelleteries pour éviter de payer certains droits, ou plûtôt pour empêcher que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparaſſent. Ces pauvres gens étoient bien aiſes de ſe conſerver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moi pour nôtre grande Découverte.

Comme j'étois ſeul en Canot, le Comte de Frontenac, Vice-Roi de Canada, qui étoit au Mont-réal à une fe-

fenêtre, m'apperçût de loin, & crût que c'étoit un de nos Récollects, nommé le Pére Luc Fillâtre, Normand de Nation, qui lui servoit de Chapelain dans le temps de la traite, que les Sauvages faisoient tous les ans au Mont-réal. L'un de ses Gardes m'ayant reconnû il en avertit ce Seigneur, qui eût la bonté de me venir recevoir. Il le fit avec toutes les marques de tendresse, qu'un Missionaire peut attendre d'une personne de son rang, & de sa qualité. Il avoit cru, que j'avois été massacré par les Sauvages, il y avoit plus de deux ans. Il fut interdit pendant quelque temps, croyant toûjours que c'étoit quelque autre Réligieux, qui venoit peut-être de la Virginie, où nous avons des Récollects Anglois. Mais enfin il me reconnût, & me reçût fort cordialement.

Ce Seigneur étoit étonné de me voir maigre, have, décharné, tout brûlé du Soleil & de la fatigue, n'ayant plus de manteau, parce que les Issati me l'avoient dérobé, &

n'étant couvert que d'un méchant habit rapetacé de morceaux de peaux de taureaux ſauvages, il me mena avec lui, & me retint pendant douze jours dans ſa maiſon pour me rétablir. Il défendit à tous ſes gens de ne me rien donner à manger ſans ſon ordre exprès. Il me donnoit lui-même ce qu'il vouloit, que je mangeaſſe, parce qu'il craignoit, que je ne tombaſſe malade, ſi on me laiſſoit manger à diſcretion, après de ſi longues diétes.

En vivant ainſi avec modération à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaiſir à m'oüir raconter les divers accidens de mon voyage, & les événemens, qui m'étoient arrivez parmi ce grand nombre de Nations differentes, que j'avois vûës. Je lui fis connoître les grands avantages, que l'on pouvoit tirer de nôtre Decouverte. Je remarquai, que quelques jours après mon retour il réiteroit les mêmes demandes, qu'il m'avoit faites d'abord.

Je

Je lui répondis donc, que je lui avois dit dès le premier jour l'essentiel de tout ce que je savois; que je ne doutois point, que le Sieur de la Salle, qui devoit repasser en France pour se rendre à la Cour pour ses affaires, ne lui eût dit ce qu'il avoit reconnû de plus particulier dans le voyage, que nous avions fait ensemble jusques à ce qu'il fut obligé de nous quitter pour retourner en Canada.

J'eus raison alors de me tenir ainsi reservé, j'avois quelque secret pressentiment de ce qui m'est arrivé depuis. Le Sieur de la Salle étoit homme à ne me le pardonner jamais, si j'en eusse trop dit. J'eus donc assez de force sur moi pour garder le secret de la Découverte entiere, que nous avions faite du fleuve Meschasipi. Nos deux Canoteurs avoient autant d'interêt que moi à cacher ce voyage, parce qu'on les auroit châtiez sans doute d'avoir fait cette entreprise contre les Ordonnances: & on n'auroit pas manqué de se saisir de toutes leurs pelleteries,

qu'ils avoient amassées en revenant des Issati avec le Sieur du Luth, qui étoit resté tout exprès chès les Outaoüats.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre, que le dit Sieur du Luth lui avoit envoyée par un Huron voisin des Outaoüats. Il lui mandoit entre autres choses, qu'il n'avoit pû jamais rien apprendre de nôtre voyage, ni de moi, ni de nos deux Canoteurs. Je ne pus m'empécher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croyoit, que le dit Sieur du Luth lui étoit absolument dévoüé, que je pouvois pourtant l'assûrer, que l'interêt de certaines gens, qui lui étoient opposez, avoit fermé la bouche au dit Sieur du Luth: que j'étois persuadé, que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre secret pour apprendre de mes nouvelles: que tout cela se faisoit par l'intrigue de certaines gens, que mon caractére & la charité m'obligeoient d'épargner: que cependant plusieurs

de

de ces gens-là n'en avoient pas usé de même à mon égard dans quelques occasions particulieres : mais que je remettois tout à Dieu, qui ne manqueroit pas de rendre à chacun selon ses œuvres.

Le Seigneur François de Laval, premier Evêque de Québec, vint faire sa visite le long du fleuve St. Laurent, pendant que je décendois vers Québec avec le dit Seigneur Comte de Frontenac. Nous le rencontrâmes dans le temps, que nous entrions dans la riviére pour aller au Fort de Champlein, lequel on avoit fortifié pour reprimer les incursions des Iroquois. Le dit Seigneur Comte me demanda fort agréablement, si je n'avois pas la fiévre. Après quoi regardant ceux qui étoient à sa suite, il leur dit ce proverbe, *Guillot & Finot ne manquent pas de redoubler la fiévre de leurs malades, quand ils leurs tâtent le poux.* Il vouloit me faire connoître par là, qu'on avoit dessein de me faire dire adroitement, ce que j'avois sur le cœur.

Après quelque temps de converſation fort honnête, que j'eus avec le dit Seigneur Evêque, je lui demandai ſa bénédiction Epiſcopale, parce que je ne voyois pas qu'il fût fort neceſſaire, & que je n'étois pas même obligé en conſcience de lui dire tout ce que je pouvois ſavoir. Je ne dis donc en cette rencontre, que ce que je pouvois, & que ce que je devois dire touchant nos grandes Découvertes. Nous en étions là, lors que le dit Seigneur Comte vint nous interrompre pour inviter le dit Seigneur Evêque à dîner : tout cela pour me fournir le moyen d'enterrer la Synagogue avec honneur.

L'épée cedant à la Robbe en cette occaſion, & le Seigneur Evêque étant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois aſſez embaraſſé, parce que j'avois de grandes meſures à garder pour plaire également à deux perſonnes de ce rang, auſquels je devois toutes ſortes de reſpect. Je me tirai d'affaire adroitement, & j'empê-

chai

chai que la converſation ne roulât ſur des matieres, qui m'auroient pû faire de la peine par des queſtions embaraſſantes. Je dis donc au dit Seigneur Evêque, que le Seigneur Comte de Frontenac avoit eu la bonté de me preſcrire un regime de vivre fort exact pour m'empêcher de tomber malade après toutes les fatigues que j'avois eſſuyées, & après la mauvaiſe nourriture, que j'avois euë parmi les Sauvages : qu'ainſi je ſuppliois le dit Seigneur Evêque de me permettre de retourner avec lui à nôtre Couvent de Québec pour y vivre dans la retraite; & qu'en effet je n'étois par alors en état de catechiſer les enfans, ni de faire les fonctions de Miſſionaire dans les viſites, que le dit Seigneur Evêque faiſoit au peu de monde, qui ſe trouvoit pour lors en Canada, que j'avois beſoin de repos pour travailler plus vigoureuſement dans la ſuite. C'eſt ainſi, que je prévins pluſieurs petis embarras, dans leſquels je pouvois aiſément tomber, & que j'obtins la permiſſion de fi-

nir mon voyage, & de me retirer dans la ſolitude de nôtre Maiſon Réligieuſe pour y prendre un peu de repos, après tous mes travaux paſſez.

CHAPITRE LXXIV.

Grande deroute des Illinois, qui furent attaquez, & ſurpris par les Iroquois.

PENDANT que je travallois à me rétablir de mes grandes fatigues, Mr. le Comte de Fontenac reçût des lettres du Pére Zénobe Mambré, que j'avois laiſſé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur, que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti, & que s'étant joints enſemble, ils avoient formé une aſſez grande armée, & étoient venus fondre tout d'un coup ſur les Illinois pour détruire cette Nation. Il ajoûtoit, qu'ils faiſoient bien neuf cens hommes de guerre tous fuſi-

ſi-

filiers, parce que les Iroquois & les Miamis avoient des fusils & de toutes sortes de munitions de guerre par le commerce, qu'ils avoient avec les Européens.

Les Iroquois firent cette entreprise vers le 12. de Septembre 1680. pendant que je travaillois à la Découverte du fleuve Meschasipi. Dans cette conjoncture les Illinois furent pris au depourvû, parce qu'ils ne se défioient point du tout des Iroquois, ni des Miamis, avec lesquels ils étoient en paix. Le Sieur de la Salle les avoit même assûrez, qu'il feroit en sorte, que ces peuples observeroient soigneusement le Traité, que les Illinois avoient fait avec eux. Dans cette assûrance ils avoient envoyé la plus grande partie de leur jeunesse en guerre d'un autre côté.

Un *Chaouanon* allié des Illinois retournant de chès eux en son pays rebroussa chemin tout d'un coup pour les avertir, qu'il avoit découvert une armée composée d'Iroquois & de Miamis, qui

étoit déja dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre sur eux pour les surprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois. Ils ne laisserent pourtant pas de se mettre en campagne dès le lendemain, & de s'en aller droit à l'Ennemi. D'abord qu'ils furent arrivez en vûë, ils les chargérent, & la mêlée fut âpre. On tua beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti, que le Sieur de la Salle avoit laissé au Fort de Creve-cœur pour y commander en son absence, ayant appris cette irruption des Iroquois & des Miamis, eut peur pour les Illinois, quoi que leur Armée fût plus forte en nombre, que celle de leurs Ennemis, parce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Ils s'offrit donc d'aller vers les Iroquois & les Miamis *Askenon*, c'est-à-dire, comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main, pour tâcher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouvans plus de resistence, qu'ils n'avoient

voient crû, & voyans que les Illinois étoient résolus à soûtenir la guerre, n'eurent point de peine à se résoudre à la paix. Ils reçûrent donc le Sieur de Tonti comme mediateur, & écoutérent les propositions, qu'il avoit à leur faire de la part des Illinois, qui avoient accepté sa mediation de leur part.

Le Sieur de Tonti leur représenta, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio aussi bien qu'eux. C'est le nom, qu'ils donnent au Vice-Roi de Canada. Le Pére Zénobe ajoûte, comme je l'ai remarqué dans ma Louïsiane, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tsonnontoüan l'avoit reconnû, & que le dit Sieur de Tonti les avoit pressez d'en venir à la paix, puis que leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio, qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainsi il les conjuroit de s'en retourner chès eux, & de laisser les Illinois en repos, puis qu'ils avoient soigneusement observé le traité de paix.

Ces propositions ne plûrent pas à quelques jeunes Iroquois, qui mouroient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens, qu'il avoit avec lui, se vit donc chargé tout d'un coup de plusieurs coups de fusil. Et un Iroquois déterminé, qui étoit du Canton d'*Onnontaghé*, donna un coup de couteau près du cœur au dit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer, parce que le coup glissa sur une côte. Plusieurs autres se jetterent sur lui, & voulurent l'enlever : mais un d'entr'eux reconnût à son chapeau, de même qu'à ses oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cause, qu'un Vieillard Iroquois cria, qu'il falloit l'épargner, & en même temps ce Barbare lui jetta un collier de porcelaine, comme pour arrêter le sang, & pour servir d'emplâtre à la playe.

Nonobstant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de son fusil pour intimider les Illinois. Ces pauvres

vres gens croyant dónc, que les Iroquois l'avoient tué avec le Pére Zénobe & les autres Européens, qui l'accompagnoient, ſurpris de cet attentat, penſerent être défaits par leurs Ennemis, parce qu'ils ſe crurent vendus. Cependant les Iroquois ayant fait ſigne au Pére Zénobe de s'approcher pour chercher avec eux les moyens d'empêcher les deux Armées d'en venir aux mains, ils reçurent en ſuite le Calumet de paix & firent ſemblant de ſe retirer. Mais à peine les Illinois furent-ils arrivez à leurs Villages, que l'Armée des Iroquois parut ſur des côteaux, qui étoient vis-à-vis.

Ce mouvement obligea le Pére Zénobe de ſe rendre près de ces Barbares pour ſavoir, quelle étoit la raiſon d'une démarche ſi contraire à ce qui venoit de ſe paſſer, lors qu'ils avoient accepté le Calumet de paix. Les Illinois l'avoient prié de prendre cette commiſſion: mais cette Ambaſſade n'étoit pas agréable à ces Barbares, qui avoient les armes à la main, & qui ne vouloient

pas perdre leurs avantages. Ainſi le Pére Zénobe courut riſque d'être maſſacré par ces hommes impitoyables. Cependant le même Dieu, qui avoit ſauvé pluſieurs de nos Réligieux dans de pareilles occaſions, & qui m'avoit préſervé de tout malheur dans ma Découverte, garantit auſſi ce bon Pére Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite ſtature; mais il avoit beaucoup de courage. Il ſe tranſporta donc hardiment parmi les Iroquois, qui le reçûrent fort humainement.

Ils lui dirent, que la neceſſité les avoit obligez de faire cette nouvelle démarche, parce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit déchaſſé les taureaux ſauvages, qui ſont ordinairement en grand nombre dans ce pays-là. Le Pére Zénobe ayant rapporté leur réponſe aux Illinois, ce peuple leur envoya du blé d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur ſubſiſtence. Ils leur propoſerent même de traiter de leur peaux de caſtors, & de toutes les

au-

autres pelleteries, qui ſe trouvent en abondance dans toutes ces contrées-là.

Les Iroquois accepterent ces propoſitions. On donna des ôtages de part & d'autre, & le Pére Zénobe alla plusieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha même afin de ne point perdre de temps, & de hâter la concluſion du Traité: mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois, qui ne ſe défioient de rien, ces Barbares paſſerent même juſques à leur Village. Etant là ils commencerent à y faire des actes d'hoſtilité. Ils ruinerent les Mauſolées, que ces peuples ont accoûtumé d'élever à leurs morts à la hauteur de ſept ou huit pieds. Ils gâterent les blez d'Inde, qu'ils avoient ſemez, & ces perfides les ayant trompez ſous les belles apparences de paix, ils ſe fortifierent dans le Village de ces pauvres gens.

Dans cette confuſion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois, unis aux Miamis, d'enlever huit cens femmes ou enfans

aux Illinois. Ces malhûreux Anthropophages mangerent de rage quelques Vieillards de cette Nation. Ils en brûlerent quelques autres, qui n'avoient pas la force de les suivre, & ils s'en retournerent ainsi avec les Esclaves, qu'ils avoient faits, dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cens lieuës du pays des Illinois.

Dès les premiers avis, que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au delà d'un côteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le fleuve Meschasipi, afin d'être en sûreté. Les Guerriers Illinois se retirerent par troupes, comme ils purent, sur les côteaux, qui étoient près de leurs habitations, & ensuite ils se dissiperent peu à peu pour se rendre du côté de ce fleuve, afin de pourvo. à la subsistence & à la conservation de leurs familles, qu'ils y avoient envoyées pour éviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares après cette lâche expe-

di-

dition, voulurent donner quelque couleur à leur perfidie. Ils firent donc tous leurs efforts pour persuader à nos deux Réligieux de se retirer d'avec les Illinois, puisqu'ils avoient pris la fuite, & qu'il n'y avoit plus d'apparence, qu'ils pussent rester avec eux à l'avenir pour leur apprendre les priéres, comme les *Atsientatsi*, ou les Robbes noires, faisoient dans leurs Cantons. C'est ainsi, qu'ils appellent les Péres Jesuites. Ces Barbares dirent en raillant finement & malignement aux dits Péres Gabriel & Zénobe, qu'ils feroient mieux de s'en retourner en Canada, & que pour eux ils n'avoient garde d'attenter à la vie des enfans du grand Onontio Gouverneur de Canada, qu'ils les prioient de leur donner une lettre de leur main pour faire connoître la droiture de leur procedé dans cette occasion, & qu'assûrément ils ne devoient plus épouser les interêts des Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Réligieux se voyant ainsi abandonnez de leurs hôtes, & jugeans que par consequent ils seroient trop ex-

po-

posez à la fureur d'un Ennemi barbare & victorieux, ne hésiterent point à prendre le parti de s'en retourner, suivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquerent dans un Canot d'écorce, que ces peuples leur fournirent, & de cette maniere ils s'en retournerent en Canada.

CHAPITRE LXXV.

Les Sauvages Kikapous assassinerent le Pére Gabriel de la Ribourde, Missionnaire Récollect.

DIEU m'a fait la grace d'être insensible aux outrages de mes ennemis, & d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits, que je reçois. Si jamais j'ai eu lieu de témoigner ma reconnoissance à ceux qui ont eu la bonté de m'instruire, il faut que j'avoüe que ç'a été à ce bon Pére Gabriel, qui a été mon Maître de Noviciat dans le

Cou-

Couvent de nôtre Ordre, qui eſt à Bethune dans la Province d'Artois. Il eſt donc bien juſte, que je parle ici d'un auſſi honnête & bon Réligieux que lui, à qui j'ai eu de ſi grandes obligations, & que j'en faſſe mention dans ma Découverte, à laquelle il a eu quelque part, ſur-tout ayant été malhûreuſement aſſaſſiné par les Sauvages Kikapous, comme je m'en vai le raconter.

Il faut remarquer, que le Sieur de Tonti ne pouvant plus reſter au Fort de Crevecœur après la déroute des Illinois, il pria les Péres Gabriel & Zénobe d'entrer avec deux jeunes garçons, qui leur reſtoient, dans un Canot pour s'en retourner en Canada. Tous les autres avoient déſerté depuis ce malhûreux accident, & cela par la ſuggeſtion de quelques Canadiens, qui étoient les genies prédominans du pays, & qui les avoient flattez de diverſes eſpérances pour les obliger d'abandonner l'entrepriſe du Sieur de la Salle.

Nos Réligieux étant donc hors d'é-

tat de demeurer avec les Illinois aprés ce débris, s'embarquerent le 18. Septembre ſuivant, dénuez de toutes ſortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fuſils pour chaſſer pendant le chemin, afin d'avoir de quoi ſe nourrir. Mais étant arrivez à huit lieuës ou environ des Illinois, leur Canot ayant touché quelque roche, faiſoit eau. Ils furent donc obligez de mettre pied à terre ſur le midi pour le regommer, & pour le radouber.

Le Pére Gabriel charmé de la beauté des préries, des petis côteaux, & des agréables boccages, qu'on trouve en ce pays-là d'eſpace en eſpace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en diſant ſon Breviaire, pendant qu'on travailloit le reſte du jour à rétablir le Canot. Sur le ſoir le Pére Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, parce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de même, parce qu'il étoit généralement aimé de tous ceux qui le connoiſſoient.

Mais

Mais le Sieur de Tonti entrant dans des terreurs paniques, ſe mit en fantaiſie, que les Iroquois lui alloient tomber ſur les bras à tout moment. Il fit donc rappeller le Pére Zénobe, & obligea tout ſon monde d'entrer en Canot, & de paſſer de l'autre côté de la riviére des Illinois, qui eſt fort large en cet endroit. Il laiſſa donc ce bon Réligieux, expoſé dans ces préries aux inſultes des Barbares. C'eſt ainſi, qu'il le ſacrifia ſans avoir aucun égard à ſon âge, ni à ſon merite perſonnel.

Cet Italien ne penſoit qu'à ſe garantir des ſurpriſes. Il croyoit donc, qu'il les éviteroit plus aiſément en ſe retirant de cette maniere. Il obligea le Pére Zénobe, qui étoit de fort petite ſtature, & aſſez délicat, de repaſſer la riviére avec lui. Pour moi j'avoüe, que dans cette conjoncture je me ſerois fortement oppoſé à ſon deſſein. Je l'aurois contraint d'attendre ce bon Pére. Pour peu qu'il eût fait de bruit en tirant quelque coups de fuſil, jamais les Sauvages n'euſſent eu la hardieſſe d'atten-

ter

ter à la vie de ce bon perſonnage. J'aurois même caſſé le Canot d'écorce plûtôt que de ſouffrir, qu'on paſſât la riviére.

Il eſt vrai, que ſur le ſoir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fuſil par un des jeunes hommes, qui étoient dans le Canot avec le Pére Zénobe, & qu'il fit allumer un grand feu : mais tout cela fut inutile.

Le lendemain le dit Sieur de Tonti voyant, qu'il en avoit uſé fort lâchement en cette rencontre, il retourna dès la pointe du jour à l'endroit, où on avoit laiſſé le Pére Gabriel le jour précedent. Il demeura juſques à midi en ce lieu-là, faiſant faire une eſpece de perquiſition de ce pauvre Réligieux. Quelques-uns de ces gens entrerent dans des boccages, où ils virent des piſtes d'hommes aſſez fraiches, de même que dans ces vaſtes préries, qui ſont ſur le bord de la riviére. Ils les ſuivirent aſſez long-temps : mais ils ne virent perſonne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuſer d'avoir

lâche-

lâchement abandonné le Pére Gabriel, qu'il avoit sujet de craindre, que les Iroquois ne lui eussent dressé quelque embuscade pour le surprendre. Il ajoûtoit à cela, qu'ils lui avoient vû prendre la fuite, & qu'ainsi ces Barbares pouvoient s'imaginer, qu'il se déclaroit pour les Illinois, & qu'il prenoit leur parti.

Cependant il faut se souvenir, que ces Iroquois s'étoient chargez de quelques lettres du Sieur de Tonti pour les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils eussent eu dessein de se défaire de lui, comme ils le pouvoient facilement, ils ne lui eussent pas donné un collier de porcelaine selon la coûtume de ces peuples, quand quelque coup de malheur est arrivé par inadvertance. Si donc ces Barbares eussent eu dessein de l'insulter, ils n'eussent pas fait tant de façons. Les Sauvages n'ont pas tant de circonspection. Ainsi cette excuse étoit frivole, & inventée après coup. Le Pére Zénobe a laissé par écrit, qu'ayant voulu res-

ter pour apprendre des nouvelles du Pére Gabriel, le Sieur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures après midi, disant, qu'assûrément il auroit été tué par les Ennemis, ou que [illegible] étoit allé devant à pied en [illegible] le bord de la riviére, & qu'en allant toûjours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. Plus ils avançoient, plus l'affliction du Pére Zénobe s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe, & ils ne vivoient que par le moyen de quelques pommes de terre, de l'ail sauvage, & de petites racines, qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons appris depuis, que le Pére Gabriel avoit été massacré quelque temps après avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation, que l'on trouve dans la Carte à l'Ouëst de la Baye des Puans, qui sont leurs voisins, avoient envoyé de

leurs

leurs jeunes gens à la guerre contre les Iroquois. Mais ayant appris, que ces Barbares faiſoient eux-mêmes la guerre aux Illinois, ils chercherent les moyens d'en ſurprendre quelques-uns à l'écart. Trois d'entr'eux, qui étoient à l'avant-garde, trouverent le Pére Gabriel. Ils s'approcherent de lui ſe cachant autant qu'ils pouvoient dans les herbes, qui ſont fort grandes dans ces pays là. Quoi qu'ils ſuſſent bien, que ce n'étoit pas un Iroquois, ils ne laiſſerent pas de le tuer, lors qu'ils ſe furent approchez de lui.

Ils l'aſſommerent donc avec leurs Caſſe-têtes, qui ſont faits d'un bois fort dur. Ils laiſſerent ſon corps ſur la place, & ſe contenterent d'emporter ſon Breviaire, & ſon Diurnal, qui tomba quelque temps après entre les mains d'un Pére Jeſuite, dont je ferai mention dans mon troiſiéme Tome, qui parlera de la naiſſance de la Foi dans le Canada. Ces Barbares au reſte enleverent la chevelure de ce bon Réligieux, & la porterent en triomphe dans leur Village, publiant, que c'étoit la chevelu-

re d'un Iroquois, qu'ils avoient tué.

Voilà comment mourut ce bon Vieillard par les mains folles de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien lui appliquer ici, ce que le Texte Sacré dit de ceux, qu'Herode fit égorger dans sa fureur, *Non erat, qui sepeliret.* Il ne se trouva personne pour l'ensevelir. Ce vénérable personnage avoit accoûtumé dans les leçons, qu'il nous faisoit pendant nôtre Noviciat, de nous préparer à de pareilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoûtumoit aux mortifications, & faisoit connoître, qu'il avoit quelque présentiment de ce qui devoit lui arriver. Ce bon Maître des Novices meritoit un meilleur sort que celui-là, si pourtant on en peut souhaiter un plus avantageux, que de mourir ainsi dans les fonctions d'une Mission Apostolique par les mains des Nations, ausquelles la Providence envoye ses serviteurs.

Le Pére Gabriel étoit âgé d'environ soixante-cinq ans. Il n'avoit pas seulement mené une vie exemplaire, com-

mune à tous les bons Réligieux. Il s'étoit encore parfaitement bien acquité de tous les emplois, qu'il avoit eus dans l'Ordre, où il avoit été Gardien, Superieur, Inferieur, & Maître des Novices; & de ceux qu'il avoit exercez dans le Canada depuis l'an 1670. jusques à sa mort. Il m'a souvent fait connoître, qu'il avoit d'extrémes obligations à nos peuples de Flandres, qui l'avoient nourri fort long-temps. Il nous en parloit ainsi, afin de nous inspirer par son exemple des sentimens de reconnoissance pour nos bienfaiteurs. Je l'ai vû souvent dans les transports d'une extréme douleur, de ce que tant de peuples barbares vivoient dans une profonde ignorance du salut. Il auroit souhaité de mourir pour eux en travaillant à les tirer de ces horribles tenébres.

Les Iroquois parlant de lui, disoient, qu'il avoit enfanté, parce qu'il avoit le ventre naturellement assez gros: mais il étoit devenu fort plat, par ses frequentes diétes, & par l'austerité de sa pénitence.

Le Sieur de Tonti ne pourra jamais

ſe diſculper de la lâcheté, qu'il a commiſe, d'avoir abandonné le Pére Gabriel, comme il a fait, ſous prétexte, qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche qu'elle eſt, aimoit ce bon Vieillard, qui avoit ſouvent été parmi eux. Ce Réligieux voyant après la déroute des Illinois, que le Canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de caſtors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta pluſieurs aux Iroquois pour leur faire connoître, qu'il n'étoit pas venu en ces pays-là pour y amaſſer des pelleteries. Et cela peut-être cauſa quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs le Sieur de Tonti apperçût ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Pére Gabriel. Un coup de fuſil ſeul auroit ſuffi pour les faire fuir tous. Le pauvre Pére Zénobe n'eut ni aſſez de voix, ni aſſez de vigueur pour perſuader au dit Sieur de Tonti d'attendre quelque temps ce bon Pére Gabriel. Il le ſacrifia donc, & l'abandonna de la maniére, que nous avons dit, forçant le Pére Zénobe d'entrer en Canot pour

paſſer de l'autre côté de la riviere. Tout cela dans le deſſein de ſauver quelques pelleteries, qu'il avoit en expoſant ainſi malhûreuſement un bon Réligieux. Je ne doute point que la mort de ce vénérable Vieillard n'ait été prétieuſe devant Dieu, & qu'elle ne produiſe un jour ſon effet, quand il plaira à Dieu d'uſer de ſon infinie miſericorde envers ces Nations barbares. Je ſouhaite même avec ardeur, qu'il vueille bien ſe ſervir d'un inſtrument foible comme moi, pour achever ce que j'ai déja ébauché par ſa grace avec tant de travaux.

CHAPITRE LXXVI.

Retour de l'Auteur de cette grande Découverte à Quebec. Ce qui ſe paſſa à ſon arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges près de cette ville.

MONSIEUR le Comte de Frontenac, Vice-Roi de Canada, me donna

deux des ses Gardes, qui étoient très-bons Canoteurs pour me reconduire à Québec. Nous partîmes donc du Fort de Champlein, dont nous avons parlé, & étant enfin arrivez près de la ville, je mis pied à terre pour me rendre à nôtre Couvent au travers des terres défrichées. Je fis porter le Canot, qui étoit magnifiquement peint, par les deux Gardes, & ces hommes me disoient, que le dit Seigneur Comte les avoit assûrez, que les peintures de ces Canots lui coutoient autant que les chevaux d'Espagne, dont il s'étoit servi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Québec, parce que l'Evêque avoit donné ordre à son grand Vicaire de me recevoir dans son Palais Episcopal pour s'entretenir à loisir avec moi de nôtre grande Découverte. Mais le dit Seigneur Comte avoit commandé fort expressément à son Major dans la ville de l'empêcher, & de me faire conduire premierement à nôtre Maison Ré-

ligieuse

ligieuse pour conferer avec le Pére Valentin le Roux, Commissaire Provincial des Récollects dans tout le Canada, homme habile, & d'une grande étendue d'esprit.

Il n'y avoit alors dans nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges que trois Missionaires, qui s'y trouvoient avec le dit Commissaire. Tous les autres étoient dispersez çà & là en diverses Missions à cent lieuës de Québec. On peut aisément s'imaginer, que nos Réligieux me reçûrent avec bien de la joye. L'un d'entr'eux, nommé le Pére Hilarion Jeunet, me disoit souvent d'un air enjoüé, *Lazare, veni foras*. Je lui demandai enfin la raison, pour laquelle il me faisoit cette application du Lazare. Il me répondit, qu'il y avoit deux ans, qu'on avoit chanté une Messe de *Requiem* pour moi dans le Couvent, parce que des Sauvages étrangers avoient assûré une Robbe noire, (c'est le nom par lequel ces Barbares désignent les Jesuites) que les peuples, que les Iroquois appellent *Hontouägaha*, m'avoient

étranglé à un arbre avec le Cordon de St. François, & que les mêmes Sauvages avoient fait mourir d'une maniére fort cruelle les deux hommes, qui m'accompagnoient.

Il faut avoüer ici, que tous les hommes ont leurs amis & leurs ennemis. Il y a des gens, qui font aſſez ſemblables au feu, qui noircit le bois, qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pû m'attirer dans leur parti, ſe ſervirent de ce bruit de ma mort pour ternir ma reputation. Ainſi on avoit fait pluſieurs diſcours à mon desavantage dans le Canada. Quoi qu'il en ſoit, car je m'expliquerai davantage ſur ce ſujet dans mon troiſiéme Tome, s'il plait à Dieu, je dois reconnoître, que Dieu m'a conſervé par une eſpece de miracle dans ce grand & dangereux Voyage, que j'ai fait, & dont j'ai donné la Rélation dans ce Volume. Et quand j'y réfléchis avec un peu d'attention, je ſuis perſuadé, que la Providence m'a conſervé pour publier au monde les grandes

des Découvertes, que j'ai faites pendant un ſejour d'onze ans, ou environ, que j'ai vécu dans l'Amerique.

Il faut remarquer ici, que bien des gens veulent ſouvent ſe mêler des choſes, qui ne ſont point de leur reſſort, & qu'ils prennent ombrage de ceux, qui ne veulent point ſe conformer à leurs inclinations. Le Commiſſaire Provincial, dont j'ai parlé, me preſſa fort inſtamment de lui donner copie du journal de la Découverte, que j'avois faite dans mon Voyage de près de quatre ans, me promettant, qu'il me garderoit le ſecret. J'avoüe, que je me fiai à ſa parole, parce que je le croyois; comme je le crois encore, homme d'honneur & de probité. Je conſidérai même, que comme il avoit penſé ſerieuſement à la connoiſſance, que les dits Seigneurs Evêque de Québec, & Comte de Frontenac vouloient avoir de cette Découverte, il cherchoit les moyens de les inſtruire lui-même pour leur communiquer ce qu'il faudroit ſans m'expoſer, afin que l'un & l'autre fût content.

 C'eſt

C'eſt à cela, que je rapportois les ſoins, que ce Commiſſaire Provincial prenoit de moi, & les careſſes extraordinaires, qu'il me faiſoit en me régalant de tout ce qu'il pouvoit trouver pour lors, & en m'appellant ſouvent le Réſuſcité. Il me pria même de retourner en Europe pour faire connoître au public les grandes Découvertes, que j'avois faites, & ajoûta, que j'éviterois par ce moyen la jalouſie de ces deux perſonnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les interêts étoient ſi differens.

Le Commiſſaire eut donc tout le temps, qu'il lui falloit avant mon retour en Europe, de copier généralement tout mon Voyage ſur le fleuve Meſchaſipi, lequel j'avois entrepris contre le ſentiment de Monſieur de la Salle, qui a fait enſuite le Voyage depuis les Illinois juſques au Golphe de Mexique en 1682. deux ans après moi. Il avoit eu quelque ſoupçon, que je pouvois bien l'avoir fait. Cependant il ne put pas s'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, parce qu'il

étoit

étoit alors en voyage chès les Outoüagamis. Il ne ſavoit donc pas, ſi les Sauvages ne m'avoient pas maſſacré, comme le bruit en avoit couru, & qu'on l'en avoit aſſûré avant que de partir de ce Fort.

Je ſuivis le conſeil de nôtre Commiſſaire, & je pris la réſolution de m'en retourner en Europe. Avant que de partir je lui fis connoître fort ſerieuſement, qu'il étoit abſolument neceſſaire pour l'établiſſement des Colonies dans nôtre Découverte, & pour y faire quelques progrès pour l'établiſſement de l'Evangile, d'entretenir toutes ces Nations differentes en paix, & même les plus éloignées, en les ſoûtenant contre les Iroquois, qui ſont leurs Ennemis communs: que ces Barbares ne font jamais de véritable paix avec ceux qu'ils ont une fois batus, ou qu'ils eſpérent de vaincre en mettant de la diviſion entr'eux: que la maxime ordinaire des Iroquois avoit toûjours été telle, & que c'étoit par ce moyen, qu'ils avoient fait perir plus de deux millions d'Ames.

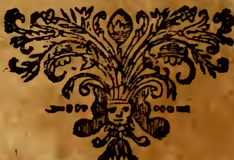
Le Commiſſaire Provincial entroit

fort bien dans toutes ces vûës, & il me disoit aussi, qu'à l'avenir il me chargeroit de toutes les instructions necessaires pour cela.

Nous décrirons, s'il plait à Dieu, dans mon second Tome, les moyens, qu'il faut employer à l'établissement de la Foi parmi tant de peuples; qui ont des langages si divers, & les expediens, par lesquels on peut établir de bonnes Colonies dans ces vastes Contrées, que l'on peut appeller avec raison les Délices de l'Amerique, & y fonder l'un des plus grands Empires de l'Univers.

F I N.

VOYAGE
Qui contient un
RELATION EXACTE
De l'Origine, Mœurs, Coûtumes, Réligion, Guerres & Voyages
DES CARAIBES,
Sauvages des Isles Antilles
DE L'AMERIQUE,
Faite par le Sieur DE LA BORDE,
Employé à la Converſion des Caraïbes,
Et tirée du Cabinet de Monſr. Blondel.



A AMSTERDAM,
Chez ADRIAAN BRAAKMAN, Marchand Libraire près le Dam.
MDCC IV.

JUGEMENT DU SIEUR RICHARD LIGON SUR CE VOYAGE.

LA *Description, que Monsieur* de la Borde *a faite des Caraïbes ou naturels des Antilles, nous représente si bien leurs Mœurs, Coûtumes, Réligion, Guerres & Voyages, que j'ai crû qu'elle meritoit bien d'être publiée pour la connoissance qu'elle nous donne de plusieurs choses inconnûës jusques à présent. Ce qui fait espérer qu'elle sera très-bien reçûë du Public, qui pourra en retirer beaucoup d'utilité.*

RELATION DE L'ORIGINE, MOEURS, COUTUMES, RELIGION, GUERRES ET VOYAGES

DES CARAIBES;

SAUVAGES DES ISLES ANTILLES DE L'AMERIQUE,

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

IL y a un si grand nombre de Rélations des Isles, qu'il est inutile de répéter ce que l'on en a dit tant de fois. S'il semble néanmoins que je le fasse en quelques rencontres, c'est qu'on a représenté les choses autrement qu'elles ne sont, faute de les avoir vûës, ou pour quelques raisons & considérations, il nous les ont déguisées, & dit plus ou moins qu'il n'y en avoit. Je ne prétens pas parler ici de l'air, du cli-

climat, & de la nature du païs ; d'autres en ont assez parlé, je fais seulement quelques remarques pour satisfaire ceux qui le desirent sur les coûtumes & superstitions des Sauvages, & ce que j'en dirai, je le puis assûrer véritable pour la grande habitude que j'ai euë avec eux, & pour avoir été assez curieux d'y prendre garde & de m'en informer. Cette curiosité n'est pas blâmable lors qu'on en tire quelque profit ; car quand je considére que les Caraïbes sont hospitaliers, sans ambition, très-simples, sans avarice, très-sinceres, sans larcin, sans fraude, sans blasphémes, sans mensonges, je ne peux que les admirer, & les imiter en leur morale quant aux points ci-dessus ; car s'ils ont leurs perfections, ils ont aussi leurs vices, dont nous parlerons dans la suite de ce discours. Lors que je considére leur aveuglement, & qu'ils n'ont ni foi, ni loi, ni Roi : je me sens obligé de remercier mon Créateur de m'avoir donné la connoissance d'un Dieu, & fait naître

naître dans la vraye Réligion, & sujet du plus grand Roi du monde.

CHAPITRE I.

De l'Origine des Caraïbes.

Je ne m'arrêterai pas à rechercher l'origine & l'extraction des Caraïbes, sauvages insulaires de l'Amerique, puis qu'eux-mêmes n'en sçavent rien: Ils sont aussi peu curieux du passé que de l'avenir, & les Auteurs en parlent si diversement, que je n'y vois que de l'obscurité, & peu de certitude. Quelques-uns-même se sont imaginé qu'ils descendoient des Juifs; parce que effectivement leurs parentes leur sont naturellement destinées pour femmes, & qu'ils ne mangent point de porc.

De vieux Sauvages m'ont dit qu'ils venoient de Galibis de terre ferme, voisins des Aloüagues leurs ennemis; parce que le langage, les mœurs, & la Réligion ont beaucoup de conformité avec les leurs, & qu'ils avoient entierement détruit une nation en ces Isles, à la

à la reserve des femmes qu'ils prirent pour eux, & que c'est le sujet pourquoi le langage des hommes n'est pas semblable à celui des femmes, en plusieurs choses. Je crois aussi que ce qui en fait les Rélations si differentes vient de ce que depuis que les Caraïbes frequentent avec les étrangers, ils changent de coûtumes & de maniere d'agir, & renoncent à ce qui leur étoit le plus en recommandation. Il y en a toutefois qui ne changent point, & ceux-là disent aux autres que la cause de tous leurs malheurs, de leurs maladies, & de la guerre, que les Chrêtiens leur font, vient de ce qu'ils ne vivent plus en Caraïbes.

CHAPITRE II.

De leur Réligion, & la pensée qu'ils ont de la Création du Monde, & des Astres.

QUOI qu'ils ayent l'esprit extrémément changeant, très-léger, & incon-

conſtant dans toutes leurs entrepriſes, néanmoins ils ſont de l'humeur des Heretiques en matiere de Réligion; car ils ſont ſi obſtinez & attachez à leur Chemeen, & à toutes leurs autres ſuperſtitions, que tout ce qu'on peut dire pour leur faire voir que c'eſt le Diable qui les trompe ſous ce nom, n'eſt pas capable de les en faire démordre: ils n'ont non plus que les Calviniſtes, ni Prêtre, ni Autel, ni Sacrifice; ce qui ne ſe voit point je crois chès tous les autres Payens. Ils ont étouffé par leurs paſſions brutales, par leurs mœurs barbares, & par leur vie de bêtes, toute la connoiſſance, & les lumieres que la nature donne de la Divinité, ce qui eſt étonnant, & ce que je ne croirois pas, ſi je ne le voyois tous les jours, & que depuis vingt ans qu'on les préche, ils ne veulent point croire, ni reconnoître leur Créateur, & le principe de tout bien. Ils craignent celui du mal, qui eſt le Diable, qu'ils nomment Maboïa, mais ils ne lui rendent aucun culte.

A en-

A entendre plusieurs de leurs Fables, il y a lieu de croire qu'ils ont été autrefois éclairez de la lumiere de l'Evangile; outre que ce qu'ils racontent de Louquo, qu'ils estiment avoir été le premier homme & Caraïbe seroit ennuyeux, il seroit aussi contre la bienséance, & pourroit choquer les oreilles chastes : j'en rapporterai seulement quelque chose.

Louquo étoit le premier homme & Caraïbe, il ne fût fait de personne, il descendit du Ciel ici bas, où il vêcut long-temps. Il avoit un gros nombril, d'où il fit sortir les premiers hommes, de même que de sa cuisse faisant une incision. Il se passa bien des histoires durant sa vie qui seroient honteuses, & infames à reciter. Il fit les poissons de raclures & petis morceaux de Manioc, qu'il jetta à la mer, & les gros des gros morceaux : il ressuscita trois jours après sa mort, & retourna au Ciel : les animaux terrestres sont venus depuis, mais ils ne sçavent d'où.

Les Caraïbes autrefois vivoient long-

long-temps, & ſi ils ne vieilliſſoient point, ils mouroient ſans être malades, auſſi ne mangeoient-ils que du poiſſon, qui eſt toûjours jeune, & ne vieillit point.

Ils trouverent depuis un petit jardin de Manioc que Louquo avoit laiſſé ; mais ne reconnoiſſant point cette plante, un Vieillard leur apparut, qui leur en enſeigna l'uſage, & leur dit qu'en rompant le bois par petis morceaux, & les fourant en terre, il en reviendroit d'autres racines. Ils diſent qu'au commencement ce Manioc n'étoit que trois mois à rapporter, qu'après il en fut ſix, & enfin neuf, comme il fait à préſent devant qu'il ſoit bon à faire du pain ou Caſſave, qu'ils nomment Aleba, & les femmes Marou.

Ils croyent que le Ciel a été de tout temps, non la terre & la mer, ni l'une ni l'autre dans le bel ordre où ils ſont à préſent. Leur Moteur & premier Agent Louquo avoit fait premierement la terre molle unie ſans montagne, ils ne peuvent dire où il en a pris la ma-

tiere. La Lune ſuivit incontinent, qu'il eſtimoit très-belle, mais après qu'elle eût vû le Soleil, elle s'alla cacher de honte, & depuis ne s'eſt montrée que la nuit.

Tous les Aſtres ſont Caraïbes : ils font la Lune maſculin, & la nomment Nónun, & le Soleil Huóiou : ils en attribuent les Eclipſes à *Mapoia*, au Diable qui tâche à les faire mourir, & diſent que ce méchant ſeducteur par ſurpriſe leur coupe leurs cheveux, & leur fair boire le ſang d'un petit enfant, & que quand ils ſont entierement éclipſez, c'eſt lors qu'ils ſont beaucoup malades, & qu'eux n'étant plus échauffez de ſes rayons & de ſa lumiere deviennent auſſi malades.

Ils eſtiment plus la Lune que le Soleil, & à toutes les nouvelles Lunes d'abord qu'elle commence à paroître ils ſortent tous de leurs Caſes pour la voir, & s'écrient, *Voilà la Lune.* Ils prennent certaines feüilles d'arbres, qu'ils plient comme un petit entonnoir, & font diſtiller dans leurs yeux quelque goutte d'eau, en la regardant; cela eſt très-bon

pour

pour la vûë. Ils réglent leurs jours par la Lune comme les Turcs, & non par le Soleil, au lieu de dire un mois, ils disent une Lune : ils ne disent point, combien seras-tu de jours à ton voyage? mais combien dormiras-tu de nuits?

Leurs jettons sont leurs doigts : pour exprimer douze, ils montrent les deux mains & deux doigts d'un pied : si le nombre excede les pieds & les mains, ils sont bien empéchez, ils disent Tamicati, beaucoup, & si il y a une grande quantité, ils montrent leurs cheveux, ou une poignée de sable. Quand il faut aller à la guerre, & se trouver au rendez-vous à jour nommé, ils prennent chacun un nombre de pierres selon leur résolution, les mettent dans une Callebasse, & à chaque matin ils en ôtent une, & lors qu'il n'y en reste plus, c'est à dire que le temps arrêté pour partir est expiré, & qu'il se faut mettre en campagne. Quelquefois ils font des marques sur un morceau de bois, ou bien chacun autant de nœuds en une petite corde, & en dénoüent un chaque jour.

Au

Au commencement la terre étoit donc molle, le Soleil l'a endurcie de même que celle du Ciel ; car il y a là haut de plus beaux jardins qu'ici, de belles Savannes, de belles Rivieres : l'Oüicou y coule ſans ceſſe (breuvage comme de la bierre) l'on n'y boit point d'eau, les caſes, & les maiſons y ſont mieux faites, où demeurent leurs Zemeens, & eux auſſi après la mort : ils ont là plus de femmes qu'ici, & quantité d'enfans. L'on n'y travaille point, tous y vient ſans ſemer, l'on n'y fait que boire & danſer, & on n'y eſt jamais malade.

Ce qu'ils diſent de l'origine de la mer, & de la Création, & généralement de toutes les eaux, a rapport en quelque façon au Déluge. Le grand Maître des Chemeens, qui ſont leurs bons eſprits, fâché & en colere de ce que les Caraïbes de ce temps étoient très-méchans, & ne lui offroient plus de Caſſaves, ni d'Oüicou, fit pleuvoir pluſieurs jours ſi grande quantité d'eau qu'ils furent preſque tous noyez, hors quel-

quelques-uns, qui se sauverent dans des petits batteaux & Piraugues sur une montagne, qui étoit pour lors l'unique. C'est le déluge de l'Ouragan, qui a fait les Mornes, les Pitons, & les Falaizes que nous voyons. Mornes, sont des collines, Pitons, sont de hautes roches pointuës, ou hautes montagnes en forme de pains de sucre. C'est lui qui a separé les Isles de terre ferme. Si vous leur demandez d'où viennent ces eaux, ils vous répondent qu'il y a là haut des rivieres, & que les premieres eaux viennent de l'urine & de la sueur des Zemeens, & c'est la cause de la salure de la mer, & que ce qui fait l'eau douce, c'est qu'elle se dérobe de la mer par dessous terre, & s'y purifie.

Racumon étoit un des premiers Caraïbes que Louquo fit. Il fut changé en gros serpent, & avoit la tête d'homme: il étoit toûjours sur un Cabatas, qui est un gros arbre fort dur, haut & droit: il vivoit de son fruit, qui est une grosse prune, ou petite pomme, & en donnoit aux passans, il est maintenant changé en Etoille.

Savacou étoit aussi Caraïbe, il fut changé en Erabier, qui est un gros oiseau, c'est le Capitaine des Ouragans, & du Tonnerre ; c'est lui qui fait la grande pluye ; c'est aussi une Etoille.

Achinaon Caraïbe à présent Etoille, fait petite pluye & grand vent.

Couroumon Caraïbe, aussi Etoille, fait les grandes *Lames* à la mer, & tourne les Canots. Lames à la mer sont les longues vagues, qui ne sont point entrecoupées, & telles qu'on les voit donner en terre tout d'une piece d'un bout d'une plage à l'autre : de sorte que pour peu que le vent soit fort, une chaloupe ou un canot ne sauroit presque aborder terre sans tourner, ou être emplis d'eau. C'est lui aussi par son vent qui fait le flux & reflux de la mer.

Chirities, la Poussiniere, ils comptent & observent les années par cette constellation ; ils ne peuvent dire néanmoins combien il y a que les premiers de leur Nation vinrent du continent habiter les Isles, ils ne peuvent dire non plus l'âge qu'ils ont, ils ne marquent rien

de

de tout cela, & ne font point d'état de toutes ces connoissances. Ils ne se mettent aussi gueres en peine d'où nous venons, ils nous appellent Balanaelé, c'est-à-dire, hommes de mer, & croyoient effectivement que nous étions nez de la mer, & que nous n'avions point d'autres demeures que celles des navires. Ils pensent à cette heure que nous sommes d'un autre monde, & que nôtre Dieu n'est pas le leur qui a fait le Ciel & la terre; & non leur pays.

Comme ils n'ont jamais crû qu'il y eût d'autres terres que la leur, la premiere fois qu'ils virent des navires, & entendirent du canon, ils croyoient que c'étoient des Diables, & que le navire, & les hommes qui étoient vétus & bâtis autrement qu'eux, sortoient du fond de la mer, & venoient pour les enlever, & prendre leur terre, ils se sauvoient dans les bois. Ils ont reconnu depuis qu'ils se trompoient en un point, & que l'autre est véritable : ils voudroient que nous n'eussions jamais mis le pied dans leur pays, & quelque mine

qu'ils faſſent, ils nous ont en averſion; mais ils ne ſont plus à craindre: car il y en a bien de détruits. Je crois qu'il y en a encore bien quatre mille: de vingt ou trente Iſles qu'ils poſſedoient, ils n'en occupent maintenant que deux ou trois. Les François, les Eſpagnols, les Anglois, & les Flamans les ont préſentement toutes. La premiere fois qu'ils virent un homme à cheval, ils croyoient que le cavalier & le cheval étoient tout d'une piece, & que l'homme étoit de la bête, ils ne regardoient que de loin marcher cette machine, & encore préſentement, il y en a qui n'oſent en approcher: il y en a même à ſaint Vincent qui n'ont pas encore vû des Chrétiens, il eſt bien difficile que dans ces ſortes de Rélations l'on ne faſſe quelque digreſſion; retournons à nos Aſtres.

Ils appellent le Soleil gouverneur des Etoilles, & diſent bien que c'eſt lui, qui par ſa grande lumiere empêche qu'elles ne paroiſſent le jour. Ils croyent néanmoins qu'elles ſe retirent, & que la nuit elles décendent: les Eclairs ſe

ſont

ſont par *Savacou*, lors qu'il ſouffle le feu avec une grande canoniere : le Tonnerre ſe fait, lors que le Maître ou le Capitaine des *Zemeens* chaſſe d'autres petits Zemeens, qui ne ſont pas *Manigat*; & c'eſt lors qu'ils s'enfuyent, & qu'ils tombent de peur qu'on n'entende ce grand bruit : ils font auſſi trembler la terre, & ils y ſont changez en bêtes ; ils craignent étrangement & ſe cachent quand il tonne.

Coüalina eſt Capitaine des Chemeens : Limacani, Comete envoyé par le Capitaine des Chemeens pour faire mal quand il eſt fâché.

Joulouca Arc-en-Ciel Chemeen, qui ſe nourrit de poiſſons, de lezards, de ramiers, de Colibris, il eſt tout couvert de belles plumes de toutes couleurs, particulierement la tête ; c'eſt ce demi-rond, & ce cercle qui paroît, les nuées empêchent de voir le reſte du corps. Il fait malades les Caraïbes quand il ne trouve point à manger là haut ; ſi cette belle Iris paroît lors qu'ils ſont en mer, ils la prennent en bonne part, & diſent

qu'elle vient pour les accompagner, & leur donner bon voyage, & lors qu'elle paroît à terre, ils se cachent dans leurs Cases, & pensent que c'est un Chemeen étranger qui n'a point de Maître; c'est-à-dire, de piaye que j'expliquerai ensuite; & ainsi qu'il ne peut faire que du mal par les mauvaises influences, & cherche à en faire mourir quelqu'un.

CHAPITRE III.

Du Chemeen & de Mapoia, qui sont leurs bons & mauvais esprits, & quelques-unes de leurs superstitions Diaboliques.

POUR faire voir que les Caraïbes sont des hommes bêtes, ou plûtôt des bêtes qui ont la figure d'hommes; c'est qu'ils ne voudroient jamais aller joüir de ces délices qu'ils disent être là haut, parce qu'il faut mourir, & comme ils n'ont d'autres désirs que ceux de la vie présente, aussi est-ce pour la même raison

ſon qu'ils ſe fâchent lors qu'on leur parle d'aller en Paradis : ils ne veulent point laiſſer les biens préſens pour les biens avenir, quitter ce qu'ils poſſedent pour ce qui eſt inconnu ; laiſſer les plaiſirs qui les touchent toûjours, pour les délices éternelles qu'ils ne voyent pas, & ne chatoüillent pas leurs ſens.

Ils ont grand ſoin de leur ſanté, & apprehendent tellement la mort, qu'ils ne veulent pas même qu'on en parle, de crainte qu'elle ne vienne plûtôt: ils ſe donneroient volontiers au Diable pour vivre long-temps, ils ne nomment jamais le nom des défunts, de peur d'être obligez de penſer à la mort, ce qui les feroit malades auſſi tôt ; mais ils diſent le mari d'une telle, ou la femme d'un tel eſt morte.

Il y a certain bois, de la moëlle duquel ils n'oſent ſe frotter le corps ou le menton, cela, diſent-ils, leur feroit venir la barbe, & vieillir avant le temps.

Ils n'ont aucune maladie qu'ils ne ſe croyent être enſorcelez, & ſeulement pour un mal de tête, ou un mal de

ventre, s'ils peuvent attraper celle qu'ils soupçonnent, ils la tuënt, ou font tuër; c'est ordinairement une femme, car ils n'osent attaquer si librement un homme. Mais devant que de la faire mourir ils exercent d'étranges cruautez sur cette pauvre malhûreuse : les parens & amis la vont prendre, lui font foüiller la terre en plusieurs endroits, la mal-traitent jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'ils croyent qu'elle a caché, & souvent cette femme pour se délivrer de ces bourreaux avouë ce qui n'est pas, ramassant plusieurs morceaux de coquillage, de *Burgaus*, *Lembies Erabes*, ou quelques arrêtes de poissons. Burgaus est une espece de coquillage fort commun dans les Antilles, & dans la terre ferme, & qui se trouve sur le bord de la mer. Lembies sont ces grosses coquilles qu'on voit à Paris en parade sur les boutiques de quelques Apothicaires. Ces Lembies leur servent à deux usages; savoir de trompetes, par le moyen desquelles on les entend souvent d'une grande lieuë, & même de plus loin. Ils

Ils ont des tons, par lesquels ils font entendre leurs besoins, le succès de leurs entreprises ou de guerre, ou de chasse, ou de pêche; & suivant lesquels leurs femmes, souvent une heure ou deux avant qu'ils arrivent, préparent, ou la chaudiere, ou le boucan, ou dequoi les penser s'ils sont blessez; & pour achever de dire l'usage des Lembies, quoi que cela nous engage à une digression un peu longue; on ne sera pas fâché d'apprendre ici, que la patience fabuleuse de Griselidi n'approche pas de la leur en la fabrique de certains colliers, dont ils se parent en leurs fêtes, & jours de cérémonies. Ils les appellent Clibat, & les Sauvages de Canada Pourcelaine, ce sont de petites pieces de ces Lembies, qu'ils usent sur des cailloux jusqu'à ce qu'elles soient devenuës rondes d'environ deux lignes de diametre, & demi-ligne d'épaisseur dans un de ces colliers d'une raisonnable grandeur; car ils en font plusieurs rangs en écharpe, il y entre trois à quatre mille de ces pieces dans chaque collier, & ils n'en sau-

roient faire une en sa perfection, & la percer avec les outils, dont ils se servent, en moins de trois jours: il est vrai que dans le grand nombre, on n'y trouvera pas une inégalité de l'épaisseur d'un cheveux.

Ils font encore de ces sortes de colliers de pieces de noyaux de Palmiers noirs, & luisans comme du Jayet quand ils sont polis: les pieces en sont un peu plus longues, & ont moins de diametre, & sont dentellées sur les extrémitez.

Lors donc que les femmes prises pour Sorcieres ramassent les fragmens de Burgaux, & de Lambies, ou de Erabés, ils disent que c'est le reste qu'ils ont mangé, que cette prétenduë Sorciere avoit mis dans la terre. Après ils lui font des taillades sur le corps, leurs dents d'Agouty la mettent toute en sang, puis la pendent par les pieds, lui fourent du Piman, qui est une espece de poivre très-fort, dans la nature, lui en frottant les yeux, & la laissent plu-

ſieurs jours ſans manger : enfin un de ces bourreaux vient à demi yvre, qui lui caſſe la tête d'un boutou, ou maſſuë, & la jettent à la mer. Je le ſai pour en avoir ſauvé deux de leurs mains.

Ils font le Chemeen, qu'ils eſtiment, comme a été dit, leur bon eſprit ; c'eſt-à-dire, qu'ils conſultent le Diable par l'entremiſe de leurs Magiciens ou Medecins Piaye ou Boyé, qui les abuſe ſous ces noms, & ils font cette damnable cérémonie en pluſieurs rencontres. Premierement ſur le ſuccès de leurs maladies pour avoir la ſanté, pour ſavoir où ils ſont, lors qu'ils ſe ſont perdus en mer par un mauvais temps, ſur l'iſſuë & événement de leurs guerres, & pour apprendre le nom de celui ou de celle, qui les a enſorcelez, qu'ils tuënt comme je viens de dire ; c'eſt ſouvent un prétexte pour ſe défaire de leurs ennemis. Chaque Piaye ou Boyé a ſon Chemeen particulier, ou plûtôt un Demon familier, & ſe gouvernent par les funeſtes avis de ces déteſtables Oracles,

ils leur donnent auſſi le nom d'Eocheiri.

Pour ſavoir donc l'événement de leurs maladies, ils font venir un Piaye la nuit, qui d'abord fait éteindre tout le feu de la Caſe, & fait ſortir les perſonnes ſuſpectes : il ſe retire en un coin, où il fait venir le malade, & après avoir fumé un bout de petun, il le broye dans ſes mains, & le ſouffle en l'air, ſecoüant, & faiſant cliqueter ſes doigts. Ils diſent que le Chemeen ne manque jamais de venir à l'odeur de cet encens & parfum par le miniſtere de ce Boyé, qui ſans doute fait pact avec le Diable ; & là étant interrogé, il répond d'une voix claire, comme venant de loin, à tout ce qu'on demande. Après il s'approche du malade, tâte, preſſe & manie pluſieurs fois la partie affligée, ſoufflant toûjours deſſus, & en tire quelquefois, ou fait feinte de tirer, quelques épines, ou petits morceaux de Manioc, du bois, des os ou d'arêtes du poiſſon, que ce Diable lui met dans la main, perſuadant au malade que c'eſt ce qui lui cauſoit de la douleur. Souvent il

ſucce

ſucce cette partie dolente, & ſort incontinent de la Caſe pour vomir, à ce qu'il dit, le venin ; ainſi le pauvre malade demeure guéri plus par imagination qu'en effet. Il eſt à remarquer qu'il ne guérit pas les fiévres, ni les bleſſures comme de flêches, de boutou, & de coûteau : il ne faut dire mot dans cette aſſemblée diabolique : il ne faut faire aucun bruit, non pas même du derriere, autrement le Zemeen s'enfuit. Je m'étois imaginé, les ayant une fois ſurpris, que le Piaye même contrefaiſoit ſa voix, & qu'il ne frappoit ſouvent que des pieds en terre, que pour faire croire aux autres qu'il s'en alloit là haut querir le Zemeen. Un de ces Boyés depuis m'a avoüé que pour lui véritablement il ne bougeoit de la Caſe, mais que c'étoit le Diable qui répondoit. Je m'étonne néanmoins comme les Caraïbes ont la penſée que le Piaye va là haut, & qu'il ne revient qu'après que ce Zemeen eſt retourné, il faut aſſûrément que le Diable trompe, & le malade, & le medecin.

Ils préſentent dans leurs Caſes ſans

aucune cérémonie au Zemeen, & au Piaye, pour la peine de l'avoir évoqué, du Oüicou, & quelques Caſſaves ſur un matoutou. Le matoutou eſt une petite table d'aroma ou d'oſier d'un pied ou deux en quarré, & d'un demi de haut, le laiſſant là toute la nuit, & quoi que le lendemain ils le trouvent de même qu'ils l'y ont mis, ils ſe perſuadent que le Zemeen s'en eſt repû, mais qu'il n'a bû & mangé que l'eſprit : de même s'ils lui offrent une ſerpe ou une hache, le Piaye s'en empare, & leur fait croire que le Zemeen en a pris pour ſa part l'eſprit & le cœur. Ils reverent tant ces offrandes profanes, qu'ils nomment Alakri, qu'il n'y a que les vieillards conſidérables d'entr'eux qui en oſent goûter. Ils m'ont quelquefois prié d'en boire, je l'ai fait pour les deſabuſer des ſuperſtitieuſes ſottiſes de ce ſacrifice, dont l'une eſt de boire de ce Oüicou à jûn, qu'autrement l'on creveroit, & exprès je mangeois premier que d'en boire : l'au-

tre eſt, de prendre garde à tenir la taſſe, ou Coüy droit, & ne pas verſer, ou que le col deviendroit tortu, & les yeux pleureroient ſans ceſſe : j'en laiſſois cheoir exprès, & je tenois le Coüy de travers.

Si le malade guérit, & revient en ſanté, ils font un feſtin au *Mapoia*, à quoi le Piaye ne manque point. A la fin de ce banquet ils noirciſſent le convaleſcent avec des pommes de Junipa, & le font auſſi beau que le Diable.

Ils offrent auſſi aux Zemeens les prémices de leurs jardins, & cela ſans cérémonie, ni dire aucun mot. Lors qu'ils font un grand vin qui eſt leur débauche, ils mettent toûjours à part un Canari, pot de terre, ou quelques callebaſſes pour le Zemeen.

Ils prennent pour eſprit une choſe qui n'en a point; ils croyent que les chauves-ſouris, qu'ils nomment Boulliri, qui voltigent la nuit au tour des maiſons, ſont des Zemeens qui les gardent, & que ceux qui les tuënt deviennent

mala-

malades. Ils ont tant de ſortes de Boule-Bonum, qui veut dire mauvais préſage, que je ne puis me réſoudre de rapporter ici toutes leurs réveries & niaiſeries.

Pour faire un Piaye ou Boyé les anciens Boyez élevent l'apprentif dès ſa jeuneſſe à ce déteſtable miniſtere, le faiſant jûner cinq mois au pain & à l'eau dans une petite Caſe, où il ne voit perſonne, lui égratignant la peau avec des dents d'Agouty, lui font avaler pluſieurs fois du jus de tabac, qui lui fait rendre tripes & boudins juſques à s'évanoüir; & lors ils diſent que ſon eſprit va là haut parler au Zemeen; ils lui frottent auſſi le corps de gomme, & le couvrent de plume pour le rendre adroit à voler, & aller à la Caſe du Zemeen: s'il ſe préſente quelque ſujet, c'eſt-à-dire, quelque malade, ils lui montrent comme il faut faire l'operation, tâter, ſuccer, & ſouffler le patient, & la maniere de faire venir & parler au Zemeen.

Après tout, ce qui eſt digne de compaſ-

paſſion de voir le profond aveuglement dans lequel ces pauvres gens ſont enveloppez, ils ne font pas grand état, & ne craignent point le Zemeen, parce qu'il eſt bon, & ne leur fait aucun tort ; mais ils apprehendent étrangement Mapoia, qui leur fait du mal, & je crois que c'eſt pour l'appaiſer que quelques-uns portent ſon hideuſe & horrible figure à leur col, & la peignent ou la taillent en boſſe à l'avant de leurs Piraugues. Ils m'ont dit que c'étoit pour faire peur aux *Alloüagues* leurs ennemis, lors qu'ils alloient en guerre, qui voyant cette laide grimace la gueule béante, craignoient d'en être dévorez, & demeuroient tous ſi épouventez qu'ils ne pouvoient plus ramer, & qu'ainſi ils les attrapoient facilement. Alloüagues eſt le nom d'une Nation, ſituée vers les bords de la Riviere d'Orenoque, ennemis perpetuels des Caraïbes & des Galibys.

Ils font ſouvent des ſonges affreux & terribles, où ils s'imaginent voir le Diable. Je les ai entendus quelquefois

fois la nuit, deux en même-temps se plaindre, crier, & se réveiller en sursaut, tout effrayez, & me disoient que le Diable les avoit voulu battre. Ils crioient encore étant fort éveillez, & faisoient du bruit pour le chasser : leur humeur mélancolique contribuë fort à toutes ces visions.

Ils mettent quelquefois dans une callebasse les cheveux ou quelques os de leurs parens défunts, qu'ils gardent dans leur Carbet, dont ils se servent pour quelque sorcellerie, & disent que l'esprit du mort parle là dedans, & les avertit du dessein de leurs ennemis.

Ils croyent avoir plusieues ames : La premiere au cœur, qu'ils appellent Yoüanni, ou Lanichi, la seconde à la tête, & les autres par toutes les jointures du corps, & où il y a battement d'artere : qu'il n'y a que la premiere qui aille là haut après la mort, & prend un beau jeune corps tout neuf, que le reste demeure à la terre changé en bêtes, ou en Mapoia, & que toutes ces sortes d'esprits sont de different sexe, & multiplient.

CHA-

CHAPITRE IV.

De leurs Naturel, & Simplicité, ou Stupidité.

LES Caraïbes ſont d'un temperament triſte, réveur & melancolique ; ils demeurent quelquefois une journée entiere en une place les yeux en terre ſans dire mot. La pêche, la fainéantiſe, & l'air contribuent beaucoup à cette humeur, & eux reconnoiſſans que cela préjudicie à leur ſanté forcent leur inclination, & paroiſſent gais, ſur-tout quand ils ont un peu bû. Ils ſont extrémément gauſſeurs, & ſe raillent, non ſeulement entr'eux, mais encore des étrangers, néanmoins ſans eſprit, & croyent en avoir plus qu'aucune nation, & être les mieux faits, quoi qu'ils ſoient les plus ſtupides & les plus brutaux, je crois, qu'il y ait au monde. Ils ſe mocquent de nous lors qu'ils nous voyent promener, & parler enſemble

ſans

ſans avancer chemin. Ils s'offencent quand on les appelle Sauvages, & qu'on leur dit qu'ils n'ont point d'eſprit, & qu'ils vivent en bêtes : Ils répondent que nous le ſommes encore plus à leur égard, parce que nous ne vivons pas à leur mode : qu'ils ont leur ſcience, & nous la nôtre, comme ſi il y avoit deux façons de ſavoir les choſes dans la vérité.

Lors qu'ils ſe veulent faire compéres avec nous, le premier compliment eſt de nous demander nôtre nom, puis ils diſent le leur, & pour témoignage d'affection & d'amitié ils veulent que nous en faſſions échange, & pour noüer encore davantage, les petits préſens reciproques. Il ne faut jamais les laiſſer aller ſans leur donner quelque choſe lors qu'ils nous viennent voir, & ils ſavent bien ſe faire payer pour cette viſite : ils prétendent même payement de ceux qui les veulent faire Chrêtiens pour la peine qu'ils ont de les venir entendre.

Ils eſtiment & aiment mieux leur pays deſert & affreux qu'aucun autre : nous l'a-

l'avons vû par experience de quelques-uns qu'on avoit amenez en France, qui n'y ont jamais voulu demeurer. S'ils n'ont pas de curiosité pour les choses éloignées, ils en ont beaucoup pour celles qu'ils voyent; si on ouvre un coffre, ils veulent voir tout ce qui est dedans, autrement ils se fâchent. Ils sont fort importuns, & demandent toûjours ce qu'ils voyent sans aucune considération. Je les trouve méconnoissans, parce que si on commence une fois à leur faire du bien, & que vous discontinuiez, ils oublient tout le passé; & ce qui est de pis, si vous leur refusez la moindre chose, ils vous veulent du mal.

Ils se portent mieux que nous, les vieillards même ne blanchissent point, & vivent plus long-temps, contre l'opinion de quelques-uns, qui croyent que l'on vit moins aux pays chauds. La raison est, je crois, parce qu'ils mangent peu & souvent, & n'ont aucun souci, sans ambition, sans chagrin, sans inquiétude. Comme ils n'ont aucun désir d'acquerir, ils ne font point de pro-

viſion, ils en vont chercher à meſure qu'ils ont faim. Il n'y a rien de réglé chès eux, la nuit même ils ſe leveront pour manger, ils ne penſent qu'au préſent, & ſi on veut avoir d'eux un lit de coton à bon marché, il faut l'acheter au matin, parce qu'ils ne ſongent pas que la nuit doit venir, & qu'ils en auront beſoin.

S'ils traitent avec quelqu'un, ils ſont ſujets à ſe dédire, ils ont bien-tôt paſſé leur envie de ce qu'ils déſiroient avec empreſſement, & il faut détourner pour un temps ce qu'on a convenu d'avoir d'eux pour avoir patience : ils eſtiment plus le verre & le criſtal que l'or & l'argent : s'ils ont en fantaiſie d'avoir une ſerpe, ou un coûteau, & que n'en ayant pas, vous leur vouliez donner dix fois plus en d'autres marchandiſes, ils préfereront la ſerpe, & le coûteau ; ils n'ont aucune défiance les uns des autres, & lors qu'ils vont en voyage ils laiſſent leurs petits ménages, & leurs Caſes à l'abandon.

Nous mangeons les fruits, & les Ca-

Caraïbes les boivent, tant ils aiment à boire : ils disent boire un Giraumon, un Melon, boire des figues banannes, boire des pommes d'Acajou, des prunes de Monbain, Dicacou, des Cachimans, des Mamins, des Patates, des Ananas, des Cacaos, raisins, Goiaves, & mille autres sortes de fruits. Ils boivent aussi les cannes de sucre ; enfin, ils boivent plus qu'ils ne mangent, même les fruits les plus secs, où il n'y a aucune liqueur, comme le Courbaly. Quand ils mangent, ils portent le morceau au côté de la bouche, & lors qu'ils boivent, ils baissent la tête au lieu de la lever, ils rottent, pettent, pissent en mangeant, sans aucune honte : ils s'accroupissent comme les femmes pour uriner, & couvrent leur ordure comme les chats avec le pied. Ils boivent tous dans un même Coüy, & les fiévreux, & les Pianistres, qui sont comme les verolez ; ils nomment cette maladie Yaia ; ils ne s'étonnent point de voir des ordures dans leur manger ; ils n'ont rien de bon, & de propre que la Cassave, qui

est

eſt le pain du pays fait de racines de Manioc, dont l'eau qui en ſort eſt poiſon, blanche comme du lait, & de même conſiſtence. Ils n'ont qu'une ſorte de ſauce, qui eſt le Taumaly, leur plus grand ragoût eſt fait de cette eau de Manioc boüillie avec de la graiſſe de Crabes, & du Piman, qui eſt plus fort que le poivre d'Orient: ils ne ſe ſervent jamais de ſel, quoi qu'ils ayent des ſalines, ils le croyent contraire à la ſanté; mais au lieu de ſel, ils pimentent ſi fort ce qu'ils mangent qu'il n'y a qu'eux qui en peuvent goûter: ils ne mangent point de chair, ſi ce n'eſt quelques oiſeaux, qu'ils jettent dans le feu ſans les vuider, après ils les boucannent: ils ne prennent pas non plus la peine d'éventrer le poiſſon pour le cuire; ils mangent les œufs couvez, les hommes mangent dans le grand Carbet, & les femmes dans la Caſe, ils s'aſſeient ſur leur derriere, comme les ſinges au tour du Coüy, & du plat. Coüy eſt le hanap dans quoi ils boivent, qui eſt fait d'une piece de

Cale-

Calebaſſe, dont il y en a de pluſieurs grandeurs : il y en a qui tiennent juſques à trois pintes, & ſe l'envoyent de l'un à l'autre dans leurs aſſemblées de débauches, juſques à ce qu'il ſoit vuide.

Ils ſont extrémément ſalles, ils mangent les Chiques & les Poux ; parce que les Chiques & les Poux les ont mordus. Ces Chiques ſont comme de petites Puces, qui ſe fourrent entre cuir & chair, principalement au coin des ongles, ſoit des pieds ou des mains. En mangeant s'ils prennent de ces petites bêtes, ils les avallent, & comme ils mangent par terre leurs Crabes ſont quelque fois pleins de terre & de ſable ; mais le tout ne laiſſe pas que de paſſer. Ils ont pour ſerviettes les fourches du Carbet, ou leurs feſſes ; ce qui eſt le plus divertiſſant, c'eſt que les chiens ſont ſouvent de l'écot, qui attrapent les meilleurs morceaux.

Ces fourches de Carbet ſont des piéces de bois fourchuës par le haut, & qui par le bas ſont enfoncées de deux ou

trois pieds en terre, & qui ſont poſées de ſix pieds en ſix pieds ou environ pour ſoûtenir le comble du Carbet, qui n'eſt autre choſe qu'une eſpece de halle couverte par deſſus, & à jour tout à l'entour, qui leur ſert de jour à recevoir leurs amis, à y faire la débauche, quand le cas y échet, & à s'y retirer dès que le Soleil eſt levé pour laiſſer les femmes dans les Caſes où elles couchent, & où elles s'appliquent à tout ce qui regarde le ménage. C'eſt dans le Carbet que les hommes paſſent les journées entieres dans leurs lits de cotton ſuſpendus, à petuner, faire leurs arcs, leurs fléches, leurs petis paniers couverts, leurs boutous ou maſſuës, leurs cordes de pites, leurs pavois, leurs lignes à pêcher, & autres choſes qui font leurs occupations ordinaires.

Le Matoutou eſt de bois de Breſil, ou de bois de lettre d'une piéce ſervant de table, & quelquefois de ſiege, de quinze pouces de long, & de quatre à cinq pouces de large, & de ſix pouces de haut.

La

La Case est couverte de branches de palmes jusques à terre.

Lors qu'ils mangent ils n'invitent personne, le plus inconnu, s'il a faim, se va mettre auprès d'eux, boit & mange comme s'il étoit de la case sans autre cérémonie. Ils ne parlent & ne boivent jamais dans leurs repas ; mais un peu après leur entretien est ordinairement de la pêche, de voyage, de chasse, de jardinage, de guerre, de querelle, ou de quelque grand *Vin* qui aura été fait, où plusieurs auront été tuez, & si il y a eu de leurs parens, ils tâchent d'attirer les autres à leur parti pour s'en vanger.

Ils sont fort vindicatifs, & garderont une haine non seulement dix ans, mais toute leur vie, & ne seront point contens qu'ils n'ayent tué leurs ennemis, le plus souvent pour peu de chose, pour des flêches rompuës, pour un coûteau, pour des hameçons, pour une parole, pour un coup, pour rien ; seulement parce que celui-là lui déplait, quelquefois pour avoir leurs femmes,

 qu'ils

qu'ils prennent en nombre ſans diſtinction de parenté, car ils ſe mélent indifferemment, comme les bêtes. J'en ai vû qui avoient leurs filles pour femmes, qu'ils quittent & tuënt quand bon leur ſemble, auſſi bien que leur pére. Il n'y a pas peuple plus porté à l'yvrognerie, & c'eſt lors qu'ils ſont yvres qu'ils ſe maſſacrent & font la guerre, hors de là, il n'y a rien de ſi lâche.

Ils ſont entierement indépendans, & c'eſt un des grands obſtacles de leur converſion : ils n'obéïſſent pas même à leur pére, & le pére ne commande pas à ſon enfant. Il n'y a aucune police ni civilité parmi eux, chacun fait ce que bon lui ſemble. Le Capitaine d'une Pirauguc ne commandera jamais à ſes mariniers de ramer. Ils n'en font tous qu'à leur tête, & ſelon leur caprice. Il n'eſt pas du devoir du Capitaine de gouverner, il a ſoin ſeulement de jetter avec un Coüy l'eau qui entre dans le Canot; s'il a un Gendre, il lui rend ce bon office.

On a toûjours eſtimé ces brutes très-

chastes jusques à présent; mais je puis assûrer qu'ils sont très-lubriques, & luxurieux, même les petis enfans: & parce que l'on ne remarque point entre eux, nonobstant leur nudité, de baisers, d'attouchemens, & autres actions deshonnêtes, on a crû qu'ils vivoient dans l'innocence, mais ils se cachent pour faire le péché; ce qui fait voir que Dieu leur donne assez de lumiere pour discerner le bien d'avec le mal. Lors qu'ils sont yvres je les ai vûs faire des actions semblables aux Satyres: quoi qu'ils ayent plusieurs femmes, néanmoins il y a fort peu de jalousie entr'elles: ils changent souvent de Carbet, ils demeurent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils ont des femmes en plusieurs lieux, aussi est-ce un obstacle & un empêchement à leur conversion.

Nos Caraïbes tant hommes que femmes ont autant de honte d'être vêtus que nous en aurions d'être nuds, & si quelques-uns portent des habits, ils ont la vanité de vouloir de la plus belle toile, de la plus fine, & de la plus blanche;

de ſorte que ce n'eſt pas tant pour ſe couvrir que pour paroître : ils les portent avec peine, & diſent que cela les incommode pour le travail : ils ne peuvent ſouffrir la ſueur dedans, ni la ſentir ſur leur dos lors qu'ils ſont trempez de la pluye ; parce qu'étant nuds, s'ils ſuent, ils ſe baignent, & s'ils ſont moüillez, le Soleil les a bien-tôt ſéchez.

CHAPITRE V.

De leurs occupations & travail, ou plûtôt de leur fainéantiſe extréme.

Le premier ouvrage qu'ils font étant levez, qui eſt ordinairement devant le jour, c'eſt de s'aller baigner ou laver, jettans deſſus leurs corps pluſieurs coüys d'eau douce, & croyent que l'eau de la mer les feroit ſentir mauvais, & donneroit de la galle. Enſuite leurs fem-

femmes dépendent leurs lits de dedans la Case, & les pendent dans le Carbet qui en eſt proche, où elles les peignent, & les ajuſtent; après quoi elles leur apportent la Caſſave fraîche, & le Taumali avec un petit Canary plein d'Oüicou chaud, qui eſt le boüillon de Monſieur. Ce Taumali eſt une ſauce ou de Crabe, ou de viande, ou de poiſſon, avec force Piman, qui eſt une eſpece de poivre très-fort.

Canary eſt un vaiſſeau de terre cuite, dont le fond finit en pointe. Il y en a de toutes grandeurs, & qui tiennent même juſques à un demi-muid: ils ſervent à mettre leurs boiſſons. Demie heure après elles lui préſentent la Caſſave fraîche, la ſéche leur écorcheroit les dents, & leur feroit ſécher le corps, ils y ajoûtent quelques Crabes ou du poiſſon, s'ils en ont. Ils paſſent les journées à faire de petis panniers couverts, que les Sauvages portent avec eux en leurs voyages, & qui leur ſervent à mettre les petis utenciles, dont ils

ont ordinairement plus de besoin, comme leur miroir, du fil de coton pour accommoder leurs flêches, une alaine, un rasoir, &c. ils le pendent au col en marchant.

Là ils s'occupent encore à arracher leur barbe avec le pouce, & la pointe d'un coûteau, quelques-uns à joüer de la flute sur leurs petis sieges, & à tirer leurs chiques, d'autres à rêver dans leurs amacs, ou lits de coton, ou à dormir; ce qui est cause que ne pouvant plus dormir la nuit, ils en passent quelquefois à joüer de la flute une partie, ou à manger: ils ont toûjours du feu dessous eux, étant couchez, & tous les soirs & matins ils se mettent au tour à causer ensemble.

Les hommes sont si sots, & si ridicules, qu'ils ne voudroient pas avoir touché à la besogne, ni mettre la main au travail des femmes, quoi qu'ils le pussent faire aussi bien qu'elles. Par exemple, ils mourroient plûtôt de faim que de faire de la Cassave, faire la marmite, le Canary, planter le Manioc, &c.

Et

Et comme les femmes ont coûtume d'aller chercher & fendre le bois pour le feu, vous voyez ces pauvres ſots les accompagner par jalouſie de crainte que d'autres ne les débauchent, & après que la femme, qui eſt quelquefois préte d'accoucher, aura bien ſué & joüé de la hache, ces bourreaux étant ſur leurs culs, & les régardant faire, ne lui ai-deroient ſeulement pas à décharger, & charger leur fardeau, qui eſt une hotte ſi pleine de bois, & ſi peſante, qu'elle plie ſous le faix. Si donc leurs femmes ne leur ont pas apprété à manger à l'heure qu'ils ont faim, ils vont manger avec les premiers venus, il en va de même comme de ſe roucoüer, de ſe peigner, s'ils n'ont pas leurs femmes pour les ajuſter & peindre, ils attendent que d'autres leur rendent ce bon office : de même comme c'eſt aux femmes de planter le Manioc, qu'elles nomment Kaïm, & les hommes Kucre, de ſarcler & nettoyer le jardin, ces pauvres benets ſont aſſis, & tiennent le petit enfant, lors que la femme travaille.

Si quelqu'un a fait ses necessitez dans leurs jardins, ils l'abandonnent, & font difficulté d'en manger le Manioc; & disent que cela infecte la terre, & se communique à ce qui est planté, & comme ils ont coûtume de se loger au bord de la mer, ils voudroient que les François, qui en sont quelquefois à deux ou trois mille pas, vinsent comme eux faire leurs necessitez sur le sable.

Après qu'ils ont fait une ou deux levées dans un jardin, ils le laissent & en font un d'un autre côté; c'est pourquoi ils ne font qu'abattre les arbres, & n'en débitent & brûlent que les moindres branches, laissant les plus grosses, & le corps de l'arbre sur la terre où il tombe, & le tronc, & les racines demeurent où la nature les a plantez; en sorte que quand cette belle besogne est faite, les femmes ensuite plantent le Manioc, les Patates, les Ignames, les Ananas, les Bananes, où elles peuvent trouver de la place dans l'étenduë de ce défrichis, à moins qu'ils n'ayent besoin d'un canot, & que parmi ces arbres il

ne

ne s'y en rencontre quelqu'un de propre à cela. Ce qui eſt encore un opera pour eux, car de trois canots qu'ils entreprennent, il y en a toûjours deux qui ſont pourris ou gâtez avant que d'être achevez : je dis quelque beſoin qu'ils en ayent, tant ils ſont pareſſeux. Et quoi qu'ordinairement ils ne faſſent pas leur jardin fort grand, néanmoins ils y ſont ſi long-temps, que ce qu'ils ont commencé eſt gâté devant que l'autre bout ſoit achevé. Il en va de même de leurs caſes, & de tous leurs autres ouvrages ; la couverture d'un côté eſt déja pourrie & uſée, que l'autre n'eſt pas encore finie de couvrir. Les vieillards font toûjours la beſogne la plus difficile, ce ſont eux qui abattent les plus gros arbres : lors qu'ils mettent la main à l'œuvre, il ſemble qu'ils ſe divertiſſent & ſe joüent. Ils ne travaillent qu'une heure ou deux le jour, & jamais deux jours de ſuite. Ils ſont extrémément fainéans, ceux qui tâchent à les convertir n'ont pas beaucoup de peine à leur faire obſerver le commandement

de Dieu, qui défend de travailler les Dimanches : ils demandent tous les jours quand il viendra : ils ne reviennent d'aucun travail qu'ils ne se lavent aussi-tôt, & ne se fassent peigner.

Les femmes sont moins oisives que les hommes, elles sont comme leurs esclaves ; ce sont elles qui plantent le Manioc, non avec des hoües comme nous, mais avec de gros bâtons pointus, elles sarclent & nettoyent le jardin, elles font le pain, & accommodent les viandes ; elles ont soin du coton, le filent, non avec des roüets & quenouilles, mais sur la cuisse avec un fuseau : elles font les amacs, cherchent le bois pour le feu, font l'huile de Palmiste & de Calaba ; elles font le Roucou, peignent & ajustent les autres, accommodent les Couys, & les Calebasses, font l'Oüicou, les Canaris, les platines, & les marmites. J'omettois qu'outre les occupations ordinaires des hommes, desquelles j'ai parlé, ils abattent les arbres pour faire le défrichis de leurs jardins, & font entierement les maisons, les car-

bets

bets & les canots, à la reſerve des voiles, que les femmes font, auſſi bien que les amacs, ou lits de coton; les uns étant tiſſus comme les autres ſur le même mêtier. Au ſujet de quoi je dirai ici qu'elles travaillent leurs lits ſur une maniere de chaſſis, appuyé contre les fourches de la caſe de haut en bas: la chaîne aboutit à un rouleau, qui fait le bas du chaſſis, & qu'elles tournent à meſure que la trame s'ourdit, & quand le lit eſt achevé, elles le tendent ſur le chaſſis pour le peindre; ſi c'eſt pour leur uſage, car ſi c'eſt pour des Européens, elles le laiſſent blanc. Cette peinture eſt pour l'ordinaire une eſpece de Guillochis, où la juſteſſe eſt obſervée avec autant d'exactitude & de proportion, que ſi elles ſe ſervoient pour cela de compas & de règle. Elles laiſſent aux deux bouts de la chaîne paſſer des fils non coupez, & longs environ d'un pied en forme de frange, & dans les fils ils y paſſent une petite corde de pite en même ſens, ce qui les allonge encore d'un pied de chaque côté, & dans tous les

plis de cette petite corde, ils en passent une de même matiere, grosse d'un pouce, & longue de trois à quatre toises, qui sert à suspendre le lit, quand ils en ont besoin. Les femmes sont aussi mal propres que les hommes dans tout ce qu'elles apprêtent; lors qu'elles font l'Oüicou, qui est leur boisson ordinaire faite de Cassaves ou de Patates boüillies, qui sont des racines qu'elles pilent dans un mortier de bois, & qu'elles mâchent pour lui donner la force de boüillir, & enivrer. Quelquefois de vieilles roupieuses en mâchent aussi, qu'elles dégobillent & bavent dans le mortier, & dans un vaisseau de terre qu'ils appellent Canary, qui tient plus d'un baril, dans lequel elles font & apprêtent ce vin, & s'il arrive que les femmes en mâchant les patates prennent aussi quelques chiques ou poux, elles mâchent le tout ensemble sans difficulté, & n'y prennent pas garde de si près. Au defaut de ce breuvage ils en font encore d'autres de choux Caraïbes, d'ananas, de figues, de banannes, & d'autres fruits: toutes leurs boif-

boiſſons ſont ſi épaiſſes, qu'il y a à boire & à manger.

Ils font ſouvent des aſſemblées pour boire de cet Oüicou, ce ſont leurs plus grandes réjoüiſſances ou débauches. Ils invitent deux ou trois Carbets, ou familles, s'ils ſont cinquante Caraïbes, ils font un vin de dix ou douze barils, qu'ils boivent en un jour & une nuit ſans manger; mais ils en perdent beaucoup, ils en dégobillent & bavent la moitié: ils en jettent, & il y a toûjours quelque Canary caſſé. L'on peut nommer ces aſſemblées, Bacchanales, ils n'en ſortent jamais qu'yvres comme des brutes; hommes, femmes, enfans; & ce qui eſt de pis, c'eſt qu'il y a toûjours quelqu'un qui paye pour les autres, c'eſt à dire, qui eſt tué, ou bleſſé.

Lors que les femmes font les Amacs, qui ſont de fil de coton, elles mettent aux deux bouts du mêtier un paquet de cendre, & diſent qu'ils ne dureroient pas long-temps, s'ils ne faiſoient cette cérémonie. S'ils avoient mangé des figues lors qu'ils ont un Amac neuf, ils ont

ont la pensée que cela le feroit pourrir. Ils se donnent bien de garde de manger d'un certain poisson qui a de bonnes dents, cela feroit cause que l'Amac seroit bien-tôt percé. Ces lits sont larges de huit ou dix pieds, & longs de quatre à cinq, qu'ils pendent un peu élevez de terre, à deux fourches de la case, crainte des serpens, & s'y envelopent comme dans une couverture, à cause des Maringouins, qui sont de petites mouches beaucoup importunes, & qui piquent fort sensiblement. Elles marquent les Amacs de Roucou trempé dans l'huile, de plusieurs rayes & figures si differentes, qu'il ne s'en rencontre guere deux semblables.

L'huile de Calaba est faite de grains de Palmiste, elle leur sert à oindre & frotter leurs cheveux.

Le Roucou est une peinture rouge, dont ils se frottent le corps : elle est faite avec de l'huile & de petis grains qui croissent sur des arbrisseaux semblables au cotonier : ces grains se trouvent dans une coque, de la figure à peu près d'une aman-

amande verte; & s'ouvre d'elle-même lors que les grains ſont mûrs, & ont atteint leur perfection. Les Coüys ſont des moitiez de Calebaſſes, qui leur ſervent de vaiſſelles, leurs Grages ſont faites d'une petite planche, dans laquelle ils fourrent pluſieurs petis cailloux tranchans pour raper le Manioc. La Couleuvre eſt une invention fort jolie pour le preſſer, lors qu'il eſt reduit en farine, laver leurs grages ou rapes, & faire ſortir l'eau. Elle eſt faite d'Aroma, maniere de jonc ou ozier bien poli. Lors qu'ils ont rempli cette machine de farine, ils paſſent le bout d'en haut dans un bâton attaché à une des fourches de la caſe, & dans le bas un autre bâton, ſur lequel ils s'aſſeient; ce qui fait étendre la Couleuvre & en même temps preſſer ce qui eſt dedans. Nos François, je crois, l'ont nommé Couleuvre, parce qu'elle a la figure d'une groſſe peau de ſerpent. Les Hibichets ſont de même étoffe, ce ſont leurs coïbes, tamis, ou ſacs pour paſſer la farine. Ils en ont auſſi pour paſſer la farine &

l'Oui-

l'Oüicou, qui ſont un peu déliez. Les Platines ſont faites de terre cuite d'un travers de doigt d'épaiſſeur, rondes & d'un pied & demi de diametre : ils les mettent ſur trois pierres ou cailloux aſſez gros pour leur ſervir de trépied, & mettre du feu deſſous, & quand la Platine eſt aſſez chaude, ils éparpillent de la farine de Manioc deſſus de l'épaiſſeur d'un travers de doigt, & ſans eau ni autre liaiſon, toutes les petites parties de la farine ſe prennent en cuiſant; & ainſi ce qu'ils appellent farine de Manioc, devient ce qu'ils appellent Caſſave, en la retournant lors qu'elle eſt ſuffiſamment cuite d'un côté pour achever de la laiſſer cuire de l'autre.

Le Catauly eſt une eſpece de hotte, qui ne ſert qu'aux femmes, elle n'eſt pas de moitié ſi grande que celles de France. Elles la portent à la façon des Verriers, mettant la bretelle ſur la tête, qui eſt une écorce d'arbre forte & douce, qu'ils appellent Maho, & la hotte Daroma. J'ai déja parlé des Matoutous ou petites tables.

Les

Les hommes font les Grages, les Hibichets, les Matoutous, les Paniers, les Cataulis, les Couleuvres, & autres petis ouvrages d'Aroma, font les arcs, les flêches, les massuës ou boutous, les lignes de pites pour pêcher, qu'ils tordent sur la cuisse. Ce sont de certains filets plus déliez que la soye cruë, qu'ils tirent & arrachent des longues feüilles d'une plante semblable à l'artichaud. Ils font les cases & les canots, vont à la pêche. Autrefois ils n'avoient que des hameçons de caret, que l'on appelle écaille de tortuë en France: leurs cases sont couvertes de roseaux ou de feüilles de Palmiste jusques à terre.

Leurs Piraugues pour aller en guerre & en voyage, sont d'un arbre qu'ils creusoient avec le feu & leurs haches de pierre, devant qu'ils eussent l'usage des nôtres, longues de trente-cinq à quarante pieds, larges de cinq à six, capables de porter trente ou quarante personnes. Ils ont encore d'autres petis canots de pêche. Lors qu'ils les brûlent pour les élargir, ils mettent des bâtons

tons par force en travers. Si une femme y avoit touché seulement du bout du doigt, ils croyent qu'elle les feroit fendre, & quand ils les poussent en mer pour la premiere fois, si quelqu'un faisant effort avoit lâché quelque vent posterieur, ils croyent que c'est un mauvais présage, & que sans doute la Pirauge fera de l'eau.

CHAPITRE VI.

De leurs Guerres, Voyages, & Ornemens.

ILS ne vont jamais en guerre qu'ils n'ayent premierement fait de grands vins, & c'est là qu'ils tiennent leur conseil, qu'ils resolvent & concluent toutes les affaires d'état. Toutes leurs guerres ne consistent qu'à faire des courses sur l'ennemi : ils ne la font jamais à découvert ; mais en renard, se cachant dans les bois, & tâchant de sur-

ſurprendre. Si-tôt qu'ils ont tué quelqu'un, ou brûlé une caſe, ils ſe retirent promptement: s'ils ſont découverts, ou s'ils entendent ſeulement un chien abbayer, ils ſe donnent bien de garde de pourſuivre leur pointe, & reviennent ſans rien faire; ils enlevent leurs morts, & c'eſt dans cette occaſion qu'ils perdent plus de monde. *Tenir Carbet, faire un vin, & tenir conſeil, ſont à leur égard des ſynonymes équivalens, l'un ne ſe faiſant jamais ſans l'autre.*

S'ils ſervent de tombeau eux-mêmes à leurs ennemis, c'eſt plûtôt par rage que par aucun goût qu'ils y trouvent: les plus vaillans les boucannent, les crevent, & les mangent, ils en gardent ordinairement dans leurs paniers, un pied ou une main bien ſéchée & boucannée. Un Sauvage de S. Vincent me montra un pied d'Alouague, qu'il avoit dans ſon panier: il ne mangent plus que les Alouagues, auſſi Sauvages de la terre ferme vers la riviere d'Orenoque. Ils diſent

ſent que les Chrêtiens leur font mal au ventre, ils ont néanmoins mangé encore depuis un an le cœur de quelque Anglois. Il y en a de cette nation parmi eux, qu'ils ont enlevez tout jeunes, & qu'ils ont ſi bien faits à leur mode, qu'ils ne voudroient pas à préſent retourner.

Il y a quantité de Negres qui vivent comme eux, particulierement à S. Vincent, où eſt leur fort. Ils ont tellement multiplié, qu'ils ſont à préſent auſſi puiſſans qu'eux. Quelques-uns ſont fugitifs Marons, qui ont été pris en guerre, ceux-là ſont eſclaves des Caraïbes, qu'ils appellent Tamons; mais la plûpart viennent de quelque navire Flaman ou Eſpagnol, qui échoüa proche de leurs Iſles.

Ils ont pour leurs armes l'arc & les flêches, le Boutou, & à préſent le coûteau. Le Boutou eſt une ſorte de Maſſuë de bois vert, ou de breſil dur, maſſif, peſant, long de deux ou trois pieds, large de trois doigts, & vers le bout, plat comme la main, épais d'un

d'un pouce, & gravé à leur mode.

Ils rempliſſent cette gravure d'une peinture blanche, & d'un ſeul coup ils aſſomment un homme. Ils font un grand amas de flêches, qu'ils préparent de longue main : elles ſont d'un tuyau, qui croît au haut de certains roſeaux gros comme le petit doigt, longs de quatre à cinq pieds, polis & ſans aucun nœud, jaunes & legers comme une plume. Dans le gros bout de ce tuyau ils y ajuſtent au lieu de fer un morceau de bois verd long d'un demi-pied : & y font avec un coûteau quantité de petis dardillons ou harpons, afin qu'on ne puiſſe les retirer. Ils empoiſonnent le bout de ces flêches de la liqueur d'un arbre, qui ſe nomme Mancenillier, & le fruit Mançanille, nom que les Eſpagnols lui ont donné; parce que ce fruit reſſemble à des pommes. En ſorte qu'au commencement de la découverte des Indes beaucoup d'Européens s'en ſont empoiſonnez pour en avoir mangé indiſcretement. Ils font une in-

incision sur l'écorce, le suc qui en sort blanc comme lait, est un poison plus dangereux que celui des serpens. Ils mettent aussi à quelques-unes de leurs flêches certaines arrêtes longues comme le doigt, qu'ils trouvent à la queuë d'une sorte de raye, qui est ici assez commune. Cette arrête porte son venin avec soi, & est aussi dangereuse que les autres. Leurs arcs sont aussi de Bresil, & de Palmiste. Ils ne font aucun voyage qu'ils ne se parent de leurs plus belles Caconnes, ils se peignent, ils s'ajustent, ils se roucoüent tout d'abord qu'ils sont arrivez en quelque Carbet, le Maître pend promptement des Amacs aux principaux, les femmes apportent à boire, & à manger, & si-tôt que leurs hommes l'ont présenté, & fait mettre devant le Capitaine de la Piraugue, les mariniers, sans attendre davantage qu'ils leur disent d'en prendre, enlevent tout; de sorte que si l'hôte n'a pas davantage à leur présenter, & que la faim le presse, il est contraint de mettre bas

la

la gravité, & de venir manger avec les autres. Après il se remet à sa place, & les mariniers rapportent les Coüis, & le Matoutou, devant lui. Il avertit qu'il est saoul, & appelle ceux qui lui ont présenté pour lever tout & desservir. Leurs hôtes ne mangent point avec eux dans cette cérémonie, non plus que leurs femmes, mais après ils mangent pêle-mêle : quand ils ont la panse pleine ils disent le Maboüy, c'est-à dire, donner le bon jour à un chacun, payans d'un Huichan, aussi l'un après l'autre, qui veut dire adieu. Lors qu'ils sont en mer, ils cornent une grosse Coquille, qui se nomme Dambis, pour faire entendre aux voisins qu'ils sont amis, & continuent leurs voyages; & portent leurs lits par tout.

Si un seul Caraïbe arrive dans un Carbet, on le recevra de même, & si la Cassave, qui lui est présentée sur le Matoutou, est pliée, c'est un signe qu'il doit laisser le reste, si elle est étenduë, il le peut emporter; mais devant que de partir, une femme vient

le roucoüer , le peigner & l'ajuster.

Quand ils sont en mer, & font quelque traversée, pour aller en une autre Isle, comme saint Alousi, saint Vincent, ou terre ferme, ils ne mangent ni Crabes, ni Lezards ; parce que ce sont des animaux qui demeurent toûjours dans leurs trous & tannieres, ainsi cela les empécheroit, disent-ils, de gagner un autre terre. Ils ne boivent point d'eau pure, & se donnent bien de garde d'en verser dans le canot, ou dans la mer, cela la feroit enfler & feroit venir la pluye & le mauvais temps. Ils boivent d'un patroüillis, & de Maby, qu'ils broüillent & délayent avec la main, épais comme du mortier. Après qu'ils l'ont pressé ils plaquent le reste dans un Coüy, qu'ils mangent à part, comme chose délicate. Quand ils approchent de quelque terre, il ne la faut pas nommer ni montrer au doigt, mais avec la bouche faisant la mouë ; & disant, Lyca, c'est là : car ils n'en pourroient jamais abor-

der.

der. Il y a de certains endroits en mer, où ils ne manquent point en passant d'y jetter à manger. C'est, ce disent-ils, pour quelques Caraïbes qui ont peri là autrefois, & qui ont leurs cases au fond de la mer, autrement ils ne pourroient passer outre, ou le canot tourneroit. Lors qu'ils voyent quelque nuée prête à crever, ils soufflent tous en l'air, & la chassent avec la main pour en détourner la pluye d'un autre côté: pour rendre la mer calme, & appaiser une tempête, ils mâchent de la Cassave & la crachent contre le Ciel & en mer pour adoucir le Zemeen, qui est fâché peut-être, parce qu'il a faim. S'ils n'ont pas bon vent, un vieillard de la troupe prend une fléche, & bat l'arriere de la Piraugue, elle va après comme un trait d'arbaléte: si quelque coup de vent leur fait perdre terre, & qu'une tempête les surprenne, ils font le Zemeen; c'est-à-dire, qu'ils consultent le Diable: quand le feu leur manque, ils en font avec deux petis morceaux de bois sec, en appuyant

un par le bout ſur l'autre , & le tournant entre leurs mains avec vîteſſe.

Les Caraïbes ont le corps veritablement aſſez bien fait & proportionné, de moyenne taille, large des épaules, & des hanches, preſque tous en aſſez bon-point, & robuſtes, il s'en rencontre fort peu de difformes, & de contrefaits: la plûpart le viſage rond & plein, la bouche mediocrement fenduë, les dents parfaitement blanches & ſerrées, le teint naturellement baſanné ou olivâtre. Cette couleur s'étend même ſur leurs yeux, qu'ils ont noirs, petis & vifs; mais ils ont le nez & le front applatis par artifice, car leur mere leur preſſe à leur naiſſance, & continuellement pendant tout le temps qu'elle les allaite, s'imaginant qu'il y a en cela de la beauté. Ils ont les pieds larges & eſpacez, fort endurcis; parce qu'ils vont nuds pieds, les cheveux extrémément noirs & longs, qu'ils font peigner & huiler ſouvent, ils les coupent ſur le front en forme de garcette,

& en laiſſent deux petis aux deux côtez des temples ; tout le reſte ils les retirent derriere & les ajuſtent fort proprement avec de longues aiguillettes de coton, au bout deſquelles il y a de petites houpes, des dez à coudre de criſtal ou autres bagatelles : Ils entourent cette trouſſe de cheveux de coton bien poli, & y fichent des plumes de Perroquet, & au haut une grande rouge de la queuë d'un Anas. Ils ne portent point de barbe, ils ſe l'arrachent poil à poil, comme j'ai dit, avec la pointe d'un coûteau, & devant qu'ils euſſent l'uſage de nos raſoirs, ils ſe ſervoient d'une herbe coupante & tranchante.

Ils changent leur teint naturel par une couleur rouge détrempée à l'huile, qu'ils appliquent ſur le corps, & ils appellent cela ſe roucoüer, les vieillards ſe font ſeulement appliquer les quatre doigts & le pouce, depuis la tête juſques aux pieds, les jeunes gens cherchent un peu plus de façon, ils ſe barboüillent le viſage & ſe font des mouſtaches à l'Eſpagnole, des balafres &

des bigarures ſur les jouës, & depuis le front juſques aux oreilles, ſe frottant auſſi le tour de la bouche & le bout du nez de roucou, vous diriez que ce ſeroit un groin de cochon écorché; ils ſe pochent un œil de noir & l'autre de rouge, & s'eſtiment avec cela plus beaux & vaillans; d'autres au lieu de roucou ſe noirciſſent tout de janipa, de ſorte qu'ils reſſemblent à des Diables.

Ils ont tous les oreilles & l'entre-deux des narines percez, auſſi-bien que le deſſous de la lévre d'embas à l'endroit où l'on laiſſoit autrefois un petit bouquet de barbe; cela ſe fait qu'ils ne ſont qu'à la mammelle: la mere quinze jours après ſes couches invite une femme un peu adroite pour faire cette cérémonie à ſon enfant. Si-tôt qu'elle la lui a percée avec une épine de palmiſte, elle y paſſe un petit fil de coton; ſi c'eſt une fille, elle la nomme; ſi c'eſt un garçon, c'eſt un homme, qui lui donne le nom ou d'un arbre, ou d'une Iſle, ou d'un poiſſon, ou d'un oiſeau,

ou

ou de quelque rencontre : J'en ai vû nommer un *eteou*, parce qu'il étoit fort petit lors qu'il vint au monde. Ils ne portent point le nom du pere, chacun a son nom particulier.

Ils pendent à leurs oreilles de petis caracolis, & à la lévre un long fil de coton, jusques à la ceinture : ils passent à l'entre-deux des narines une petite bague d'argent ou d'étain, ils portent à leur col des caracolis grands comme la main, enchassez dans du bois, & un gros paquet de rassade, qui sont petis grains de ver noirs, blancs, de toutes couleurs : Ces caracolis sont de petites piéces de métail, en forme de croissant, minces comme du papier, luisans comme du cuivre bien poli, ou plûtôt comme de l'or, qui ne se roüillent ni ne ternissent jamais : Ils les tirent de l'Espagnol, & donnent quelquefois un Negre pour en avoir un, ils les estiment plus qu'aucun de leurs ornemens. Ils portent en forme de baudrier un grand ratelier de dents de toutes sortes d'animaux, & d'on-

gles de Tigres. Ils mettent leurs braſſelets au deſſus du coude, & les jarretieres à la cheville du pied. Ils portent auſſi derriere le dos les aîles d'un oiſeau tout entier ſeiché & boucanné, ou bien une douzaine de leurs pattes, ſerrées & attachées ſur un morceau de peau de Tigre. Il y a des vieillards qui ont à leur col de petis os d'Alloüagues leurs ennemis qu'ils mangent, dont ils font des ſiflets. La premiere fois que je vis des Caraïbes chargez de tout ce bagage, je penſai à nos mulets de parade.

La coiffure des femmes eſt ſemblable à celle des hommes : lors qu'elles n'y fourent point de plumes, elles frottent leurs cheveux d'huile, & les attachent auſſi d'une trouſſe de coton, au bout de laquelle elles mettent pluſieurs coquilles, & quantité de dez à coudre, de même qu'à leurs ceintures faites de raſſade, où pend une cinquantaine de grelots, qui font un grand bruit lors qu'elles marchent & danſent. Elles portent auſſi des colliers, mais de

de gros grains de cryſtal & de pierres vertes qui viennent de terre ferme, vers la Riviere des Amazones, & qui ont la vertu de guérir du haut mal : c'eſt leur plus précieux bijou, & ne le mettent qu'aux fêtes d'aſſemblées & de viſites : Elles ont une certaine demi-chauſſe ou brodequin de fil de coton, qu'elles rougiſſent, qui prend depuis la cheville du pied juſques au gras de la jambe, & une autre large de quatre doigts entre le gras de la jambe & le genouil, cela la leur preſſe de telle ſorte qu'elle ne groſſit point, & en rend le molet rebondi & rond comme une boule au bas de cette chauſſure, dont la jambe ſert de moule, & qu'elles n'ôtent jamais, & une eſpece de rotonde de même tiſſure, large comme une aſſiette, qui leur fait un peu équarquiller les jambes en marchant ; cet ouvrage eſt tiſſu ſur la jambe même & ſans coûture fort proprement.

Elles ſe roucoüent & noirciſſent auſſi le corps, & font deſſus leur front une maniere de bandeau, qui vient en poin-

te ſur le nez ; de ſorte qu'il ſemble qu'elles ayent des crêpes comme des veuves, & autour des yeux de petis lenes noirs qui en rélevent & réhauſſent l'éclat, & font paroître plus brillant. Il me ſouvient de ces Dames en France avec des mouches, elles ont auſſi grand ſoin de faire leurs ſourcils ; elles prennent plaiſir à enjoliver leurs enfans de cette couleur, leur faiſant mille petites figures fort déliées ſur le corps, avec de petis pinceaux de leurs cheveux, qu'ils ont un peu rudes. Ils mettent une journée à faire cet habit, qui ne dure que neuf jours.

CHAPITRE VII.

De l'éducation, de la naiſſance & du mariage de leurs enfans.

Les femmes enfantent avec peu de douleur ; & ſi elles ſentent quelque peine ou difficulté, elles ſavent ſe ſoulager

lager par la vertu de la racine d'une plante, dont elles expriment & boivent le ſuc, & ſe délivrent par ce moyen; elles accouchent ſouvent auprès du feu; & l'enfant n'eſt pas plûtôt au monde qu'on le va laver; mais une ridicule précaution, c'eſt que s'il naît la nuit, les hommes qui ſont couchez dans la même caſe ſe vont baigner, afin que l'enfant n'ait froid. La mere dès le lendemain ſe met au ménage comme ſi de rien n'étoit, elle jûne quelques jours, ne mangeant que de la caſſave ſeiche, beuvant de l'eau tiede, elle ſe garde bien de manger des crabes femelles, elles feroient mal au ventre de l'enfant, elles s'occupent cependant à lui écraſer & applatir le front, comme vous avez vû ci-devant.

Si c'eſt un prémier né & mâle, les hommes ont une ſotte coûtume, ſi-tôt que la femme eſt accouchée, le mari ſe met au lit, ſe plaint, & fait lui-même l'accouchée; il eſt pour cela dans une petite caſe à part, ſon lit pendu au haut, & fait un jûne de

 trois

trois mois. Les dix prémiers jours il n'a qu'un peu de cassave séiche & de l'eau; après il commence à boire un peu d'Oüicou, mais il s'abstient de toute autre chose, il ne mange que le milieu de la cassave & les garde toutes pour le jour du festin, qui se fait à la fin de cette diette : Il ne sort que la nuit, ne voit personne, crainte de sentir quelqu'un plein d'Oüicou, ou qui eût mangé du poisson, cette odeur le pourroit tenter & faire rompre son jûne, la mere en deviendroit malade, & l'enfant ne seroit pas vaillant; le temps expiré les plus anciens du Carbet font choix de deux Caraïbes des plus adroits pour écorcher ce beau jûneur, & le jour nommé on le fait venir dans la place publique, on le prendroit pour un squelette, là il se tient debout ayant deux belles cassaves blanches & bien étenduës sous ses pieds, & pendant que deux Caraïbes lui levent les bras, les Maîtres Bouchers commencent à lui déchiqueter & taillader la peau avec leurs dents d'agouti bien aman-

amanchez & tranchans comme des lancettes, ils lui font des eſtafilades premierement aux côtez fort près, après en ſuite ſur les épaules, depuis les bras juſques au coude, & depuis le coude juſques au poignet, ſur les cuiſſes juſques au genouil, ſans endommager les jointures, & ſouffre ce tourment conſtamment ſans dire mot, & non ſans trembler, parce qu'après un ſi long jûne il manque de chaleur naturelle, & cette effuſion de ſang le refroidit encore davantage: leur penſée toutefois eſt qu'ils endurent moins étant maigres que gras; enfin ils lui tirent tant de ſang, que d'un malade imaginaire ils en font un réel. Ce n'eſt encore rien, pour l'achever de peindre on lui fait une ſauce pire que le taumali, avec des feüilles de Roucou, des graines de Piman, & du jus de Tabac, dont on lui frotte ſes playes & cicatrices, & en cet équipage tout ſanglant comme une victime de Diable, on le met ſur un ſiege barboüillé de rouge qui lui eſt préparé, & les femmes lui apportent à

 man-

manger, que les vieillards lui présentent & lui mettent à la bouche comme à un petit enfant, la cassave & le poisson étans par petis morceaux, il avalle la cassave, mais il rejette le poisson après l'avoir mâché, il deviendroit malade s'il faisoit si bonne chere tout d'un coup, ils le font boire de même lui tenant le col, & quand il a fini de manger, les vieillards font largesse de deux piéces de cassave, que ce jûneur scarifié a amassé, en les jettant de tous côtez, qu'un chacun recueille avec presse; pour les deux qu'il avoit sous ses pieds durant ce sacrifice, il les doit manger, & de ce noble sang, qui est tombé dessus, on en frotte le visage de l'enfant, estimant que cela sert beaucoup à le rendre genereux, & d'autant plus que le pere a témoigné de patience, plus l'enfant aura de courage. Cette cérémonie achevée on le remet à son lit, où il demeure encore quelques jours.

Ce n'est pas tout, l'espace de six mois il faut qu'ils s'abstiennent non seulement

ment au premier né, mais toutes les fois que leurs femmes ont des enfans, de manger de plusieurs sortes d'animaux, crainte qu'ils ne participent à leurs qualitez ou defauts naturels : Par exemple si le pere mangeoit de la tortuë, l'enfant seroit lourd & n'auroit point de cervelle ; si du Perroquet, le nez de même; si du Crabier, de longues jambes, si du Lamentin, de petis yeux, & généralement de toute autre viande, hors des Crabes : ce long jûne ne se fait qu'à la naissance du premier, & pour les autres, il n'y a que quatre ou cinq jours de diette.

Les femmes ont grand soin de leurs enfans, elles les portent par tout sous leurs bras, ou dans un petit lit de coton qu'elles mettent en écharpe, elles ne les emmaillottent jamais, & lors qu'il sont un peu robustes par le lait de la mammelle, elles mâchent des patates, des bananes ou autres fruits, dont elles les empâtent pour nourriture. J'ai déja parlé de leur Baptéme ou imposition de nom : ils sont fort sujets à man-

ger

ger de la terre, à cauſe je crois de leur humeur melancholique, j'en ai vû même des grands manger de la craye avec autant de ſatisfaction que du ſucre.

Quand les enfans ont quatre ou cinq ans, les garçons ſuivent le pere, & mangent avec lui, & les filles avec la mere, ils ſont élevez tant de l'un que de l'autre en vrayes brutes, ils ne leur apprennent ni civilité ni honneur, non pas même à dire bon jour, bon ſoir, ou remercier, ils les mal-traitent ſans en être corrigez, ce qui les éleve dans un étrange libertinage: toute leur ſcience, quand ils ſont grands, eſt de tirer de l'arc, nager, pêcher, & faire de petis paniers, & les filles des lits de coton: Si un homme eſt bleſſé ou malade, il mandera à ſon frere, ou à ſa ſœur, ou à quelque parent, qu'il ſe garde bien de manger de telle ou telle choſe, cela leur feroit augmenter leur mal, quand ils ſeroient à cinquante lieuës de là. Lors qu'une fille devient nubile, ils pendent ſon amac à la caſe, & la font

jû-

jûner dix jours à la caſſave ſeiche, & un peu d'Oüicou : s'il arrive que la faim preſſant cette pauvre fille, elle attrape la nuit quelque morceau de caſſave, ce ne ſera qu'une fainéante, & ne vaudra rien pour le travail ; mais ſi quelque autre par pitié lui en donne en cachette, elle n'en vaudra pas moins pour cela.

Quand ils veulent élever quelqu'un pour être Capitaine, le garçon tâche à avoir premierement un certain oiſeau de proye, qu'ils appellent Oüachi, lequel il nourrit juſques au jour deſtiné à cette cérémonie, alors le pere aſſemble les plus anciens du Carbet, fait voir ſon fils ſur un petit ſiege, & après l'avoir animé à la vengeance de ſes ennemis, il prend l'oiſeau par les pieds, lui le briſe & écraſe ſur ſa tête, & quoi qu'il l'étourdiſſe de ces coups, il ne faut pas qu'il témoigne aucun reſſentiment ni douleur, ni faſſe la moindre grimace, s'il ne veut paſſer pour lâche, il arrache le cœur de l'oiſeau encore vivant, & le lui fait avaller,

afin

afin qu'il ait le courage de manger celui de ſes ennemis : après on lui ſcarifie la peau par toutes les parties du corps, & on le lave & frotte avec cet oiſeau trempé dans l'eau de Piman. Cela fait on lui pend un lit au haut d'une petite caſe à part, où il jûne quelques jours, ce n'eſt pas une fille, ou une femme, qui lui porte à manger, mais un homme ; car il ſeroit moins genereux. Il y en a quelquefois qui renoncent & quittent la partie à moitié. Je crois que ſi en France les nouveaux mariez, les Medecins & les Capitaines devoient ſubir cette épreuve, & paſſer par la même étamine, il n'y auroit gueres de preſſe au mêtier.

Pour les Mariages ils n'ont pas grande cérémonie, & quelquefois les hommes font le choix & la demande, mais le plus ſouvent les filles leur ſont offertes par le pere ou la mere. Il y en a qui ſans demander ni dire une ſeule parole, ſe vont coucher la nuit auprès de celle qui leur plaît, la pauvre fille d'abord ſe retire, mais la mere, qui ſe dou-

doute bien que le compagnon la veut prendre pour femme, lui dit qu'il eſt temps de ſe marier, quoi que ſouvent elle n'ait que dix à douze ans; enfin moitié guerre & moitié marchandiſe elle s'y accorde, & voilà le mariage fait: Le lendemain elle vient peigner monſieur devant les autres, & lui apporte le matoutou & la caſſave, & declare par cette action publique qu'ils ſont mariez. Si le Caraïbe recherche une veuve, il lui fait ſavoir ſa volonté, & ne lui donne que trois jours pour s'y réſoudre, & en rendre réponſe.

Un vieillard prend quelquefois une jeune, & une vieille ſans dents un jeune garçon, ils ont une grande déference pour ces vieilles ſorcieres, & quoi qu'elles ne faſſent que radotter, ils ſuivent néanmoins tous leurs ſentimens, elles ſont ordinairement les maîtreſſes dans un Carbet: Il ſe trouve des meres qui proſtituent leurs enfans quand elles voyent qu'elles commencent à grandir, & qu'on ne les prend pas aſſez tôt pour femmes, d'autres pour cela ne font point

de

de difficulté pour les épouſer. Il y en a qui épouſent leur propre fille; d'autres la mere & la fille, quelques-uns les deux ſœurs. Il y en a qui ont juſques à ſix & ſept femmes en pluſieurs lieux, & s'ils n'étoient point ſi pareſſeux, car il faut qu'ils les nourriſſent, ils en prendroient davantage.

Il ne faut pas oublier une plaiſante coûtume; quand une femme eſt groſſe, quelquefois un Caraïbe demande l'enfant au pere & à la mere, en cas que ce ſoit une fille, & ſi la mere la lui promet, il la marque comme une bête au marché, lui faiſant une grande croix ſur le ventre avec du Roucou. Lors que la fille a ſept ou huit ans, il commence à la faire coucher avec lui, pour l'accoûtumer de bonne heure, quoi qu'il ait d'autres femmes, cet enfant ſera ſa niece ou proche parente.

La femme ne laiſſe pas de demeurer dans la Caſe de ſon pere après le mariage, & elle a plus de privilege que le mari; car elle peut parler à toutes ſortes de perſonnes, & lui n'oſe pas s'entre-

tretenir avec les parens de sa femme sans grande dispense, ou qu'il n'y ait du vin sur le jeu. Ils évitent toûjours leur rencontre : La mere donne un Amac au gendre, & lui fait un jardin ; il est obligé aussi d'accommoder les Cases, & de faire quelque autre petit travail.

Ils ont peu de remedes en leurs maladies, ils se servent de quelques simples herbes pour les playes, & au malade, fut-il prêt de mourir, ils ne lui donnent point d'autre nourriture que celle qu'il a accoûtumé de prendre en santé ; ils n'en ont aucune compassion, & l'abandonnent comme une bête, ils ont recours au Zemeen, comme vous avez vû.

Si-tôt qu'un Caraïbe est mort les femmes le lavent, le roucouent, le peignent, l'ajustent dans son Amac, & lui mettent du vermillon aux jouës & aux levres, comme s'il étoit vivant, & le laissent là ; un peu de temps après l'enveloppent dans ce même lit pour l'enterrer. Ils font la fosse dans la Case, car ils n'enterrent jamais leurs morts à découvert ; ils le

le posent dedans assis sur ses talons acoudé sur ses genoux, ou bien les mains croisées sur sa poitrine, la face en haut, ayant deux petis Canaris sur ses yeux, afin qu'il ne voye ses parens, & ne les rende malades : un homme le couvre d'un bout de planche, & les femmes jettent la terre dessus : ils font du feu au tour pour purifier l'air, & de crainte qu'il n'ait froid, ils brûlent toutes ses hardes, & s'il a un Negre, ils le tuent s'il ne gagne au pied, afin qu'il aille servir son maître en l'autre monde : ils enterrent aussi son chien pour le garder, & chercher ceux qui l'ont fait mourir, & qu'il prenne du Lezard pour le nourrir: Ils y jettent encore quelques Canaris, & utensiles. Après ils se mettent à crier. Tout le Carbet retentit de pleurs & de gemissemens, même la nuit leur cœur s'ouvre aux tendres sentimens de leur perte : on les voit danser, pleurer & chanter en même-temps, mais d'un ton lugubre. Ils ne disent que deux ou trois mots qu'ils repetent souvent entrecouppez de soûpirs : comme,

pour-

pourquoi es-tu mort ? Etois-tu las de vivre ? as-tu manqué de Manioc, & recommencent toûjours la même chanſon tournans au tour : ou s'il a été tué, ils diront quelque choſe contre ſon meurtrier, & des loüanges du défunt ; s'il a des parens en d'autres Carbets, ils s'aſſemblent pour venir auſſi pleurer, & la veuve & ſa vieille Bibi ſont préſentes, & donnent des *Caconnis* à ceux qui ont mieux pleuré, & pour dernier témoignage de leur deuil, ils coupent leurs cheveux.

Ils m'ont dit qu'ils brûloient autrefois les corps de leurs Capitaines, & en mêloient la cendre dans leur boiſſon, qu'à préſent ils ont quitté cette coûtume, parce qu'il n'y en avoit plus de braves, & qu'ils ne valoient plus rien. Quelques François me vouloient faire accroire qu'ils aſſommoient leurs peres quand ils étoient trop vieux, comme étant à charge & inutiles en ce monde, & qu'ils eſtimoient leur rendre un bon office, les delivrans de leurs incommoditez & ennuis de la vieilleſſe, & qu'eux-

qu'eux-mêmes ſouvent le deſiroient ; mais les Caraïbes m'ont aſſûré que jamais ils n'avoient pratiqué cette coûtume ; & en effet, ils aiment trop cette vie comme j'ai fait voir. Les danſes, qui ſont les marques de réjouïſſance, ſont auſſi à ce peuple des ſignes de deuil & de triſteſſe : Ils danſent plus poſément & d'un air plus lugubre à leurs funerailles ; mais aux autres rencontres, comme aux Eclipſes de Lune & de Soleil, & lors que la terre tremble, ils ſe tourmentent beaucoup. Ils danſent quatre jours, & quatre nuits au clair de la Lune : ils diſent que la terre en tremblant veut les avertir de danſer pour ſe bien porter, ils ſe mettent ſur leur bonne-mine pour ſolemniſer cette fête, ils ſe font des maſques de diverſes couleurs & figures, & ſe parent de leurs plus beaux habits de bal, de leurs ornemens de tête, le leurs pendans d'oreilles, de lévres, & de nez, de leurs colliers, braſſelets, ceintures, jarretieres, chargez de quantité de petites coquilles & grelots, qui

font un ſi grand bruit qu'on n'entend pas les violons, qui ſont des Callebaſſes remplies de petis cailloux, que des vieilles ſecoüent en marmottant quelques paroles d'un ſeul ton, ſans rime ni raiſon. Ils ont pluſieurs ſortes de danſes, & contrefont les animaux: tantôt ils danſent debout ſeparez en deux bandes, les hommes d'un côté, les autre d'un autre, ſe regardans, & faiſans mille ſingeries & poſtures de Satyre; tantôt ils ſe courbent tout bas, ayant les doigts dans la bouche, font un cercle, & à chaque refrein ils ſe relevent en criant: les femmes ſont un peu plus décentes & modeſtes, elles regardent remuer leurs pieds tenans leurs mammelles, quelquefois elles levent leurs mains & leurs yeux en haut; & pour finir ils ſe tiennent, & s'entremêlent tous.

CHAPITRE VIII.

Remarques ſur leurs Langues.

BIEN qu'il y ait quelque difference entre la langue des hommes & celle des femmes, comme j'ai dit dans le Chapitre de leur Origine ; néanmoins ils s'entendent l'un l'autre. Les vieux ont un baragouin, lors qu'ils prennent quelque deſſein de guerre, que les jeunes n'entendent point. Leur langue eſt fort pauvre, ils ne peuvent exprimer que ce qui tombe ſous les ſens : Ils ſont ſi materiels, qu'ils n'ont pas des termes pour ſignifier les operations de l'eſprit, & ſi les bêtes pouvoient parler, je ne voudrois point leur donner d'autre langue que celle des Caraïbes. Ils n'ont aucun mot pour expliquer les choſes de la Réligion, de la Juſtice, & ce qui regarde les Vertus, les Sciences, & beaucoup d'autres choſes, dont ils n'ont point de connoiſſance. Ils ne peuvent cauſer, comme j'ai dit ail-

leurs : ils ne nomment que trois ou quatre couleurs. Par ce peu de remarques, faites ſur leurs langues, on peut juger quels ils ſont.

Le Reverend Pere Simon de la Compagnie de JESUS, qui a beaucoup travaillé, & qui travaille encore tous les jours avec grand zele & fatigue à leur converſion, en a fait un Dictionnaire entier des préceptes en forme de Grammaire, un Catechiſme très-ample, & pluſieurs Diſcours familiers ſur les divins Myſteres de nôtre Foi ; cet ouvrage pourra ſervir à ceux qui auront deſſein d'acquerir des Couronnes dans la converſion de ces peuples Infideles, comme j'ai dit ci-devant.

Je pourrois encore groſſir cette Rélation ; mais voilà ce me ſemble les Remarques les plus neceſſaires pour faire connoître les Caraïbes : il n'y a plus qu'un petit reſte de cette nation ; & outre qu'ils ſe détruiſent tous les jours eux-mêmes, les Anglois travaillent à les exterminer entierement. Dieu, je crois, le permet ainſi ſans penetrer

dans ses Jugemens, & que toute l'Europe envahisse leur terre; parce qu'ils font une trop grande injure au Créateur par leur vie de bêtes, & qu'ils ne veulent point le reconnoître: quoi qu'on leur ait pû dire depuis vingt ans, ils s'en mocquent; & s'il y avoit lieu d'esperer de les faire Chrêtiens, il faudroit premierement les civiliser & rendre hommes. La Providence divine y pourvoira quand il lui plaira, elle a ses desseins en toutes choses.

F I N.

T A-

TABLE DES MATIERES.

A.

--*son*

B.

—*sont*

—*la-*

—— *ils*

--- *les*

--*sert*

D.

E.

F.

— *est*

Ho-

--- Il

-- *sa*

Lou-

 — *sa*

S.

FIN.

